This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

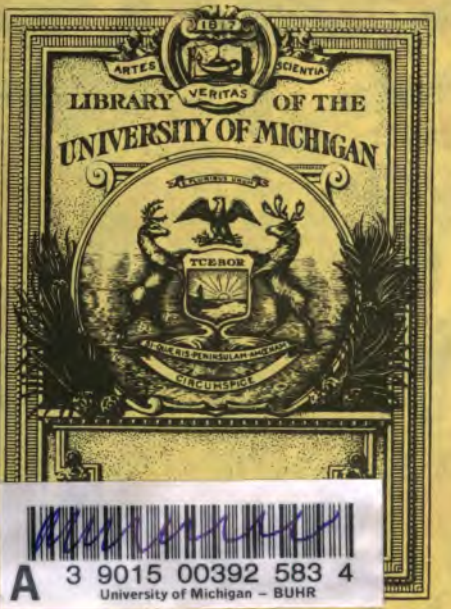
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BJ
1562
.C68




A 3 9015 00392 583 4
University of Michigan – BUHR

100 F

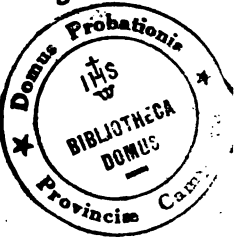
Bullioud Lasens

8391)

A 47

# TRAITÉ
# DES DEVOIRS
## DES
# *GENS DU MONDE,*
## ET SURTOUT
# DES CHEFS DE FAMILLE.

*Par M.* COLLET, *Prêtre de la Congrégation de la Miſſion, & Docteur en Théologie.*




*A PARIS,*

Chez { JEAN DEBURE *l'aîné*, Quai des Auguſtins, à l'Image Saint Paul.
JEAN-THOMAS HERISSANT, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.
CLAUDE-JEAN-BAPTISTE HERISSANT, rue Notre-Dame, à la Croix d'Or.
NICOLAS TILLIARD, Quai des Auguſtins, à Saint Benoît.

M. DCC. LXIII.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*

BJ
1562
.C68

# PRÉFACE.

IL y a ſi long-temps que je ſuis accoutumé à l'indulgence du Public, que j'ai lieu de craindre qu'elle ne me rende à la fin un peu téméraire. Je dois cependant avouer que la plûpart de mes foibles Ecrits ne doivent leur naiſſance qu'aux prieres que m'ont fait différentes Perſonnes de traiter tantôt une matiere, tantôt une autre. Et c'eſt ce qui m'eſt encore arrivé par rapport au petit Ouvrage que je donne aujourd'hui. Un Ami, que ſa vertu rend infiniment cher à tous ceux qui ont le bonheur de le connoître, après avoir lu mes Inſtructions à l'uſage des Domeſtiques, m'a preſſé de faire quelque choſe de ſemblable en faveur des Gens du Monde, & ſur-tout des Chefs de Famille. Il convenoit avec moi que le Pu-

BJ
1562
.C68

1096284-190

# PRÉFACE.

IL y a ſi long-temps que je ſuis accoutumé à l'indulgence du Public, que j'ai lieu de craindre qu'elle ne me rende à la fin un peu téméraire. Je dois cependant avouer que la plûpart de mes foibles Ecrits ne doivent leur naiſſance qu'aux prieres que m'ont fait différentes Perſonnes de traiter tantôt une matiere, tantôt une autre. Et c'eſt ce qui m'eſt encore arrivé par rapport au petit Ouvrage que je donne aujourd'hui. Un Ami, que ſa vertu rend infiniment cher à tous ceux qui ont le bonheur de le connoître, après avoir lu mes Inſtructions à l'uſage des Domeſtiques, m'a preſſé de faire quelque choſe de ſemblable en faveur des Gens du Monde, & ſur-tout des Chefs de Famille. Il convenoit avec moi que le Pu-

Volume un grand nombre d'importantes vérités qui ſe trouvent diſperſées dans une multitude preſque infinie de Livres ; d'y en joindre quelques-unes qui ne ſe traitent guères dans la Chaire ; de prouver les unes & les autres d'une maniere également ſimple & ſolide. Ceux qui ſouhaitent le plus d'être gens de bien, ne ſont pas toujours maîtres de leur temps. Ceux-mêmes à qui le temps ne manque pas, ne ſont pas toujours chez eux. On reçoit ſes amis à la Ville, on va les voir à la campagne, & par malheur il y a telle maiſon de ce genre, où l'on trouveroit plutôt Bayle, qu'un Nouveau-Teſtament ; quoique l'un ſoit cher, & rempli d'erreurs de toute eſpece ; & que l'autre, qui coûte peu, ſoit l'ouvrage de celui qui, Dieu de Dieu & Lumiere de Lumiere, renferme en ſoi tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe.

C'eſt donc, ce me ſemble, rendre quelque ſervice au Public, que de lui donner un Compagnon de voyage (*a*) qui puiſſe à peu de frais être de toutes ſes parties; lui faire de ſalutaires leçons dans les lieux mêmes où la flatterie & les plaiſirs ſe réuniſſent pour endormir ſa vertu; le fortifier dans ces momens de diſſipation où le cœur a tant de peine à ne pas oublier Dieu; lui faire ſentir & le danger & le travers des maximes du ſiécle; le ſoutenir dans la réſolution qu'il a priſe de vivre en Chrétien dans tous les lieux; ou le porter à la prendre, ſuppoſé qu'il ne l'ait pas encore formée.

Pour exécuter ce deſſein, après avoir ramené aux élémens de la Foi des gens qui aſſez ſouvent ſavent tout, excepté leur Reli-

(*a*) Tout le monde connoît le *Comes Theologus* de M. Pithou.

gion, j'ai tâché de leur développer tous les genres de Devoirs qu'ils ont à remplir. J'ai enſuite détaillé une partie des obſtacles qui ont coutume de leur fermer l'entrée de cette voie étroite qui conduit à la vie; ou de retarder leur marche, quelquefois même de l'arrêter pour toujours, après qu'ils y ſont entrés.

Mais, comme il ne ſuffit pas de faire connoître le mal, ſi l'on n'indique les remédes qui peuvent en diminuer le cours, & enfin le faire entierement ceſſer, j'ai raſſemblé une partie de ceux qui m'ont paru les plus efficaces. Si ſous ma main ils n'ont pas la force qu'ils doivent avoir, ce n'eſt qu'à mon peu de talens qu'il faudra s'en prendre; & peut-être auſſi à la langueur de ceux qui en feront uſage: car enfin on peut bien répondre de leur bonté intrinſeque. Propoſés par ce Médecin auſſi charitable qu'éclairé, qui n'eſt deſcendu du Ciel que

pour guérir les plus déſeſpérées maladies ; employés d'abord, & avec le plus étonnant ſuccès, par des Hommes qui faiſoient profeſſion d'ignorer toutes les routes de la perſuaſion humaine ; pourquoi ne feroient-ils pas aujourd'hui ce qu'ils firent alors, ſi par le plus diabolique des miracles (*a*) ils ne trouvoient dans les Chrétiens de nos jours une oppoſition qu'ils ne trouverent, ni dans les préjugés du Judaïſme, ni dans la faſtueuſe philoſophie de la Gentilité? Après tout, dit ſaint Auguſtin, foibles inſtrumens de celui qui nous met en œuvre, nous pouvons bien faire entendre le ſon de notre voix : *Admonere poſſumus per ſtrepitum vocis ;* mais Paul pourra bien faire trembler un Gouverneur Romain, il ne le convertira pas plus qu'Agrippa & Bérénice. Apollon & lui

(*a*) Diabolico quodam miraculo. *s. Chryſoſt.*

ont beau planter & arroſer, leurs peines ne fructifient qu'autant qu'elles ſont ſecondées par ce Maître tout-puiſſant qui éclaire, qui touche, qui convertit : *Si non ſit intus qui moneat, inanis ſit ſtrepitus noſter.* Je conjure en ſon nom ceux qui voudront bien lire l'Ouvrage que je leur préſente, de lui demander cette grace & pour eux-mêmes, & pour tous leurs Freres en Jeſus-Chriſt. L'Homme-Dieu n'eſt pas venu pour juger le monde, mais pour le ſauver. S'il ne veut pas la mort de l'impie, il voudra encore moins celle d'une ame qui rebutée de ſes propres égaremens, commence d'ouvrir les yeux, & ſe diſpoſe à rentrer en grace avec lui.

# MOTIFS

## *Qui doivent affermir un Chrétien dans ſa Religion.*

SI Dieu avoit permis que j'euſſe eu le malheur de balancer entre la Religion de Jeſus-Chriſt, & celle que la nouvelle Philoſophie nous prêche depuis environ 40 ans, en laiſſant à côté les mœurs de ceux qui nous l'annoncent, & dont l'humiliant tableau ne nous retraceroit ni des *Numa*, ni des *Lycurgue* (*a*); un ſimple coup d'œil ſur les monſtrueux égaremens où l'eſprit de vertige les a précipités, auroit ſuffi pour m'en déprendre. Non, le Paganiſme, tout hideux qu'il fut dans les conſéquences,

(*a*) Numa Pompilius, ſecond Roi des Romains, leur donna des Loix par rapport à la Religion: Lycurgue, que ſa probité fit nommer l'*ami des Dieux*, en preſcrivit de très-ſages aux Lacédémoniens; mais il y en joignit quelques-unes qui étoient très-blâmables. *Voyez Rollin, Tom. II. de l'Hiſtoire Ancienne, Liv. V, Art. 7, pag. 564, in-12: & le même ſur* Numa, *Tom. I. de l'Hiſt. Rom. Ch. 2, art. 2, pag. 138.*

n'alla jamais ſi loin dans les principes : & l'impie Mahomet, que l'eſprit d'erreur fit Prophete des plus ſales plaiſirs, n'eut jamais le front d'en faire le fonds & la ſubſtance de ſa Religion. Il ne conteſta à Dieu ni ſon exiſtence, ni la qualité de Créateur, ni les titres effectifs de Pere, de Souverain, de Juge ſuprême. En propoſant l'Eternel ſous ces différens rapports, il voulut que les ſiens l'honoraſſent comme enfans, le craigniſſent comme ſujets, & attendiſſent de lui, chacun ſelon ſes œuvres, la bonne ou mauvaiſe récompenſe qui leur étoit préparée. Il eſt vrai que comme la main ne peut bien rendre que les ſentimens du cœur, il ſe trompa groſſierement ſur les récompenſes qu'il aſſigna à la vertu ; & que, ſelon la remarque d'un vrai Philoſophe, le Paradis qu'il deſtina à ſes Elus, étoit plus digne d'une meute de chiens, que d'une ſociété de Créatures raiſonnables. Mais outre qu'il eſt eſſentiel à toute fauſſe Religion de fournir des armes contr'elle-même à ceux qui veulent la combattre, au moins faut-il avouer qu'on ne fait punir le mal, que parce qu'on le diſtingue du bien, ni récom-

penſer le bien, que parcequ'on met entre lui & le mal une différence eſſentielle & primitive.

Il n'appartenoit qu'aux prétendus *Eſprits forts* de nos jours de renverſer ces notions, qui, répandues dans toutes les parties de l'Univers, & auſſi anciennes que le Monde, ne peuvent venir que de celui qui l'a créé. C'eſt à eux qu'il étoit réſervé, ou de mettre en problême l'exiſtence d'un premier Moteur, ou de nous donner un Dieu qui, enſeveli dans une léthargique félicité, regarde du même œil & l'honneur que lui rendent ſes Créatures, & l'injurieux mépris qu'elles font de lui & de ſes divins attributs. C'eſt de nos jours que nous devions avoir la douleur de voir des hommes, qui d'ailleurs ſont pleins d'eſtime pour eux-mêmes, travailler à leur propre dégradation, ſe réduire à la vile condition d'automates, prouver par un déluge de raiſons qu'ils ne raiſonnent pas; porter à la pudeur, dont le nom n'eſt plus qu'un jeu pour eux, de mortelles atteintes; ne connoître, ne propoſer de loix que celles des paſſions les plus effrénées; établir un corps de maximes qui, bien ſaiſies, ne vont

à rien moins qu'à bouleverſer les Empires ; croire aveuglément & conter avec aſſurance les fables les plus abſurdes, pour avoir droit de ne pas croire à l'Evangile ; s'imaginer qu'un ſtyle pompeux tient lieu de preuves, & qu'un Lecteur ſage doit trouver *juſte* ce qui eſt *bien écrit ;* gémir du préjugé qui, *dans un ſiécle de raiſon*, continue d'aſſervir l'Univers ; s'applaudir d'une ou de deux conquêtes, comme ſi la corruption des mœurs n'en avoit pas fait tous les frais ; ſe flatter enfin que *les Déiſtes nous fermeront les yeux*, & que le monde entier, ſur deux partis, choiſira celui qui le peut perdre éternellement ; parceque des gens qui d'eux-mêmes ſe comparent aux brutes, & qu'on ne peut ſûrement regarder comme les amis du Ciel, leur crient à haute voix qu'il n'y a rien à craindre.

Nous croyons, au contraire, qu'un ſi pitoyable ſyſtême portera en ſoi ſon contre-poiſon, & qu'il ſera toujours la plus forte preuve contre lui-même. Nous aimons même à eſpérer que ceux qui en ſont les Auteurs, & qui ne ſe font pas une Religion d'en être les Martyrs, ſe feront un devoir d'en rou-

gir devant Dieu, & de le combattre devant les hommes : c'eſt à quoi nous oſons les exhorter au nom de Jeſus-Chriſt, ſi ce nom ſi touchant, ſi capable d'attendrir, ne va pas encore de pair chez eux avec celui de *Manco-Capac* (*b*), ou de quelqu'autre ſemblable Idole. En remontant de l'effet à la cauſe, ſelon leur méthode, il ne leur ſera pas difficile d'appercevoir que ce n'eſt ni un zèle bien vif pour la vérité, ni le pur amour de la vertu, qui ont été le premier mobile de leur ſcandaleuſe tentative. Mais quelque parti qu'ils prennent, un Chrétien ne peut en prendre d'autre que celui de s'attacher inviolablement à la Foi. Mon deſſein n'eſt ni de détailler ici tous les motifs qui doivent nous lier à cette ancre ſalutaire, ni même de propoſer ceux qui par une longue & heureuſe chaîne de principes & de conſéquences, ſont plus propres à répandre ſur cette matiere tout le jour dont elle a beſoin, parcequ'il y en a qui demanderoient

(*b*) Les Péruviens diſputent ſi Manco-Capac eſt le fils du Soleil. Cet exemple, dit l'Auteur de la Religion vengée, *Tom.* 7, *pag.* 172, n'eſt placé dans le Livre *de l'Eſprit*, que pour faire une alluſion blaſphématoire à Jeſus-Chriſt, Fils de Dieu.

une longue & pénible diſcuſſion (c) ; & que d'autres ne ſeroient pas à la portée des ſimples Fideles, qui ſont le principal objet de ce petit Ouvrage. Je me borne donc à deux preuves que tout le monde peut ſaiſir. Voici, mais très en abrégé, comme un homme bien connu des Savans propoſe la premiere.

## *PREMIERE PREUVE.*

La Religion Chrétienne eſt inconteſtablement vraie, ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité comme il l'avoit promis, puiſqu'il ne l'avoit promis, & qu'il ne l'a pu faire, que pour confirmer ſa Religion. Or Jeſus-Chriſt eſt véritablement reſſuſcité.

Ses ennemis & les nôtres diſent aujourd'hui, comme les Payens le diſoient autrefois, que cette réſurrection eſt incroyable : ils en concluent qu'on ne doit pas l'admettre. J'en conclus, moi, qu'elle eſt indubitable. En effet,

(c) Cette diſcuſſion a déjà été faite par un grand nombre d'autres : *Voyez les Preuves de la Religion de Jeſus-Chriſt contre les Spinoſiſtes & les Déiſtes*, par Monſieur L. F.

diſoit Saint Auguſtin (*d*), le monde entier la croit ; & c'eſt ce que voient de leurs yeux ceux qui oſent la combattre. Or il eſt impoſſible que le monde entier ait cru une choſe qui d'elle-même eſt incroyable, s'il n'y a été forcé par des prodiges auxquels il n'ait pas pu réſiſter. Autrement il s'eſt fait, par le plus prodigieux des prodiges, qu'on ait cru ſans miracle ce qu'il étoit impoſſible de croire.

Ce raiſonnement eſt ſolide, & très-digne du ſaint Docteur de qui nous l'empruntons. En voici un autre qui ne l'eſt pas moins, & qui de plus eſt à la portée de ceux mêmes à qui un examen réfléchi coûte davantage.

Pour que la réſurrection de Jeſus-Chriſt ſoit hors de la plus légere atteinte, il ſuffit que les Apôtres qui

(*d*) *Tria ſunt incredibilia, quæ tamen facta ſunt. Incredibile eſt Chriſtum reſurrexiſſe in carne, & in cœlum aſcendiſſe in carne ; incredibile eſt mundum rem tam incredibilem credidiſſe ; incredibile eſt homines ignobiles, infirmos, pauciſſimos, imperitos, rem tam incredibilem tam efficaciter mundo, & in illo etiam Doctis perſuadere potuiſſe. Horum trium incredibilium primum nolunt iſti cum quibus agimus credere, ſecundum coguntur & credere : quòd non inveniunt unde fit factum, ſi non credunt tertium.* Auguſt. Lib. 22 de Civit. Dei, cap. 5.

l'ont conſtamment prêchée dans toutes les parties de l'Univers, n'aient pu ni être trompés ſur ce point, ni vouloir tromper perſonne : or l'un & l'autre eſt auſſi ſûr qu'il le puiſſe être.

1°. Les Apôtres n'ont pu être trompés ſur la réſurrection du Sauveur. Car enfin des gens qui ne croient un fait qu'à force d'évidence ; qui en doutent auſſi long-temps qu'ils peuvent, & plus long-temps qu'ils ne doivent ; qui ne s'en rapportent à perſonne, & qui ont en quelque ſorte peine à s'en rapporter à eux-mêmes ; des hommes, dis-je, de ce caractere ne peuvent être ſuſpects d'une crédulité précipitée. Or telle fut la conduite des Apôtres à l'égard de la réſurrection du Sauveur. Qu'on ſuive bien toute leur marche, & on verra qu'ils n'eurent que de l'indifférence pour des preuves que l'incrédulité même jugeroit aujourd'hui dignes d'attention ; & que les témoignages les plus précis ne firent aucune impreſſion ſur eux. Magdeleine, qui, bien loin de penſer à la réſurrection de ſon Maître, n'étoit allée au ſépulcre que pour embaumer ſon corps, qui le crut enlevé quand elle ne le trouva point, qui

pleura amérement cette perte, qui ne revint de ſon erreur que quand elle s'entendit nommer par une voix qu'elle ne pouvoit méconnoître: Magdeleine, & les autres Femmes à qui Jeſus-Chriſt apparut, vont en porter la nouvelle aux Apôtres: elles méritoient par leur piété & par leur raiſon d'en être crues ſur leur parole: ce qu'elles diſoient avoir vu & entendu, ſoit des Anges, ſoit du Sauveur même, avoit ſi peu l'air de fiction, qu'il n'étoit pas même poſſible de le feindre. Au moins étoit-il raiſonnable de commencer par l'approfondir. Point du tout: tout ce que ces perſonnes, d'ailleurs ſi reſpectables, dirent aux Apôtres, fut regardé comme vain & frivole, comme une pure chimere: *Et viſa ſunt ante illos ſicut deliramentum* (*e*). Ce jour-là même deux Diſciples s'en allerent à Emmaüs, aſſez vraiſemblablement pour reprendre leur premiere profeſſion, n'ayant plus d'eſpérance. Jeſus-Chriſt ſe préſente à eux ſous une forme étrangere: ils lui racontent ce que les ſaintes Femmes leur ont rapporté. La réſurrection ſortoit de

(*e*) Luc. 24, *v.* 11.

ce récit par une conſéquence naturelle: ils ne la tirent pas ; & ils ne cédent enfin que quand leur Maître ſe découvre manifeſtement à eux dans la fraction du pain : ils retournent ſur le champ à Jeruſalem ; ils y expoſent en détail, & l'entretien qu'ils ont eu avec Jeſus-Chriſt, & la maniere dont il s'eſt fait connoître, & les reproches qu'il leur a faits de leur incrédulité. Tout cela eſt en pure perte: on ne les croit pas plus qu'on n'a cru les ſaintes Femmes qui furent les premieres à annoncer ſa réſurrection. Le Sauveur paroit ſur les entrefaites. Il ſouhaite la paix à ſes Diſciples. Au moins croiront-ils dans ce moment, puiſque tant de préliminaires les ont diſpoſés à croire. Non, ils s'imaginent voir un eſprit, un phantôme. L'eſprit prétendu leur montre ſes mains & ſes pieds ; à peine le croient-ils encore : *Adhuc illis non credentibus.* Il faut, pour lever tous leurs doutes qu'il mange en leur préſence : c'eſt-à-dire, qu'il faſſe devant eux une fonction qu'un pur eſprit ne peut faire. Ils cedent enfin à l'évidence : mais cela ne ſuffit point à Thomas, qui étoit abſent lors de

cette derniere apparition. Son incrédulité eſt ſi décidée, que s'il ne met ſon doigt dans l'ouverture des clous, & ſa main dans celle du côté, il ne croira pas. L'un & l'autre lui eſt accordé huit jours après, & il s'écrie enfin : *Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu.* Sa foi touchera peu * : ſon délai, ſa répugnance à croire, eſt au premier coup d'œil la ſeule choſe qui frappe. Mais comme tous ſes Freres ont été à peu-près dans le même cas, il en réſulte que s'ils ont cru la Réſurrection, ce n'eſt ni par préjugé, ni par diſpoſition à la croire; mais uniquement parcequ'il leur étoit abſolument impoſſible de s'en défendre. Il en réſulte donc qu'ils n'ont pu être trompés. J'ajoute qu'on ne peut ſuppoſer, ſans heurter les premieres notions du bon ſens, qu'ils aient voulu tromper les autres.

Et d'abord il eſt de principe, que le dol & la fourberie ne ſe ſuppoſent point ſans preuve. Les Tribunaux les moins exacts ne croient point un hom-

(*a*) Il y en eut pourtant; il ne voyoit que l'humanité, il confeſſa la Divinité.

me impoſteur, ſi on ne leur démontre, piéces en main, qu'il eſt tel. Or je demande à nos Déiſtes par où ils pourront nous prouver que les Apôtres de J. C. furent des hommes livrés au menſonge & à l'impoſture. Certainement on ne préſume jamais moins la fraude, que dans des perſonnes dont la vie toute entiere ne reſpire que candeur, qu'ingénuité. Or tels furent les Diſciples du Sauveur. Qu'on examine bien, qu'on ſuive pas à pas toutes leurs démarches, on ne trouvera en eux que des hommes graves, modeſtes, qui oublient leurs plus preſſants beſoins, pour ne s'occuper que des beſoins de leurs freres; qui donnent gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement; qui ſoupirent après l'ignominie, jamais après les honneurs: il faut avouer que tant de vertus s'allient mal avec l'eſprit de déception & de fourberie.

Mais ce qui eſt plus capable de frapper, c'eſt que ſi les Apôtres ont voulu tromper l'Univers, en lui annonçant la réſurrection d'un homme qu'ils ſçavoient très-bien n'être point reſſuſcité, il faut néceſſairement qu'ils aient concerté enſemble ce déteſtable projet :

Car plus de quatre-vingt perſonnes, Apôtres & Diſciples, n'ont pu ſuivre avec tant d'uniformité la même ligne, dire toujours la même choſe, ne ſe démentir jamais ſur le point capital, ne ſe couper jamais, ni pendant la vie, ni à la mort, ſans avoir bien lié toutes les parties de leur ſyſtême. Voyons donc comment ils ont pu s'y prendre pour former ce complot, qui demandoit encore plus de pénétration, qu'il ne ſuppoſoit de folie & de fureur. Aſſiſtons en eſprit à leur conſeil fanatique. Voici à peu-près le diſcours que Pierre, le plus vif, le plus zélé de la bande, a dû leur tenir.

» Enfin voilà notre Maître mort, » & mort ſur la Croix. Il nous avoit » ſouvent promis qu'il reſſuſciteroit le » troiſieme jour, mais il nous a trom- » pés, & nous ne voyons que trop qu'il » ne fut qu'un malheureux impoſteur, » qui par le plus impie des blaſphê- » mes ſe dit le Fils de Dieu, & par le » plus honteux des artifices nous pro- » mit les premieres places dans ſon » Royaume imaginaire. Il s'agit au- » jourd'hui de voir quel parti nous » devons prendre. Tout bien exami-

» né, vous n'en trouverez que deux; il
» faut ou reprendre le vil métier que
» nous faiſions avant que de nous met-
» tre à ſa ſuite; ou publier intrépide-
» ment que ce Jeſus que nos Prêtres
» ont mis à mort, eſt reſſuſcité; que
» nous l'avons vu un grand nombre
» de fois pendant quarante jours, que
» nous avons bu & mangé avec lui.
» Or c'eſt ce dernier que je vous pro-
» poſe, parcequ'il n'y a que les gran-
» des ames qui en ſoient capables. J'en
» prévois toutes les difficultés, & un
» ſimple coup d'œil vous les décou-
» vrira comme à moi. Car enfin il fau-
» dra ſoutenir & publier par-tout un
» menſonge énorme avec plus d'aſſu-
» rance, que n'en auroient d'autres
» pour ſoutenir la vérité : il faudra
» combattre contre l'horreur des pri-
» ſons, des tortures, de la mort, &
» ſouvent de la mort la plus cruelle &
» la plus ignominieuſe. Ce qu'il y a de
» plus fâcheux, & je vous avoue de
» bonne foi que rien ne m'a d'abord
» plus effrayé, c'eſt que de quelque
» part que nous jettions les yeux, nous
» n'aurons ni paix, ni conſolation à
» eſpérer. Nous n'en pourons attendre
de

» de notre conſcience, qui au con-
» traire nous reprochera nuit & jour
» notre fureur & nos impoſtures. Nous
» n'en pourrons attendre du côté de
» Dieu, qui déteſte le menſonge, &
» qui ne le punit jamais plus ſévére-
» ment que quand il outrage ſa gloire,
» & qu'il lui aſſocie une divinité étran-
» gere. Nous n'en aurons ſûrement
» point à attendre de ce Jeſus dont
» nous prétendons être les Martyrs.
» S'il n'a pu ſe ſauver lui-même, il eſt
» bien clair qu'il ne nous ſauvera pas.
» Enfin nous n'en aurons point à at-
» tendre de nos amis, c'eſt-à-dire de
» ce petit nombre de conjurés qui
» entreront avec nous dans le plan que
» j'oſe vous propoſer. Ils tomberont
» tous, & peut-être en aſſez peu de
» temps, les uns après les autres. Et il
» eſt bien à craindre qu'il ne ſe trouve
» parmi eux quelque nouveau Judas,
» qui ſéduit par les promeſſes, ou vain-
» cu, ſoit par les cris de ſa conſcience,
» ſoit par la crainte des jugemens de
» Dieu, n'aille révéler le ténébreux
» complot que nous formons dans ce
» moment. Malgré cela, partez, cou-
» rez, volez à la ſéduction, & à la gloi-

» re qui y eſt attachée. N'ayez d'autre
» crainte que celle de rien craindre
» du Ciel, de la Terre, & des Enfers.
» La carriere qui s'ouvre devant vous
» doit vous flatter, parcequ'elle eſt
» nouvelle. On trouvera des gens qui
» mourront pour ſoutenir des erreurs
» qu'ils regardent comme des vérités;
» mais on n'en trouvera point qui
» veuillent s'expoſer à une mort cruel-
» le, pour ſoutenir qu'ils ont vu ce
» qu'ils n'ont point vu. Voïlà le parti
» qui vous étoit réſervé. Quel hon-
» neur pour vous, ſi vous ſavez le dé-
» fendre juſqu'à la fin!

Tel eſt en abrégé le plan que les Apôtres ont du ſe faire, s'ils ont voulu tromper. Peu importe qu'ils y ſoient entrés d'eux-mêmes par un eſprit de phrénéſie qui les ait tous ſaiſis à la fois, ou que le conſeil de quelqu'un d'eux les y ait tous déterminés. Ce n'eſt pas le principe du deſſein, c'eſt le deſſein & ſon exécution qui méritent d'être conſidérés. Or je demande ſi un projet ſi inſenſé, ſi horrible, ſi impie, ſi contraire à tous les motifs qui font agir les hommes, a une ombre de vraiſemblance; je demande s'il a pu

s'exécuter. Je demande enfin s'il a pu réuſſir.

## *SECONDE PREUVE.*

Une Religion que le Ciel a confirmée par des miracles publics, indubitables, reconnus par les amis & par les ennemis, doit paſſer pour vraie, pour inconteſtable. Or telle eſt la Religion Chrétienne.

Je pourrois faire valoir en preuve de cette ſeconde propoſition les miracles que J. C. a opérés pendant ſa vie; y joindre ceux qu'ont faits les Apôtres après ſon Aſcenſion; faire ſuccéder à ces derniers les prodiges ſans nombre qui ont achevé de convertir l'Univers. Mais la crainte de groſſir ce petit Ouvrage, m'arrête. Ainſi je me bornerai à un ſeul, dont l'Empereur Julien fut l'occaſion.

Ce Prince artificieux, qui après avoir abjuré la Religion Chrétienne ne penſa qu'à l'anéantir, ſavoit fort bien que Daniel & J. C. avoient prédit que le Temple de Jéruſalem ſeroit détruit; qu'il n'en reſteroit pas pierre ſur pierre, & que ſa ruine ſubſiſteroit juſqu'à la fin des temps. Pour démentir cette

double Prophétie, Julien ſe propoſe de rebâtir ce Temple autrefois ſi célebre. Il fait part de ſon deſſein aux Juifs diſperſés dans toutes les parties du monde. Il leur déclare qu'il veut faire tous les frais du nouvel édifice. Il appelle les plus habiles Ouvriers de l'Empire. Il donne l'intendance de tout l'ouvrage à Alypius ſon plus intime confident, & qui comme lui avoit une averſion infléxible pour la Religion Chrétienne. Il charge le Gouverneur de la Province de favoriſer en tout cette entrepriſe, d'en preſſer l'exécution, de lui en rendre compte réguliérement, comme de l'affaire qui l'intéreſſe le plus vivement.

A ces nouvelles les Juifs tranſportés de joie accoururent de tous côtés. Rien ne fut épargné pour jetter avec éclat les fondemens du nouveau Temple, & pour en hâter la conſtruction. Ils firent faire, dit Théodoret (*a*), des pics, des pêles, & des corbeilles d'argent pour remuer & tranſporter la terre; & leurs femmes les plus diſtin-

(*a*) Théodoret. *Lib.* 3, *cap.* 7.

guées ſe faiſoient gloire d'en porter dans le pan de leurs robes les plus précieuſes.

Saint Cyrille de Jeruſalem vit ſans s'émouvoir ce nouvel orage qui ſe formoit contre la Religion. Il ne fut touché ni de ces vains préparatifs, ni des menaces encore plus vaines que faiſoient les Juifs de traiter les Chrétiens comme ils avoient eux-mêmes été traités par les Romains. Il raſſura les Fideles alarmés ; il leur prédit hautement que tout ce grand fracas n'alloit aboutir qu'à vérifier de plus en plus la Prophétie de Jeſus-Chriſt, en achevant de détruire entiérement le peu qui étoit reſté des ruines de cet ancien & ſuperbe édifice, de ſorte qu'il n'en reſteroit pas une ſeule pierre.

La prédiction du ſaint Prélat ne tarda pas à s'accomplir. *Tandis qu'Alypius preſſoit fortement l'ouvrage, d'effroyables tourbillons de flammes, qui par de continuels élancements ſortoient des endroits contigus aux fondemens, brûlerent à diverſes repriſes les Ouvriers, & leur rendirent la place inacceſſible. Enfin cet élément perſiſtant toujours avec une eſpece d'opiniâtreté à repouſſer les travailleurs,*

*on fut obligé d'abandonner l'entrepriſe (a).* C'eſt ainſi qu'Ammien Marcellin rapporte ce fait important. Or quand l'incrédule le plus déterminé traceroit lui-même les qualités qu'il exigeroit d'un Hiſtorien pour mériter d'être cru ſur les faits qu'il rapporte, il n'en pourroit demander aucune qu'on ne trouve dans ce fameux Écrivain. Il étoit Payen, & par conſéquent libre de tout préjugé qui eût pu le rendre favorable aux Chrétiens. Il étoit ſujet, courtiſan, admirateur de Julien; & par conſéquent bien éloigné de rien écrire qui tendît à flétrir ſa mémoire. Il aimoit la vérité, & on voit en le liſant qu'il avoit pour l'impoſture tout le mépris qu'elle mérite; & par conſéquent il étoit moins propre que tout autre à s'en laiſſer impoſer. Il étoit non-ſeulement contemporain de l'événement, mais dans le temps même

(a) Cùm itaque rei finem fortiter inſtaret Alypius, juvaretque Provinciæ Rector, metuendi globi flammarum propè fundamenta crebris aſſultibus erumpentes, fecêre locum exuſtis aliquoties operantibus inacceſſum; hocque modo elemento deſtinatiùs repellente ceſſavit incœptum. *Amian. Marcellinus, lib.* 25, *cap.* 2.

il n'étoit pas loin de Jeruſalem. D'ailleurs il nous l'a tranſmis, non comme un fait incertain, que la défiance accompagne, mais comme un fait auſſi notoire que l'entrepriſe & la malheureuſe expédition des Perſes. Enfin ſon récit pourroit être confirmé par le témoignage du Sophiſte Libanius, & de Julien lui-même (*a*). Il eſt donc avoué

(*a*) *Voyez* la Diſſertation ſur les Tremblemens de terre & les Eruptions de feu qui firent échouer le projet formé par l'Empereur Julien de rebâtir le Temple de Jeruſalem.... par M. Warburthon, *Tom.* 1, *ch.* 4. Cet Ouvrage eſt contre M. Middleton, Docteur de l'Univerſité de Cambrige, qui ayant reconnu dans un voyage qu'il fit à Rome ſous Clément XII. que l'Egliſe Romaine n'enſeigne rien aujourd'hui que n'aient enſeigné les Peres des premiers ſiécles; & ne pouvant concevoir comment une Doctrine qu'il regardoit comme mauvaiſe, avoit été confirmée par des Miracles, prit le parti de rejetter tous ceux que nous ont tranſmis les plus anciens Docteurs de l'Egliſe. Ce ſyſtême déſeſpéré fut vivement combattu par les plus Savans Anglois. Meſſieurs le Moyne, Chapmann, Berriman & Jackſon l'attaquerent avec le plus grand ſuccés: & l'Univerſité d'Oxford pour donner des marques authentiques de ſon eſtime à Meſſieurs Church & Doduel qui l'avoient ſi ſavamment combattu, les reçut au nombre de ſes Membres. Ainſi notre ſalut vient de nos ennemis. Les uns penſent que nous ne croyons aujourd'hui que ce qu'a cru la primitive Egliſe: les autres démontrent que la créance de cette ancienne Egliſe a été confirmée par les plus éclarans miracles. Quiconque oſeroit en dire autant des premiers Auteurs de la Religion Proteſtante, ſeroit

par les ennemis mêmes de Jeſus-Chriſt, que le Ciel a juſtifié ſes Prophéties par un miracle ſignalé. Auſſi ce miracle toucha ſi vivement un grand nombre de Juifs & de Gentils qui en furent les ſpectateurs, qu'ils reconnurent la divinité de Jeſus-Chriſt, & demanderent le Baptême.

Au fond Marcellin, qui, malgré ſa droiture naturelle, pouvoit avoir ſes raiſons pour être ſi précis, n'a-t-il raconté qu'une partie de ce grand événement. Les Peres & les Hiſtoriens de l'Egliſe, tels que ſont Théodoret, Socrate, Sozomene & Ruffin, ſaint Gré-

---

démenti par ſes propres Partiſans. Grotius diſoit en propres termes dès l'an 1638, que gens habiles & bien affectionnés pour la Réforme trouvoient que ceux qui l'ont fabriquée, s'étoient trompés dans la déciſion des principales Controverſes qui étoient agitées entr'eux & l'Egliſe Romaine. Et Saumaiſe ne mit dans ſon Traité de la Tranſubſtantiation 30 ſortes de Prieres & de Bénédictions que faiſoit l'ancienne Egliſe en conſacrant le Pain de l'Euchariſtie, que pour faire voir l'*ignorance & le mépriſe de Calvin*, qui les avoit toutes retranchées. Je finis par ce mot que dit à un de mes amis le célebre Pictet, Miniſtre de Geneve: *Je rougirai juſqu'à la fin de mes jours des excès où ſont tombés nos Peres en commençant leur Réformation, &c.* Voyez la Vie de Grotius par M. de Burigny, *Tom.* 2, *pag.* 190, 210 *& ſuiv.* Les Mêlanges hiſtoriques & Philologiques de M. Michault, *Tom.* 2, *pag.* 134, &c.

goire de Nazianze, ſaint Ambroiſe & ſaint Chryſoſtôme, qui tous trois vivoient dans ce temps-là, entrent dans un détail qui eſt encore plus glorieux à la Religion. Ils diſent que tandis qu'on travailloit aux fondemens du Temple, un tourbillon impétueux emporta dans un inſtant le ſable, la chaux & les autres matériaux dont on avoit fait des amas prodigieux : qu'un tremblement de terre ſurvenu tout-à-coup jetta au loin de tous côtés de grands quartiers de pierre qu'on avoit aſſemblés ; qu'il renverſa & les édifices d'alentour & les galeries où logeoient un grand nombre d'Ouvriers, qui furent enſevelis ſous leurs ruines ; que le feu conſuma les marteaux, les ſcies & les autres outils qui n'attendoient que la main de l'Ouvrier, & qui étoient enfermés dans un ſouterrein. Ils ajoutent enfin que la nuit ſuivante, & le jour d'après, on vit en l'air depuis le Calvaire juſqu'à la montagne des Oliviers, la figure de la Croix toute éclatante de lumiere, avec un cercle qui n'étoit pas moins brillant. Je n'ajoute pas d'après eux que ce fut-là comme un trophée que Jeſus-Chriſt érigeoit

à ſa gloire. C'eſt une réflexion qui n'échappera qu'avec peine à l'incrédulité la plus décidée : le Chrétien le plus imparfait la fera de lui-même. Puiſſe-t-elle l'affermir dans ſa Religion ; c'eſt tout ce que j'ai prétendu juſqu'ici. Mais puiſſe-t-il s'affermir lui-même dans la pratique exacte des devoirs de cette Religion ſainte ; c'eſt tout ce que je me propoſe dans le petit Ouvrage que j'oſe lui préſenter.

# TABLE
## DES CHAPITRES.

### PREMIERE PARTIE.


DEVOIRS *principaux d'un Chrétien*, 2
CHAPITRE PREMIER. *Un Chrétien doit poſer pour principe, qu'il n'eſt ſur la terre que pour faire ſon ſalut*, 3
PRIERE *d'une perſonne qui a le bonheur d'être à Dieu*, 39
PRIERE *d'une perſonne qui a le malheur de vivre pour le monde*, 41
CHAP. II. *Un Chrétien doit remplir tous ſes devoirs par rapport à Dieu*, 45
PRIERE, 84
CHAP. III. *Un Chrétien doit remplir tous ſes devoirs par rapport à lui-même*, 88
PRIERE, 110
CHAP. IV. *Un Chrétien doit remplir tous ſes devoirs par rapport au Prochain*, 114
ARTICLE PREMIER *Devoirs généraux de l'homme par rapport à l'homme*, 115
PRIERE, 134
ART. II. *Devoirs particuliers de l'homme ſelon les différens rapports qu'il a dans la ſociété*, 137
PARAGRAPHE PREMIER. *Devoirs réciproques des Chefs de Famille*, 139
PRIERE *en action de graces*, 172
PRIERE *de ſoumiſſion*, 173
§. II. *Devoirs à l'égard des Enfans*, 176
PRIERE, 218
AUTRE PRIERE, 220
§. III. *Devoirs envers les Domeſtiques*, 222

# TABLE.


PRIERE ; 244
§. IV. *Devoirs de la société*, 246
PRIERE, 256
§. V. *Devoirs envers les Vassaux* ; 259
PRIERE, 273
§. VI. *Devoirs envers les Pauvres*, 275
PRIERE, 289
§. VII. *Devoirs envers les Ennemis*, 291
PRIERE, 309


## SECONDE PARTIE.


*Des obstacles qui empêchent un Chrétien de remplir ses devoirs*, 311
PREMIER OBSTACLE, *le peu de Foi*, *Ibid.*
PRIERE, 323
IIe. OBST. *L'oubli de Dieu*, 325
PRIERE, 335
IIIe. OBST. *La perte du temps*, 336
PRIERE, 345
IVe. OBST. *L'orgueil & ses suites*, 347
PRIERE, 375


## TROISIEME PARTIE.


*Moyens dont se doit servir un Chrétien pour remplir ses devoirs*, 378
PREMIER MOYEN. *Se choisir un bon Directeur*. Ib.
PRIERE, 385
IIe. MOYEN. *N'omettre jamais ses exercices de piété, fréquenter les Sacremens, &c.* 386
PRIERE, 400
IIIe. MOYEN. *Se défier beaucoup de soi-même*, 402
PRIERE, 407
IVe. MOYEN. *Fuir l'oisiveté, &c.* 409
PRIERE, 415
Ve. MOYEN. *Une tendre dévotion à J. C., &c.* 417
PRIERE, 425
VIe. MOYEN. *Retraite annuelle*, 427
PRIERE, 435


TRAITÉ

# TRAITÉ DES DEVOIRS DES *GENS DU MONDE*, ET SURTOUT *DES CHEFS DE FAMILLE.*

JE diviſerai ce petit Ouvrage en trois Parties. Dans la premiere, après avoir démontré l'importance du ſalut, je tâcherai d'expoſer les différens genres de devoirs que doit remplir un Chrétien pour travailler d'une main sûre à l'affaire de ſa juſtification. Dans la ſeconde, je développerai les obſtacles qui l'ar-

rêtent, & qui lui font prendre un chemin directement contraire à celui qu'il auroit dû suivre. La troisieme sera destinée à lui fournir, ou des moyens de perséverer dans la justice, s'il y est déja, ou des remédes efficaces contre le désordre, s'il a le malheur d'y être engagé.

# PREMIERE PARTIE.

## *Des devoirs principaux d'un Chrétien.*

L'Homme a des devoirs à remplir par rapport à Dieu. Il en a qui le regardent lui-même. Il en a qui regardent le Prochain. Nous allons les parcourir en détail. Plaise au Ciel que nous n'ayons pas la douleur de voir, que s'ils ne sont pas entierement inconnus, ils sont au moins très-mal accomplis.

## CHAPITRE PREMIER.

*Un Chrétien doit poſer pour principe, qu'il n'eſt ſur la terre que pour travailler à ſon ſalut.*

I. IL n'y a point de vérité qui dût être plus familiere aux Fideles, que celle qu'on leur annonce ici. Dès le moment où l'on a commencé à leur apprendre qu'il y a un Dieu, on leur a appris que cet Etre ſuprême ne les a mis au monde, que pour le connoître, l'aimer, le ſervir, & par ce moyen obtenir la vie éternelle. L'Evangile, qui ne peut ni ne doit leur être étranger, ne tend qu'à leur inculquer cette importante maxime. Exhortations, paraboles, événemens, mort & réſurrection de l'Homme-Dieu, miſſion des Apôtres, établiſſement d'une nouvelle Egliſe, tout leur prêche qu'ils ne ſont ſur la terre que pour un petit nombre d'années; que la mort peut les ſurprendre à toute heure; que sûrement elle

penſera à eux au moment qu'ils penſeront le moins à elle; qu'après cette vie il en eſt une autre qui ne finira jamais; qu'ils n'y moiſſonneront que ce qu'ils auront ſemé pendant celle-ci; & qu'appellés par une miſéricorde gratuite à une fin qui ne peut être que Dieu même, ils doivent s'efforcer d'aſſurer leur vocation par toutes les bonnes œuvres dont ils ſont capables.

II. Ce ſont ces grands, ces immuables principes, qui ſans autre développement ont peuplé les Déſerts de Solitaires; appris à des Rois & à des Princes le métier ſi difficile pour eux de vivre dans la pénitence & la mortification; fourni à tous les Elus de Dieu de continuels motifs d'opérer leur ſalut avec crainte & tremblement. Par quelle fatalité nous ont-ils donc juſqu'ici ſi foiblement touchés? N'en cherchons la raiſon, ni dans une incrédulité décidée, ni moins encore dans cette fauſſe ſpiritualité dont les partiſans croyoient honorer Dieu, en lui faiſant un ſacrifice abſolu de leur

éternelle félicité. Vous n'en êtes point encore venus au premier de ces deux excès, qui outrage la raiſon ; & votre inapplication naturelle vous garantit du ſecond, qui ne bleſſe la Foi qu'après avoir longtemps fatigué l'eſprit. C'eſt donc à cet amas de bagatelles qui vous enchantent (*a*) : c'eſt à ce fonds de diſſipation qui vous emporte hors de vous-même, qu'il faut attribuer le profond oubli, la criminelle négligence de votre ſalut, dans laquelle vous avez juſqu'ici vécu. Revenez à vous pour quelques momens ; je ne vous demande aujourd'hui qu'un quart-d'heure d'attention : c'eſt au nom de Jeſus-Chriſt que je vous le demande, & je ne vous le demande que pour vos propres intérêts. Conſidérez avec moi que l'affaire de votre ſalut réunit en elle-même tous les traits qui caracteriſent ce qu'on appelle dans le monde, une affaire de la

(*a*) Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona, & inconſtantia concupiſcentiæ tranſvertit ſenſum. *Sapientiæ*, 4. *v.* 12.

plus haute conſéquence, & qu'elle les réunit ſi éminemment, que fût-il queſtion de la perte des biens, de la liberté, de l'honneur, de la vie même, toute autre affaire comparée à celle-là n'eſt qu'un jeu, qu'une pure & ſimple bagatelle. L'affaire de votre ſalut eſt grande en elle-même; elle eſt grande dans ſes ſuites; elle eſt grande par rapport à la maniere dont elle touche chacun de vous en particulier. La plus légere attention ſuffira pour vous en convaincre. Expoſer ſimplement les vérités pratiques de la Religion, c'eſt les avoir démontrées.

III. L'affaire de votre ſalut eſt ſouverainement grande en elle-même. Il ne s'agit ni d'un héritage, ni d'un emploi, ni d'une éminente dignité, ni d'une ville, ou d'un royaume: il s'agit de vous-même, de votre corps, de votre ame, de l'homme tout entier: *Hoc eſt omnis homo.* Dieu même, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, eſt le fonds qu'il faut perdre ou gagner. Mettez dans une juſte balance tous les tréſors de

l'Inde : mettez-y l'Univers entier, tous ſes Royaumes & leur gloire. Suppoſez que celui qui les offrit au Fils de Dieu, vous les offre, & peut vous les donner ; il faut que vous ayez perdu la raiſon & la foi, ſi tenté un moment de les voir ſous votre empire, vous ne vous écriez d'après votre divin Maître : » Hé ! » que ſert à l'homme la fortune » la plus brillante ; que peut lui » ſervir la poſſeſſion du monde en- » tier, s'il a le malheur de perdre ſon » ame ? Dans quelle partie de ſes » nouveaux domaines trouvera-t-il » de quoi la racheter ; ou quelle » échange lui fourniront-ils, qui » ſoit capable d'en compenſer la » perte ?

IV. Mais quand par un abrutiſſement dont il n'y a que la fureur ou l'impiété qui puiſſe donner l'exemple, vous ſeriez capable de balancer entre ces deux partis, conſidérez, je vous prie, les ſuites de l'un & de l'autre ; & pour le faire d'une maniere plus intéreſſante, repréſentez-vous la fin de deux hommes, auſſi

différens de mœurs, qu'ils l'ont été de fortune & de condition. Le premier, né comme Job dans l'opulence & la ſplendeur, chéri de ſes ſujets, reſpecté des jeunes gens & des vieillards, revivant, pour ainſi dire, dans pluſieurs enfans d'une belle eſpérance, tombe tout-à-coup de la maniere la plus imprévue & la plus affligeante. Le même jour qui l'avoit vu le plus heureux des Orientaux, le voit le plus malheureux des hommes. Enfans chéris, troupeaux nombreux, biens immenſes, tout fond entre ſes mains ; tout s'évanouit en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire. Ce Mortel juſque-là ſi fortuné, eſt réduit à un état où il devient le jouet de ſes ennemis, la honte & le ſcandale de ſes amis mêmes. Dans une ſi accablante ſituation, ſon cœur ne perd point de vue le terme pour lequel il a été créé ; l'iniquité ne ſort point de ſes lèvres. Il adore dans ſa diſgrace celui qui en le faiſant heureux, s'étoit réſervé le droit de l'humilier quand il le jugeroit à propos. Il meurt enfin ; &, ſi

vous le voulez, plus malheureux que Job; ſes premiers biens ne lui ſont point rendus; & la pauvreté qui le dévore, eſt ſi exceſſive, que le même fumier qui lui avoit ſervi de lit ſur la fin de ſa vie, lui ſert de tombeau après ſa mort.

Le ſecond au contraire, ſemblable à cet Eſclave furieux, dont la religion inſenſée & brutale tyranniſe une grande partie de l'Orient, s'éleve par la force & par l'adreſſe au-deſſus du malheur de ſa naiſſance. Il dompte des Provinces, il ſubjugue des Royaumes, il monte ſur le trône des Empereurs qu'il en a précipités. Tout céde à la rapidité de ſes armes. Docile à ſa voix, la Victoire marche conſtamment ſur ſes pas; & l'Univers effrayé garde devant lui un ſilence plein de dépit & d'horreur (*a*). Plus heureux, ſi vous le voulez encore, que le Conquérant dont l'Ecriture

(*a*) Pertranſiit (Alexander) uſque ad fines terræ: & accepit ſpolia multitudinis gentium, & ſiluit terra in conſpectu ejus... & exaltatum eſt & elevatum cor ejus... & poſt hæc decidit in lectum, & cognovit quia moreretur. *Machab.* 1. *v.* 3. *& ſeq.*

nous a tracé l'idée par ces paroles ; une mort prématurée ne l'arrête point au milieu de ſes triomphes : il jouit à loiſir du fruit de ſes travaux guerriers. Palais ſuperbes, richeſſes, délices, amis ſinceres, rien ne lui manque de ce qui peut en faire le plus fortuné des Mortels. Le Ciel dans ſa fureur bénit toutes ſes entrepriſes. Un monde de flatteurs applaudit à toutes ſes démarches ; il blaſpheme, ainſi que Pharaon, contre le Dieu d'Iſraël, & perſonne n'y trouve à redire : il veut, comme Nabuchodonoſor, s'ériger en divinité, & il ne ſe trouve pas un ſeul Daniel qui s'oppoſe à ſa phrénéſie. Cette fortune ſi enviée du reſte des hommes, ne l'empêche pas de s'approcher tous les jours du terme qui doit finir ſa proſpérité en finiſſant ſa vie ; & ſi la miſere du premier abrége le cours de ſes années, la félicité du ſecond ne peut le garantir du coup fatal qui doit l'immoler : Lazare meurt, mais le riche voluptueux ne lui ſurvit pas long-temps : *Factum eſt ut moreretur mendicus* ...

*mortuus est autem & dives.* Or, c'est dans ce moment décisif que l'on peut juger qui des deux a mieux fait ses affaires; & pour ne s'y pas méprendre, il ne faut qu'enviſager les ſuites de la vie de l'un & de l'autre. Le juſte affligé, languiſſant, abandonné, meurt, & il eſt porté par les Anges dans le ſein d'Abraham: le riche meurt auſſi, & il eſt enſeveli dans les enfers (*a*). Telle eſt l'iſſue de la grande affaire dont l'Auteur de notre être nous a chargés. Il ne nous propoſe rien moins qu'un établiſſement fixe & permanent en toute ſorte de biens; ou une ruine totale, ſans reſſource, ſans eſpérance, ſans conſolation. Il ne s'agit pas ſeulement de tout gagner, ou de tout perdre; il s'agit de joindre à la perte la plus énorme qui ſoit poſſible, le plus terrible amas de tourmens qu'on puiſſe imaginer. Le Maître ſévere dont parle l'Evangile, ne ſe contente pas de priver de tous ſes biens le

(*a*) Factum eſt ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in ſinum Abrahæ. Mortuus eſt autem & dives, & ſepultus eſt in inferno. Luc. 16. v. 22.

ſerviteur dont il a lieu de ſe plaindre ; il veut qu'on lui lie les pieds & les mains ; qu'on le jette dans un cachot ténébreux ; qu'il y ſoit livré aux exécuteurs de ſa juſtice ; qu'il y ſoit tourmenté juſqu'à ce qu'il ait acquitté ſa dette. Hélas ! dans le ſéjour de la ſeconde mort on ſouffre toujours, & on ne peut jamais rien acquitter.

V. De ces deux vérités, auſſi ſérieuſes qu'elles ſont peu méditées, il en réſulte une troiſiéme ; c'eſt que l'affaire du ſalut doit nous intéreſſer d'autant plus, qu'elle nous eſt perſonnelle. Si nous y penſions bien, il nous ſeroit aiſé de voir que preſque toute notre vie ſe paſſe à pourſuivre des affaires qui nous ſont comme étrangeres. Les unes regardent le ſervice des Grands, les autres celui du Public : celles-ci des héritiers ingrats, celles-là des amis ſouvent infideles. L'affaire du ſalut nous regarde directement & immédiatement. C'eſt de nous qu'il s'agit : chacun ſera jugé en ſon propre & privé nom : chacun rendra compte

pour lui-même : chacun ſera puni ou récompenſé dans ſa propre perſonne (*a*). Il faut avouer, diſoit Tertullien, qu'ON EST BIEN FOU DE NE VIVRE QUE POUR LES AUTRES, QUAND ON DOIT NE MOURIR QUE POUR SOI. Cette parole qui vaut un Livre, ne peut être trop méditée. Il y a long-temps, diſoit Jacob à Laban ſon beau-pere, que je m'épuiſe pour augmenter vos biens & multiplier vos troupeaux : il eſt juſte qu'après vous avoir conſacré la vigueur de ma jeuneſſe, je penſe un peu à mes propres affaires (*b*). Tel eſt le langage que vous devez oppoſer, ſoit à la molleſſe, quand elle veut vous retenir dans ſes liens ; ſoit à ces faux amis, qui réſolus de ne ſe jamais donner à Dieu, ne veulent pas permettre que vous commenciez de retourner à lui. Dites-leur bien ſérieuſement, & dites-vous à vous-

(*a*) Unuſquiſque noſtrûm pro ſe rationem reddet Deo. *Rom.* 14. *v.* 12. Ut referat unuſquiſque propria corporis prout geſſit, ſive bonum, ſive malum. *II. Corinth.* 5, *v.* 10.

(*b*) Tu noſti ſervitutem quâ ſervivi tibi ; juſtum eſt igitur ut aliquando provideam etiam domui meæ. *Geneſ.* 30. *v.* 30.

même : Il y a assez long-temps que je combats sous les enseignes du monde ; que je travaille pour une fortune frivole ; que je me consume pour des biens, qui malgré que j'en aie m'échapperont bientôt, & qui d'ailleurs m'ont plus valu d'amertume, qu'ils ne m'ont procuré de plaisir : il est temps que je travaille pour un meilleur Maître, ou plutôt pour mes propres intérêts : *Justum est igitur ut aliquando provideam domui meæ.*

Ce raisonnement seroit sensé, & sûrement vous ne vous repentiriez jamais de l'avoir réduit en pratique. L'avez-vous fait jusqu'ici? Entrez en jugement avec vous-même, & vous verrez du premier coup d'œil, que s'il n'est point d'affaire qui soit plus importante que celle de votre salut, il n'en est point que vous ayez plus cruellement négligée.

VI. C'est de l'aveu du monde entier, & du vôtre, négliger beaucoup une affaire, que de n'y point penser ; de n'en entendre parler qu'avec peine ; de laisser échapper tou-

tes les occaſions de la faire réuſſir, & enfin de la différer ſans ceſſe, & de la remettre après toutes les autres affaires. Or, je vous le demande, mais toujours ſous les yeux de celui qui ſonde les cœurs & les reins, n'eſt-ce pas-là l'état où ſe trouve chez vous l'affaire du ſalut? Vous y prenez-vous, pour ſauver votre ame, comme s'y prend un homme entendu pour ſauver une partie de ſon bien qui eſt ſur le point de lui être enlevée? Martyrs de l'ambition, quand une fois vous avez pris votre parti, vous ne penſez, quelque choſe qui doive vous en coûter, qu'à vous avancer dans la route pénible de la gloire & des honneurs. L'idée des emplois dont la ſéduiſante image enivre votre cœur, vous eſt toujours préſente. Vous pourſuivez à travers mille & mille périls, un vain phantôme de grandeur, qui s'échappe de vos mains au moment que vous comptiez l'atteindre. Hommes avides de gain & de richeſſes, vous parcourez la terre & la mer, pour ajoûter un pied d'étendue à vos an-

ciens héritages. La premiere leçon que vous donnez à vos enfans, c'eſt de ne jamais rien négliger de ce qui peut établir ſolidement leur fortune. Ce que vous leur dites de vive voix, vous le dites encore plus efficacement par vos exemples. Dès la premiere attaque qu'on vous livre, on vous voit courir au conſeil, & demander avec un air d'inquiétude ce que vous pouvez faire; ſoit pour vous tirer d'un mauvais pas, ſoit pour vous mettre à l'abri des coups d'un perſécuteur qui ſemble avoir juré votre ruine, ſoit pour vous ménager la protection de quelqu'un de ces dieux de la terre, à qui le crime, plus ſouvent que la vertu, a donné le droit de diſpoſer des graces & des faveurs. Pour ce qui eſt de votre ſalut, on diroit, à voir combien il vous eſt indifférent, que vous le regardez comme une affaire abſolument étrangere : ſouvent même on diroit que vous le regardez comme l'affaire de votre plus implacable ennemi. Cette funeſte expreſſion vous révolte. Pour voir ſi elle eſt

juſte, rapprochez-vous de la régle: examinez, je ne dis pas ſi votre conduite y eſt bien conforme; je dis, ſi elle n'y eſt pas entierement oppoſée. Cent fois on vous a répété d'après l'Evangile, que pour opérer ſon ſalut, il faut garder les Commandemens; c'eſt-à-dire, qu'il faut ſe conſacrer à Dieu ſans réſerve; former notre amour pour le Prochain ſur la meſure de celui que nous nous portons à nous-mêmes; couvrir du voile de la charité les défauts de nos freres; bénir à l'exemple de Jeſus-Chriſt ceux qui nous perſécutent; aimer avec tendreſſe la main qui s'efforce de nous porter le coup mortel. Voilà le précepte. Il eut des obſervateurs dans tous les temps: il en a encore aujourd'hui; mais ſont-ils bien communs; & pouvez-vous vous flatter d'être du nombre de ceux qui penſent ſérieuſement à le remplir? De tous ceux qui ont tant ſoit peu étudié la vraie morale du Fils de Dieu, en eſt-il un qui puiſſe regarder comme y étant fidele, cette foule indolente de prétendus Chré-

tiens, dont les uns ignorent les plus indispensables devoirs de la Religion, les autres ne les rempliſſent que par habitude ou par bienſéance? Mettra-t-on au nombre des zélateurs du précepte de la charité évangélique, ces hommes qui n'aiment qu'eux-mêmes; qui tout au plus ne connoiſſent d'amis, que ceux qui peuvent avancer leur fortune ou nourrir leurs paſſions; qui ſemblables au Prêtre & au Lévite dont parle Jeſus-Chriſt (*a*), voient d'un œil ſtoïque & indifférent les plus vives diſgraces de leurs freres; & qui peut-être ne ſe bornant pas à une inſenſibilité déja ſi condamnable, vont juſqu'à triompher de la chute du Prochain; & oſent, comme Séméi (*b*), l'inſulter dans ſon affliction? Pourroit-on, ſans aller contre ſa conſcience, traiter de gens pleins de douceur & de ſupport tant de perſonnes qui ne connoiſſent point les ſentiers de la paix; dont la bouche eſt remplie d'amertume; qu'une

(*a*) Vide Lucam, *cap.* 10. *v.* 32.
(*b*) Vide II. Reg. *cap.* 16. *v.* 5. *& ſeq.*

petite injure, un léger manquement d'égards, bleſſe ſi vivement, qu'on ne peut les réſoudre à pardonner; & qui bien loin de rendre le bien pour le mal, trahiſſent quelquefois pour un mince intérêt, pour une femme ſans mœurs & ſans probité (*a*), leurs meilleurs amis, & ne répondent à leur tendreſſe que par une ſanglante perfidie?

VII. Tel eſt cependant aujourd'hui parmi nous l'état dominant du Chriſtianiſme. Bien loin de vouloir outrer le tableau, je n'ai fait qu'en adoucir les traits. Hé! que ſeroit-ce, grand Dieu, ſi en levant une partie du voile, j'allois découvrir ces ſouples & injurieuſes calomnies, qui n'épargnent ni le pieux Séculier, ni le plus ſage Miniſtre des Autels; ces noirceurs ſacriléges dont le crime ſe couvre pour écarter ſa propre idée, & préſenter celle de la vertu; ces impuretés brutales qui dégradent l'humanité; ces rivalités féroces, qui au moyen du duel ne dévaſtent la terre que pour peupler

(*c*) Vide ibidem, *cap.* 3. *v.* 8.

les enfers ; ces concuſſions barbares qui n'arroſent les délicieux jardins du Traitant, que des larmes de l'orphelin, & qui ne décorent ſes ſomptueux palais que du ſang de la multitude opprimée ?

VIII. Mais un plus long détail ſeroit inutile. Mon deſſein n'eſt pas tant de prouver qu'on fait tout ce qu'on peut pour ſe perdre, que de faire voir qu'on ne fait rien de ce qui eſt néceſſaire pour ſe ſauver. On ſçait cependant que ſi le pere de famille condamne le ſerviteur infidele, il condamne auſſi celui qui s'eſt contenté d'être inutile. Mais qu'avez-vous donc été juſqu'ici par rapport à Dieu ? Pour en juger, permettez-moi de vous ſuivre du matin au ſoir pendant une de ces journées que vous regardez comme les plus innocentes. Je commence par exclure de chez vous toutes les horreurs dont je viens de parler. Je ſuppoſe de plus que la paix eſt dans votre ménage ; que vos enfans ne ſont point mal élevés ; que ſagement attentif aux démarches de

vos domeſtiques, vous n'en ſouffrez point qui ſoient corrompus ; que votre table & vos ameublemens n'ont rien qui paſſe la décence de votre état, &c. Je crains fort que quelques-unes de ces ſuppoſitions ne ſoient gratuites : mais en les faiſant je crains encore plus de trouver en vous ces jours vuides que l'Eſprit Saint a ſi ſolemnellement & ſi ſouvent réprouvés. Le matin vous vous levez aſſez tard, & ce n'eſt gueres que l'intérêt qui vous arrache aux bras du ſommeil : ainſi votre premier moment eſt preſque toujours donné au démon de la pareſſe ou de la cupidité. Après bien des allées & des venues fort propres à vous diſſiper l'eſprit, vous commencez votre priere : mais vous la faites dans une attitude dont le Roi, qui n'eſt qu'un homme, ne s'accommoderoit pas, ſi vous aviez une grace à lui demander. Vous la faites avec ſi peu de recueillement & tant de rapidité, que vous avez peine à vous entendre. Vous la faites ſi courte, qu'un quart-d'heure

tout au plus la voit commencer & finir. C'eſt à la toilette, dont elle eſt ſuivie, que vous ne diſputez ni le temps, ni la plus ſérieuſe attention. Un moment donné à votre ame, vous paroît d'une longueur exceſſive : une heure conſacrée à l'envie de plaire, ne vous paroît qu'un moment. Voilà néanmoins aſſez ſouvent tout ce que vous faites pour Dieu dans la matinée. Il eſt vrai que quelquefois vous entendez la Meſſe, lors même que l'Egliſe n'en fait pas une loi à ſes enfans : mais n'eſt-il pas vrai auſſi que vous préférez à toute autre ces Meſſes que l'abus a changées en ſpectacles ; ces Meſſes où l'on ne va gueres que pour voir & pour être vu ; où la mondanité ſuivie d'un cortége d'amans & de ſerviteurs, ne s'approche du Sanctuaire que pour enlever plus indécemment à Dieu ſes adorateurs ; où ſans ſuivre de l'eſprit les prieres du Sacrifice, on ſuit ſi exactement de l'œil tous ceux qui entrent & qui ſortent, qu'on ſait rendre compte & du nombre des perſonnes, & de

la couleur, du goût & de l'élégance de leurs habits ; où à la faveur d'un Livre qu'on ne lit pas, on fait s'entretenir avec un voiſin qui ne ſe fait que trop entendre ; où enfin un coup d'œil gracieux d'une perſonne ſupérieure, touche beaucoup plus que le ſang de la Victime qui s'offre pour les péchés du monde ? En tout ceci il n'y a rien qui puiſſe avancer l'affaire de votre ſalut ; ou, pour parler plus juſte, il n'y a rien qui n'y mette obſtacle. Cependant le reſte de la journée ne va pas mieux. Après un repas où la ſenſualité ne ſe refuſe que ce qu'elle ne peut s'accorder, on médit, ou l'on s'entretient de bagatelles : on fait ou on rend des viſites ; & celles des perſonnes ſolidement vertueuſes, ſont d'ordinaire celles qui ennuient davantage : on joue, on ſe promene : on dit & on apprend des nouvelles. Si l'on a aſſez de religion pour s'abſtenir des ſpectacles, l'on ſe dédommage de cette privation par des lectures, rarement de piété, quelquefois indifférentes, ſouvent pro-

pres à réveiller dans un cœur foible des passions mal éteintes. La journée finit comme elle a commencé. Une priere aussi peu religieuse que celle du matin, la termine. On examine sa conscience, & on se croit juste, parce qu'on n'y trouve aucun de ces excès qui déshonorent. La perte du temps, c'est-à-dire, de ce bien précieux qui, selon l'expression d'un Pere, vaut autant que Dieu même, parce qu'il peut nous mériter sa gloire, cette perte énorme n'y est comptée pour rien; & on ne s'avise pas même de penser, que si l'Ange du Grand-Conseil venoit à l'improviste nous peser dans la balance du Sanctuaire, il nous trouveroit de moindre poids (*a*); & que nous ne pourrions attendre d'autre destinée que celle de l'infortuné domestique qui ne fit pas valoir le talent de son maître.

IX. Or ce que je dis ici des personnes d'un certain rang, je le dis de l'homme d'affaires, du négociant,

(*a*) Appensus es in statera, & inventus es minus habens. *Daniel ad Baltasar, cap.* 5. *v.* 27.

de

de cette multitude d'Ouvriers qui peuplent les villes & les campagnes: il ne faudroit, ſurtout à ces derniers, pour en faire des Saints, qu'un peu de patience dans leurs peines, une juſte ſoumiſſion aux ordres de la Providence, une certaine attention à offrir de temps-en-temps à Dieu leur travail, & les croix qui ſont inſéparables de leur état. Rien au monde ne ſeroit ni plus aiſé, ni plus capable d'adoucir la rigueur de leur condition. Mais, de bonne foi, s'en trouve-t-il beaucoup qui s'en faſſent une loi inviolable? Je m'en rapporte à l'expérience, & plût à Dieu qu'elle fût moins générale! Les uns ne s'occupent que du ſoin de gagner beaucoup de bien en peu de temps; & il n'y a preſque point de voie qui ne leur ſoit bonne pour y réuſſir. Les autres, moins Chrétiens, moins hommes qu'automates, toujours penchés vers la terre, comme les animaux qui les ſervent, ne levent preſque jamais les yeux vers le Ciel. Ils murmurent, ils s'impatientent, ils blaſphé-

ment. Le moment d'après ils ſe conſolent de leurs peines par l'excès du vin, par des chanſons impures, par des contes dignes de leur état, mais bien indignes de la Religion qu'ils profeſſent. Il eſt vrai que d'ordinaire ils prient ſoir & matin; mais ils ne le font ni avec plus de foi, ni avec plus de reſpect que les Grands du ſiécle, dont la priere nous a paru ſi défectueuſe. C'eſt ainſi que ſelon l'expreſſion d'un Prophete, toute la terre eſt livrée à la plus affligeante déſolation, parce qu'il n'y a perſonne qui penſe ſérieuſement à Dieu & à ſoi-même: *Deſolatione deſolata eſt omnis terra, quiâ nullus eſt qui recogitet corde*, Jerem. 12, v. 11.

X. Quelle conſéquence faut-il tirer de ces principes? Une ſeule, mais qui nous ſera auſſi avantageuſe qu'elle nous ſera néceſſaire; c'eſt qu'il eſt bien temps de changer de conduite; & que, puiſque le Fils de l'homme doit venir à l'heure où l'on s'y attendra le moins, il faut déſormais donner, s'il eſt poſſible,

plus de jours à l'affaire de notre ſalut, que nous n'avons donné de momens à nos plaiſirs & à nos intérêts. Je ne vous diſſimulerai pas qu'il en coûte pour être parfaitement à Dieu. Mais en vous faiſant cet aveu, je prétends vous forcer de m'en faire un autre ; c'eſt qu'il en coûte beaucoup moins pour ſervir ce grand Maître, qu'il n'en coûte pour ſervir le monde, ſon ennemi ; & que les récompenſes du premier ſont auſſi ſolides, auſſi sûres, que celles du ſecond ſont trompeuſes & incertaines. Reprenons ces deux idées : pour les rendre ſenſibles, il ne faut ni beaucoup de temps, ni beaucoup de diſcuſſion.

XI. Il en coûte pour être parfaitement à Dieu. Le Royaume des Cieux ne ſe prend qu'à main armée ; & ceux-là ſeuls peuvent s'en emparer, qui ſavent exercer ſur eux-mêmes de ſalutaires rigueurs. La premiere leçon que Jeſus-Chriſt fait à ceux qui veulent marcher à ſa ſuite, c'eſt qu'ils doivent renoncer à tout ce qu'ils ont de plus cher ſur la

terre; ſe renfermer eux-mêmes dans cette abnégation générale; porter leur croix, ſans qu'il leur ſoit permis de la choiſir; arracher leur propre œil, couper leur main droite, ſi l'un & l'autre devient pour eux un ſujet de ſcandale; ſe retrécir juſqu'à devenir de petits enfans; marcher d'un pas ferme dans le ſentier de l'humiliation & des larmes; y marcher juſqu'à la fin, & ſe juger indignes du Royaume des Cieux, pour peu qu'après avoir mis la main à la charrue, ils faſſent un pas en arriere. Auſtere réformateur de toutes les idées, à qui la cupidité ou la condeſcendance avoit juſqu'alors donné cours, ce grand Maître met la pauvreté d'eſprit & de cœur à la tête des vrais biens. S'il ne maudit pas abſolument les richeſſes, il maudit les riches qui s'y attachent. Il ne permet, ni un coup d'œil trop libre, ni une penſée conſentie, quand elle a pour objet l'impureté, la vengeance, la haine du Prochain, &c.

C'eſt à la ſuite de ces principes rigoureux, qu'il déclare que le nom-

bre des Elus eſt petit ; & que ſans adoucir pour la Loi nouvelle l'effrayant portrait qu'un de ſes Prophétes en avoit tracé dans la Loi ancienne (*a*), il ne recommande rien tant, aux hommes même les plus juſtes, que la priere, la vigilance ſur ſoi-même, la fuite des occaſions qui donnent lieu à l'ennemi de nous tenter. De ces maximes réunies nait cette conſéquence, dont nous avons été inſtruits dès nos premieres années, mais que nous n'avons peut-être jamais bien approfondie : Faites tous vos efforts pour entrer par la porte étroite, qui conduit à la vie. Ah ! que celle qui conduit à la perdition, eſt ſpacieuſe, & qu'elle eſt fréquentée ! Que celle, au contraire, qui mene au Salut, eſt difficile, & qu'il y a peu de perſonnes qui penſent à y entrer ! *Quàm angusta porta, & arcta via eſt, quæ ducit ad vitam ; & pauci ſunt qui inveniunt eam !* Matth. 7. ℣. 13.

(*a*) Quomodò ſi paucæ olivæ quæ remanſerunt, excutiantur ex oleâ, & racemi, cùm fuerit finita vindemia. *Iſaïæ.* 24. ℣. 13.

XII. Il ſeroit inutile de m'appeſantir plus long-temps ſur cette matiere : elle n'eſt pas du nombre de celles que vous ignorez. Il ne vous arrive que trop ſouvent de faire valoir la difficulté du ſalut contre le ſalut même. Vous en parlez, comme les Iſraëlites parlerent du pays de Canaan après l'avoir parcouru. Vous n'y voyez que des monſtres, qu'une terre qui dévore ſes habitans. Les deſirs que vous formez de temps en temps de revenir à Dieu & à vous-même, ne ſont qu'un germe impuiſſant, qui ne peut éclorre (*a*). Les armes vous tombent des mains, comme aux enfans d'Ephrem (*b*), avant d'avoir combattu. Etrange manie ! Vous ne faites rien, préciſément parceque vous avez beaucoup à faire. Je ne ſais ſi ce procédé vous paroît bien raiſonnable : ce que je ſais, c'eſt que vous en ſuivez un fort différent, quand il

(*a*) Venerunt filii uſque ad partum, & virtus non eſt pariendi. *Ibid.* 37. *v.* 3.

(*b*) Filii Ephrem intendentes & mittentes arcum, converſi ſunt in die belli. *Pſalm.* 77. *v.* 9

s'agit de votre honneur ou de vos biens. La multitude des obſtacles que vous avez à ſurmonter, ne ſert qu'à redoubler vos efforts & votre activité. Si le jour ne vous ſuffit pas, vous employez les nuits. L'hyver n'a point de glaces, l'été n'a point de feux qui puiſſent vous arrêter. Votre principe alors, & vous n'en départez pas, votre principe eſt qu'il faut vaincre ou périr. Hélas! vous vous trompez beaucoup. Dans toutes les affaires temporelles vous pourriez, comme cent autres, ſuccomber ſous le poids de l'injuſtice; & triompher, comme Job, par la patience & la ſoumiſſion aux ordres de Dieu. L'affaire du Salut eſt la ſeule, où l'on ne peut être vaincu, ſans périr éternellement. Quand donc il en coûteroit encore plus pour y réuſſir, vous devriez tout tenter, tout faire pour ne la pas manquer. Mais, ſans toucher à rien de ce que j'ai dit plus haut, exàminons ſi elle eſt auſſi difficile que vous vous la repréſentez.

XIII. Je compte d'abord que vous

m'accorderez aiſément qu'elle n'eſt pas impoſſible. Le Maître que vous ſervez, eſt trop bon, trop juſte, pour vous rien commander qui paſſe vos forces. Il veut que vous vous ſauviez : vous ne le pouvez ſans ſon ſecours ; vous avez donc lieu de compter, qu'en faiſant avec ſa grace ce qui dépendra de vous, il vous aidera pour faire ce qu'autrement vous ne pourriez pas (*a*). Sa bouche, en dictant la Loi, ſouffle la miſéricorde (*b*). C'eſt d'après cette conduite qu'il demande hautement s'il a rien omis de ce qu'il devoit faire pour ſa Vigne (*c*) ; & qu'il reproche avec autant de force que de douleur à l'impie Jeruſalem, de n'avoir ni connu ni apprécié le temps de ſa viſite. Ainſi, après vous être longtemps perdu dans l'épineux labyrinthe des différens ſyſtêmes que l'eſ-

(*a*) Deus impoſſibilia non jubet ; ſed jubendo monet & facere quod poſſis, & petere quod non poſſis, & adjuvat ut poſſis. *Trident. ſeſſ. 6. cap.* 11.

(*b*) Legem & miſericordiam portat in linguâ. *Auguſt.*

(*c*) Quid eſt quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei ? *Iſai. 5. v.* 4.

prit humain a inventés pour concevoir l'opération de la grace ; il faut néceſſairement que vous finiſſiez par vous dire dès aujourd'hui, ce que Dieu vous dira un jour, ſi vous n'y prenez bien garde : Votre perte, ô Iſraël, ne vient que de vous : c'eſt ſur mon ſecours que vous deviez compter ; c'eſt avec ce ſecours que vous auriez dû vaincre vos ennemis (*a*).

Mais au moyen de ce ſecours, vous auriez trouvé dans la pratique des plus pénibles vertus, une paix, une conſolation, que le monde & tous ſes plaiſirs ne vous ont jamais procurée. Faites-en l'eſſai, puiſqu'il eſt encore temps de le faire ; & vous reconnoîtrez, tantôt avec Auguſtin après ſa converſion, que les larmes des Pénitens ſont plus douces que la joie des Spectacles ; tantôt avec le Roi Prophéte, qu'un ſeul jour paſſé dans la Maiſon du Seigneur, vaut mieux que mille autres paſſés ſous le brillant lambris

(*d*) Perditio tua (*ex te*) Iſrael : tantummodò in me auxilium tuum. *Oſée* 13. *v.* 9.

des pécheurs. Le monde nous plaint, diſoit ſaint Bernard, il eſt effrayé de notre pénitence, de nos veilles, de la continuité de nos Offices, de nos macérations, de notre ſolitude, de la rigueur de nos travaux, de l'aſſaiſonnement inſipide de nos alimens : c'eſt qu'il voit nos Croix, & qu'il ne voit pas l'onction qui les adoucit, ou plutôt qui les rend délicieuſes. On nous maltraite, diſoit le grand Apôtre, on nous inſulte, on nous donne des ſoufflets, on nous charge de chaînes ; chaque jour nous ſommes livrés à la mort, ſans pouvoir arriver à celle qui nous affranchira de toutes les autres : mais il n'eſt ni vie, ni mort, ni dangers qui puiſſent nous détacher de l'amour de celui, qui lui-même a daigné nous prévenir par ſon amour. Notre cœur ſe dilate, il eſt rempli, comblé, enivré de joie : *Superabundo gaudio in omni tribulatione ;* & cette joie, nos ſouffrances, nos peines ne font que la redoubler. Voilà ce que fait dans une ame ſaintement occupée de ſon Salut la

grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt; & c'eſt pour cela que ce grand Légiſlateur, dans le temps même où il ſemble exagérer la ſévérité de ſa Loi, ajoute que ſon joug eſt plein de douceur, & que le fardeau dont il charge les ſiens, eſt véritablement léger.

¶ IV. Et certes, quoique vous en ayez penſé juſqu'ici dans la pratique, il faudroit que le joug du Seigneur fût bien rigoureux, pour aller de pair avec celui que le monde fait porter à ſes adorateurs. Rendez-lui juſtice, rendez-vous-la à vous-mêmes. Quelle impitoyable tyrannie n'a-t-il pas exercé ſur vous? Que de lâches complaiſances n'en a-t-il pas exigé? Que d'inégalités, de hauteurs n'a-t-il pas fallu eſſuyer de ſes caprices? Que de baſſeſſes ne faut-il pas encore que vous faſſiez tous les jours pour continuer à lui plaire? Vous ruinez votre ſanté, vous diſſipez votre bien & celui de vos enfans, vous êtes obligé de méconnoître vos amis, d'approuver les plus ſtupides raiſonnemens, d'entrer

dans les plus injuſtes querelles, d'applaudir aux projets les moins ſenſés, de trahir cent fois par jour votre conſcience, & ſouvent votre religion, de vous prêter aux plus criminelles intrigues, de vous refuſer juſqu'au ſommeil; en un mot, de vivre en eſclave, pour trouver grace devant une de ces idoles de la fortune, que vous croyez capable de contribuer à la vôtre. Il eſt vrai que chaque jour on vous endort par de nouvelles proteſtations d'amitié, & que les dernieres promeſſes ſont toujours plus flatteuſes que les premieres; mais tandis qu'on attend, ou qu'on dit attendre l'occaſion de vous ſervir, le Protecteur tombe lui-même: un ennemi artificieux le prévient contre vous: Il change, ou par ſa propre inconſtance, ou pour ſe défaire de vos importunités, ou parceque l'âge vous met hors d'état de lui rendre des ſervices, qui, ſelon l'uſage des Grands, furent toujours le ſeul motif des égards qu'il eut pour vous. Mais quand ſon affection ſeroit auſſi du-

rable, auſſi déſintéreſſée, qu'elle vous ſemble l'être, combien de fois n'arrive-t-il pas que la mort l'enleve, & qu'avec lui elle moiſſonne toutes vos eſpérances! Maudit donc celui qui ſe repoſe ſur un bras de chair (*a*) : il ſemera du vent, & il ne cueillera que de l'orage & des inquiétudes (*b*).

XV. Je ſais qu'il eſt de fortunés Mortels à qui tout réuſſit, & qui dans un mois emportent ce que d'autres ne peuvent atteindre qu'après une longue ſuite d'années. Mais entre la ſervitude de ceux-ci & celle des premiers, il n'y a de différence que pour le temps. Les uns payent après coup ce que les autres ont payé d'avance. Pour peu qu'ils affectent une ſorte d'indépendance, la main qui les a élevés, ſait bien trouver le moyen de les renverſer. Et quand ils pourroient échapper à ſa vengeance, traduits en ingrats

(*a*) Maledictus homo qui confidit in homine, & ponit carnem brachium ſuum. *Jerem.* 17. *v.* 5.

(*b*) Ventum ſeminabunt, & turbinem metent. *Oſée* 8. *v.* 7.

devant le Tribunal du Public, regardés de mauvais œil, réduits à eux-mêmes, ils ne pouroient gueres goûter que des plaisirs empoisonnés. Accordons-leur-en de plus solides, & supposons qu'ils en jouissent jusques dans l'âge le plus avancé; il faut enfin qu'ils arrivent à ce terme fatal, où le temps finit, pour faire place à l'Eternité. Et que peuvent-ils alors se dire de bien sensé, si ce n'est ce que disoit un Roi qui avoit eu le malheur d'essayer tous les genres possibles de volupté : *Vanité des vanités : Tout ce qui n'est pas Dieu, n'est que vanité & tourment d'esprit.*

Finissons ce premier Chapitre, comme ce Prince a fini son Ecclésiaste : *Craignez Dieu : remplissez les devoirs qu'ils vous a imposés; c'est-là tout l'homme* (a), & sans cela il est moins que rien. Ces importans devoirs, dont les uns regardent Dieu & le Prochain, les autres chacun de nous en particulier, vont faire le

(a) Finem loquendi pariter omnes audiamus : Deum time, & mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo. *Eccl.* 12. *v.* 13.

ſujet des Chapitres ſuivans. On les terminera tous par une Priere relative à la matiere qu'on y aura traitée.

## PRIERE

### *D'une Perſonne qui a le bonheur d'être à Dieu.*

JE vous rends graces, ô mon Dieu, de m'avoir appris dès l'enfance, que je ne ſuis ſur la terre que pour m'occuper de votre gloire & de mon Salut. Je renouvelle dans ce moment à vos pieds la promeſſe que je vous ai ſi ſouvent réitérée, de chercher avant toute choſe votre Royaume & ſa juſtice. Mais, Seigneur, que j'ai beſoin de votre appui pour être fidele à la Loi que vous m'en avez faite! Le vieil homme n'eſt point encore totalement crucifié en moi. Malgré ce fonds d'averſion que vous m'avez inſpiré pour le monde & pour ſes ſcandales, je n'apperçois que trop ſouvent q ue mon cœur eſt d'intelligence avec

lui. Les noires vapeurs qui l'environnent, viennent jusqu'à moi. Je ne puis ni rompre entierement avec les Habitans de Cédar (*a*), ni les voir, sans m'affoiblir avec eux. Je les évite, &, même en les fuyant, je jette sur eux un coup d'œil de complaisance. Faut-il que mon exil dure si long-temps ; ou faut-il qu'il soit pour moi un sujet continuel de troubles & d'alarmes ? Ne retirez pas, ô mon Sauveur, la main qui m'a soutenu jusqu'ici. Je vais expier jusqu'à mes plus légers écarts : c'est le seul moyen que j'aie d'en éviter de plus considérables. Je sens, comme vous me l'avez appris dans vos Ecritures, qu'on ne peut ni toucher rien de sale sans se gâter, ni se lier avec les superbes sans prendre leurs sentimens (*b*). Ah ! c'est à vous seul, qui êtes le Dieu saint, le Dieu très-haut, l'Auteur de ma

(*a*) Habitavi cum habitantibus Cedar : multùm incola fuit anima mea. *Psalm.* 114. *v.* 5. & 6.

(*b*) Qui tetigerit picem, inquinabitur ab eâ : & qui communicaverit superbo, induet superbiam. *Eccl.* 13. *v.* 1.

foi & le Conſommateur de mon ſalut, que je veux m'attacher. Que gagnerois-je en gagnant tout l'Univers, ſi j'avois le malheur de vous perdre! Que perdrai-je en perdant tout, ſi j'ai le bonheur de vous conſerver? O mon Dieu, ô mon tout! Etendez votre main ſur l'homme que votre droite s'eſt choiſi : & continuez de jetter les yeux de votre miſéricorde ſur le fils d'une mere qui vous a ſervi. Ce n'eſt que pour vous que je veux vivre, ce n'eſt que pour vous que je veux mourir.

## PRIERE

*D'une Perſonne qui a eu le malheur de vivre pour le monde.*

Où ſuis-je, Seigneur, & que prétends-je devenir? J'ai paſſé la meilleure partie de mes jours à ſervir le monde. J'ai plus fait pour lui dans une ſemaine, & quelquefois dans un jour, que je n'ai fait pour vous dans le cours d'une année, peut-être même dans le cours de ma vie

toute entiere. Quels fruits, à la honte & à l'ignominie près, en ai-je retirés (*a*)? Mon brillant eſclavage m'a expoſé à des hauteurs & à des inquiétudes ſans nombre. Mes chaînes pour être d'or, n'en étoient que plus peſantes. Chaque jour il m'a fallu dévorer des chagrins de toute eſpece, & paroître auſſi content que ſi je n'avois rien eu à ſouffrir. Depuis que l'orgueil, l'ambition, l'amour impur des plaiſirs, & à ſa ſuite mille autres paſſions, ſe ſont emparées de mon cœur, je ne connois plus les douceurs de la paix. Sans ceſſe je forme de nouveaux deſirs : & ceux que je contente, me déchirent encore plus que ceux que je n'ai pu ſatisfaire. Ma conſcience jette les hauts cris; & ces cris redoublent à la nouvelle de la mort d'un ami, & aux premiers accès d'une légere maladie. *Inſtauras contra me teſtes tuos;* Dieu terrible, mais toujours équitable dans vos jugemens, vous armez contre

(*a*) Quem fructum habuiſtis tunc in illis, in quibus nunc erubeſcitis? *Rom. 6. v. 21.*

moi tous ceux qui ont été témoins de mes déſordres. La bonne foi que j'ai violée, la vérité dont j'ai rougi, l'innocence que j'ai ſéduite, ceux-mêmes qui m'ont corrompu, tout ſe réunit pour me reprocher mes déréglemens. Avec cela je ſens que le jour baiſſe, & que la nuit s'avance. Malgré la fermeté dont je me flattois autrefois; malgré l'irréligion, dont je croyois me faire un rempart dans les derniers momens, ſans ceſſe j'entends une voix importune, qui me répéte ces foudroyantes paroles: » Inſenſé, cette » nuit même on va te demander » ton ame; & que deviendront tes » biens, tes plaiſirs, ta gloire & tes » honneurs (*a*)? Rien de tout cela » ne deſcendra avec toi dans l'obſ» curité du tombeau. Tu ne porte» ras dans l'autre vie que tes mé» rites, & tu n'en a pas plus qu'un » Infidele «. Ces vives leçons ſont

(*a*) Stulte, hac nocte animam tuam repetent à te; quæ autem paraſti, cujus erunt? *Luc.* 12. 20. Cùm interierit, non ſumet omnia; neque deſcendet cum eo gloria ejus. *Pſ.* 48. *v.* 18.

encore, Seigneur, un don de votre miſéricorde. Ne permettez pas que je rende inutiles ces derniers traits de votre bonté. Le torrent des eaux m'entraîne. Tendez la main à un malheureux qui eſt votre ouvrage (*a*). Aidez-moi à briſer mes liens : je vous ſacrifierai une Victime de louanges (*b*). Je me ſacrifierai moi-même à l'obſervance de vos Loix & de votre juſtice. Oui, quelque choſe qu'il m'en coûte, je ne veux plus ſervir d'autre Maître que vous. Pût-on en ſervir deux, vous auriez ſeul mon amour & mes hommages. Faut-il, grand Dieu, que j'aie eu juſqu'ici le malheur de les partager; ou plutôt, faut-il que j'aie eu le malheur de vous en exclure abſolument ! Ah ! déſormais je joindrai à l'aveu public de mes excès & de mon ingratitude, d'éternelles actions de graces au Dieu Sauveur, qui veut bien encore ſignaler ſur moi ſes plus précieuſes faveurs ; & ſans

(*a*) Operi manuum tuarum porriges dexteram tuam. *Job.* 14. *v.* 15.

(*b*) Dirupiſti vincula mea : tibi ſacrificabo hoſtiam laudis. *Pſ.* 115. *v.* 17.

ceſſe je le bénirai avec un Roi Pénitent d'avoir tiré mon ame du profond abîme où elle s'étoit enſevelie. *Confitebor tibi, Domine, quia magna eſt miſericordia tua ſuper me, & eruiſti animam meam ex inferno inferiori.* Pſalm. 35. v. 3.

## CHAPITRE II.

### *Un Chrétien doit remplir tous ſes Devoirs par rapport à Dieu.*

I. IL n'appartenoit qu'à l'infame Philoſophie de nos jours de mettre en problême, ſi l'homme a des devoirs à remplir par rapport à Dieu; c'eſt-à-dire, de douter ſi le Sujet doit quelque choſe à un Maître qui le comble de bienfaits; le Fils à un Pere qui le chérit comme la prunelle de ſes yeux; la Créature à celui qui l'a tirée du néant par une prédilection qu'elle n'avoit pu mériter. Graces au Ciel, ce monſtrueux ſyſtême, que Rome Payenne auroit flétri, & dont l'Auteur

ſeroit chez les Turcs puni du dernier ſupplice, n'a plû qu'à ce petit nombre de prétendus génies, qui contemplent d'un œil d'admiration tous leurs pas (*a*), & dont la foibleſſe eſt de ſe croire eſprits forts. Le reſte de l'Univers, ou, à parler moralement, le monde entier a rougi pour eux de ce dont ils ne rougiſſoient pas. Ceux mêmes qui aiment le moins à uſer de termes offenſants, n'ont pû, après avoir examiné leurs raiſonnemens frivoles, leurs travers ſans fin, leurs contradictions éternelles, s'abſtenir de les traiter d'extravagants. La nature & la religion, trop ſouvent endormies, ſe ſont réveillées partout. Partout on a entendu cette voix, que Tertullien appelleroit encore le témoignage d'une ame naturellement chrétienne : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre ame, de tout votre cœur, de toutes vos forces ; & la meſure que vous garderez en l'aimant, ſera de

(*a*) Ambulant in mirabilibus ſuper ſe. *Pſalm.* 130.

ne preſcrire aucune meſure à votre amour (*a*).

Ce n'eſt pas ici le lieu d'établir par un long détail de preuves cette grande & capitale vérité. La théorie en eſt connue de ceux-mêmes qui en connoiſſent moins la pratique. Si quelqu'un de vous a beſoin de s'en rafraîchir l'idée, qu'il ſe rappelle ce que Dieu a fait pour lui, dans l'ordre de la nature; ce qu'il a fait pour chacun de nous, dans l'ordre de la grace; ce qu'il veut faire, dans l'ordre de la gloire, pour ceux qui lui ſeront fideles.

II. Dans l'ordre de la nature, il vous a créé préférablement à tant d'autres, qui ne ſont ni ne ſeront jamais. Il vous a conſervé avec des ſoins infinis. Vous frémiſſez en vous retraçant l'image des dangers que vous avez courus: vous avouez, & ceux qui en entendent le récit, avouent comme vous que vous y deviez périr; c'eſt ſa main bienfaiſante qui vous en a tiré.

(*a*) Cauſa diligendi Deum, Deus eſt; & modus diligere, ſinè modo. *S. Bernard.*

Vous avez eu une heureuſe éducation, c'eſt ſa bonté qui vous l'a procurée. C'eſt elle qui vous a doué d'un eſprit capable des plus ſublimes connoiſſances. C'eſt elle encore qui ouvre en votre faveur les plus beaux tréſors de la nature, & qui a ſi viſiblement fait pour vous tous ſes ouvrages, qu'il n'eſt pas plus poſſible de méconnoître ſes intentions, que de conteſter ſa magnificence.

III. Si ces bienfaits, dont le moindre ſuffiroit pour vous attacher invinciblement à un Prince qui vous l'auroit procuré, ne ſuffiſent pas pour vous attacher à Dieu, conſidérez ce qu'il a fait pour vous dans l'ordre de la grace. Enfans d'un pere coupable, conçus dans le péché; criminels avant que de naître, vous n'étiez, comme tous les autres, que des enfans de colere (*a*),

(*a*) Eramus naturâ filii iræ, ſicut & ceteri (ſi filii iræ, filii vindictæ, filii gehennæ, *Auguſt*). Deus autem qui dives eſt in miſericordia, propter nimiam caritatem ſuam, quâ dilexit nos... convivificavit nos in Chriſto, &c. *Epheſ.* 2. *v.* 3. *& ſeq.*

de

de vengeance & de haine. La miſéricorde du Dieu Sauveur vous a prévenus. Il s'eſt hâté de vous tirer de la maſſe de corruption ; & par une grace, qu'un nombre prodigieux de Nations infideles n'éprouvent point ; que dis-je ? par une grace, qu'un très-grand nombre d'enfans, dont les peres ſont peut-être plus religieux que les vôtres, ne recevront jamais, il vous a lavés dans ſon ſang, & vous a régénérés. Dès ce moment devenus une nouvelle créature, vous êtes devenus l'objet de ſes plus tendres complaiſances. Il n'a plus trouvé en vous ces traits odieux du premier Adam qui vous défiguroient à ſes yeux : il n'y a plus vu que ſa propre ſainteté, ſes mérites & ſa grace, dont il vous avoit inondés. Tout enfans que vous étiez, encore incapables de diſtinguer le bien du mal, il ſe faiſoit un plaiſir d'habiter dans votre cœur. Pour vous mettre en état de lui en faire un ſacrifice qui fût méritoire, dès qu'une premiere lueur de raiſon vous permit de le lui offrir, il ſe

preſſa de vous en demander les prémices. Mon fils, mon cher fils, vous dit-il avec la plus inconcevable bonté, donnez-moi votre cœur (*a*). Ce n'eſt que par amour pour vous que je vous le demande. Vous ne ſauriez me le refuſer, ſans le donner à mon ennemi; & cet implacable ennemi n'en peut jouir ſans vous perdre. Je ſuis la lumiere & la voie; il n'eſt lui qu'égarement & ténebres. Je ſuis la vérité, il n'eſt qu'erreur & menſonge. Je ſuis la vie; pour lui, la mort éternelle eſt ſon partage, & le partage de tous ceux qui s'oublient juſqu'à quitter mes drapeaux, pour combattre ſous les ſiens.

IV. Hélas! que de triſtes, que de ſombres idées ſe préſentent ici à mes yeux! Le Dieu jaloux a regardé votre cœur comme une conquête digne de lui; il a daigné faire les premieres démarches; il vous l'a demandé avec les plus vives inſ-

(*a*) Præbe, fili mi, cor tuum mihi: & oculi tui vias meas cuſtodiant. *Proverb.* 23. v. 26.

tances. Le lui avez-vous donné? ou du moins le lui avez-vous donné pour long-temps? Pour en juger ſainement, rappellez-vous les premieres années de votre jeuneſſe. Que d'écarts, grand Dieu! que de fautes de toute eſpece! Je n'y vois qu'un tiſſu de menſonges & de vanités; que des prieres données à la contrainte, & preſque jamais à la Religion; qu'un ennui mortel, & une foule de diſtractions volontaires dans le Temple du Seigneur, & pendant ſes Offices les plus ſolemnels; qu'un eſprit de hauteur contre ceux qui étoient chargés de votre éducation; de mépris pour les pauvres; de déſobéiſſance, ſoit à vos Parens, ſoit à ceux qui les remplaçoient auprès de vous. Que ſeroit-ce donc, ſi en ſuivant votre courſe d'année en année, j'arrivois juſqu'à ces jours malheureux où les grandes paſſions, preſqu'auſſitôt victorieuſes qu'elles furent nées, commencerent à tyranniſer votre cœur? A Dieu ne plaiſe que j'entre dans ce funeſte détail. Il m'en coû-

teroit trop ; puiſqu'il m'en coûte pour oſer vous dire, que dans ces momens d'ivreſſe il n'y eut, ni dans votre eſprit, ni dans votre cœur, ni dans vos ſens extérieurs, aucune partie que vous n'ayez fait ſervir à l'iniquité, & très-ſouvent à la plus odieuſe iniquité.

Mais que veux-je conclure d'une ſi déplorable induction? Mon deſſein eſt-il d'en inférer, qu'au lieu de remplir vos devoirs par rapport à Dieu, vous vous êtes hâtés de les violer tous ? Mais la choſe parle d'elle-même, & n'a pas beſoin de preuve. J'ai un objet plus touchant à vous préſenter, C'eſt par vos propres excès que je veux vous faire voir dans tout ſon jour, ce que Dieu a fait pour vous dans l'ordre de la grace. Après tant d'horreurs il avoit droit de vous punir : & quand il vous auroit traité dès la premiere fois comme il traita, pour un ſeul péché d'orgueil, les Anges rébelles, vous n'auriez pu vous abſtenir de rendre hommage à ſa ſévérité, & de dire en frémiſſant ce que diſent aujour-

d'hui dans les enfers des millions de réprouvés : *Vous êtes juſte, Seigneur, & tous vos jugemens ſont pleins d'équité* (*a*).

Mais il a été bien éloigné de ſuivre par rapport à vous une conduite ſi rigoureuſe. Vos infidélités n'ont pu tarir le cours de ſes miſéricordes ; il a ſemblé meſurer ſa clémence ſur le nombre & l'excès de vos ingratitudes. Sans ceſſe il vous a invité à revenir à lui. Il vous y invite encore dans le moment même par mon miniſtere ; c'eſt de ſa part que je vous porte des paroles de paix ; c'eſt par ma bouche qu'il vous dit, comme le diſoit autrefois Jérémie (*b*) à un Peuple toujours chéri, & preſque toujours rébelle : » Rentrez enfin en vous-même. » Examinez votre conduite. Portez » vos yeux auſſi loin qu'ils pourront s'étendre ; & vous verrez que

(a) Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum. *Pſalm.* 118.

(*b*) Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me, dicit Dominus, & ego ſuſcipiam te, &c. *Jerem.* 2. *à v.* 1. *ad* 14.

» toutes vos voies ont été semées
» de corruption & de malice. Le
» monde, tout monde qu'il est,
» vous rejetteroit avec horreur, si
» vous l'aviez traité un seul jour
» comme vous m'avez traité pendant
» une longue suite d'années. Malgré
» cela, revenez à moi, & comptez
» sur l'accueil le plus tendre... Que
» les conditions de l'alliance que je
» veux faire avec vous, ne vous
» effraient point. Je ne vous impose
» d'autre loi que celle de m'aimer,
» & avec moi la justice & la misé-
» ricorde. Cessez de vous déshono-
» rer par le mal, apprenez à bien
» vivre ; voilà tout ce que j'exige
» de vous. Je ne vous mettrai point
» à une épreuve qui soit au-dessus
» de vos forces ; je bénirai vos ef-
» forts : bientôt j'oublierai toutes
» vos iniquités ; & fussent-elles aussi
» rouges que l'écarlate ou le ver-
» millon, je vous rendrai plus blancs
» que la neige (*a*). Hé! pourquoi

(*a*) Lavamini, mundi estote... Discite benefacere, quærite judicium, &c. Si fuerint pec-

» périrez-vous, Maiſon d'Iſraël (*a*), » vous que je porte gravée dans mes » mains, & plus encore dans mon » cœur ; vous que je n'oublierois » pas, quand la mere qui vous a » conçue, pourroit vous oublier! «

V. Trouverez-vous ſur la terre quelqu'un qui vous tienne un pareil langage? & quand vous le trouveriez, ſon excès même ne vous le rendroit-il pas ſuſpect? Ici vous n'avez rien à craindre de la ſincérité de celui qui vous parle; & les termes les plus emphatiques ne vous rendent qu'une partie de la tendreſſe qu'il a pour vous. Que ſeroit-ce donc, ſi pour vous la développer toute entiere, je pouvois, après vous avoir donné une légere idée de ce qu'il a fait pour vous dans l'ordre de la grace, vous crayonner ce qu'il vous prépare dans l'ordre de la gloire? Dans l'impuiſſance où je ſuis de le faire, je

---

cata veſtra ut coccinum, quaſi nix dealbabuntur, &c. *Iſaï.* 1. *v.* 16. *& ſeq.* Lavabis me, & ſuper nivem dealbabor. *Pſalm.* 50.

(*b*) Quare moriemini, domus Iſrael? Ecce in manibus meis deſcripſi te, &c. *Iſaï.* 49. *v.* 16.

me contente de vous dire avec le grand Apôtre, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'entendit jamais, que le cœur de l'homme, tout vaſte, tout infini qu'il eſt dans ſes deſirs, ne peut bien concevoir ce que Dieu deſtine à ceux qui l'aiment. J'ajoute d'après la raiſon, éclairée des lumières de la Foi, que comme un malheureux réprouvé ſouffre ſans fin, ſans meſure, ſans eſpérance; un Chrétien que ſa fidélité & ſa pénitence ont placé parmi les Elus, jouit d'un bonheur ineffable dans ſon principe, immenſe dans ſon étendue, ſans terme & ſans inquiétude dans ſa durée; que ſon occupation éternelle eſt de voir Dieu, de l'aimer, de chanter dans les ſiécles des ſiécles ſa ſainteté, ſa gloire, ſa magnificence. Heureuſe Jéruſalem, ville ſainte de Sion, mille & mille Orateurs Chrétiens ont tenté votre éloge. Tous m'ont dit que dans votre enceinte il n'y a plus ni larmes, ni douleur. Tous m'ont répété que vos habitans ſont inondés, enivrés d'un torrent de délices. Tous m'ont fait

entendre que dans un ſi beau ſujet les plus vives expreſſions ſont infiniment au-deſſous de la réalité. Je le ſens comme eux ; mais je ſens auſſi qu'il me ſuffit de ſavoir avec ſaint Auguſtin (*a*), que je verrai Dieu, ſans craindre qu'il ſe dérobe à mes yeux ; que je l'aimerai, ſans craindre que ſon amour ou le mien diminue ; que je le louerai, ſans craindre que l'ennui, ni aucun fâcheux contre-temps, arrête le cours de mes Cantiques. Voilà ce que Dieu a fait ou veut faire pour vous. Telle eſt la gloire, telle eſt la félicité qu'il prépare à tous les Saints : *Gloria hæc eſt omnibus Sanctis ejus.* Pſalm. 149.

VI. Après tant de bienfaits, faudra-t-il qu'un ſecond Iſaïe (*b*) vienne vous reprocher votre ingratitude, & que vous renvoyant à l'école des

(*a*) Videbimus, amabimus, laudabimus : nec quod videbimus deficiet, nec quod amabim. ſperibit, nec quod laudabimus latebit : ſempiternum totum erit, ſine fine erit. *Auguſtin.*

(*b*) Cognovit bos poſſeſſorem ſuum, & aſinus præſepe Domini ſui : Iſrael autem me non cognovit, & populus meus non intellexit. *Iſaï.* 1. *v.* 3.

plus ſtupides animaux, il vous dit que le bœuf & l'âne connoiſſent & ſervent leur Maître pour un peu de nourriture, & qu'Iſraël n'a pour un Dieu, qui a tant fait pour lui, ni amour, ni reconnoiſſance? *Iſrael autem me non cognovit.*

Il y en a ſans doute beaucoup qui regarderoient cette leçon comme déplacée, & même comme injurieuſe. Chacun de nous interrogé s'il aime Dieu, répond ſur le champ avec une certaine vivacité: *Oui*, ſans doute, *je l'aime.* Mais, répond un ſaint Pape (*a*), ce n'eſt point par les paroles, qui coûtent peu, c'eſt par les œuvres que l'amour ſe prouve, & que l'on juge de ſa ſincérité. Celui qui m'aime, dit le Sauveur, garde mes Commandemens (*b*), & s'efforce de remplir tous ſes devoirs par rapport à moi. Examinez, ſans vous flatter, comment

(*a*) Probatio amoris exhibitio eſt operis. *S. Gregor.*

(*b*) Qui habet mandata mea, & ſervat ea, ille eſt qui diligit me. *Joan.* 14. *v.* 21. Si quis diligit me, ſermonem meum ſervabit. *Ibid. v.* 23.

vous rempliſſez les vôtres. La Religion vous en impoſe de deux ſortes ; d'extérieurs, qui ne peuvent s'acquitter qu'en public : d'intérieurs, qui ſe conſomment dans le cœur, & dont Dieu ſeul eſt le juge, comme il en eſt le ſeul témoin.

VII. L'aſſiduité aux Offices de l'Egliſe, la fidélité à entendre la parole de Dieu, la modeſtie dans les Temples, la fréquentation des Sacremens, le reſpect pour les Miniſtres de l'Autel, & ſur-tout pour les Paſteurs : tels ſont les Devoirs publics que la Religion vous preſcrit. Encore une fois, comment les rempliſſez-vous ? Parcourons-les en détail. Ici, comme ailleurs, un ſimple coup d'œil nous mettra en état de juger : & plaiſe à Dieu qu'il ne ſuffiſe pas pour vous condamner.

Eſt-il bien vrai que vous ſoyez aſſidus aux Divins Offices, & ſur-tout à la Meſſe de Paroiſſe, qui eſt le plus eſſentiel de tous, & dont l'obligation a été ſi ſouvent & ſi ſolemnellement enjointe par les ſaints Conciles, qu'un juſte volume

ne ſuffiroit pas pour renfermer leurs Décrets? Combien de fois vous en diſpenſez-vous ſans prétexte quelconque ; ou ſous des prétextes ſi frivoles, qu'ils ne ſeroient pas de miſe pour vous diſpenſer des plus pénibles devoirs de la vie civile, & bien moins encore de ceux d'une Charge qui vous attacheroit au Service du Roi, ou de quelqu'un de ſa Famille? Tout vous eſt bon, tout vous ſemble valable, quand il ne s'agit que du ſervice de Dieu. Vous pouſſez en ce genre l'illuſion, ou la mauvaiſe foi, auſſi loin qu'elles peuvent aller. A l'ombre d'une infirmité légere ou paſſagere, vous ſurprenez la religion de votre Evêque. Vous en obtenez la permiſſion d'entendre la Meſſe dans une Chapelle privée. Cette grace, qui n'eſt & qui ne peut être accordée que pour vous, & tout au plus pour une perſonne dont e ſecours vous ſeroit abſolument néceſſaire, s'étend par un abus déplorable à toute votre maiſon: mari, enfans, valets, ſervantes, amis, voiſins même, tout ſe croit en droit

d'en profiter : comme ſi un Evêque avoit en ce genre plus de pouvoir que le premier des Paſteurs (*a*), & qu'il pût, ou voulût diſpenſer d'une Loi établie par une autorité infiniment ſupérieure à la ſienne. Cependant cette Meſſe, qui peut-être vous paroît encore aſſez longue, n'eſt que trop ſouvent la ſeule bonne œuvre qui ſanctifie votre journée. Le reſte eſt ſacrifié à l'indolence, à la bonne chere, au jeu, à la chaſſe & à mille autres occupations futiles, que les Grands traitent d'affaires, & la raiſon de bagatelles (*b*). C'eſt ainſi que vous rempliſſez la premiere partie du précepte d'honorer Dieu; ou plutôt c'eſt ainſi que vous commencez par violer le pré-

(*a*) Les Diſpenſes par leſquelles le Saint Siége permet d'entendre la Meſſe dans une Chapelle domeſtique, exceptent formellement de la grace tous ceux dont la perſonne à qui elle eſt accordée, peut abſolument ſe paſſer. » Volumus » autem, *ce ſont les paroles du Bref*, quòd familiares ſervitiis tuis intereſſentes, ab obli» gatione audiendi Miſſam in Eccleſiâ diebus » Feſtis de præcepto minimè liberi cenſeantur «. Voyez le Traité des Saints Myſteres. *Chap. 7. n. 6.*

(*b*) Majorum nugæ negotia vocantur. *S. Chryſoſt.*

cepte tout entier. Car enfin, quoi qu'en penſent ces Directeurs indulgens, que vous mépriſez dans la ſpéculation, mais dont vous vous accommodez fort bien dans la pratique, il y a un précepte d'entendre la Meſſe de Paroiſſe : ce précepte eſt général, & il regarde tous ceux qui n'ont pas devant Dieu des raiſons légitimes de s'en diſpenſer. Sa matiere eſt grave, & ſi grave, que d'illuſtres & nombreuſes Egliſes menacent de la plus terrible des Cenſures ceux qui y manquent trois Dimanches conſécutifs ; & que les Evêques de France, de concert avec les plus ſavantes Univerſités, ont dans tous les temps proſcrit la Doctrine de ceux qui, par des motifs d'intérêt, ou d'un plus grand bien prétendu, ſembloient ériger leurs Egliſes en Paroiſſes, & coupoient témérairement le fil de l'union qui doit regner entre les Brebis & leur propre Paſteur. Comme je ne prétends pas faire ici un Traité Théologique, & que j'ai examiné cette ma-

tiere ailleurs (*a*), il me ſuffira d'ajouter, 1°. que quoique l'Egliſe ne menace d'excommunication, que ceux des Fideles qui manquent trois Dimanches de ſuite à la Meſſe de Paroiſſe, elle ne prétend pas qu'il ſoit permis d'y manquer une ſeule fois ſans cauſe raiſonnable; 2°. qu'on ne peut regarder comme telle, toute cauſe qui n'eſt fondée que ſur l'amour du bien-aiſe, ſur la molleſſe & la cupidité. Que de conſéquences à tirer de ces principes, & qu'elles ſont effrayantes! Faut-il qu'on ne les tire preſque jamais, que quand il n'eſt plus temps d'en faire uſage!

VIII. Du défaut de fidélité aux Offices publics naît aſſez ſouvent le défaut de fidélité à entendre la parole de Dieu. Ce malheur, qui eſt très-commun dans les campagnes, où il n'y a guères d'Inſtructions que celles du Curé, n'eſt point rare dans les villes, qui fourmillent de Prédicateurs. Il eſt vrai

(*a*) Voyez le cinquiéme volume de ma grande Morale, ſur le troiſieme chap. du Décalogue. *Art.* 2. *Sect.* 1.

qu'on entend une ou deux fois ceux à qui la ſupériorité des talens, & quelquefois la cabale, font une réputation extraordinaire. Mais quand leurs diſcours ſeroient auſſi propres à remuer le cœur, qu'à flatter l'eſprit, ce n'eſt ſouvent que la curioſité qui y mene. Dès qu'on peut dire : *Je l'ai entendu : il eſt*, ou *Il n'eſt pas tel qu'on me l'avoit dépeint*, on ſe tranquilliſe, chacun à ſa maniere. L'Artiſan, ou s'ennuie chez lui, s'il fait mauvais temps, ou va, s'il fait beau, ſe délaſſer à la campagne de ſes travaux, & dépenſer dans un jour le produit de toute la ſemaine. L'homme de condition, & celui qui en affecte les airs, vivent à l'ordinaire; ils ſe font l'un & l'autre une occupation de n'en point avoir. Dieu n'entre pour rien dans le plan de leur conduite. Un roman, une hiſtoire, qui n'a point de rapport au ſalut, leur tient lieu d'Evangile. Ils ont entendu la Meſſe: tout eſt dit, tout eſt fait.

Mais quand ils ſeroient auſſi exacts, qu'ils le ſont peu, à en-

tendre hors de chez eux la divine Parole, ou à y suppléer par de bonnes lectures, on peut assurer qu'ils ne répareroient point la perte qu'ils font en dédaignant en quelque sorte la voix de leur Pasteur; parceque celui-ci* connoît mieux vos besoins qu'un Etranger; qu'il a une grace particuliere pour vous les découvrir; que Dieu, qui aime essentiellement l'ordre, bénit tout ce qui se fait dans l'ordre; qu'il donne à un discours simple & naturel une onction & une force qu'il ne donne pas à ces discours étudiés, où quelquefois l'Orateur cherche plus sa propre gloire, que celle du Maître au nom duquel il fait semblant de parler; & qu'enfin les membres réunis au Chef, & le Chef réuni aux membres, font au Ciel, comme de droit, une douce & sainte violence, à laquelle il se fait un plaisir de céder. Aussi a-t-on constamment observé, que les plus gens de bien d'une Paroisse, sont ceux qui la fréquentent assidûment; & que ceux qui peu à peu en perdent l'habitu-

de, perdent en même temps l'habitude d'une vertu ſolide. Si la malignité vous découvre quelques exemples qui faſſent une exception à la régle, l'équité nous en produira un grand nombre, qui la confirment de maniere à forcer les plus rigoureux ſuffrages.

IX. Peut-être ſerez-vous plus irréprochables du côté du reſpect que tous les Fideles doivent aux Temples du Seigneur. Je le ſouhaite très-ſincérement : il n'eſt ni du goût, ni de l'intérêt de mon Miniſtere de vous trouver coupables. Pour juger ſi vous l'êtes, ou ſi vous ne l'êtes pas, ſuivons notre méthode ordinaire : examinons & la Loi, & la maniere dont vous la rempliſſez.

Pour ce qui eſt de la Loi, je la renferme dans ce peu de paroles de celui qui l'a portée : *Tremblez devant mon Sanctuaire, parceque c'eſt moi qui ſuis le Seigneur* (a). C'eſt moi, dont les Anges ne peuvent ſoutenir

(a) Pavete ad Sanctuarium meum, ego Dominus. *Levit.* 22. v. 2.

les regards, devant qui les Seraphins éblouis de ma gloire voilent leurs yeux, & les Puiſſances ſont ſaiſies d'une religieuſe horreur : *Tremunt Potestates.* C'eſt moi qui, malgré ma bonté naturelle, frappois de mort le téméraire qui oſoit porter la main ſur mon Arche ſainte ; qui livrois à l'Ange exterminateur cinquante mille Bethſamites, pour avoir jetté ſur elle un regard indiſcret ; qui du ſein de la joie précipitois dans le tombeau un Roi ſacrilege, qui profanoit les Vaſes deſtinés à mon culte.

Voilà la Loi & ſes motifs ; mais ces motifs ſont aujourd'hui d'une toute autre force qu'ils ne l'étoient dans l'ancienne Alliance. Le Temple de Salomon, tout ſuperbe qu'il étoit, ne renferma jamais que des ombres. C'eſt dans nos Egliſes que ſe trouve la réalité. C'eſt en elles que s'immole véritablement, quoique d'une maniere non ſanglante, la Victime qui efface les péchés du monde. C'eſt-là que réſide en perſonne & dans tous les temps celui qui eſt la fortune du monde, le

Dieu du Chriſtianiſme & de tout l'Univers. Il eſt donc vrai que notre reſpect devroit y égaler, y ſurpaſſer même celui qu'ont les Anges pour la Majeſté ſuprême : qu'une ſainte frayeur devroit nous ſaiſir dès le veſtibule ; & que nous ne ferions point aſſez, ſi du commencement à la fin nous nous tenions dans cette attitude de tremblement, où ſe trouvent des coupables devant un Juge qui n'a que trop de raiſons de punir, & trop peu de faire miſéricorde.

Je ne demande pas ſi c'eſt-là votre poſition ordinaire : je demande s'il n'eſt pas vrai que vous en êtes fort éloignés ? Permettez-moi un détail, qui ne doit ce qu'il a de bas, qu'au travers de votre conduite. Vous trouveriez mauvais qu'un de vos domeſtiques, pour abréger ſon chemin, paſſât par votre appartement : cependant pour abréger le vôtre, vous traverſez la maiſon de Dieu ; & ſouvent avec ſi peu de religion, qu'à peine ſaluez-vous l'Autel, où ce Dieu de gloire ne réſide que pour recevoir vos vœux

& vos adorations. Vous faites encore pire : vous menez des chiens à l'Egliſe. Oſeriez-vous en mener chez un Prince de la terre ? cependant ils n'y pourroient faire grand mal, au lieu que dans le Temple ils vous occupent, ils diſtraient vos voiſins, ils troublent quelquefois le Miniſtre, dans une action où il a beſoin du plus profond recueillement. En un mot, de quelque maniere qu'ils y ſoient, ils y ſont toujours très-déplacés.

Vous vous entretenez avec un ami, ou même avec un inconnu, avant qu'on commence l'Office ou la Prédication : le feriez-vous, ſi le Roi y étoit préſent, & que vous fuſſiez ſous ſes yeux ? C'eſt donc l'homme que vous craignez, & c'eſt Dieu que vous ne craignez pas.

Vous vous tenez pendant l'auguſte Sacrifice dans une poſture ſi cavaliere, que la plus commune bienſéance vous l'interdiroit partout ailleurs. A peine fléchiſſez-vous un genou, dans ce redoutable moment où les Anges inclinés ado-

rent celui qui ne deſcend du Ciel que pour vous. Vos yeux errans au gré du hazard cherchent quelque objet qui les ſoulage d'un ennui, qu'ils n'éprouvent ni au Spectacle, ni dans le commerce du monde. Vous ne paſſez, ni au Prêtre ſa religion, qui le rend moins expéditif qu'un autre, ni aux Aſſiſtans leur piété, qui le retient une minute à la diſpenſation du Sacrement. Vous ſoupirez après le dernier Evangile, comme un eſclave ſoupire après le moment où ſa chaîne doit être briſée. Vous ſortez avec précipitation du Lieu ſaint, où ſouvent vous n'êtes entrés que les derniers. Un inſtant d'action de graces, ou plutôt de gémiſſement pour celles que vous avez manquées, vous paroîtroit un nouveau ſupplice. Tel eſt votre reſpect dans nos Egliſes. Rougiſſez, Sidon (*a*): entrez dans une moſquée de Mahométans, vous y lirez partout votre condamnation; vous de-

(*a*) Erubeſce, Sidon, ait mare, &c. *Iſaïe*, 23. v. 4.

viez les juger un jour, ils seront vos Juges : *Et ideò ipsi Judices vestri erunt.*

Je suis bien éloigné d'imputer ces excès à tous les Chrétiens. Mais, quoi qu'en pense le monde, je puis bien assurer que parmi ceux qui en sont exempts, il en est plusieurs qui ne laissent pas d'être fort coupables devant Dieu ; & qui manquent par un autre endroit au respect infini qu'ils doivent, & à nos Temples, & à la suprême Majesté qui y réside. Je mets à la tête de ce nouveau genre de criminels, ce nombre prodigieux de jeunes personnes qui, avant même que d'être corrompues, se présentent de maniere à corrompre les cœurs les plus innocens. Malheur à quiconque est un sujet de scandale ; mais doublement malheur à ceux qui portent le scandale dans la maison du Seigneur, & qui par leur immodestie vont le braver jusques dans le lieu qu'il s'est choisi pour sa demeure. Il est vrai, femmes mondaines, que la coutume autorise ces scandaleuses nudités, & plus vrai encore que l'habitude

vous les rend imperceptibles. Mais l'habitude ne juſtifie devant Dieu que ce qui eſt dans l'ordre; & Jeſus-Chriſt, qui comme l'a remarqué un ancien Pere, s'eſt appellé *la Vérité*, ne s'eſt jamais appellé *la Coutume*. Je ne m'étendrai pas ici ſur cet article; parceque quelque peine, que l'on ait à revenir ſur ces ſortes de matieres, il faudra en dire encore un mot au Chapitre IV. Par la même raiſon je ſupprimerai ici ce qui regarde la fréquentation des Sacremens, & le reſpect que vous devez aux Paſteurs. J'en parlerai dans la troiſieme Partie.

X. Peut-être me direz-vous que par la miſéricorde de Dieu vous êtes bien éloignés des fautes qu'on vient de détailler. Je me fais un plaiſir bien ſincere de vous en croire. C'eſt pour moi, comme pour tous les Miniſtres du Fils de Dieu, une joie ſenſible de voir que la Religion eſt encore reſpectée; & que dans un temps malheureux où tout ſemble fléchir devant l'Idole, il ſe trouve des Iſraélites qui ne connoiſſent

noiſſent ni Baal, ni ſes ſcandales. Mais ne vous y trompez pas; pour remplir ſes Devoirs par rapport à Dieu, ce n'eſt point aſſez de ne le pas outrager. S'il compte pour quelque choſe le culte extérieur, c'eſt à condition qu'on aura ſoin d'y joindre ce culte de l'eſprit & du cœur, qui fut toujours le ſceau des vrais Adorateurs. Ce ſont ceux-ci que le Pere Eternel cherche; mais en trouve-t-il beaucoup? Qu'il eſt à craindre, mon Dieu, & pour moi, & pour bien d'autres, que le nombre n'en ſoit infiniment petit! Le moins qu'on puiſſe exiger d'eux, c'eſt qu'ils prient avec ferveur; qu'ils prient même continuellement, non de paroles, ce qui n'eſt pas poſſible, mais en s'arrangeant ſi bien, que toutes leurs actions, & celles même qui, comme le boire & le manger, ſont les plus animales, ſe faſſent pour la gloire de Dieu; qu'ils n'en commencent aucune d'une certaine conſéquence, ſans la lui rapporter; qu'ils s'habituent à la couper de temps en temps par de vives aſpi-

rations; que les compagnies, celles même qui ſont les plus diſſipantes, ne les empêchent point de lever par intervalle les yeux vers les ſaintes Montagnes, pour en faire deſcendre le ſecours dont ils n'ont jamais plus beſoin, que lorſqu'ils ſont obligés de traiter avec les enfans des hommes, race maudite, avec laquelle il y a toujours à perdre, & jamais à profiter.

XI. Tout ceci ſuppoſe une grande attention à la préſence de Dieu. Au fond, c'eſt en fait d'une vraie & ſolide Religion le point fixe dont il faut partir. En vous rappellant que l'oreille jalouſe entend tout (*a*), que vous êtes à tous momens ſous les yeux de votre Juge; qu'il met en ligne de compte juſqu'à une parole oiſeuſe qui vous échappe, vous vivrez dans cet eſprit de crainte que ſaint Paul recommande à ceux qui veulent faire leur ſalut. Dès-lors, vous vous avan-

(*a*) Auris zeli audit omnia. *Sap.* 1. *v.* 10. Qui plantavit aurem, non audiet. *Pſalm.* 93. *v.* 9.

cerez de vertus en vertus, & peu à peu vous arriverez juſqu'au Dieu de Sion (*a*). Telle a été dans tous les temps la marche des Saints. Telle fut la pratique des Patriarches dans l'ancienne Loi. Tel fut dans la nouvelle l'inviolable uſage de cette nuée de Martyrs, de Confeſſeurs, de Vierges, qui ne ſoupiroient qu'après la Couronne que le juſte Juge a préparée à la fidélité. Si ce portrait reſſemble au vôtre, béniſſez-en le Seigneur : mais ſi vous ne trouvez entre l'un & l'autre que des rapports éloignés, peut-être même qu'une oppoſition marquée, avouez que juſqu'ici vous avez bien mal rempli l'eſſentiel de vos Devoirs par rapport à Dieu.

XII. Peut-être balancerez-vous à vous condamner. Cette indéciſion ne forme pas un préjugé qui vous ſoit favorable, puiſqu'au jugement du Saint-Eſprit, le Juſte, bien loin de ſe répandre en apologies, eſt le

(*a*) Ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus Deorum in Sion. *Pſalm.* 83. *v.* 8.

premier à s'accuſer lui-même (*a*). Mais enfin, il me reſte un moyen sûr de vous deſſiller les yeux. En ſuppoſant que l'amour de Dieu eſt la plénitude de la Loi ; que pour aimer véritablement ce grand Maître, il faut l'aimer dans tous les temps, & dans toutes les ſituations ; & qu'on ne l'aime ainſi que par une entiere ſoumiſſion à ſa ſainte volonté, il eſt évident que vous portez en vous-mêmes la pierre de touche qui diſtingue la ſolide charité de celle qui n'en a que les apparences.

Vous avez des revers comme les autres hommes ; & ce ſeroit pour vous un grand malheur de n'en point avoir, puiſque Dieu éprouve ſes Elus ; qu'il les fait paſſer par le feu des tribulations ; qu'il les corrige, comme un pere tendre corrige un fils qu'il aime (*b*) ; & qu'enfin tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jeſus-Chriſt, doivent s'attendre à être perſécutés, ou par le démon,

(*a*) Juſtus prior eſt accuſator ſui. *Prov.* 18. *v.* 17.

(*a*) Quem enim diligit Dominus, corripit, &c. *Prov.* 3. *v.* 12.

ou par quelques-uns de ces hommes ſans conſcience qui lui ſervent d'inſtrumens. Je puis donc ſuppoſer que vous n'êtes pas de ces bienheureux du ſiecle que le joug des enfans d'Adam ſemble ne point regarder (*a*); que la maladie, la perte des biens, l'inquiétude d'un voiſin proceſſif & chicanneur, la mort d'un enfant chéri, l'humeur difficile d'un époux, &c. ſe ſuccedent tour à tour pour vous affliger. Il n'eſt plus queſtion, pour juger de votre état par rapport à Dieu, que d'examiner comment vous recevez ces différentes viſites. Pour en juger ſainement, il nous ſuffira de voir comment les Saints en ont reçu de pareilles, ou même de beaucoup plus ſenſibles. Je vous laiſſerai faire la comparaiſon de vous à eux: perſonne ne ſait mieux que vous ce qui ſe paſſe au-dedans de vous-mêmes (*b*).

Job, le plus malheureux des hom-

(*a*) In labore hominum non ſunt, & cum hominibus non flagellabuntur. *Pſ.* 72. *v.* 5.

(*b*) Quis enim hominum ſcit quæ ſunt homi-

mes, & le plus patient des malheureux, perd tout dans un jour. La main de l'ennemi moissonne, & ses biens & ses plus douces espérances. Le Ciel qui lui enleve ses enfans, ne lui laisse une femme & de faux amis, que pour redoubler son infortune. Malgré des coups si imprévus, si multipliés, il ne se répand point en plaintes. Sa langue ne connoît point le murmure, ni son cœur l'impatience. Il n'ouvre la bouche, que pour adorer la main qui l'éprouve: *Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a ôté;* voilà à peu près son refrein éternel: si l'excès de son amertume lui arrache quelque chose de plus, il se le reproche devant Dieu, & en fait une rigoureuse pénitence (*a*).

Tobie vit dans la plus exacte justice. Malgré les ordres cruels d'un Prince, dont la fureur s'exhaloit jusques sur les cadavres de ceux qu'elle s'étoit immolés, il rend

nis, nisi spiritus hominis qui in ipso est? *1. Cor.* 2. v. 11.

(*a*) Idcirco me reprehendo, & ago pœnitentiam in favillâ & cinere. *Job.* 42, v. 6.

aux morts les devoirs de la ſépulture. Chaque jour il court riſque de la vie, pour ne pas manquer à une Loi que la religion & l'humanité preſcrivent. Ces bonnes œuvres, & tant d'autres, devoient, ce ſemble, lui procurer pour le moins autant de conſolation du côté de Dieu, qu'il avoit de ſujets de crainte du côté des hommes. Point du tout. Le Ciel paroît plus qu'indifférent à ſon zèle & à ſes travaux. Il le prive du plus précieux des ſens, & par-là il l'expoſe aux inſultes d'une épouſe, qui lui reproche la prétendue inutilité de ſon eſpérance & de ſes aumônes. Dans une poſition ſi douloureuſe, Tobie plus éclairé des yeux de l'eſprit, qu'il ne l'étoit des yeux du corps avant ſon affliction, ſe contente de recourir à Dieu, & en s'humiliant ſous ſa juſtice, il chante en paix ſa miſéricorde. *Juſtus es, Domine... Et omnes viæ tuæ miſericordia, & veritas & judicium.*

Louis IX. qui ſçut être un grand Roi & un grand Saint, ne découvre dans la ruine de ſon Armée, &

dans la perte de sa liberté, que l'exécution des ordres d'un Maître infiniment supérieur à tous les Maîtres du monde. Il est aussi tranquille dans les fers, & au milieu d'une Nation ennemie, qu'il l'étoit sur son trône & au milieu d'un peuple dont il étoit adoré. Comme il n'avoit vu que Dieu dans ses victoires, il ne voit que Dieu dans sa défaite; ou plutôt il le voit dans tous les événemens de la vie. Il chérissoit aussi tendrement Blanche de Castille sa mere, qu'il en étoit tendrement chéri. A la nouvelle de sa mort, la grace partage & sanctifie dans son cœur les premiers mouvemens de la nature. Si la douleur parle chez lui, il ne parle que d'après la Religion; » Seigneur, s'*écrie-*» *t-il*, vous aviez bien voulu me » prêter pour un temps une mere, » que j'aimois de toute la tendresse » de mon cœur: vous l'avez reprise. » Que votre sainte volonté soit faite; » & votre nom éternellement béni ».

Je n'estime pas moins ces belles paroles que prononça la vertueuse

Madame Fouquet de Belle-Iſle, au moment même qu'elle apprit l'humiliant revers du Surintendant des Finances : *Je vous remercie, ô mon Dieu : il y a long-temps que je vous demandois la converſion de mon Fils ; en voilà le chemin.* Ce le fut en effet ; & le nouveau Manaſsès devint dans les chaînes ce qu'il n'auroit peut-être jamais été, s'il eût continué de vivre dans la gloire & dans la ſplendeur.

Et que les enfans de Bélial, toujours prêts à excuſer leur peu de vertu, ne s'imaginent pas que ces exemples ſont ſi rares, qu'on ne les trouve qu'une fois dans un ſiecle. On peut bien les aſſurer, que partout où il y a eu de vrais Chrétiens, il y a eu des gens qui les ont donnés ; que beaucoup même ont été plus loin, & que l'on en trouveroit encore, dont les uns, comme l'illuſtre Ste. Thereſe, ont pour deviſe : *Ou ſouffrir, ou mourir ;* les autres, comme le pieux Henri-Marie Boudon, ſont ſi charmés de ſe voir en butte aux plus noires calomnies, & d'être chanté ſur tous les tons, comme ces hom-

mes de ſang & d'horreur, qui ſont indignes de vivre, qu'ils ont peine à contenir la joie dont, à l'exemple du grand Apôtre, ils ſont enivrés : *Superabundo gaudio in omni tribulatione.*

XIII. Au fond, rien n'eſt plus juſte que cette grande & parfaite ſoumiſſion à la volonté de Dieu. N'eſt-il donc pas vrai qu'il eſt le Maître de ſon ouvrage ; qu'il n'a point de compte à lui rendre de ſa conduite ; que l'argile ne fut jamais en droit de demander à celui qui la travaille, pourquoi il lui donne telle forme, plutôt qu'une autre ? N'eſt-il pas vrai encore que toutes les voies du Seigneur ſont juſtice & miſéricorde ; qu'il ne purifie ſes Elus dans ce monde, que pour les ménager dans l'autre ; & qu'ainſi, à le bien prendre, nos peines ſont de véritables faveurs, & des graces dont l'abus nous ſera imputé ? N'eſt-il pas vrai par conſéquent, que le froid & le chaud, la ſanté & les maladies, le gain & les pertes, les bons & les mauvais ſuccès, doivent être

reçus avec la même reconnoiſſance ; que les plus vives diſgraces changent de nom & de nature en paſſant par la main de Dieu ; que ce ſont de vraies fortunes, puiſque c'eſt ſon amour qui nous les diſpenſe ; & que les coups qu'il nous porte, ne frappent notre cœur qu'au ſortir du ſien ?

Mais ſi cela eſt vrai, que pouvons-nous penſer de tant de Chrétiens, qu'une légere infidélité déconcerte ; qu'une petite médiſance aigrit ; qu'une fiévre impatiente ; que la mort d'un fils, d'un mari, d'un Protecteur met au déſeſpoir ; & qui ne recourent guères au vrai Conſolateur, qu'après avoir inutilement épuiſé toutes les reſſources humaines ? reſſources toujours bien foibles, & qui ne ſervent ſouvent qu'à rendre leur condition plus dure & plus affligeante. *Conſolatores oneroſi omnes vos eſtis*, Job. 16, v. 1.

Reprenez ces différens principes ; avec un reſte de foi vous n'aurez point de peine à en tirer de triſtes conſéquences. On va les réunir en peu de mots.

## PRIERE.

JE commence, ô mon Dieu, à concevoir une partie de ce que je vous dois : mais je conçois en même temps combien peu j'ai été fidele à m'en acquitter. Vous m'ordonnez de prier : vous voulez même que je prie ſans ceſſe (*a*), & que je ne me laſſe point de frapper à la porte ; parceque vous ne l'ouvrez qu'à la perſévérance. Malgré des leçons ſi préciſes, à peine ai-je juſqu'ici connu la priere. Mon cœur eſt devant vous, & par rapport à vous, comme une terre aride & ſans eau (*b*). Il ne ſait ce que c'eſt que de s'élever vers vous dès le matin. Je ne lui donne pour aliment que quelques paroles prononcées ſans goût & ſans amour. Les embarras, les puérilités du ſiécle m'appellent, j'y cours, j'y vole, & je

(*a*) Oportet ſemper orare, & non deficere. *Luc.* 18. *v.* 1.

(*b*) Anima mea ſicut terra ſine aquâ tibi. *Pſ.* 142. *v.* 6.

vous laisse avec la plus étrange facilité. Encore pourrois-je me rassurer un peu, si dans le cours de la journée j'avois soin de me souvenir & de votre présence & de mes besoins. Mais non, je me laisse aller au torrent, & ce torrent m'éloigne toujours de vous. Je ne rapporte à votre gloire, ni mes petites ni mes grandes actions. Celles même où votre providence se manifeste d'une maniere plus sensible; celles qui portent plus l'empreinte de votre justice ou de votre miséricorde, ne me rappellent point à vous. Insensible à vos faveurs, ou je les reçois sans ombre de reconnoissance, ou je vous en remercie avec un froid capable d'en tarir la source. Infiniment sensible aux plus légeres épreuves, je ne sais ni reconnoître que j'en mérite de bien plus fortes, ni remonter jusqu'à vous, qui distribuez la mort & la vie comme vous le jugez à propos (*a*). Le murmure, l'impatience,

(*a*) Dominus mortificat & vivificat. *I. Reg.* 2, *v.* 6.

les plaintes ameres ſont ma ſeule reſſource : & ce n'eſt qu'après m'y être inutilement & pernicieuſement livré, que j'entrevois enfin que Séméi n'eſt qu'un inſtrument dont votre main ſe ſert pour humilier David (*a*) ; & que c'eſt vous qui frappez Job, en permettant au Démon de le frapper (*b*). Quelle funeſte racine produit en moi des fruits ſi empoiſonnés ? A qui dois-je imputer de ſi triſtes diſpoſitions ? Ah ! Seigneur, c'eſt dans mon indifférence pour vous ; c'eſt dans l'oubli de mes devoirs que j'en trouve le principe. J'ai négligé d'entendre votre parole, & plus encore de la méditer. J'ai paru devant vous dans une attitude ſi peu reſpectueuſe, qu'au lieu d'attirer ſur moi votre Eſprit Saint, je n'ai pu qu'y faire deſcendre votre indignation. J'ai oſé croire que la fréquentation des Offices publics,

(*a*) Voyez le ſecond Livre des Rois, *ch.* 6, & les premiers chapitres du Livre de Job.

(*b*) Non dixit *Job*. Dominus dedit, diabolus abſtulit, ſed Dominus dedit, Dominus abſtulit. *S. Gregor. lib.* 2. *Moral. cap.* 12.

celle même de vos Sacremens, ne convenoit qu'à des ames vulgaires. En un mot, je vous ai presqu'entierement oublié. Je reviens à vous, & j'y reviens dès aujourd'hui, ô mon Dieu. Je veux désormais vous aimer de tout mon cœur & de toutes mes forces. Je commence bien tard, ô Beauté toujours ancienne & toujours nouvelle. Faites par votre grace que je commence sérieusement, & que je continue jusqu'à la fin. Puissé-je bientôt m'écrier avec un de vos plus parfaits adorateurs: » Je » sens que je vous aime, ô mon » Sauveur: ma conscience m'en as» sure, & son plus intime témoigna» ge m'en répond. Vous avez enfin » frappé mon cœur par la puissance » de votre parole, & je n'ai plus » balancé. Hélas! le ciel, la terre, » vos bienfaits de toute espece, vos » promesses & vos menaces, m'y » invitoient; & c'est ce qui me rend » inexcusable. Mais enfin je change » de langage & de conduite. Mon » ame vous dit qu'elle veut être à » vous: dites à mon ame que vous

» voulez être ſon Dieu, ſon ſalut ;
» l'unique & l'invariable objet de ſa
» tendreſſe. *Non dubiâ, ſed certâ*
» *conſcientiâ, Domine, amo te. Percuſ-*
» *ſiſti cor meum verbo tuo, & amavi*
» *te. Sed cœlum, terra & omnia quæ*
» *in eis ſunt, ecce undique mihi dicunt*
» *ut te amem* «. Auguſt. lib. 10. Confeſſ. cap. 16.

## CHAPITRE III.

### *Un Chrétien doit remplir tous ſes devoirs par rapport à lui-même.*

I. L'HOMME eſt compoſé de corps & d'ame. Il a des obligations à remplir par rapport à ces deux ſubſtances : c'eſt un principe qui n'eſt point conteſté ; mais comme c'eſt un principe dont on abuſe, il eſt juſte de fixer ces Devoirs, d'établir ceux qui ſont indiſpenſables, & de rejetter ceux qui ne paſſent pour l'être, qu'au jugement de la chair ou de la cupidité. Pour y réuſſir, rappellons-nous bien que l'homme n'eſt ſur la terre

que pour travailler à l'affaire de ſon ſalut. A la lueur de cette maxime capitale, mais trop oubliée, il nous ſera aiſé de poſer des principes, & d'en tirer de juſtes conſéquences. Une de celles qui ſe préſentent le plus naturellement aux yeux de la foi, c'eſt qu'un Chrétien ne doit aimer ſon corps que par rapport à ſon ame, & ſon ame que par rapport à Dieu.

II. En parlant ainſi, je ſuppoſe néceſſairement que l'homme doit aimer ſon corps. Il n'y a ſur ce point qu'une voix dans la nature. On ſait par-tout, & on ſait preſque trop, qu'il n'eſt permis ni de l'expoſer ſans cauſe légitime à des dangers évidens, ni de trancher de ſoi-même le fil de ſes jours, ni de tendre directement à le mettre dans un état qui le rende inutile aux juſtes vues de la ſociété. En un mot, on ſait qu'il a droit à de juſtes égards. Mais ces égards, il ne faut pas les pouſſer trop loin. Le corps aime ſes aiſes, il faut le tenir en bride de ce côté-là. Il a des paſſions, il faut les ré-

primer. Il change de couleur au ſeul nom de mortification, il faut le plier ſous le joug d'une juſte & charitable auſtérité.

III. Le corps aime ſes aiſes. Si vous l'écoutez, il vous étourdira par un étalage éternel de beſoins prétendus. Le ſommeil, la nourriture, le repos après un très-médiocre travail, l'épuiſement à propos de rien, mille autres ſemblables néceſſités d'idées paroîtront tour-à-tour ſur la ſcene pour vous demander grace. Il eſt vrai que de temps en temps la cupidité & l'intérêt vous réveilleront. Mais outre que dans cet état vous pourriez bien ne vaincre un vice que par un autre, dès que cet aiguillon vous manquera, vous ne manquerez pas de retomber dans votre premiere langueur; & en peu de temps vous ne trouverez en vous qu'un corps de molleſſe, auſſi inepte à tout bien, que propre à tout mal.

En voulez-vous des exemples ſenſibles? Graces à l'indolence du ſiécle vous n'avez qu'à ouvrir les yeux.

Jettez-les d'abord ſur cette multitude de femmes, qui aſſervies preſque dès leur enfance au goût de la pareſſe & du bien-être, ont regardé comme de vrais beſoins tout ce qui pouvoit flatter leur chair & nourrir leur délicateſſe. Le ſommeil ne finit chez elles, que quand l'excès même du ſommeil l'empêche de continuer. Elles conſacrent la meilleure partie du temps qui leur reſte, à parer leur corps, à l'embellir, à en conſerver la fleur & l'embonpoint. Elles mettent tout en uſage pour ſuppléer par des graces étrangeres à celles que la nature leur a refuſées ; & auſſi idolâtres d'elles-mêmes, mais plus coupables que l'infidele Jézabel, elles n'oublient point l'art funeſte que cette malheureuſe Princeſſe employa juſqu'au dernier moment. La table vient enſuite ; & ſi d'ordinaire elles y ſont plus tempérantes que les hommes, ce n'eſt qu'en vertu de l'exceſſive tendreſſe qu'elles ont pour elles-mêmes. C'eſt l'amour-propre qui fait leur vertu, comme c'eſt l'amour-propre qui fait leur vice.

Mais pourquoi, lorſqu'il s'agit de molleſſe, avoir recours à un ſexe qui peut ſi bien ſe venger ſur le nôtre? En matiere d'afféterie, de ſenſualité, d'amour de ſon corps, combien d'hommes ſont plus femmes que les femmes mêmes! Comme elles, & plus qu'elles, ils ont un arſenal complet de parfums, d'eaux de ſenteur & de mille autres précieuſes bagatelles, que je ne pourrois détailler, ſans me couvrir d'une partie du ridicule dont ils ſe couvrent tout entiers. La bonne chere, le vin délicieux qui l'a aſſaiſonnée; les grands repas, où ils ont dignement figuré, reviennent dans tous leurs entretiens: & pour peu qu'ils évitent ces excés honteux qui ne ſemblent faits que pour la lie du peuple, ils s'imaginent que ni l'Evangile ni ſes Miniſtres n'ont rien à leur reprocher. Mais étoit-ce donc un phantôme que ſaint Paul combattoit, quand il déclaroit la guerre à ces hommes profanes qui font de leur ventre une Divinité? Etoit-ce une fable ſans conſéquence que

racontoit Jeſus-Chriſt, quand il parloit d'un voluptueux, dont le plus grand crime avoit été de vivre dans les délices, & de s'être traité avec une ſomptueuſe délicateſſe? Il eſt vrai qu'à ce défaut le mauvais riche joignit une prodigieuſe inſenſibilité aux beſoins de cet infortuné Lazare qui languiſſoit à ſa porte. Mais outre que parmi ceux qui ne penſent qu'aux aiſes de leur corps, il y en a peu qui ſouffriſſent qu'un malheureux couvert d'ulcères fit de l'entrée de leur maiſon la retraite ordinaire de ſon infirmité, il n'eſt que trop vrai que ceux qui ſont montés ſur le ton de ne ſe rien refuſer, ſont preſque tous dans l'uſage de refuſer tout à leurs freres; & que pour s'accorder ſans ceſſe le ſuperflu, ils n'accordent jamais le néceſſaire à la plus triſte indigence.

IV. Pour prévenir ce malheur, n'oubliez jamais que ceux qui aujourd'hui ne refuſent à leurs ſens que ce qu'ils ne peuvent leur donner, ſeront dans l'autre vie tourmentés en proportion de la cruelle

indulgence qu'ils ont eue pour eux ; & que la meſure des délices où l'impure Babylone s'étoit plongée, eſt la juſte meſure des ſupplices qu'elle doit ſouffrir pendant l'éternité (*a*). Agiſſez ſelon ces principes. Ne ruinez votre ſanté, ni par une pénitence immodérée, ni par un travail qui paſſe vos forces : mais en donnant à votre corps ce que la Religion lui accorde, ne lui donnez rien que la raiſon lui interdiſe. Celui, dit l'Eſprit Saint, qui nourrit trop délicatement ſon eſclave, aura la douleur de le trouver rébelle (*b*). Et c'eſt ce qui arrive ſans fin à ces hommes de chair & de ſang, qui ſemblent avoir abjuré la morale de Jeſus-Chriſt, pour s'en tenir invariablement à celle d'Epicure.

V. En effet, le corps a ſes paſſions, & quand rien ne lui manque,

(*a*) Duplicate *illi* duplicia ſecundùm opera ejus : quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum & luctum. *Apocal.* 18. *v.* 6.

(*b*) Qui delicatè à pueritiâ nutrit ſervum ſuum, poſteà ſentiet eum contumacem. *Prov.* 29, *v.* 21.

Il s'y porte avec une fureur indomptable. Laiſſons toutes les autres, & ſans trop nous appéſantir ſur celle qui eſt la plus funeſte de toutes, examinons en quel temps elle nous a fait de plus mortelles bleſſures. Hélas ! parmi ces hommes dont le corps atténué par les rigueurs de la plus exceſſive pénitence, n'étoit plus qu'un languiſſant ſquelete, l'on en a vu qui, comme Jérôme, relégués au fond d'un affreux déſert, & n'y ayant d'autre compagnie que celle des Tigres & des Léopards, étoient nuit & jour dévorés par un feu impur, & ſe retraçoient malgré eux la ſéduiſante image des vanités Romaines. Si la cendre & le cilice ont eu de ſi terribles combats à ſoutenir : ſi pour en ſortir victorieux il a fallu joindre les larmes aux plus ſanglantes auſtérités, quel ſera le ſort de ces voluptueux Mortels, qui d'un air inſultant renvoient au Cloître les auſtérités & les larmes ; qui ſouvent font de ces ſaintes rigueurs la matiere de leurs fades plaiſanteries, ou de leurs chanſons bachiques ; &

dont les plus ſages ſe contentent d'en parler avec une indifférence qui approche beaucoup du mépris ? Qu'attendre pour la pureté, & pour les vertus, dont elle eſt le germe néceſſaire, de cette nuée de jeunes libertins, qui dans l'âge & le feu des plus vives paſſions, ſemblent prendre à tâche de leur fournir de l'aliment, & dont pluſieurs ne portent pendant une ſemaine entiere le poids de la chaleur, que pour leur prodiguer dans un ſeul jour le fruit de leurs travaux ? Croyez-moi, diſoit le ſaint Docteur que je citois il n'y a qu'un moment : *Tout eſtomac qui regorge de vin, regorge de paſſions.* Sodome & quatre Villes voiſines ſe livrerent aux plus noirs excès : quelle en fut la cauſe primitive ? L'abondance, la ſenſualité, l'orgueil qui naît de l'une & de l'autre (*a*). Les plaiſirs de la table ne s'allient pas avec un travail ſérieux ; ils portent

(*a*) Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ ſororis tuæ ; ſuperbia, ſaturitas panis, & abundantia, & otium ipſius. *Ezech.* 16. *v.* 49.

d'eux-

d'eux-mêmes à l'oiſiveté ; & celle-ci, qui eſt la mere de tous les vices, l'eſt encore plus de l'impudicité. Vous me demandez, diſoit un Payen, pourquoi un tel eſt tombé dans l'adultere ; ne vous fatiguez pas à en chercher la raiſon, elle eſt toute ſimple : il n'avoit rien à faire. Qui n'a point de temps pour le bien, en trouve toujours pour le mal.

Je ſais qu'on peut être ſenſuel, ſans porter l'horreur juſqu'à déshonorer le lit de ſon frere. Mais n'eſt-on coupable que quand on ſe permet les plus grands excès ? Combien de crimes, qui, ſans faire tort au Prochain, ſuffiſent pour perdre ceux qui ont le malheur de les commettre ! Ne vous y trompez pas, diſoit ſaint Paul (*a*), le Royaume de Dieu n'eſt fait, ni pour les fornicateurs, ni pour ceux qui ſe laiſſent aller au péché de molleſſe, ni pour ceux qui ſe livrent à l'intempérance. Igno-

(*a*) Nolite errare ; Neque fornicarii, . neque molles. . neque ebriosi... regnum Dei possidebunt. *I. Cor. 6, v. 9 & 10.*

rez-vous, continue ce grand Apôtre, que depuis que le Verbe éternel s'eſt uni à la nature humaine, vos corps ſont les membres de l'Homme-Dieu? Seriez-vous donc aſſez corrompus pour faire des membres de Jeſus-Chriſt les membres d'une proſtituée? A Dieu ne plaiſe que ce malheur vous arrive. Mais eſt-on bien éloigné du précipice, quand on préfere à toute autre voie celle qui eſt en poſſeſſion d'y conduire?

VI. Avouez de bonne foi que juſqu'ici vous vous êtes étrangement égarés. Rentrez dans le chemin de la droiture, de la pureté, de l'innocence; & puiſque tous vos malheurs ne viennent que de l'exceſſive complaiſance que vous avez eue pour ce corps de mort, où votre ame eſt empriſonnée, commencez à l'accoutumer au joug ſalutaire d'une ſainte auſtérité.

S'il ne s'agiſſoit que de vous en fournir des exemples, chaque condition, chaque ſexe m'en offriroit des plus éclatans. Je trouverois le cilice ſous la pourpre des Rois, dans

les deux plus grands Princes qui aient regné ſur Juda & ſur la France ; des ruiſſeaux de larmes ſur le viſage des Magdeleines ; une ſolitude effrayante, jointe à la plus rigoureuſe mortification, dans les Thaïs & les Marie Egyptienne. Sans remonter juſqu'à des temps ſi éloignés du nôtre, juſqu'à ces ſiécles heureux où les Thérapeutes (*a*) méritoient d'être célebrés par leurs ennemis mêmes ; où la Thébaïde étonnoit tout l'Univers, & par la douceur de ſes habitans, & par la rigueur de leur pénitence : que dis-je, de nos jours, & ſous le ciel que j'habite, je trouverois ſous un reſte de figure humaine des Anges que l'Egliſe nous eût enviés dans le temps de ſa gloire ; des victimes dévouées à l'humiliation ; des hommes qui n'ont preſque d'autre nourriture,

(*a*) Therapeute eſt un mot Grec qui ſignifie Serviteur. On a ſurtout donné ce nom à ces fameux Contemplatifs dont parle Philon ; & qui ſe contentoient d'un peu de vin & d'eau. Le Pere de Montfaucon a bien prouvé contre M. le Préſident Bouhier, qu'ils étoient Chrétiens, & non Juifs.

que celle des ſacrés Cantiques, qu'ils chantent le jour & la nuit ; qui vivroient ſans conſolation, ſi le Ciel pouvoit laiſſer ſans conſolation ceux qui lui appartiennent ; qui ſans regretter jamais l'Egypte qu'ils ont quittée, ne ſoupirent qu'après la terre de bénédiction qui leur a été promiſe ; qui dans le ſein des plus cruelles douleurs, ne gémiſſent que de ce qu'elles ſont au-deſſous de celles qu'ils croient avoir méritées ; & qui malgré l'immenſe charité de leurs freres, ne ſont preſque cenſés malades, qu'au moment où ils vont expirer ſur la cendre.

VII. Mais, quoique après tout ces illuſtres Pénitens n'aient, comme vous, qu'une ame à ſauver ; quoique pluſieurs d'entr'eux n'aient jamais connu les excès où vous vous êtes emportés, je me donnerai bien de garde de vous préſenter d'auſſi grands modèles. Dans le ſiécle où nous vivons, quel nom donneriez-vous à une morale ſi parfaite ? En voici une plus douce, mais indiſpenſablement néceſſaire. Vos yeux

ont été pour vous la ſource d'une infinité de chutes, faites avec eux ce pacte pénible, mais eſſentiel, que Job fit avec les ſiens. Ne les arrêtez jamais ſur aucun objet capable de vous porter au mal. Défendez-leur des plaiſirs permis, parcequ'ils s'en ſont accordé de criminels. Retranchez-leur ſans miſéricorde la lecture de ces fables doublement empoiſonnées, qui n'amuſent jamais l'imagination qu'aux dépens du cœur. Les airs enchanteurs de l'Opéra, le ſérieux & le comique du Théâtre vous amuſoient infiniment : ſongez que ce n'eſt pas pour vous amuſer que Dieu vous a mis ſur la terre; & que ſi la Comédie donne quelquefois des leçons de vertu, elle laiſſe preſque toujours l'impreſſion du vice (*a*). Vous ne refuſiez ni au goût, ni à l'odorat, que ce que la bienſéance ou l'intérêt ne vous permettoient pas de leur accorder : ne leur accordez déſormais que ce que la charité ou la bienſéance ne vous permettront

(*a*) Penſée de Mad. la Marquiſe de Lambert.

pas de leur refuſer. Que chacun de ces deux ſens ait chaque jour ſa privation : qu'il ſoit plus durement traité, à meſure qu'il ſe plaindra davantage. Souvenez-vous que le fiel & l'abſynthe ſont le breuvage éternel des réprouvés (*a*), & que dans ce ténébreux ſéjour, où vous vous êtes marqué une place, on ne reſpire d'autre odeur que celle de la poix, du ſoufre, & d'un tas de cadavres vivans, qui redoublent leur ſupplice, en redoublant celui des compagnons de leur malheur.

VIII. Ne croyez pas, au reſte, que le nouveau genre de vie qu'on vous propoſe ici, doive vous livrer à ces noires idées qui empoiſonnent tous les momens de ceux qui en ſont attaqués. Oui, quoi qu'en penſe le monde, la ſévérité chrétienne a ſes plaiſirs ; & ces plaiſirs ſont mille fois plus doux que ceux des enfans du ſiécle, parcequ'ils ſont plus purs ; & que la grace qui les aſſaiſonne,

(*a*) Cibabo populum iſtum abſynthio, & potum dabo eis aquam fellis. *Jerem.* 9, *v.* 15.

fait en varier le goût comme celui de l'ancienne manne. Vous aimez les converſations ſavantes & bien raiſonnées : après vous être quelque temps ennuyé par bienſéance avec les vivans, entretenez-vous avec les morts. Liſez les Homélies de ſaint Chryſoſtôme, les Confeſſions de ſaint Auguſtin, & tant d'autres Ouvrages des Peres qui déconcerterent l'éloquence Païenne, & forcerent plus d'une fois ſon ſuffrage. Votre eſprit naturellement élevé vous porte aux grandes & ſublimes recherches : étudiez la Religion ; ſuivez-en l'eſprit & les dogmes : pénétrez les motifs & les preuves qui lui ſervent de baſe ; & au moyen des Apologies victorieuſes qu'en ont fait les Juſtin, les Athenagore, les Tertullien, & de nos jours tant d'illuſtres Ecrivains, mettez-vous en état de la venger des inſultes de la Philoſophie du temps. Vous avez du goût pour la promenade : dirigez la vôtre du côté de ces lieux ſaints que le ſang des Martyrs a conſacrés, ou que les larmes de l'in-

nocence ont ſanctifiés. La ſolitude vous fatigue : faites-vous quelqu'un de ces amis que la ſolide vertu avoue. Vous y trouverez de ſages conſeils dans vos embarras, des reſſources aſſurées dans vos peines, & toujours ce caractere uni, cette douceur conſtante qui charme l'ennui, & met un appareil sûr aux plaies les plus mortelles. Les Spectacles ont un certain attrait pour vous : l'Egliſe a les ſiens : rendez-vous y aſſidu ; & préludez dans le temps à la partie que vous devez faire pendant l'éternité.

C'eſt ainſi, qu'en pliant d'un côté votre corps ſous le poids de la régle, vous ſaurez le dédommager de l'autre. Dès-lors il ſera ſoumis à l'ame, & l'ame par une ſuite néceſſaire ſera ſoumiſe à Dieu.

IX. Pour vous maintenir dans un ſi bel ordre, quand une fois vous y ſerez entrés, une ſeule réfléxion vous ſuffira. Penſez que vous êtes Chrétiens, & que cette qualité, qui vous aſſocie en quelque ſorte à la nature divine, qui vous rend freres

de celui que l'Ecriture appelle *le premier-né d'entre les Morts ;* qui vous fait héritiers de Dieu & cohéritiers de J. C., eſt le titre le plus grand, le plus glorieux que vous puiſſiez ambitionner : *Agnoſce, ô Chriſtiane, dignitatem tuam.* Ce ſera ſur ce principe, que pleins d'une noble & décente fierté, vous rejetterez avec indignation tout ce qui ſeroit capable de vous dégrader. Honneurs, emplois, dignités, faveurs des plus grands Princes, tout cela n'eſt que de l'ordure pour une ame qui connoît ſon origine & ſa deſtination. L'homme dans ſa gloire s'eſt ravalé juſqu'à ſe mettre au niveau des plus vils animaux (*a*). Par quel contraſte s'eſt-il ſi indignement avili ? C'eſt qu'il a perdu de vue ſa propre grandeur. Il a oublié qu'étant fils de Dieu par adoption, tout autre objet que Dieu étoit indigne de lui. Il s'eſt fait à grands frais une miſérable cabane ſur la terre, où il

(*a*) Homo, cùm in honore eſſet, comparatus eſt jumentis inſipientibus, &c. *Pſ.* 13, *v.* 21.

n'avoit qu'un jour à vivre ; & il a détourné les yeux de ce Palais ſuperbe, de ce Royaume immenſe, que Dieu lui avoit préparé dès la création du Monde.

En vous rappellant la nobleſſe de votre ame, vous prendrez des ſentimens tout contraires à ceux-ci ; & de ces ſentimens ſi flatteurs pour quiconque ſait penſer en grand, vous tirerez ces deux conſéquences. La premiere, que vous devez avoir une horreur extrême du péché, & ſur-tout de celui qui pourroit vous donner la mort. La ſeconde, qu'ayant droit, par votre vocation, de prétendre aux plus belles Couronnes, vous devez, ſelon l'avis de ſaint Paul (*a*), tendre aux plus ſublimes vertus ; & de toutes ces routes qui menent à la céleſte Patrie, choiſir celle qui peut vous y mériter une place plus diſtinguée.

Vous aurez une extrême horreur du péché, parcequ'il n'y a rien de

(*a*) Æmulamini charismata meliora, &c. I. *Cor.* 12, *v.* 31.

plus bas, de plus honteux, de plus opposé à tout ce qu'on appelle dans le monde, *devoir, sentiment, maniere juste de penser.* Cela est si vrai, que pour vous livrer à la plus grande partie de vos excès les plus chéris, vous cherchez les ténébres ; que vous seriez au désespoir qu'un de vos écarts transpirât ; que vous êtes perdus pour toujours dans l'esprit de quiconque, sans être dévot, a de l'honneur & de la probité, quand ils viennent à sa connoissance. Mais quand vous seriez de ces heureux hypocrites, qui, quoique concussionnaires dans les Emplois, iniques dans la Magistrature, perfides dans le Commerce, &c. savent porter jusqu'au-delà du tombeau une réputation saine, en seroit-il moins vrai, que sous un masque trompeur vous ne logiez qu'une ame de fange & de boue ; & que la confusion que vous essuierez un jour à la face de l'Univers, dédommagera bien la justice de Dieu de celle que vous avez su vous épargner pendant la vie ?

XI. Mais il ne ſuffit pas à qui connoît le prix & la vraie grandeur de ſon ame, de s'abſtenir du mal; il faut avec le ſecours tout-puiſſant du Médiateur, la former à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il n'eſt pas donné à tous les hommes de pouvoir devenir des héros guerriers : il eſt donné à tous les Fideles de pouvoir devenir des héros Chrétiens. Ce nouveau genre de combat, que les Académies profanes ne connoiſſent point, s'apprend aux pieds de la Croix du Sauveur. Chaque ſiécle de l'Egliſe nous en a fait des leçons; & le nôtre, tout corrompu qu'il eſt, en fournit encore à la Cour & à la Ville de grands & magnifiques exemples. En les méditant à loiſir, vous apprendrez à remporter ſur vos paſſions, des victoires que n'ont pas toujours remportées ſur les leurs ceux qui ont donné des chaînes à une partie de l'Univers. Vous irez, je ne dis pas juſqu'à pardonner intimement à vos ennemis, je dis juſqu'à les charger de bienfaits. L'humiliation la plus cruelle, & la moins mé-

ritée, ſera d'abord pour vous la matiere d'un ſacrifice, & un moment après celle de vos plus humbles actions de graces. Dans la perte de vos biens, vous ne vous arrêterez point à l'injuſte main qui vous en dépouille ; vous percerez juſqu'à cette main inviſible, qui ne vous les enleve que pour vous en épargner l'abus ; & vous faire dire, comme à François d'Aſſiſe, avec plus de foi & de vérité que jamais : *Notre Pere, qui êtes dans les Cieux*, &c.

Quels ſentimens ! qu'ils ſont ſublimes ! qu'ils ſont au-deſſus de la nature ! qu'ils ont de rapport avec ceux de la Divinité, puiſque c'eſt la Divinité qui les inſpire, & qu'étant revêtue d'une chair mortelle, elle les a ou enſeignés, ou réduits en pratique ! C'eſt ainſi, homme Chrétien, que vous reconnoîtrez la dignité de votre condition. C'eſt ainſi qu'en ſoumettant le corps à l'ame, vous aſſujettirez l'ame à Dieu, qui doit être ſon unique fin, comme il eſt ſon unique principe. Aſſujettiſſement glorieux, qui en vous faiſant

remplir tous vos devoirs par rapport à vous-même, vous fait de plus en plus remplir tous vos devoirs par rapport à Dieu! Doux & conſolant eſclavage, qui à la fois vous aſſure, & ſur la terre cette paix que le monde ne peut donner, & dans le Ciel cette couronne immortelle que le monde ni l'enfer ne peuvent enlever!

Au reſte, ces nobles & magnifiques ſentimens vous deviendroient bientôt familiers, ſi vous pouviez une bonne fois vous accoutumer à joindre de temps en temps le jeûne à la priere. Le jeûne, dit un pieux Ecrivain, fait le ſacrifice du corps; la priere fait le ſacrifice de l'eſprit; le jeûne ſoumet la chair à l'eſprit, la priere ſoumet l'eſprit à Dieu; le jeûne venge & prévient la juſtice, la priere implore & fait deſcendre la miſéricorde.

---

## *PRIERE.*

VOUS voulez que je m'aime, Seigneur, & vous m'en faites une

Loi. Jusqu'ici je ne l'ai remplie cette Loi, que par la transgression la plus marquée. Pour entrer dans vos vues saintes, il auroit fallu n'aimer mon corps que par rapport à mon ame, & mon ame que par rapport à vous. Rien n'étoit plus raisonnable, rien n'étoit plus propre à sanctifier toutes les parties de mon être. J'ai renversé ce bel ordre. Mon corps a été l'unique idole à qui j'ai tout sacrifié; j'ai flatté, j'ai prévenu toutes ses inclinations; j'ai multiplié ses besoins, au lieu de les diminuer. Hélas! je n'ai pas mieux traité mon ame. Elle n'étoit faite que pour vous, ô mon Dieu, & vous êtes le seul à qui je ne l'ai point consacrée. Amis, plaisirs, intérêt, cupidité, tout l'a occupée, à l'exception de celui qui devoit l'occuper toute entiere. Ah! Seigneur, que je sens bien aujourd'hui le travers, l'indignité de ma conduite! Mais comment pourrai-je venir à bout de vaincre un penchant, de déraciner des habitudes qu'une longue suite d'années a fortifiées? Il n'y a que vous, Souve-

rain Maître des cœurs, qui puissiez réformer le mien, & le faire rentrer dans l'ordre. Apprenez-moi efficacement cette importante, mais terrible vérité, que pour être du nombre de vos Disciples, il faut se porter une sainte haine à soi-même: *Adhuc autem & animam suam.* J'en prends la résolution aujourd'hui. J'ai trop aimé mon corps; je le ferai désormais souffrir. Je le réduirai, comme on réduit un esclave qui s'oublie. Il sera devant vous, & entre vos mains, comme une bête de somme (*a*). Il jeûnera, & les jours où l'Eglise en fait une Loi à ses enfans, & quelquefois ceux-mêmes où elle les traite avec plus d'indulgence. Je ne le dispenserai de la régle, que quand il lui sera impossible de la garder; & alors la vertu lui refusera d'un côté ce que la nécessité lui accordera de l'autre. Pour ce qui est de mon ame, je vous en offre dès ce moment, Seigneur, & le

(*a*) Ut jumentum factus sum apud te. *Ps.* 72, *v.* 3.

fond & toutes les dépendances. Mon eſprit ſera de votre juſtice la matiere de ſon étude & de ſa méditation. Mon cœur ne battera que pour vous, & vous ſerez l'invariable objet de ſes mouvemens & de ſes ſoupirs. Sans ceſſe je rappellerai ces jours que j'ai paſſés dans le déſordre : ſans ceſſe je m'occuperai avec un Roi Pénitent de ces années éternelles qui doivent ſervir de meſure à mon ſupplice, ou à ma récompenſe (*a*). Qu'il m'eſt doux, ô mon Dieu, de ne plus ſéparer mes intérêts des vôtres, & de ne pouvoir m'acquitter de ce que je me dois, ſans remplir une partie de ce que vous daignez exiger de moi!

(*a*) Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. *Pſalm.* 76, *v.* 6.

## CHAPITRE IV.

### *Un Chrétien doit remplir tous ſes Devoirs par rapport au Prochain.*

CE Chapitre eſt ſi important, & il a tant d'objets diſparates, que pour y donner un œil d'ordre, il faut néceſſairement le diviſer en pluſieurs parties. Je vais donc commencer par expliquer, mais d'une maniere un peu vague, ce que l'homme doit à l'homme, uniquement conſidéré ſous ce rapport général que la Nature & la Loi ont mis entre tous les enfans du même pere. Je tâcherai enſuite de développer plus en détail ce que l'homme doit à ceux avec qui le ſang ou la Providence lui ont donné une liaiſon plus particuliere.

## ARTICLE PREMIER.

### *Devoirs généraux de l'homme par rapport à l'homme.*

L'Evangile nous fait trois leçons au ſujet du Prochain. La premiere, de n'exclure perſonne de cette précieuſe qualité. La ſeconde, de ne jamais rien faire à un autre, que ce que nous voudrions qu'il nous fît. La troiſieme, de l'aimer dans tous les temps comme nous nous aimons nous-mêmes.

I. Jeſus-Chriſt nous a donné la premiere de ces grandes leçons dans l'une de ſes plus belles Paraboles (*a*). Un de ces frivoles raiſonneurs qui diſſertent à perte de vue ſur la Charité, & qui ſouvent ne la vengent qu'à ſes propres dépens, ayant demandé au Sauveur qui il devoit regarder comme ſon Prochain : Un Voyageur, répondit ce grand Maître, en faiſant le trajet qui de Je-

(*a*) *Luc. cap.* 10, *v.* 30 *& ſuiv.*

ruſalem mene à Jéricho, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs, qui, après l'avoir dépouillé & chargé de coups, le laiſſerent à demi-mort ſur la place. Un Prêtre & puis un Lévite, qui faiſoient la même route, ſe contenterent en paſſant de jetter les yeux ſur lui, & ils continuerent leur marche. Un Samaritain qui paſſa quelque temps après, en eut pitié. Il banda ſes plaies, le mit ſur ſa monture, le conduiſit à la premiere Hôtellerie, paya d'avance une partie de ce qui étoit néceſſaire pour le rétablir, & s'engagea de payer le ſurplus à ſon retour. Voilà ce qui s'appelle donner une juſte étendue au nom & à la qualité de Prochain. Après un tel exemple, & l'autorité de celui qui le propoſe, il n'y a plus pour un homme qui a des entrailles, & ſur-tout pour un Chrétien (*a*), ni Juif, ni Gentil, ni Maître, ni Eſclave. Tous les hommes doivent

(*a*) Non eſt Judæus, neque Græcus : non eſt ſervus, neque liber... Omnes enim vos unum eſtis in Chriſto Jeſu. *Galat.* 3. *v.* 28.

être un pour lui, au nom & dans la perſonne du Sauveur de tous les hommes. Le ſang, la patrie, les autres liens que le Créateur a lui-même formés, ont des privileges; je n'en doute point. L'Homme-Dieu près de mourir, recommanda ſa Mere à un Diſciple chéri; & quelques jours auparavant il avoit verſé ſur l'infortunée Jeruſalem des larmes qu'il n'a point répandues ſur la chute de l'impie Capharnaüm. Mais ſans toucher à un ordre qu'il a lui-même établi, il eſt toujours vrai de dire qu'il n'eſt point d'homme, qui n'ait droit aux égards d'un autre homme, & que les haines de Nation à Nation, & quelquefois de Province à Province, ne ſont ni juſtes ni raiſonnables. Tout ce qui porte l'image de Dieu, doit vous être cher. Mépriſer un pauvre Etranger, rebuter un inconnu, l'égarer dans ſa voie, le tromper dans un compte, profiter de ſon ignorance, en faire la matiere de vos railleries, quelquefois même de vos inſultes, c'eſt oublier qu'il eſt membre de ce grand

corps qu'on nomme *Prochain*; qu'il eſt homme comme vous l'êtes; que ſa poſition par rapport à vous peut un jour devenir votre poſition par rapport à lui; & qu'enfin il eſt une loi qui vous défend de jamais faire à un autre ce que vous ſeriez fâché qu'un autre vous fît.

II. C'eſt la ſeconde leçon que l'Homme-Dieu vous a faite dans l'Evangile. Il falloit que la Philoſophie Payenne, malgré ſa prétendue ſageſſe, fût bien courte dans ſes vues, puiſque cette leçon, qui ſort des premiers principes de la nature, lui étoit inconnue, & que l'Empereur Alexandre Sévére, qui en fut extrêmement touché (*a*), y trouva une vérité toute nouvelle pour lui. Elle ne l'eſt point pour vous, & dès l'enfance on vous l'a appriſe. Mais qu'il me ſoit permis de vous le demander : la pratique vous en

(*a*) Quam ſententiam (*Quod tibi non vis fieri, alteri ne feceris*) uſque adeò dilexit Alexander Severus, ut & in Palatio & in publicis operibus præſcribi juberet. *Lampridius.*

eſt-elle bien familiere ? Pour en décider, ſuivez la méthode que je ne me laſſe point de vous indiquer : confrontez-vous à la régle & à vos propres démarches. Quand vous vous plaignez d'un ennemi, d'un enfant, d'un domeſtique, d'un voiſin, &c. à quoi ſe terminent vos plaintes ? A dire de l'un, qu'il flétrit votre réputation ; qu'il vous noircit dans l'eſprit de vos meilleurs amis ; qu'il vous ſuſcite, autant qu'il peut, de fâcheuſes affaires : de l'autre, qu'il n'a pour vous ni reſpect ni ſoumiſſion ; qu'il ne peut digérer un avis, quelque modéré qu'il ſoit ; qu'il le prend ſur un ton ſi fier, ſi déciſif, qu'il faut, ou lui céder, ou ſe réſoudre à vivre éternellement dans le trouble & la diſſenſion : de celui-ci, qu'il n'eſt occupé que de ſes intérêts ; qu'on ne peut le faire marcher qu'à force de coups d'éperon ; qu'il n'a pour ſes Maîtres ni amitié, ni reconnoiſſance : de celui-là, qu'on peut moins compter ſur lui, que ſur un Etranger, & qu'on ne trouve dans ſa maiſon ni reſſources, ni

égards. Voilà ce qu'on vous entend murmurer du matin au ſoir, ſans penſer que vous êtes très-exactement dans le cas, & que c'eſt votre procès que vous faites en faiſant celui de votre Prochain. En effet, la médiſance, que vous déteſtez quand elle vous attaque, ne vous coûte rien quand il eſt queſtion d'un autre. Quoique d'un eſprit aſſez borné, on vous trouve du feu & de l'expreſſion, lorſqu'il s'agit de tourner le Prochain en ridicule : vous portez de cercle en cercle ſes travers, ſans penſer que les vôtres n'y ſeront pas oubliés. Ce qu'un fils altier & rébelle fait par rapport à vous, vous l'avez fait dans votre jeuneſſe par rapport à un pere & une mere qui vous aimoient tendrement : vous le faites encore tous les jours par rapport à un époux, à qui vous ne pardonnez ni ſa modération, ni la ſageſſe de ſes conſeils. Vos domeſtiques ne vous paroiſſent occupés que de leurs intérêts : vous deviez bien vous y attendre ; mais au fond n'eſt-ce point parceque vous êtes trop

trop occupés des vôtres ? Ils n'obéiſſent qu'avec peine ; mais n'eſt-ce point encore parceque vous commandez ſouvent par caprice, & plus ſouvent avec trop de dureté ? Ils ont peu d'amitié pour vous ; mais peut-on en avoir beaucoup pour des gens qui ne pardonnent rien, qui ne ſavent uſer que de termes durs & offenſans, & chez qui on ſe voit ſi peu ſtable, qu'on ne ſait le matin ſi l'on pourra aller juſqu'au ſoir ? Il en eſt de même, & de vos voiſins, & de tous ceux avec qui vous avez à traiter. Ils ſe plaignent de vous, comme vous vous plaignez d'eux ; & peut-être qu'en examinant bien les choſes, il ſe trouveroit qu'ils ſont moins coupables que vous.

III. La Charité chrétienne remédiera à tous ces maux : elle fera plus, elle deviendra pour vous & pour le Prochain la ſource d'une infinité de biens. Mais pour cela il faut qu'elle ait toutes les conditions que ſaint Paul lui attribue. » La Charité, *dit ce grand Apôtre, & il parle en*

*partie de celle qui eſt relative au Prochain*, » la Charité eſt patiente ; » elle eſt douce & bienfaiſante ; elle » n'eſt ni jalouſe ni envieuſe ; elle » n'eſt point précipitée ; elle ne s'en- » fle point ; elle ne connoît ni le » dédain, ni l'ambition ; elle ne cher- » che point ſes propres intérêts ; elle » ne ſe pique ni ne s'aigrit point ; » elle ne forme point de mauvais » ſoupçons ; elle ſe réjouit de la » vérité, & jamais de l'injuſtice ; elle » endure tout ; elle croit tout ; elle » eſpére tout ; elle ſupporte tout.« (*a*)

IV. Oui, *la Charité eſt patiente & pleine de bonté ;* patiente, pour ſouffrir du Prochain ; pleine de bonté & de bienfaiſance, pour l'empêcher de ſouffrir. C'eſt, en commençant le portrait, l'avoir fini en deux traits.

---

(*a*) Charitas, 1. Patiens eſt, 2. Benigna eſt, 3. Charitas non æmulatur, 4. Non agit perperam, 5. Non inflatur, 6. Non eſt ambitioſa, 7. Non quærit quæ ſua ſunt, 8. Non irritatur, 9. Non cogitat malum, 10. Non gaudet ſuper iniquitate, 11. Congaudet autem veritati, 12. Omnia ſuffert, 13. Omnia credit, 14. Omnia ſperat, 15. Omnia ſuſtinet, 16. Charitas nunquam excidit, &c. *1 Cor.* 13, *à v.* 4 *ad* 8.

Souffrir tout, ne faire ſouffrir perſonne; quelle ſource de paix,& pour nous & pour les autres! Mais continuons d'écouter l'Apôtre. Il eſt noble par-tout ; il ne l'eſt jamais plus, que quand il développe les caracteres de la plus ſublime des vertus.

V. *La Charité n'eſt point jalouſe.* Elle ne connoît point cette envie maligne qui s'irrite plus des bonnes qualités d'un ennemi, qu'elle ne s'irrite de ſes défauts. Contente de la médiocrité de ſes talens ou de ſes biens, qui la garantit d'un plus grand compte, elle ne diſpute point à Dieu le droit de partager ſes dons comme il le juge à propos ; elle ne lui demande que la grace de les voir fructifier pour ſa gloire.

VI. *La Charité n'eſt point précipitée.* Elle ne fait rien à contre-temps: la réflexion dirige ſa marche, la diſcrétion & la maturité l'accompagnent : l'ordre la précéde & la ſuit. C'eſt le ſeul amour qui ſache joindre la vivacité avec la prudence, & la ſageſſe avec une ſorte d'impétuo-

faire paſſer à d'autres. Seroit-ce de l'indifférence, du mépris, des mauvais traitemens? Elle aime ſes ennemis, & les aime dans tous les temps. Seroit-ce des maladies? Elle les regarde comme des faveurs; & à l'exemple des Thereſe, des Catherine de Sienne, ou plutôt de tous les Saints, elle aimeroit mieux mourir, que vivre ſans ſouffrir.

XI. *La Charité ne penſe mal de perſonne.* Elle ne forme point de mauvais ſoupçons. Bien loin de croire le mal qu'elle ne voit pas, elle a peine à croire celui qui ſe commet ſous ſes yeux. Elle l'excuſe, ou ſur la bonne intention, s'il eſt poſſible, ou ſur la ſurpriſe & l'inadvertance. Un retour ſur ſa propre foibleſſe écarte d'elle une cenſure maligne. Elle gémit de la fragilité de l'homme en général, & tremble ſur la ſienne propre.

XII. *La Charité ſe réjouit de la vérité, & de tout le bien qui ſe fait ſur la terre;* parcequ'il tourne à la gloire de celui à qui elle s'eſt conſacrée. Par une ſuite néceſſaire

elle gémit de tout ce qui déshonore Dieu : elle entre dans le zèle de ſa juſtice contre ſes propres péchés. Elle pleure & punit ſur elle-même les péchés des autres. Elle n'y voit ni l'humiliation ni la perte de ſon ennemi ; ce qui la touche, ce qui l'afflige, c'eſt l'outrage fait à ſon divin Maître.

XIII. *La Charité ſupporte tout... Elle ſouffre tout.* Elle ſupporte tout de la part de Dieu : elle ſouffre tout de la part des hommes. Elle adore ſa conduite, quand il la laiſſe marcher dans ces routes obſcures où l'on ne peut faire un pas ſans frayeur. Si elle ſouhaite le retour de ſa lumiere, elle ſe garde bien de lui marquer les momens qu'il s'eſt réſervés. Si elle le prie de parler, elle eſt bien éloignée de murmurer contre ſon ſilence : jamais elle ne perd de vue cette importante leçon de la Sageſſe (*a*) : *Malheur à ceux qui*

(*a*) Meruentes Dominum, ſuſtinete miſericordiam ejus.... Væ diſſolutis corde qui non credunt Deo... Væ his qui perdiderunt ſuſtinen-

*manquent de cœur, & qui ſe laſſent d'attendre. Ceux qui craignent le Seigneur, auront patience juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de jetter les yeux ſur eux.*

XIV. Cette ſoumiſſion aux épreuves de Dieu, eſt pour la Charité un germe de ſoumiſſion aux épreuves qui lui viennent de la part des hommes. L'amitié adoucit les peines, la Charité va juſqu'à les faire aimer. Elle les regarde comme un écoulement précieux qui ſort de la Croix du Sauveur, comme des preuves de ſon amour pour elle, comme des moyens de faire éclater l'amour qu'elle a pour lui. Seigneur, s'écrie-t-elle, que votre Calice eſt doux, qu'il eſt enivrant! ne me l'épargnez pas. Séméï peut me maudire à ſon aiſe; je ne verrai dans ſes inſultes, que celui qui le met en œuvre. Je reconnoîtrai votre main dans les coups que me portera la ſienne (*a*).

---

tiam... Qui timent Dominum, patientiam habebunt uſque ad inſpectionem illius. *Eccli. cap.* 11, *v.* 7, 15, 16, &c.

(*a*) On ſent bien que je n'entends ceci que

XV. *La Charité croit tout.* Sa foi ne fait point d'exceptions : le dogme & la morale vont de pair chez elle. La même autorité qui lui fait croire qu'il y a un Dieu en trois Personnes, lui fait croire qu'il faut aimer ses ennemis, pardonner les injures, porter sa Croix, & la porter comme le Sauveur, qui ne l'a quittée qu'en y perdant la vie.

XVI. *La Charité espére tout*, & elle espére avec confiance, parceque l'amour a droit de tout espérer. Ce ne sont, au reste, ni les frivoles avantages du siécle, ni ses biens fragiles, qui sont l'objet de son espérance. » Elle les regarde comme » une fleur qui se flétrit avant le soir » du jour où elle a commencé d'é- » clore ; comme de l'herbe qui se » séche à la premiere ardeur du So-

---

comme tous les Catholiques entendent ces paroles de David. *II. Reg.* 16, *v.* 10. » *Dimitte* » *eum ut maledicat mihi : Dominus enim præce-* » *pit ei ut malediceret David* «. Dieu se sert pour tel effet, d'une volonté déterminée au mal, en lui fermant les voies à tout autre mal. Mais il n'est point auteur du péché, comme l'impie Calvin l'a prétendu.

» leil ; comme ces fruits ſauvages » qui le long du chemin naiſſent ſur » les buiſſons, & ſont indignes d'elle. » Ses deſirs ſont plus élevés, plus » grands, plus dignes de ſa céleſte » origine. Sa deſtination eſt éter- » nelle (*a*) « ; il n'y a qu'un bien éternel, invariable, qui puiſſe fixer ſes regards, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe la raſſaſier.

Tels ſont les caracteres de la Charité. Prenez-en ce qu'ils ont de relatif au Prochain, & comptez ſur la parole de celui qui vous les a tracés, qu'ils ſeront pour vous une ſemence féconde de paix & d'union ; mais d'une paix ſi ſtable, d'une union ſi conſtante, que rien ne pourra l'altérer, & que vous aimerez votre frere dans tous les temps, comme vous vous aimez vous-même : à cela près, que votre tendreſſe pour vous a ſes dangers, & que votre affection pour lui n'en aura point.

XVII. Hé ! qui pourroit donc

(*a*) Caracteres de la Charité, *art.* 14, §. v. *p.* 195.

altérer les ſentimens que la Charité vous auroit inſpirés pour lui ? Qui pourroit vous réfroidir à ſon égard ? Seroit-ce de ce que zelé qu'il étoit autrefois pour vos intérêts, il eſt devenu inſenſible à ce qui vous touche ? Mais la charité n'entre point dans ces miſérables diſcuſſions : *Non quærit quæ ſua ſunt.* C'eſt le bien du Prochain, & non le ſien propre, qu'elle cherche dans l'amour qu'elle a pour lui : elle ſait que cet amour n'eſt jamais plus agréable à celui qui nous en a fait une loi, que quand il eſt plus pur, plus éloigné de ce dangereux retour ſur ſoi-même, qui au moins l'affoiblit, s'il ne le corrompt pas. Seroit-ce, qu'autrefois votre égal, il a ceſſé de l'être : & que la même fortune qui par un revers imprévu l'a comme anéanti, vous a élevé à un rang qui le met de beaucoup au-deſſous de ſon premier niveau ? Mais la Charité ne s'enfle point ; elle déteſte, comme Eſther, les marques de ſa gloire ; & elle ne voit dans l'élévation du rang, que les obligations qu'il impoſe,

& les dangers qui l'accompagnent: *Non inflatur.* Seroit-ce, qu'après avoir long-temps marché dans les ſentiers de la juſtice, il a malheureuſement quitté ſa premiere voie, & s'eſt livré aux égaremens de ſon cœur? Mais dans ce cas là-même, Jeſus-Chriſt ſans aimer ſon état, aime encore ſa perſonne: il lui tend les bras: il l'invite à revenir au bercail; & il répandroit une ſeconde fois ſon Sang pour lui, ſi cela étoit néceſſaire pour en faire la conquête. Pourquoi donc n'aimeriez-vous pas celui qu'un Dieu daigne encore honorer de ſa tendreſſe? J'oſe le dire, c'eſt dans cette fâcheuſe conjoncture que vous devez redoubler la vôtre. Et ſi la prudence vous oblige quelquefois d'en ſuſpendre les marques, ou même à témoigner, comme ſaint Paul, par des termes un peu durs, (*a*) votre juſte indignation, la piété vous obligera pour le moins autant à former des vœux continuels pour

(*a*) Increpa illos durè. *Tit.* 1, *v.* 13. O inſenſati Galatæ, &c. *Galat.* 3, *v.* 1.

le retour de la brebis égarée. Ainſi, à l'exemple du premier des Martyrs, le cœur aime dans le temps même que la bouche ſemble ne diſtiller que l'amertume : *Lingua ſævit, cor amat ;* S. Auguſtin.

En ſuivant ces régles, vous remplirez toute juſtice à l'égard du Prochain. L'Etranger, ainſi que le Citoyen, trouvera une place dans votre cœur. L'indigent y aura la ſienne à côté du riche. Vous pleurerez avec ceux qui pleurent : vous vous réjouirez avec ceux qui ſont dans la joie, pourvû que ce ſoit celle des enfans de Dieu. Ceux mêmes qui s'écarteront de la vertu, trouveront en vous des entrailles de miſéricorde. Vous les ramenerez à Dieu, ou par l'exemple d'une vertu ſoutenue, ou par cette correction ſalutaire dont l'Evangile fait une loi à ceux qui ſont en état & en droit de la faire ; ou par des prieres aſſidûment répandues devant celui à qui il appartient de toucher les cœurs, & de les rappeller à lui. Au moins aurez-vous la conſolation de n'avoir rien

omis de ce qui pourroit gagner votre frere. Heureux & ſaint amour du Prochain, que tu fais de biens, que tu bannis de maux!

## PRIÉRE.

JE le crois, ô mon divin Sauveur, & je ſuis perſuadé qu'après votre amour, c'eſt celui du Prochain que vous recommandez avec le plus d'inſtance. Mais que ce ſeul mot renferme d'obligations! & comment les ai-je juſqu'ici remplies? Ai-je regardé tous les hommes comme ne faiſant qu'un corps, dont les membres avoient droit à mon amour? N'ai-je jamais traité aucun d'eux que comme j'aurois voulu en être traité? & ceux que j'ai aimés une fois, les ai-je aimés en tous les temps? Que j'ai de reproches à me faire de ce côté-là & de tous les autres! La ſympathie, la nature, les bienfaits reçus ou eſpérés, ont preſque toujours été le principe de mon affection. Vous n'y avez eu aucune ou-

preſqu'aucune part, ô mon Dieu. Ce n'eſt ni votre loi, ni l'honneur qu'a l'homme d'être votre image, que j'ai enviſagé. Un inſtinct trop ſemblable à celui des brutes, a été la régle preſque unique de mes inclinations. Auſſi ont-elles été, ou déréglées, ou ſi imparfaites, qu'à peine en eſt-il une que vous puiſſiez mettre en ligne de compte pour mon ſalut éternel. Daignez, vous qui êtes le Dieu de la pure & ſainte dilection, réformer mon cœur. Je ne vous demande ni le pouvoir de rendre la vue aux aveugles, ni celui de reſſuſciter les morts : je laiſſe, comme votre Serviteur ſaint Bernard, ces grands privileges aux hommes Apoſtoliques. Toute mon ambition ſe termine à ſouhaiter ces entrailles de compaſſion & d'activité qui préviennent ou qui ſoulagent les beſoins du Prochain ; cet eſprit de paix qui fait ſupporter ſes défauts, comme il doit ſupporter les nôtres ; ce zèle dirigé par la prudence, qui corrige le mal ſans aigrir ceux qui en ſont attaqués ; & qui ne voit une

paille dans l'œil de ſon frere, qu'après avoir arraché du ſien propre la poutre qui l'obſcurciſſoit.

## ARTICLE SECOND.

*Devoirs particuliers de l'Homme, conſidérés ſous les différens rapports qu'il peut avoir dans la Société.*

L'HOMME eſt né pour la Société, & quelque iſolé qu'on le ſuppoſe, il y tient toujours par des nœuds dont il ne peut rompre la chaîne. Or de ces nœuds il n'en eſt pas un qui ne lui impoſe de grandes & terribles obligations. Pour en développer une partie, prenons-en quelqu'un dont la chaîne les renferme tous. Je choiſis un Pere de famille : Il a une épouſe, des enfans, des domeſtiques, des vaſſaux, & parmi eux des pauvres, & aſſez ſouvent des ennemis. Il ſera même, quelqu'effort qu'il faſſe, bien difficile qu'il n'en ait d'ailleurs ; & ce qui ſurprend davantage, c'eſt qu'il ne ſera

jamais ni plus haï, ni plus persécuté, que quand il vivra dans l'exacte observance des devoirs de la piété & de la religion. C'est un oracle prononcé par saint Paul (*a*), & l'expérience de tous les temps l'a vérifié.

Au reste, en suivant ces différentes branches, je m'apperçois fort bien que j'en laisse une capitale; & que pour ne rien omettre dans une matiere aussi intéressante, il faudroit avant toutes choses parler de l'obligation qu'a chaque Particulier de remplir fidelement tous les devoirs de l'état où la Providence l'a placé. Mais je crois qu'avec un peu de réflexion on sentira, comme moi, que des principes généraux ne suffiroient pas; & qu'on ne peut en ce genre rien faire de solide, sans entrer dans un détail qui, rendu immense par la diversité des conditions, & par la multitude des péchés qui s'y com-

(*a*) Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. *II. Timoth.* 3, *v.* 12.

mettent, ne peut avoir lieu dans un Ouvrage dont la briéveté doit faire le principal mérite. Je ne dirai donc rien, préciſément parceque j'aurois trop à dire. Je laiſſerai au Juge à examiner devant Dieu, s'il a ce fond de lumiere, de force, d'intégrité, que demande ſon brillant, mais dangéreux, emploi; au Traitant, ſi ſes ſuperbes jardins ne ſont arroſés ni du ſang, ni des larmes de la multitude opprimée; au Commis du Miniſtre, s'il peut conſtamment ſupprimer un Placet, à moins qu'on ne lui promette mille écus, en cas de réuſſite; au Marchand, ſi dans ſon Commerce il ne connoît ni l'uſure palliée ſous le nom de *prêt*, ou des *trois contrats*, ni le faux ſerment, ni ces trompeuſes balances que l'Ecriture a ſi ſouvent & ſi ſolemnellement réprouvées. Je prends ici l'homme d'une maniere plus générale: & comme tel il ne m'offre encore que trop de raiſons de craindre pour ſon ſalut éternel.

*

## §. I.

### *Devoirs réciproques des Chefs de Famille.*

ON peut réduire à quatre ou cinq points les principaux Devoirs de ceux qui ſont à la tête des familles, & ſur-tout de ceux qui y ſont en qualité de Maris & d'Epouſes. Une ſainte & pure affection doit former le nœud qui les unit. La bonne intelligence, le ſupport, le reſpect mutuel, doivent l'affermir. L'attention & une très-grande attention à ne rien dire, à ne rien faire, qui puiſſe être un ſujet de ſcandale, doit le rendre ſalutaire & à eux-mêmes & à tous ceux qui les environnent.

I. *Maris, aimez vos femmes comme Jeſus-Chriſt a aimé ſon Egliſe* (*a*). Voilà le genre & le dégré d'affec-

(*a*) Viri, diligite uxores veſtras, ſicut & Chriſtus dilexit Eccleſiam. *Epheſ.* 5.

tion que l'Eſprit Saint vous a preſcrit par l'organe du grand Apôtre: & la leçon qu'il fait ici aux Maris, il la fait ailleurs à leurs Femmes (*a*). Or cette leçon importante, & qui, ſelon le ſtyle de l'Ecriture, dit tant de choſes en peu de mots, y a-t-il bien des Epoux qui l'aient ſérieuſement étudiée? Fut-il jamais d'amour plus pur, plus tendre, plus conſtant, que celui que le Fils de Dieu eut pour ſon Egliſe? On ſait ce qu'il lui en a coûté pour ſe former de la Fille de Sion, juſques-là ſi triſtement dégradée, une Epouſe glorieuſe, qui n'eût ni taches, ni rides (*b*). Il l'a prévenue par une charité éternelle (*c*) dans ſes plus humilians beſoins. Il a ſouffert avec une invincible patience ſes écarts. Il l'a pourſuivie dans les déſerts & juſques ſur le ſommet des montagnes, lors

(*a*) *Epiſt. ad Titum. cap.* 2.

(*b*) Ut exhiberet ipſe ſibi gloriosam Eccleſiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujuſmodi. *Epheſ.* 5, *v.* 27.

(*c*) In caritate perpetuâ dilexi te: ideò attraxi te, miſerans. *Jerem.* 31, *v.* 3.

même que par un travers réflechi elle n'avoit d'autre ambition que celle de faire bande à part, & de s'éloigner du troupeau. Bien loin de l'accabler par un déluge de plaintes trop méritées, il ne peut dissimuler la joie qu'il a de la retrouver. Il épargne à la brebis errante les frais & la fatigue du retour. Il la charge sur ses épaules, & met parmi ses plus beaux jours celui où ses amis le félicitent d'avoir retrouvé le tréſor qu'il avoit perdu. S'il a fallu faire quelque choſe de plus; que dis-je, s'il a fallu faire infiniment davantage, il n'y a pas manqué. Il a verſé des larmes ameres ſur la ruine de Jeruſalem, qui ſe déroboit aux efforts multipliés de ſa tendreſſe; & il n'a été content que quand il a répandu pour elle, & pour toutes les diſperſions d'Iſraël, juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

C'eſt ainſi, & c'eſt juſqu'à ce point, que Jeſus-Chriſt a aimé l'Egliſe ſon Epouſe. Ce ſeroit donc ainſi que, ſelon la doctrine de l'Apôtre, un

Mari Chrétien devroit aimer la ſienne, & être aimé d'elle. Mon deſſein n'eſt pas d'outrer les choſes. Je ne prétends pas, frivole déclamateur, que cet état d'une ſainte & conjugale tendreſſe ſoit inconnu ſur la terre. Non, malgré l'iniquité des temps, il ne faut point remonter juſqu'au ſiécle fabuleux d'Aſtrée, pour trouver des Epoux qui pendant toute leur vie ont l'un pour l'autre cette vraie & conſtante affection, qui double la joie & diminue l'amertume, en les partageant. Heureux Ménages, où l'on ne ſe quitte qu'avec peine; où des Lettres dictées par le cœur, ſuppléent à l'abſence; où l'on ſe revoit toujours avec une nouvelle conſolation; où ces ſentimens, qui perdroient leur mérite, s'ils n'étoient dûs qu'à la nature, ſont chaque jour ſanctifiés par la priere & par l'exercice conſtant des devoirs de la Religion! Sans être, ni devoir être fort répandus dans le monde, nous connoiſſons, & cela dans des états très-différens, quelques-unes

de ces ſaintes Sociétés. Mais qu'il nous ſoit permis de le dire avec larmes (*a*), le nombre en eſt-il dominant ? Combien de familles, je ne dis pas dans le bas Peuple ou dans la Bourgeoiſie commune ; je dis dans des conditions beaucoup ſupérieures, où l'amitié s'eſt éteinte avec l'amour, & où l'amour n'a eu de durée que celle de la paſſion ! A une flamme que la vertu n'avoit point allumée, a ſuccédé un froid qui paſſe celui de toutes les glaces du Nord. On n'y parle que d'honneur & de ſentimens ; mais ces grands termes n'y ſignifient rien : dans la pratique on n'y connoît ni ſentimens, ni honneur. Indifférence mortelle, expreſſions dures, offenſantes, manieres pleines de mépris, reproches amers, commandemens impérieux, tout y préſente un enfer, qui ne commence dans ce monde que pour continuer dans l'autre. S'il eſt permis de rougir pour l'humanité, c'eſt ſans doute quand on

(*a*) Nunc autem & flens dico. *Philip.* 3, *v.* 18.

la voit ſi indignement maltraitée. Il falloit de telles expériences pour faire concevoir juſqu'à quel point elle eſt capable de s'oublier. Deux jeunes perſonnes ſe ſont long-temps recherchées avec tout l'empreſſement poſſible. Elles ont forcé toutes les barrieres qui s'oppoſoient à l'accompliſſement de leurs deſirs. Il n'y avoit point de condition qu'elles n'euſſent acceptée pour arriver au terme ; & ſept ans de travail leur euſſent paru, comme à Jacob, bien peu de choſe, à raiſon de leur mutuelle tendreſſe (*a*). Les voilà enfin mariées ; & ſix mois ne ſont pas révolus, qu'elles ne peuvent plus ſe ſouffrir. L'indifférence, le mepris, les ſoupçons injurieux, l'averſion, & quelque choſe de plus ; il n'a fallu qu'une ſemaine pour enfanter dans leur cœur tous ces monſtres ; & un demi-ſiécle ne les y étouffera pas. Je ne demande pas où eſt le Chrétien, je demande où eſt

(*a*) Et videbantur illi pauci dies, præ amoris multitudine. *Geneſ.* 29, *v.* 20.

l'être

l'être raiſonnable. Mais ne cherchons pas le ſecond où nous ne trouvons pas le premier. S'il eſt vrai dans un ſens, que, pour être Chrétien, il faut être homme, il eſt très-vrai dans un autre ſens, que pour être homme, il faut être Chrétien. Une maiſon qui n'étoit établie que ſur le ſable de la nature, ne pouvoit durer long-temps; & jamais il n'y aura d'édifice ſolidement bâti, que celui dont Dieu ſera l'Architecte.

III. Mais, nous dit-on quelquefois, dans le mariage que j'ai fait, ce n'eſt point la paſſion qui a dirigé mes pas. Si je n'ai pas cru donner la préférence à une dévotion marquée, j'ai au moins compté la donner à la vertu. Je n'ai été trompé que comme un homme ſage le peut être. J'attendois de la douceur, des égards, une juſte déférence: je ne trouve depuis long-temps qu'un eſprit d'empire & de diſſipation, des travers inconcevables, des murmures qui ne finiſſent point, &c.

C'eſt-à-dire, que votre état a ſes

peines. Mais de bonne-foi, ne deviez-vous pas vous y attendre ? Ignoriez-vous que le ſort des enfans d'Adam eſt d'en être accablés ; & que le Prince qui eſt aſſis ſur un trône de gloire, doit porter comme le dernier de ſes Sujets, & ſouvent plus qu'aucun d'eux, une partie du joug énorme qui leur eſt deſtiné (*a*) ? Finiſſez donc des plaintes qui ne remédient à rien. Quelque part que vous ſoyez, dit le pieux Auteur de l'Imitation, vous trouverez des croix, & peut-être plus peſantes que celles qui vous exercent aujourd'hui. Vous avez vos défauts ; vous êtes bien-aiſe qu'on vous les paſſe ; ſupportez ceux des autres ; c'eſt le moyen d'accomplir la loi de Jeſus-Chriſt (*b*). Quelques re-

(*a*) Jugum grave ſuper filios Adam, à die exitûs de ventre matris eorum, uſque in diem ſepulturæ in matrem omnium.. A reſidente ſuper ſedem glorioſam, uſque ad humiliatum in terrâ & cinere.... furor, zelus, tumultus, fluctuatio, & timor mortis, iracundia perſeverans & contentio. *Eccl.* 40, *v.* 1, 3 & 4.

(*b*) Alter alterius onera portate, & ſic adimplebitis legem Chriſti, *Epheſ.* 6, *v.* 2.

tours vers ce Dieu mourant tariront peu-à-peu la ſource de vos larmes, ou du moins en diminueront le volume. C'eſt aux pieds de ce divin Sauveur que vous apprendrez avec ſaint Auguſtin, que nous ne ſommes tous que de malheureux vaſes de boue, qui, en tirant chacun de ſon côté, ſe heurtent dans le chemin ; & qui ſe briſeroient bientôt, ſi à meſure qu'ils ſe retreciſſent par leur propre conſtitution, on ne s'efforçoit d'en dilater les reſſorts par la Charité : *Si anguſtiantur vaſa carnis, dilatentur ſpatia caritatis.*

De cette réfléxion, ſi propre à faire germer en vous le ſupport Chrétien, il en naîtra peut-être quelques autres, qui ne vous ſeront pas moins ſalutaires. En voici deux qui pourront vous occuper utilement.

IV. La premiere eſt, qu'il y a bien des gens qui ne ſe plaignent jamais plus, que quand ils donnent plus de ſujets de ſe plaindre d'eux. Un mari trouve ſa femme dure, intraitable, toujours rébelle à ſes vo-

lontés. Mais au fond, c'eſt qu'il garde très-peu de meſures avec elle, qu'il la traite d'une maniere indécente, qu'il la reprend avec feu & publiquement pour une bagatelle; qu'il la rend mépriſable à ſes propres domeſtiques, troupe ſouvent vénale, & qui n'eſt que trop diſpoſée à faire ſa cour à l'un aux dépens de l'autre. C'eſt encore, parcequ'il ſe regarde comme Maître ſouverain dans ſa maiſon; qu'il veut y régler tout au gré de ſon caprice, & qu'il dédaigne un bon avis, préciſément parcequ'il vient de ſon épouſe. C'eſt enfin parceque fécond en nouveaux ſyſtêmes, il commence à ſe jetter dans des dépenſes qui en annoncent de nouvelles & de plus funeſtes. En écoutant la raiſon, un mari reconnoîtra dans ces différens cas, que c'eſt lui qui a tort. En écoutant la Religion, & la grace qui y eſt attachée, il ne tardera pas à ſe corriger. Elle lui apprendra, cette Religion ſainte, que la femme n'eſt pas l'eſclave, mais l'aide & la compagne de ſon mari; que la ſageſſe & l'in-

telligence ſont des dons que Dieu répand ſans diſtinction de ſexe ; que ſi Abigail n'avoit pas mieux penſé que ſon époux, c'en étoit fait de lui & de toute ſa maiſon ; qu'après tout, un avis donné de bonne-foi, lors même qu'il n'eſt pas bien juſte, mérite de l'indulgence ; & qu'enfin il eſt plus d'une occaſion où l'on doit ſuivre cette importante leçon du Prince des Apôtres : *Maris, honorez vos femmes, & parceque c'eſt le ſexe le plus foible, & parcequ'elles ſont héritieres comme vous de la grace qui donne la vie* (*a*).

V. Mais en faiſant ici le procès aux hommes, je ne prétends point du tout juſtifier les femmes. Pour peu qu'on ait l'uſage du monde, on ne ſait que trop qu'il en eſt un grand nombre qui mettent la vertu de leurs maris aux plus cuiſantes épreuves, & qui ſemblent ſe faire un jeu de les déſeſpérer dans ce monde,

(*a*) Quaſi infirmiori vaſculo muliebri impartientes honorem, tanquam & coheredibus gratiæ vitæ. *I. Petr.* 3, *v.* 7.

pour les damner dans l'autre. De retour à la maiſon, & ſouvent fatigué d'un long travail, un malheureux époux ne trouve, pour ſe délaſſer, qu'un viſage ridé par l'aigreur, des yeux pleins d'un feu noir, un déluge de queſtions & de paroles inſultantes. Toutes les complaiſances ſont pour l'Etranger, le Mari n'a rien à y prétendre: on ira même, & quelquefois ſous prétexte d'une dévotion très-mal entendue, juſqu'à lui refuſer les premiers devoirs de l'union conjugale. Mais quel eſt enfin le réſultat d'une pernicieuſe conduite? Tout le monde le ſait comme moi, la patience toujours irritée devient haine, & puis fureur. On va chercher ailleurs un repos qu'on ne peut trouver dans ſa propre maiſon. On fait ſuccéder à des liens légitimes, des chaînes criminelles. Le bien ſe diſſipe. Une fortune, qui paroiſſoit bien établie, & qui offroit les plus juſtes eſpérances, s'écroule de tous côtés. On finit enfin, ou par une ceſſion déshonorante, ou par un divorce ſcanda-

leux. L'époux a tort, j'en conviens; la conduite de Job auroit pu lui ſervir de modele : mais la femme eſt-elle innocente, ou plutôt n'eſt-elle pas infiniment plus coupable? Voilà la queſtion, elle n'eſt point difficile à réſoudre.

VI. Mais, & ce ſera une ſeconde réflexion, en ſuppoſant que toute la faute a été au moins dans les commencemens du côté du mari, on ne pourroit encore juſtifier une femme qui a rendu excès pour excès. C'étoit à la priere, & non pas aux injures, qu'il falloit recourir. C'étoit dans le ſein de celui qui nous conſole dans toutes nos tribulations (*a*), qu'il falloit dépoſer ſes plaintes & ſa douleur. Il en auroit été du mari par rapport à ſon épouſe, comme d'Auguſtin par rapport à ſainte Monique : *Le fils de tant de larmes n'auroit pu périr.* Le prodige de miſéricorde qui ſauva l'un,

(*a*) Deus totius conſolationis, qui conſolatur nos in omni tribulatione noſtrâ. *II. Cor.* 1, *v.* 3, & 4.

auroit ſauvé l'autre. Dès le temps de ſaint Paul, où l'idolâtrie régnoit impérieuſement dans toutes les Nations, l'époux infidele étoit ſouvent ſanctifié par la femme qui croyoit (*a*). Ce miracle de la grace a ſubſiſté dans tous les ſiécles : & le dernier nous en offre un qui démontre qu'une femme vertueuſe & patiente, quand elle prie aſſidûment pour la converſion de ſon mari, a des droits aſſurés ſur le cœur de Dieu.

VII. A peine trouveroit-on dans l'Hiſtoire un monſtre plus hideux que celui que la célebre Mademoiſelle de Ranfain fut forcée d'épouſer. Les graces dont la nature l'avoit comblée avec profuſion, & qui de l'aveu de ſes rivales mêmes en faiſoient la perſonne la plus accomplie qui fût dans l'Europe; l'élévation de ſon génie; la douceur charmante de ſon eſprit; la nobleſſe de ſon cœur, ne purent ni adoucir ni tou-

(*a*) Sanctificatus eſt vir infidelis per mulierem fidelem. *I. Cor. 7, v. 14.*

cher ſon indomptable tyran. Il n'eut pour elle qu'une averſion pleine de mépris ; mais de ce genre de mépris qui eſt plus capable de piquer, d'anéantir une perſonne qui a des ſentimens. Une conduite ſi atroce de la part du mari, n'altéra point la tranquillité de l'épouſe, parcequ'elle la tenoit de la grace, & que la grace redouble avec les épreuves (*a*). Elle fut auſſi tendrement attachée à ſon inſatiable perſécuteur, que ſi elle l'avoit épouſé par choix ; auſſi aſſidue à lui faire compagnie dans ſes longues infirmités, que ſi elle avoit compté ſur une douce & tendre reconnoiſſance ; auſſi fidele à le ſuivre dans des voyages de caprice, où plus d'une fois elle courut riſque de la vie, que ſi c'euſſent été des parties de plaiſir.

Quand un ſupport ſi conſtant, une déférence ſi ſuivie, n'auroient eu d'autre effet que de la ſanctifier de plus en plus, il eſt sûr qu'aux

(*a*) Facier etiam cum tentatione proventum, &c. *I. Cor.* 10, *v.* 13.

yeux de la foi, & même d'une raiſon épurée, elle n'auroit pas perdu ſes peines. Mais ſa charité eut des ſuccès qui ne ſont dûs qu'à elle. Eliſabeth eut enfin le bonheur de changer en homme, ce monſtre qui juſques-là n'avoit pas eu les apparences de l'humanité. Peu-à-peu on trouva en lui un modele de cette patience qui ſouffre tout ſans émotion, un cœur ſenſible à l'indigence, & toujours prêt à la ſoulager, ſans permettre qu'elle languiſſe un moment à ſa porte; un Serviteur ſi dévoué à la Mere de Dieu, qu'il n'entreprenoit plus rien ſans invoquer cette auguſte Protectrice; un homme ſi ferme dans la vertu, que privé dans un jour d'une partie de ſes biens & de tous ſes honneurs, il ne trouva dans la main de Dieu qui le frappoit, que des traits de miſéricorde, parcequ'il n'y vit que des moyens de ſatisfaire à ſa juſtice (*a*).

(*a*) Voyez la Vie de M. Boudon, liv. 4. n. 25. de la premiere édition, & liv. 3, pag. de la ſeconde.

VIII. Voilà les heureux effets de cette complaisance vraiement chrétienne, qui, comme la Charité dont elle émane, espere tout & supporte tout. Si Catherine d'Aragon eût pu gagner sur elle de prendre de pareils sentimens, elle auroit peut-être épargné un Schisme à l'Angleterre, & à Henri VIII. une longue suite d'horreurs. On convient universellement que cette vertueuse Princesse avoit de grandes qualités. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre, formoient le fond de son caractere : le soin domestique, la priere & le travail faisoient le tissu de ses occupations. Ses actions ne furent pas la plupart fort éclatantes ; mais elles étoient toutes louables, & avoient le mérite rare de n'être ni inspirées par le desir de la gloire, ni soutenues par le cri de l'admiration. Par un double malheur elle manqua des agrémens de son sexe, & du desir de plaire, qui seul pouvoit les remplacer aux yeux de son mari. L'âge joint aux infirmités augmenta sa tristesse, & sa tristesse

augmenta le dégoût de Henri, qui ne l'avoit jamais aimée (*a*).

A une ſage & juſte complaiſance joignez le reſpect mutuel, & vous trouverez dans le mariage un lien auſſi doux que religieux. Car, faites-y bien attention, le reſpect dont je vous parle ne bannit point la tendreſſe : il la rectifie, il la rend plus pure, il la contient dans ſes juſtes bornes, il en exclut tout ce qui peut donner atteinte à la chaſteté conjugale ; c'eſt-à-dire, pour couler rapidement ſur cette matiere, tout ce qui fait chercher dans une alliance que Jeſus-Chriſt a élevée à la dignité de Sacrement, une autre fin que celle pour laquelle Dieu l'a inſtituée.

IX. Le reſpect mutuel n'arrêtera pas ſeulement la licence des actions, il arrêtera auſſi celle des paroles. Je vais traiter ſûrement & ſagement cet article, parceque j'emprunterai les propres termes d'*un*

(*a*) Voyez les Anecdotes hiſtoriques de M. l'Abbé Raynal, *Tom.* 2. *p.* 24.

*Pere de Famille* qui connoiſſoit le monde, & les abus qui y regnent. » Un mari, *dit-il* (*a*), ne peut pas » donner à une femme une marque » plus ſenſible de mépris, que lorſ- » qu'il prend la liberté ſcandaleuſe » de faire ou de dire des choſes dés- » honnêtes en ſa préſence. Il ne met » plus alors de diſtinction entr'elle » & une proſtituée. Le mariage des » Chrétiens eſt une maiſon ſainte : » le nom de *femme* eſt un nom de » dignité, & non pas d'incontinen- » ce. Vous la faites d'abord rougir » par vos actions déshonnêtes, par » vos paroles libres, ou ſeulement » équivoques : *Mais* prenez garde » de l'y accoutumer ; & de ne pas » chaſſer de deſſus ſon front cette » pudeur innocente qui fait tout » l'ornement de ſon ſexe. Cet en- » droit eſt fort délicat : car ſouvent » des Maris qui paroiſſent réglés, » & qui n'en prévoient pas les » conſéquences, tombent ſans ſcru-

(*a*) Les Devoirs de la Vie Domeſtique, *ch.* 4. *pag.* 46. Paris, Emery : 1706.

» pule dans ce danger, & s'imagi-
» nent groſſierement avoir trouvé
» un bon mot, quand ils ont dit quel-
» que choſe de libre en préſence de
» leurs femmes : c'eſt à eux à y ré-
» medier, & à reſpecter celle que
» Dieu leur a donnée pour Epouſe,
» & non pas pour compagne de leurs
» diſſolutions «. C'eſt par cette ſage précaution, *que votre Mariage ſera*, ſelon l'avis du grand Apôtre (*a*), *honorable en toutes choſes, & que le lit nuptial ſera ſans tache.* Qui reſpecte ſa propre Femme, eſt bien éloigné de ſe licencier avec une Etrangere.

X. Un autre très-bon effet du reſpect mutuel, c'eſt qu'il paſſe des Chefs de famille à tout le reſte de la maiſon. En général, les Maîtres donnent le ton à ceux qui les environnent. Enfans, valets, ſervantes, tout ſe régle ſur eux, & communément beaucoup plus ſur leurs vices, que ſur leurs vertus. » Il ne ſuffit

(*a*) Honorabile connubium in omnibus, & thorus immaculatus. *Hebr.* 13. *v.* 4.

» donc pas à un Mari de garder la
» fidélité à ſa femme ; il faut encore
» qu'il la traite avec douceur, &
» qu'il la rende honorable, particu-
» lierement dans ſa maiſon. Il ne la
» peut rendre reſpectable dans le
» public, que par ſa ſageſſe & ſa
» bonne réputation ; il ne la peut
» rendre honorable dans ſa maiſon,
» qu'en l'honorant lui-même. Quand
» les enfans & les domeſtiques ſont
» les heureux témoins des égards &
» des honnêtetés qu'il a pour elle,
» les enfans lui ſont ſoumis, & les
» domeſtiques lui obéiſſent. Mais
» quand un Mari eſt aſſez malheu-
» reux pour la mépriſer, ou pour
» la traiter avec rigueur, il fait
» perdre aux enfans le reſpect qu'ils
» devroient avoir, & révolte contre
» elle juſqu'au moindre des domeſ-
» tiques « (*a*). Ces réflexions ſont ſages : l'expérience les confirme ; & l'hiſtoire d'Eliſabeth de la Croix, dont j'ai parlé plus haut, en fournit un déplorable exemple. Tant que

(*a*) Devoirs de la Vie Domeſtique. *Ibid. p.* 45.

ſon Mari la maltraita, elle fut le rebut & la balayure de ſa maiſon.

XI. Du reſpect mutuel naît la bonne intelligence, dont le défaut ruine chez vous les plus grandes fortunes, pendant qu'un heureux concert fait proſpérer chez votre voiſin la fortune la plus médiocre. Au moyen d'un ſage & parfait accord, on fait & on ſuit un plan uniforme pour l'éducation des enfans, le nombre des domeſtiques, le choix de la Société, les bienſéances de l'état, le ſéjour à la campagne, le genre de commerce, &c. La charrue trace un ſillon toujours droit, parceque chacun y met également la main. On ne prend point à gauche, parceque la ſageſſe de l'un arrête à propos le brillant, mais dangereux projet, qu'auroit formé l'ambition de l'autre. Avec cela on vit en paix avec Dieu; on eſt chéri de ſes amis, reſpecté de ſes voiſins, craint de ſes ennemis. Si l'envie murmure, on lui paſſe ce petit plaiſir; c'eſt le ſeul qu'elle puiſſe avoir.

XI. A ces devoirs qui vont d'un

Epoux à l'autre, j'en joins un dernier, qui va d'eux à eux-mêmes, & à ceux qui les environnent. C'eſt du bon exemple que je parle. Mais comme il faudra néceſſairement y revenir, & que d'ailleurs il s'agit-là d'un point preſqu'auſſi décidé par la ſimple raiſon, qu'il l'eſt par l'Ecriture, je me contenterai de dire ici en deux mots, 1°. que le Mari ne doit jamais donner de mauvais exemple à ſa Femme, ni la Femme à ſon Mari. 2°. Qu'ils doivent éviter avec toute l'attention poſſible d'être un ſujet de chûte, ſoit à leurs enfans, ſoit à ceux qui les ſervent. *Malheur*, dit Jeſus-Chriſt, *à quiconque donne du ſcandale.* Mais doublement malheur *à celui qui en donne à quelqu'un de ces petits qui croient en moi. Ce ſeroit un bien pour lui, qu'on lui attachât au col une meule de moulin, & qu'on le jettât au fond de la mer* (*a*).

(*a*) Væ homini illi per quem ſcandalum venit. *Matth.* 18. *v.* 7. Qui autem ſcandaliſaverit unum de puſillis iſtis qui in me credunt, expedit ei ut ſuſpendatur mola aſinaria in collo ejus, &c. *Ibid. v.* 6.

Voila le principe, & voici quelques-unes des principales conſéquences qu'il en faut tirer.

XII. Donc un Mari doit éviter avec ſoin juſqu'à l'ombre d'une parole licencieuſe; s'abſtenir, je ne dis pas de tout blaſphême, de tout jurement exécratoire, de toute imprécation, les honnêtes gens ne connoiſſent point ces horreurs; mais de ces ſortes de ſermens où l'on confirme les plus petites choſes par le Nom de Dieu: comme ſi ce *Nom, qui eſt ſaint & terrible*, devoit jamais ſe prononcer ſans une religieuſe frayeur.

Donc encore il doit toujours parler de la Religion avec un profond reſpect; ſupprimer ces hiſtoires ſcandaleuſes, ces fades plaiſanteries, qui ne peuvent ſervir qu'à répandre ſur elle & ſur ſes Miniſtres un air de ridicule; bannir de ſa maiſon, ou du moins ſouſtraire à des yeux encore néophytes dans la Foi, ces monſtrueux Ouvrages que l'impiété enfante tous les jours; & où en acquérant la ſcience de l'Uni-

vers entier, vous perdriez tout, parceque vous perdriez la seule science qui vous soit nécessaire, celle de votre salut. J'ajoute, qu'il doit éviter de louer beaucoup les Auteurs de ces indignes productions, comme s'il n'y avoit qu'eux qui eussent du style & de l'érudition. Ces éloges, au fond très-peu justes, en portant à l'estime de l'Ecrivain, portent à la lecture du Livre; & c'est un mal pour ceux qui ne sont pas destinés à le combattre. Après tout, disoit l'Apôtre des Indes, *que peut savoir un homme qui ne sait pas Jesus-Christ?* Mais que pourra donc savoir celui qui l'a abjuré, ou *qui ne croit en lui que quand il est malade?*

Donc enfin, un Mari doit observer fidelement les Loix de Dieu & de son Eglise : assister, autant qu'il le peut, aux Offices publics; ne se dispenser de l'abstinence & des jeûnes, que quand ses infirmités l'y contraignent; ne point rougir de déclarer devant ses domestiques, que s'il n'observe pas le précepte,

ce n'eſt que parcequ'il ne peut l'obſerver, les féliciter du bonheur qu'ils ont de le remplir, & par-là d'expier leurs péchés : en un mot ſe comporter ſi bien vis-à-vis d'eux & de toute ſa maiſon, qu'on apperçoive en lui un homme pénétré de cette riche & féconde ſentence de ſaint Paul (*a*) : *Que tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de pur, tout ce qu'il y a de juſte, tout ce qu'il y a de ſaint, tout ce qu'il y a de capable de nourrir la concorde, tout ce qui eſt d'édification, de vertu, & de bonne odeur dans la conduite, ſoit l'objet de vos penſées*, & par conſéquent le ſujet de vos entretiens : & comptez alors que *le Dieu de paix ſera avec vous.*

XIII. Tout ce que je viens de dire du Mari, eſt très-bon pour la Femme, & lui convient encore mieux; puiſque l'irréligion & la li-

(*a*) Quæcumque vera, quæcumque pudica, quæcumque juſta, quæcumque ſancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, ſi qua virtus, ſi qua laus diſciplinæ, hæc cogitate... Et Deus pacis erit vobiſcum. *Philip.* 4. v. 8. & 9.

berté des penſées auroient en elle un caractere particulier d'indécence. Mais elle a en outre, relativement au bon exemple, des obligations qui lui ſont propres. Sans donner dans aucun de ces vices groſſiers qui déshonorent devant les hommes, une Femme peut ſe perdre devant Dieu par le mauvais emploi du temps; par l'amour exceſſif des cercles, du jeu, des ſpectacles; par un certain air de parures, de mondanité, d'immodeſtie.

XIV. Le temps eſt, après la vie, le premier bien que Dieu accorde à l'homme dans l'ordre de la nature. L'éternité dépend du temps & de l'uſage que nous en faiſons. Otez le temps, il n'y a ni mérite ni récompenſe. Avec le temps & le bon emploi du temps, vous êtes ſûr de l'un & de l'autre. Mais ſa perte ſeule peut vous damner. Ce ne fut pas pour l'avoir conſacré au mal; ce fut pour ne l'avoir pas bien employé, que le ſerviteur inutile fut jetté ſans compaſſion dans les ténébres extérieures.

XV. Sur ces principes, dont je ne dis ici qu'un mot, parcequ'ils reviendront plus bas, que penſer de cette multitude de Femmes indolentes, chez qui il n'eſt jamais jour, que lorſqu'il eſt dix ou onze heures chez tous les autres ; qui après une courte priere & de longues plaintes ſur les déſordres que leur vigilance auroit arrêtés, donnent le reſte de la matinée à ſuppléer par emprunt aux graces que la nature leur a refuſées ; qui à la ſuite d'un repas qu'on auroit honte de commencer & de finir d'une maniere Chrétienne, paſſent une grande partie de la ſoirée à recevoir & à faire des viſites, ſe délaſſent par un jeu fatiguant d'un travail qu'elles n'ont point fait ; & reviennent ſe conſoler à la maiſon de la perte de leur argent, en immolant à leur colere, Mari, Enfans, Domeſtiques? Quel exemple pour toute une famille ! & faut-il après cela être bien ſurpris de trouver tant de grandes Maiſons où le Chriſtianiſme paroît être inconnu, où de jeunes filles ſont enivrées du

monde avant que de ſavoir ce que c'eſt que le monde; où les Femmes de Chambre ſemblent annoncer par leurs manieres libres la coquetterie de leurs Maîtreſſes. Graces à Dieu, le ſiécle, tout ſiécle qu'il eſt, nous fournit encore des exemples plus conſolants. Nous y connoiſſons, & d'autres y connoiſſent comme nous, des Dames qui, pour aſſurer à Dieu un temps qu'elles ne pourroient retrouver dans tout le cours de la journée, ſe levent chaque jour avant leurs Domeſtiques; & ne manquent jamais de faire au Seigneur ce ſacrifice du matin que l'Ecriture a ſi ſouvent recommandé. Si le nombre en eſt petit, c'eſt que le nombre de ceux qui ſavent efficacement que le Royaume des Cieux ſe prend d'aſſaut, ne fut jamais bien grand.

XVI. S'il en eſt ainſi, me direz-vous, il n'y a d'autre parti à prendre que celui du Cloître, ou d'une retraite équivalente : & malheur au ménage le mieux aſſorti.

Permettez-moi de vous le dire : vous n'êtes pas les premiers que cette

difficulté ait frappés. Quand le Fils de Dieu rappella le mariage à ſa premiere inſtitution, les Apôtres effrayés s'écrierent, que dans ce nouvel ordre des choſes il n'étoit donc gueres expédient de ſe marier (*a*). Et il faut qu'en effet le lien conjugal ait bien des devoirs & bien des dangers, puiſque Jeſus-Chriſt ſe contente de leur répondre à peu près comme il fit dans une autre occaſion, que ce qui eſt impoſſible à la foibleſſe de l'homme, eſt poſſible à Dieu. Mais pour vous ſoulager, pour diminuer un peu le poids qui vous accable, je vous prie de faire avec moi quelques obſervations.

XVII. La premiere, que ce n'eſt pas dans le mariage ſeul, mais dans tous les états, que la vie d'un Chrétien eſt une vie de ſacrifice & d'abnégation. Par-tout il y a des croix à porter. Le Solitaire en trouve juſques dans les antres de la Thé-

(*a*) Dicunt ei Diſcipuli ejus: Si ità eſt cauſa hominis cum uxore, non expedit nubere. *Matth.* 19. *v.* 10.

baïde:

baïde : celles du Cloître ne ſont plus douces, que parcequ'elles ſont plus volontaires. Dès qu'elles ceſſent de l'être, elles ne ſe bornent pas à l'amertume, elles vont au déſeſpoir.

XVIII. La ſeconde, que le Mariage eſt dans l'ordre de Dieu ; qu'il faut qu'il y en ait, parcequ'il faut qu'il y ait dans le monde des perſonnes qui y donnent des plus grands, des plus pénibles exemples ; & qui prouvent par des faits ſenſibles, qu'on peut ſe ſauver dans toutes les conditions.

XIX. La troiſiéme, que, quoi qu'en penſent les eſprits ſuperficiels, il n'eſt point de Mariages plus unis, plus doux, plus conſolans, que ceux où l'Eſprit de Dieu domine, & où ſa Loi ſainte eſt l'invariable régle des Epoux. C'eſt ſe faire une très-fauſſe idée de la vertu, que de la regarder comme dure, comme toujours ridée, & preſque intraitable. Sévere pour elle-même, elle dépenſe pour le Prochain les égards qu'elle ſe retranche. Plus elle eſt parfaite, plus elle eſt indulgente. Elle garde les bienſéances. Elle connoît un doux & modeſte enjouement. Son commerce n'a point

d'amertume (*a*). Il porte par-tout la paix, & l'inſinue dans les cœurs les plus ulcerés. Elle raiſonne juſte, parcequ'elle ne raiſonne que d'après la Vérité. Elle donne de bons conſeils, parcequ'elle ne parle qu'après avoir conſulté celui qui eſt la lumiere. Elle donne à ſes réprimandes un tour qui les rend agréables, délicieuſes, & qui fait dire encore aujourd'hui, que les bleſſures d'une main amie valent beaucoup mieux que les careſſes d'un main qui flatte & qui trompe (*b*). En un mot, quelque forme qu'elle prenne, elle eſt toujours aimable ; & tout cœur qui n'eſt point gâté, ne ſe conſole en la quittant, que dans l'eſpérance de la retrouver. Ce portrait n'eſt point d'idée ; & quoique le Saint-Eſprit, qui dans la diſtribution de ſes Dons n'a d'autres loix que celles qu'il veut bien s'impoſer, aſſortiſſe aſſez ſouvent ſa grace au tempérament de ceux qui la reçoivent, il eſt sûr, qu'à parler moralement, on trouve toujours de la dou-

(*a*) Non enim habet amaritudinem converſatio illius, &c. *Sap.* 8. *v.* 16.

(*b*) Meliora ſunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oſcula odientis. *Prov.* 27. *v.* 6.

cœur, de l'agrément, où l'on trouve de la vertu. Pour s'en convaincre, il ne faudroit qu'un coup d'œil ſur la vie de l'illuſtre François de Salles. Un Saint qui ſans lui eût été en ce genre le premier homme de ſon ſiécle, ne pouvoit, en le quittant, s'empêcher de s'écrier : *Il faut, mon Dieu, que votre douceur ſoit grande, puiſque M. de Genêve, qui ne tient la ſienne que de vous, en eſt ſi bien partagé !* Qu'on ne regarde donc point la vertu comme un meuble incommode. Il n'y a qu'elle qui puiſſe ſanctifier les différens états de la vie, & les rendre heureux en les ſanctifiant. *Beaucoup de filles ont amaſſé des richeſſes*, & à l'aide de leurs graces & de leur beauté elles ſe ſont promis de ſuperbes établiſſemens. *Une Femme* de vertu, *& qui craignoit Dieu, les a toutes ſurpaſſées. Ses enfans ſe ſont levés* par reſpect devant elle, *& ont publié ſon bonheur*, & celui qu'ils avoient d'être nés d'elle. *Son Mari lui a donné de* juſtes *éloges ;* & il a rendu graces au Ciel du don précieux qu'il lui avoit fait (*a*).

(*a*) Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu ſupergreſſa es univerſas... Mulier timens Dominum ipſa laudabitur, &c. *Prov.* 31.

*Priere d'un Mari en actions de grace.*

JE connois, ô mon Dieu, une partie des devoirs de mon état. La vertueuſe Epouſe à laquelle vous m'avez lié, m'en inſtruit beaucoup plus par ſon exemple, que par ſes paroles. Je vous rends graces de me l'avoir donnée dans votre miſéricorde. Faites, Seigneur, que je profite des leçons qu'elle me fait, même par ſon ſilence. Détruiſez dans mon cœur toute affection dont vous ne ſeriez ni le principe ni la fin. Donnez-moi pour la compagne de ma deſtinée quelque étincelle de cet amour que vous avez eu pour l'Egliſe votre Epouſe, & qui doit être le modele du mien. Que je reſpecte toujours ſa perſonne & ſa vertu. Que je continue à vivre avec elle dans cette heureuſe & ſainte intelligence qui juſqu'ici a été pour moi une ſource de paix & de bénédictions. Que je ne ſois jamais, ni pour elle, ni pour mes enfans, ni pour qui que ce ſoit au monde, un ſujet de chute & de ſcandale. Je reconnois en votre préſence, ô mon

Dieu, que je dois à ſa douceur, à la ſageſſe de ſes conſeils, & plus encore à ſes prieres, le deſir que j'ai d'être à vous. Conſervez-la à un Mari dont elle fait la conſolation; aux Pauvres dont elle eſt la mere, à l'Egliſe qu'elle édifie. Retranchez de mes jours pour prolonger les ſiens. J'ai tout lieu de compter ſur ſa perſévérance dans le bien : j'ai tout lieu de trembler ſur ma propre fragilité. Puiſſe-t-elle me fermer les yeux, & vous ſervir d'inſtrument pour me conduire à cet heureux ſéjour où une nouvelle alliance conſommera tous vos Elus dans l'unité (*a*)!

---

*Priere de ſoumiſſion pour une Femme.*

JE viens à vous, Seigneur, comme au Pere des miſéricordes, comme à celui qui veut bien eſſuyer les larmes qu'on répand dans ſon ſein. Hélas! je me ſuis adreſſée à toutes les créatures; mais je n'ai trouvé dans les hommes que

---

(*a*) Joan. 17. v. 23. *Ut ſint conſummati in unum*; c'eſt-à-dire, unis avec Dieu le Pere, avec Jeſus-Chriſt, & les uns avec les autres, par une parfaite & invariable charité.

ces *Conſolateurs onéreux* dont ſe plaignoit le ſaint homme Job. Ils ont aigri ma plaie, au lieu de l'adoucir. Leurs différens conſeils n'ont ſervi qu'à redoubler mes maux. Un déluge de peines m'inonde aujourd'hui (*a*). Avilie, dégradée, je ſuis le rebut de mon Epoux, le jouet de mes propres Enfans, la fable de mes Domeſtiques. Je conviens, ô mon Dieu; que je l'ai trop mérité. Quand il s'eſt agi de mon établiſſement, j'aurois dû commencer par m'adreſſer à vous; & vous êtes le ſeul que je n'ai point conſulté. Laſſe d'un prétendu eſclavage dans la maiſon paternelle, livrée à une paſſion naiſſante, enivrée d'un beau nom & d'une fortune brillante, je n'ai vu que des fleurs dans l'alliance que j'ambitionnois, & je n'y ai pas même ſoupçonné des épines. Ces fleurs trompeuſes ont moins duré que celles du Printemps. Les épines ſubſiſtent, & deviennent chaque jour plus dures & plus piquantes. Etoit-ce donc-là ce que m'avoit promis celui à qui j'ai joint

(*a*) Inundaverunt aquæ ſuper caput meum; &c. *Thren.* 3. *v.* 54.

ma deſtinée ? Le dirai-je dans l'excès de mon amertume ? étoit-ce-là, juſte Dieu, ce que vous me réſerviez ? Mais, Seigneur, vos jugemens ſont toujours juſtes, & je ne penſe point à m'en plaindre. C'eſt vous qui me frappez : je ne m'oppoſerai point à l'arrêt de votre vengeance (*a*). Ce qui me touche, c'eſt qu'on ne peut m'outrager, ſans violer votre Loi, & vous outrager vous-même. Que deviendroit celui qui cauſe mes peines, ſi dans ce moment même vous le citiez à votre jugement ? Depuis qu'inſtruite par mes malheurs, je penſe plus ſérieuſement à mon ſalut, je ſens tout le prix du bien. Changez ſon cœur, & ne le rappellez à moi que pour le conduire à vous. Non, je ne ceſſerai jamais de vous demander ſa converſion. Ne permettez pas que cet Epoux de ſang (*b*) & de larmes périſſe. Il me ſemble que je ſerois moins heureuſe dans le Ciel,

(*a*) Non aperui os meum, quoniam tu feciſti. *Pſalm.* 38. *v.* 13. Et hæc mihi ſit conſolatio, ut affligens me dolore, non parcat, nec contradicam ſermonibus ſancti. *Job.* 6. *v.* 10.

(*b*) Sponſus ſanguinum tu mihi es. *Exod.* 4. *v.* 25.

ſi j'y étois ſans lui. Dieu de bonté & de clémence, vous qui vous plaiſez à tirer du précipice ceux qui y ſont tombés, écoutez ma voix, & ne dédaignez pas mes ſanglots: je n'ai que trop verſé de larmes de retour ſur moi-même: je n'en veux déſormais verſer que pour vos intérêts.

## §. II.

### *Devoirs par rapport aux Enfans.*

LES Enfans ſont un préſent de Dieu, & l'Ecriture les regarde comme un fruit précieux de la bénédiction du Ciel. Mais plus ce préſent eſt conſidérable, plus il demande d'attention & de ſoins. Il faut veiller ſur lui, 1°. dans ſon enfance; 2°. quand ſa raiſon commence à ſe développer; 3°. lorſqu'il entre dans l'âge des paſſions; 4°. quand il eſt ſur le point de prendre un parti; 5°. il faut même y veiller encore, autant qu'il eſt poſſible, quand ce parti eſt déjà pris.

I. Un Enfant demande des ſoins dès le moment de ſa conception. Une fem-

me qui, ſans penſer à ſon état, ſe charge de fardeaux exceſſifs, qui court, qui danſe, qui ſe ſerre à l'ordinaire, eſt très-coupable devant Dieu. On en voit tous les jours qui font des fauſſes couches ; on en voit cependant très-peu qui s'imputent ce malheur, quoique pluſieurs aient bien des reproches à ſe faire de ce côté-là. Quand il ne ſeroit queſtion que de la perte du corps, ce ſeroit toujours un grand mal. Mais il s'agit d'un tout autre inconvénient. *Nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau & du Saint-Eſprit.* Une femme un peu Chrétienne ne peut ſe conſoler, quand elle penſe qu'elle eſt mere d'un fils qui ne verra jamais Dieu. Comment ſe conſolera celle qui aura toute ſa vie à ſe reprocher que ce malheur n'eſt arrivé que par ſa faute ?

II. Un Enfant demande des ſoins dès le moment de ſa naiſſance. On veille à ce qu'il ſoit baptiſé ſans délai, & c'eſt un très-grand bien ; mais on ne veille point aſſez à ne lui procurer que des Parrains & des Marraines qui puiſſent, au défaut de ſes parens, lui donner une ſainte & pieuſe édu-

cation. La cupidité n'a égard qu'aux préſens actuels, & à l'eſpérance de ceux qui pourront venir dans la ſuite. La Religion n'eſt comptée pour rien ; & une Femme ſans mœurs, qui ſemble aujourd'hui pouvoir tout, parcequ'elle eſt l'idole de la faveur, eſt préférée à une autre qui ne la ſurpaſſe qu'en vertu.

Je ne dis rien de la coutume de ne nourrir ſes enfants que d'un lait étranger, & dont le fils & la mere ſont ſouvent la victime. L'uſage contraire étoit bon du temps des anciens Patriarches, dont les femmes ſimples s'imaginoient bonnement que ce n'étoit pas en pure perte que la nature leur avoit donné du lait. Aujourd'hui les choſes ont changé de face, & la témérité même n'oſeroit s'oppoſer au torrent. Laiſſons-le donc couler en paix. Le bon air & la mode ſont des argumens que la raiſon ſeule ne peut réfoudre.

III. Un enfant demande des ſoins quand ſon eſprit commence à ſe développer ; & ce développement, qui a des nuances fort inégales, doit être la régle & la meſure des ſoins qu'il en faut prendre. La premiere attention qu'on doit avoir, eſt de former les enfans à la con-

noiſſance & à l'amour de Dieu. Dans les maiſons d'une certaine condition on a coutume de s'en repoſer ſur les Gouvernantes. Le mal ne ſeroit pas grand, ſi elles étoient elles-mêmes bien inſtruites, & ſolidement vertueuſes : mais comme il ne s'en trouve que trop dont le cœur eſt tout-à-fait mercenaire, qui ne ſervent qu'à l'œil, & qui croient qu'on n'a rien à leur reprocher quand leurs Eleves ſont propres & dans une juſte décence, les meres à qui le ſoin du bas âge eſt particulierement dévolu, doivent y veiller par elles-mêmes. Les leçons d'une mere, qui pour l'ordinaire a plus d'élévation d'eſprit, & toujours plus de tendreſſe, ſont écoutées avec plus d'attention, & ſuivies avec plus de docilité. Au reſte, il ne s'agit d'abord que de leur faire bien concevoir qu'il y a un Dieu ; que ce Dieu eſt préſent par-tout ; qu'il voit nos penſées les plus ſecrettes ; que quoiqu'il n'ait beſoin ni de nous, ni de notre amour, il nous a cependant fait une loi de l'aimer ; qu'il reçoit ſurtout avec plaiſir les prémices d'un jeune cœur ; qu'il bénit ceux qui l'aiment, mais qu'il s'éloigne de ceux qui l'offenſent ; qu'il

ne peut ſouffrir ceux qui mentent, qui ſont déſobéiſſans, qui ont de l'orgueil, du mépris pour les Pauvres, &c. Avec le temps vous irez plus loin : vous ouvrirez d'un côté l'enfer, & tous ſes feux ; de l'autre le Paradis, & le torrent de joie dont les Elus y ſont enivrés. Vous tempérerez la crainte par l'amour, vous ſoutiendrez l'amour par la crainte ; mais duſſiez-vous encourir l'indignation des eſprits forts, vous tâcherez d'inſpirer de bonne-heure, & la dévotion à la très-ſainte Vierge, & la reſpectueuſe confiance que nous devons tous avoir en ce bienheureux Eſprit qui veille à notre garde, &c.

A ces premieres notions on joindra peu-à-peu, & par degrés, une explication ſuivie des Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, du Symbole, des Sacremens. On diſpoſera à la Confeſſion. On inſpirera une juſte douleur du péché, & une pleine confiance en la divine miſéricorde. Le Couvent, ou des inſtructions plus fortes, préparent à la premiere Communion.

IV. En ne parlant que de choſes relatives à la piété, je ne prétends pas exclure celles qui tendent à orner l'eſ-

prit d'une jeune perſonne. Il faut qu'elle ait une connoiſſance raiſonnable de l'Hiſtoire ſainte, & de celle de ſon Pays. On y joindra, à proportion de ſa mémoire & de ſa capacité, l'Hiſtoire Romaine, & celles des Peuples qui ont fait plus de bruit ſur la terre. Tout cela doit être précédé d'une teinture de Géographie, & s'il étoit poſſible d'un peu de Chronologie. Sans cela les événemens ſe confondent, & n'ont dans l'imagination ni ordre, ni ſuite pour le temps & pour le lieu.

Si j'en étois cru, toutes ces études, à l'exception de celles qui regardent la Religion, ne ſeroient guères que dans des Abregés. Outre que la qualité de *ſavante* eſt plus dangereuſe, qu'elle n'eſt utile à une fille, même de condition, elle aura un jour tant de choſes à ſavoir & à faire, que les lectures non néceſſaires doivent plutôt lui ſervir de délaſſement, que d'occupation. On a même ſouvent remarqué que les hiſtoires générales, à moins qu'on n'en faſſe une étude ſérieuſe, ne ſe retiennent preſque point. Tant de Rois, d'Empereurs, de Conſuls, de Généraux; tant de Batailles, tant

de Villes prises ou délivrées, de marches & de contre-marches; tant de Pontifes, d'Evêques, de Conciles; en un mot tant de faits disparates, & qui quelquefois dans une heure vous mènent de l'Asie en Europe, & de l'Europe en Afrique, ne donnent à l'esprit qu'une satisfaction momentanée. La lecture du lendemain en efface l'idée, & à l'exception de certains événemens qui frappent davantage, il n'en reste presque rien dans la mémoire. Il n'en est pas ainsi à beaucoup près des Histoires particulieres. Comme elles vous fixent à un Héros, que vos yeux ne perdent de vue que par de courtes épisodes, elles font une sensation plus nourrie: & je mets en fait qu'une personne qui aura lu deux fois, ou la vie de Théodose par M. Fléchier, ou celle du grand Turenne par M. de Ramsay, en retiendra plus de pages, qu'elle n'aura retenu de lignes de toute Histoire générale.

V. Mais quelque parti que prenne une mere pour l'éducation de sa fille, elle doit toujours avoir un soin infini de ne lui souffrir aucun Livre qui puisse altérer la pureté de sa foi, ou l'affoi-

blir dans ſa religion. Qu'elles croient l'une & l'autre comme la derniere femme de leur village, c'eſt tout ce qu'il leur faut. Ainſi croyoit l'illuſtre ſainte Thereſe, & cette ſimplicité apparente ne l'empêcha pas d'être un des plus beaux génies de ſon ſiécle. Au fond, tout ce qui eſt au-delà, n'a jamais donné un grain d'humilité. Et cependant l'humilité eſt une vertu ſans laquelle on peut bien avoir de l'éclat & faire du bruit, mais ſans laquelle on ne peut ſe ſauver.

S'il faut ſouſtraire à une jeune perſonne les Livres qui pourroient troubler ſa foi, & la jetter dans des diſcuſſions dont elle n'a point beſoin, il ne faut pas moins lui interdire la lecture des Romans. Non-ſeulement ils n'apprennent rien de vrai, rien de ſolide; mais ils inſpirent l'envie de plaire, d'être aimée, de faire des conquêtes, & ſouvent d'en être la premiere victime. Quand votre fille en gagnant des cœurs ne feroit que corrompre le ſien devant celui qui en eſt l'intime Scrutateur, ne ſeroit-ce pas toujours un grand mal ? Et ce mal dont tant d'autres dans le même cas ont été at-

teintes, ſur quoi vous raſſurerez-vous pour croire que votre fille ſaura bien s'en garantir ? Hélas ! ſi vous jugiez d'elle par vos premieres années, peut-être n'auriez-vous pas lieu d'être bien tranquille.

Comme ces motifs, qui ne ſont tirés que de l'intérêt ſpirituel, pourroient ne vous toucher que foiblement, je vais y en ajouter un qui ſera pris de votre intérêt temporel : le grand homme qui le fournit, connoiſſoit le monde, & dans le point même dont il s'agit, il eſt moins recuſable qu'un autre. » Les Filles qui ont de l'eſprit, *dit* » *M. de Fenelon* (*a*), s'érigent ſouvent » en précieuſes, & liſent tous les Livres » qui peuvent nourrir leur vanité. Elles » ſe paſſionnent pour des Romans, pour » des Comédies, pour des récits d'a- » ventures chimériques, où l'amour » profane eſt mêlé : elles ſe rendent » l'eprit viſionnaire en s'accoutumant » au langage magnifique des héros de » Romans : elles ſe gâtent même par- » là pour le monde. Car tous ces beaux

(*a*) Education des Filles, *chap.* 2.

» ſentimens en l'air, toutes ces paſſions » généreuſes, toutes ces aventures, que » l'Auteur du Roman a inventées pour » le plaiſir, n'ont aucun rapport avec » les vrais motifs qui ſont agir dans le » le monde, & qui décident des af- » faires. *Et encore* : Une pauvre fille » pleine du tendre & merveilleux » qui l'ont charmée dans ſes lectures, » eſt étonnée de ne trouver point dans » le monde de vrais perſonnages qui » reſſemblent à ces héros. Elle vou- » droit vivre comme ces Princeſſes » imaginaires qui ſont dans les Ro- » mans, toujours charmantes, tou- » jours adorées, toujours au-deſſus de » tous leurs beſoins. Quel dégoût pour » elle de deſcendre de l'Héroïſme juſ- » qu'au plus bas détail du ménage ! «

Une mere raiſonnable profitera de ces leçons ; mais je ne me laſſe point de le dire, elle ne ſera raiſonnable qu'autant qu'elle ſera Chrétienne. Sans cela elle fera apprendre à grands frais, & apprendra elle-même à ſes filles tout ce qui pourra les perdre, & jamais ou preſque jamais rien de ce qui pourroit les ſanctifier. *Je connois une mere qui dit vingt fois le jour à ſa fille : Tenez-*

*vous droite ;* elle le lui crie d'une chambre à l'autre ; & c'eſt par-là que commencent toutes ſes Lettres. Mais *elle ne lui a pas encore dit une ſeule fois : Soyez modeſte*, ou *donnez votre cœur à Dieu* (*a*). Auſſi a-t-elle lieu d'être contente, & de s'applaudir de ſes ſuccès. *Si elle n'a pas inculqué* à ſa fille *de grandes, de précieuſes maximes, elle lui a du moins appris à ſe préſenter avec grace, à figurer dans un cercle, à médire avec eſprit.* Bien-tôt *elle aura une teinture de tous les arts agréables & dangereux : elle ſaura par cœur tous les titres des Livres frivoles : & ſon éducation ſera cenſée faite, lorſqu'elle ſera parfaitement inſtruite dans l'art de ſe perdre & de perdre les autres.* Meres homicides : Tyr & Sidon ſeront-elles jugées plus rigoureuſement que vous ? » Peres & Meres, dit un Auteur moderne, vous qui avez tant de ſoin de donner à vos enfans des Maîtres pour leur apprendre l'art ſouvent funeſte de plaire au monde, que ne leur procurez-vous les leçons ſalutaires de ceux qui peuvent leur enſeigner la ſcience du ſalut « ?

(*a*) Voyez l'Eſſai ſur les Mœurs, (par M. Soret.) §. 1. pag. 15. ce que j'y ajoute, n'eſt point imaginé.

VI. L'éducation des garçons demande encore plus de ſoins, parcequ'ils ſont d'une toute autre conſéquence pour l'Etat, & qu'ils y doivent occuper de plus grands emplois. En jettant les yeux ſur la République, on voit que toutes les Places ſont remplies, & que cependant il y en a une infinité de vacantes. D'où vient ce malheur? Je ne dirai pas que c'eſt toujours du défaut d'une bonne & ſainte éducation. Il y a beaucoup d'apparence que celle d'Iſaac & d'Eſaü avoit été ſemblable; & que l'Enfant prodigue n'avoit pas été moins bien élevé que ſon frere. Mais je puis dire qu'il y a bien des gens qui ne valent rien toute leur vie, que parcequ'ils ont été fort mal élevés. J'ajouterai même que ce malheur ne vient pas toujours de ce que leurs parens ont mal-à-propos épargné la dépenſe d'une juſte éducation, mais ſouvent de ce qu'ils n'ont pas veillé à ce que cette dépenſe fût bien employée. Dans un moment on ſaiſira ma penſée.

VII. A l'âge de ſept ou huit ans on donne un Précepteur à un enfant de condition ou de fortune. On a ſoin

de s'informer de ſa capacité, qui pour lors pourroit ſans riſque être très-médiocre : mais rarement on s'informe de ſa religion & de ſes mœurs ; ce ſont cependant-là des piéces eſſentielles. S'il ne croit rien, & qu'il ait le malheur d'être un bel eſprit du temps, il ſauvera les apparences devant ſa famille ; car ces Meſſieurs toujours complaiſans pour la ſociété, ſavent être en public tout ce qu'on veut. Mais en particulier il gâtera inſenſiblement l'eſprit de ſon Diſciple, pour peu qu'il y trouve d'ouverture. Il lui lira avec emphaſe ce qu'il y a de plus mauvais dans ***. L'endroit le plus impie ſera préciſément celui où il lui fera appercevoir plus de feu, plus de beauté. Il le fera rire en ſecret d'une mere pieuſe qui croit que c'eſt Dieu qui tonne, & qu'il s'amuſe à régler l'Univers. Il le menera à la Meſſe, parcequ'il le faut, & qu'une avantageuſe hypocriſie ne coûte rien à un Déiſte. Il le menera même au Sermon, parceque que ſes Parens l'exigeront de lui. Mais pendant l'auguſte Sacrifice il lui fera lire les Contes de la Fontaine, s'il le peut ſans conſéquence ; & de retour à la maiſon, il com-

battra avec un air de ſuffiſance qui lui tiendra lieu de preuves à l'égard d'un enfant, & le Prédicateur & les ſaintes maximes qu'il aura débitées. Formé de ſi bonne-heure à une telle école, ſon Eleve, ſur-tout s'il croit avoir de l'eſprit, & que réellement il en ait peu, ne reviendra jamais. Un vers ſatyrique, une épigramme, une plaiſanterie lui paroîtra une démonſtration complette: la réſurrection d'un mort ne le rappelleroit pas. Son indigne oracle l'a dit, & l'oracle des Chrétiens l'avoit dit avant lui (*a*). On croira que je ne combats ici qu'une chimere; on ſe trompera. Si la charité ne m'arrêtoit, je ferois voir que je parle preuve en main. Il eſt vrai que ceux que j'ai en vue, ſont très-mépriſés & très-dignes de l'être; mais il eſt vrai auſſi qu'ils s'eſtiment beaucoup, & qu'ils trouvent dans leur ſecte des gens qui ſont ſemblant de les eſtimer.

Il ne ſuffit pas à un Précepteur de croire, il faut encore qu'il ait des mœurs très-pures. On en trouve aſſez

(*a*) Neque ſi quis ex mortuis reſurrexerit, credent. *Luc.* 16. *v.* 31.

communément chez ceux qui ſont dans les Ordres ſacrés : on n'en trouve pas toujours chez les Séculiers, quoiqu'il y en ait parmi ceux-ci qui en ce genre, comme en tout autre, ſoient capables de faire des leçons à ceux-là. Si le Précepteur de vos enfans eſt modeſte, ſage, retenu ; s'il eſt l'Ange de paix dans les diviſions domeſtiques ; ſi à votre ſollicitation, ou de ſon propre mouvement, il partage ſon temps entre l'éducation de ſon Eleve, & l'inſtruction des Pauvres ou des Serviteurs, comptez que vous avez un tréſor, & qu'il fera paſſer dans l'ame de votre fils la ſageſſe avec la ſcience. Il s'étudiera d'abord à gagner ſa confiance & ſon affection. Il lui fera ſentir ſes petits écarts ſans trop l'humilier. Il lui fera voir dans le lointain ſes devoirs futurs, & les vertus qu'il doit poſſéder pour les bien remplir. Eût-il affaire à un petit tyran, ou au fils d'un tyran, il ſaura, comme le Diſciple de Socrate, adoucir ſes mœurs, & dans quelques années il vous donnera un homme qui vaudra mieux que ſon pere.

Mais ſi ce prétendu Mentor eſt vo-

lage, dissipé, trop lié avec les femmes qui vous servent, & qu'il croie que tout est fait, quand il a fait son Ecolier le premier de sa classe, il faut d'abord lui donner par vous-même ou par d'autres de salutaires avis, & le congédier honnêtement, s'il n'en profite pas. Il pourroit vous donner un savant, dont vous vous passerez bien : il ne vous donneroit pas l'homme vertueux, qui vous est nécessaire. Le plus grand mal qui pût arriver à son Eleve, ce seroit de lui ressembler. En général, ayez soin que le Maître de votre enfant ait plutôt un esprit bien fait, qu'un esprit sublime ; plutôt des mœurs, que de l'érudition. Qu'il se familiarise avec dignité, parceque rien n'est plus contraire à la bonne éducation, que le pédantisme & le sérieux affecté. Qu'il ait soin de se retrécir, de s'abaisser plutôt devant son Disciple, que de s'élever, & qu'il soit bien persuadé que l'un lui coûtera plus que l'autre.

Mais pour qu'un homme de bien puisse être solidement utile à son Ecolier, il faut qu'il soit honoré dans la maison ; & il ne le sera de personne, s'il ne l'est pas des Maîtres. *Un Pere*

*qui traite le Précepteur de ſon fils comme ſon cocher, paroît ne faire pas plus de cas de ſes enfans que de ſes chevaux.* C'eſt la réflexion d'un Auteur qui eſt né pour en faire de judicieuſes (*a*). *Sais-tu bien*, ajoute-t-il vivement, *que cet homme que tu mets au rang de tes valets, à qui tu fais eſſuyer tant de boutades & de hauteurs, s'il vient à bout d'inſpirer à ſon Eleve une ſeule vertu, vaut mieux que toi, tes dignités, & tes ayeux?*

VIII. Il ſe préſente ici une queſtion qui vaudroit bien la peine d'être examinée, mais dont l'examen demanderoit plus de lumieres que je n'en ai. Il s'agit de ſavoir s'il vaut mieux faire élever un enfant à la maiſon, que de l'envoyer au College, au moins d'auſſi bonne-heure qu'on a coutume de le faire? Il ſemble que le préjugé, qui en ce genre doit être d'un aſſez grand poids, décide pour les Colleges; & il eſt sûr qu'ils ont des avantages capables de faire impreſſion. Il y regne une émulation très-propre à faire germer, &, ſi je l'oſe dire, à dégourdir les talens. On a honte de ſe voir à la

(*a*) Eſſai ſur les Mœurs, *pag.* 19.

queue

queue du troupeau; on s'efforce, on s'évertue pour monter à une place ſupérieure. Le bien de chaque Particulier devient un bien public, dont le Régent même profite quelquefois, & que chaque Eleve peut s'approprier. Or il eſt aiſé de voir que cette émulation, ou ne ſe trouve point, ou ne ſe trouve que d'une maniere très-imparfaite dans l'éducation domeſtique. D'ailleurs, un enfant eſt preſque toujours gâté à la maiſon. Un petit mal de tête imaginaire donne de mortelles alarmes à une mere qui n'a que lui. On le fait, & il ſe fait lui-même à la molleſſe. On lui retranche juſqu'à l'air, de peur qu'il n'ait trop chaud en été, & trop froid en hiver. En un mot, à force de ménagemens on le rend ſi foible, ſi languiſſant, qu'il fait pitié. La vie du College eſt bien différente. On n'y mange qu'à des heures réglées, & la nourriture y eſt frugale. On s'y leve matin, & peu à peu on ſe forme à une vie dure, dont on ſe trouve bien tout le reſte de ſes jours. On n'y impoſe point, ou du moins on n'y impoſe pas long-temps, par des maladies de commande. Enfin, & c'eſt un dernier motif, il eſt sûr qu'on

fait quelquefois dans les Colleges de précieuſes connoiſſances ; & que de temps en temps on y jette, par une juſte complaiſance, les fondemens d'une fortune à laquelle on n'auroit pu prétendre.

Malgré ces raiſons, qui ont leur ſolidité, il y a des gens de mérite qui préferent l'éducation domeſtique à celle du College. Ils poſent pour principe, que les mœurs ſont la partie eſſentielle d'un jeune homme; qu'il n'y a ni ſcience, ni talens qui puiſſent compenſer la perte de ſon innocence ; qu'il ne faut qu'un Ecolier corrompu pour en corrompre beaucoup d'autres; que dans un grand nombre il s'en trouve toujours quelques-uns de ce genre, qui échappent à la vigilance des Préfets & des Régens ; que le Précepteur qui ſuit un enfant dans un College, le veille ſouvent moins, parcequ'il eſt ſouvent moins veillé lui-même ; qu'après tout il vaudroit mieux qu'il mît trois ans à apprendre ce que d'autres apprennent en deux, que de contracter des habitudes dont il ne reviendra peut-être jamais ; qu'au reſte il ſe trouve des enfans qui, formés à la maiſon, & ſans autre ému-

lation que celle que peut donner un Pere vertueux ou un Maître bien entendu, en ſavent plus à dix ans, que vingt Penſionnaires n'en ſavent à quinze; & que pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir les premieres pages de la Vie du célebre Jerôme Bignon (*a*). Ils ajoutent que rien n'empêche de mettre un jeune homme dans un College pour *les hautes ſciences*, quand il eſt aſſez affermi dans le bien pour n'avoir plus rien à craindre de la ſéduction.

Voilà en ſubſtance les raiſons du pour & du contre : c'eſt à un Pere Chrétien à les balancer. Le Saint-Eſprit ne manquera pas de lui en ſuggérer de plus fortes, s'il a ſoin de le conſulter. Il ſemble que les dernieres avoient fait impreſſion ſur le fameux Jacques-Auguſte de Thou, dont on ne pourroit mépriſer le ſuffrage. Voici ce qu'en rapporte l'Auteur des Mémoires qui

(*a*) Le jeune Bignon fut preſque dès l'enfance l'étonnement de ceux qui eurent occaſion de le voir. A l'âge de dix ans il fut admiré de Nicolas le Fevre, qu'Henri IV. avoit donné pour Précepteur au Prince de Condé. L'année ſuivante il charma le P. Sirmond, & on l'appelloit *le Vieillard d'onze ans*. Il mourut le 7 Avril 1756, dans la ſoixante-ſeptieme année de ſon âge. Voyez ſa Vie par M. l'Abbé Pérau. *Chez Heriſſant, rue S. Jacques.*

portent ſon nom (*a*). » Il diſoit avoir » remarqué dès le temps où on le mit » au College de Bourgogne ( à l'âge » de dix ans) une faute eſſentielle, où » tombent ceux qui abandonnent avec » trop de confiance l'éducation de » leurs enfans à des Régens ; qu'il » croyoit qu'ils agiroient plus prudem- » ment, s'ils les faiſoient obſerver de » près par des perſonnes sûres, qui leur » fiſſent faire un bon emploi du temps, » & qui priſſent garde que leurs ac- » tions & leurs paroles ne s'éloignaſ- » ſent jamais de la modeſtie.... & que » ſi Dieu lui faiſoit la grace de lui don- » ner des enfans, qu'il eut depuis en » grand nombre, il ſeroit plus atten- » tif à leur éducation, qu'on n'avoit été » à la ſienne. *Il ajoutoit*, qu'il avoit étu- » dié tard, & qu'il n'approuvoit point » la précipitation de ceux qui font » *étudier* leurs enfans, à peine âgés de » cinq ans ; qu'il s'étonnoit que l'illuſ- » tre Quintillien, par un conſeil moins

(*a*) Mémoires de la vie de Jacques-Auguſte de Thou, pag. 5. Edit. de Rotterdam. Il étoit Préſident à Mortier, & mourut à Paris le 7 Mai 1617, à 64 ans. Tout le monde connoît l'*Hiſtoire de ſon temps*, qu'il a publiée.

» utile que louable, eût tant recom-
» mandé aux enfans d'étudier de bon-
» ne heure, lui qui perdit un fils de
» grande eſpérance, pour l'avoir pouſſé
» trop jeune à l'étude «. Ainſi penſoit ce grand Magiſtrat, qui a peut-être péché pour avoir voulu faire une régle trop générale, & dont la régle peut cependant être fort utile. Un pere qui dans l'hiſtoire voit des enfans, leſquels, comme Pic de la Mirandole (*a*), Jérôme Bignon, Hugues Grotius (*b*),

(*a*) Jean Pic, Prince ſouverain de la Mirandole, à l'âge de 18 ans ſavoit un grand nombre de langues : à vingt-quatre ans il ſoutint ces fameuſes thèſes *de omni Scibili*, qui contiennent 900 queſtions ; & qui avec ſes autres Ouvrages l'ont fait appeller par Scaliger, *monſtrum ſinè vitio*. Il mourut le 10 Nov. 1494, à 33 ans.

(*b*) Le célebre Groot, ou Grotius (le grand) né à Delf le 10 Avril 1583, & mort à Roſtoc le 29 Août 1645, ne penſoit ſur l'éducation des enfans ni comme les uns, ni comme les autres ; il auroit voulu qu'un jeune homme ne fût élevé ni à la maiſon par un Précepteur, *parceque les Etudes languiſſent, lorſqu'il n'y a point d'émulation* : ni dans ces Ecoles où le Maître connoît à peine le nom de ſes Ecoliers, & où il y en a un ſi grand nombre, qu'il ne peut pas diſtribuer ſon attention ſur chacun ; quoique leur caractere différent demande des ſoins particuliers. » Je voudrois donc, diſoit-» il, qu'un Maître ne prît que dix ou douze enfans, » qui demeureroient dans la même maiſon, & qui » fuſſent de la même claſſe, moyennant quoi il ne » ſeroit pas ſurchargé ». *Vie de Grotius par M. de Burigny, tom. 1, pag. 280.*

ſont à l'âge de dix ans l'admiration des Savans mêmes, eſt bien tenté d'en avoir qui leur reſſemblent. Mais tous les terreins ne ſont pas propres à la même culture. Il eſt des tempéramens plus foibles, des naturels plus lents, qu'il faut ménager, ſans quoi on leur donneroit une averſion invincible pour les Sciences. Il en eſt qui s'y portent d'eux-mêmes, & qui n'ont beſoin que d'être modérés dans leur courſe. Un pere ſage doit étudier les différens caracteres, retarder l'un, animer l'autre, vaincre ſes répugnances. Les enfans d'une haute naiſſance ont une eſpece d'antipathie naturelle pour les Maîtres, parceque lorſque le regne des femmes, à qui l'on confie leur premiere enfance, eſt prêt à expirer, elles ne font à chaque petite faute que les menacer de la main des hommes, à qui ils vont être livrés. De cette horreur anticipée pour ceux qui doivent les former, en naît une autre pour le genre de travail auquel on doit les appliquer. Un viſage ſévere ne manqueroit pas de la redoubler : des manieres douces, tendres, la diſſiperont. Propoſez l'étude moins comme une tâche pénible, que

comme une récompenſe, & tout vous réuſſira. Quand on ne voit le Rudiment qu'à côté de la férule & des verges, il eſt difficile de l'aimer. Le mal eſt, qu'il y a des caracteres qu'on ne peut dompter que par l'appareil du châtiment. On peut ici ſe propoſer deux maximes, l'une de raiſon, c'eſt qu'il faut menacer long-temps avant que de frapper, & ne frapper jamais dans la colere; l'autre de foi, c'eſt que celui qui ne châtie jamais, eſt ennemi de ſon fils (*a*).

IX. Mais c'eſt ſur-tout quand les enfans penſent à prendre un état, que les peres & meres doivent redoubler d'attention.

Et d'abord ils doivent ſe bien perſuader que ce n'eſt point à l'homme à faire la vocation d'un autre homme; que comme c'eſt Dieu qui a formé les différens emplois qui ſont ſur la terre, c'eſt à lui à y deſtiner ceux qu'il juge propres à les remplir; qu'il ne ſauve ordinairement (*b*) que ceux qui

(*a*) Qui parcit virgæ, odit filium ſuum. *Prov.* 13, *v.* 24.

(*b*) Une mauvaiſe vocation peut quelquefois ſe réparer par une ſérieuſe pénitence; quelquefois

ſont dans la place où il les a mis de ſa propre main ; que ſi l'on peut bien conclure du refus qu'il a fait des talens néceſſaires pour le Sacerdoce, qu'il n'y appelle pas, on ne peut en conclure certainement qu'il appelle au mariage.

Il ſuit de ces maximes, que les parens doivent 1°. tâcher de bien ſaiſir le fort & le foible de leurs enfans ; 2°. conſulter ceux qui ſont plus à portée de les connoître, & qui ſouvent les connoiſſent beaucoup mieux qu'eux ; 3°. Prier inſtamment le Dieu des lumieres de leur marquer la voie par laquelle ils doivent marcher ; & de ne permettre jamais qu'ils aient le malheur de s'en écarter, quand une fois ils l'auront connûe.

X. Comme il y a trois principaux Etats, je veux dire ceux du Sacerdoce, de la Profeſſion Religieuſe, & du Mariage ; que chacun d'eux a de fort grandes obligations ; & que par une conſéquence néceſſaire il eſt très-important de ne s'y pas méprendre, on ne peut trop prendre garde de deſti-

---

par l'abdication d'un emploi dont on eſt incapable, jointe à une vraie douleur de l'avoir mal rempli, &c.

ner à l'un ceux que Dieu appelleroit à l'autre. Cependant rien n'eſt plus commun dans le monde que ce changement de vocation. Un enfant eſt deſtiné à l'Etat Eccléſiaſtique dès le ſein de ſa mere. Sa famille eſt peu riche, & nombreuſe : il n'en eſt pas l'aîné ; ou, s'il l'eſt, il n'a point de talent pour le monde : ſon cher oncle a un Canonicat qui eſt dans la maiſon, comme par héritage, depuis plus d'un ſiécle ; il n'en faut pas davantage : ſa vocation eſt décidée. On lui apprendra comme à un perroquet ce que c'eſt que la Tonſure, & il la recevra tout auſſitôt qu'on pourra tromper ſon Evêque. Le premier Bénéfice ſimple ſera pour lui ; & Dieu veuille qu'on ne le lui procure pas par des voies ſimoniaques.

Mais, dit-on, & c'eſt le langage ordinaire, la Tonſure & un Bénéfice ſimple n'engagent à rien : ce qui eſt bon à prendre, eſt bon à laiſſer. Tous les jours on voit des Bénéficiers qui ne le ſont que pour un temps, & qui par ce moyen ne laiſſent pas de ſoulager beaucoup leur famille.

C'eſt ainſi qu'on raiſonne dans le monde, & c'eſt ainſi qu'on s'abuſe. Rien

n'engage plus que cette démarche, qu'on oſe regarder comme n'engageant à rien. Elle engage le ſalut éternel des parens, qui donnent à l'Egliſe un Miniſtre, ou mauvais ou douteux ; qui mettent ſur leur propre compte une foule d'Offices très-mal récités, & quelquefois entiérement omis ; qui dépenſent, ou laiſſent dépenſer très-mal des Revenus qu'on ne peut mal employer ſans ſacrilege. Elle engage le jeune Eccléſiaſtique, qui ſouvent avec l'ame la moins cléricale qui ait jamais été, court une carriere dont Dieu l'avoit exclus, dédaigne juſqu'aux marques de ſon Etat, vit moins bien qu'un grand nombre de Séculiers d'une fort médiocre vertu ; paſſe ſon temps, tantôt au jeu, tantôt à la chaſſe, & toujours à ne rien faire ; & enfin ſe prépare un tréſor de colere pour le jour du Seigneur. Malheureux peres ! n'aviez-vous pas aſſez de vos propres horreurs, ſans vous charger encore de celles de vos enfans ?

XI. Ce que je dis de l'Etat Eccléſiaſtique, je le dis de la Profeſſion Religieuſe. Les parens ont ici deux écueils également dangereux à éviter : l'un de forcer jamais leurs enfans à pren-

dre le parti du Cloître ; l'autre, d'en détourner jamais ceux que Dieu juge à propos d'y appeller.

Pour commencer par ce dernier article, perſonne ne trouvera mauvais qu'une mere ſage éprouve ſa fille à la maiſon, avant que de lui permettre d'aller s'éprouver elle-même dans un Noviciat. Il y a des ferveurs d'illuſion, qu'un diſcours vif & pathétique ſur les dangers du monde & les avantages de la retraite, fait naître pour un temps ; il y en a de bonne foi, au moins juſqu'à un certain degré, mais où l'on n'examine point aſſez ſi l'on a des fonds ſuffiſans pour aſſurer l'édifice dont on veut jetter les fondemens. Une jeune perſonne veut être à Dieu, quoi qu'il lui en coûte. Je la loue : elle ne peut prendre de meilleur parti ; &, quelque Etat qu'elle embraſſe, c'eſt un parti qu'elle doit néceſſairement prendre. Elle commence à entrevoir la perfidie du monde, ſes ſcandales, l'eſprit de diſſention qui y regne ; & dans cette vue, pour éviter le naufrage, elle veut ſe jetter dans un port qui la dérobe à la tempête. Je la loue encore, & je m'unis à elle pour maudire ce monde

que Jesus-Christ a si solemnellement réprouvé : mais ni ce desir d'être à Dieu, ni cet amour de la retraite, ne prouvent pas invinciblement qu'elle soit appellée à la vie monastique. On peut dans le monde, comme hors du monde, desirer d'être à Dieu. On peut dans le monde, comme hors du monde, être du nombre de ceux qui, selon l'expression de Job, se bâtissent des solitudes (*a*). Il y a sous le voile, des cœurs pleins de l'esprit du monde : il y a sous la livrée du siécle, des cœurs pleins de l'esprit de Dieu. Et, sans que j'en avertisse, on ne sçait que trop qu'il se trouve souvent entre Cloître & Cloître une diversité bien affligeante.

En partant de ces maximes que je ne fais qu'effleurer, il n'y a qu'un zèle précipité qui puisse trouver mauvais qu'une mere vertueuse examine, 1°. si la vue d'une riche dot, ou l'espérance d'un plus puissant appui, n'entre pour rien dans l'empressement qu'a le Monastere de recevoir la prétendante ; & si ce n'est pas pour cela qu'on la juge si propre à

(*a*) Cum Regibus & Consulibus terræ, qui ædificant sibi solitudines. *Job.* 3, *v.* 14.

la Religion : 2°. ſi une tante ou une bonne amie qu'elle a dans la Maiſon, n'y contribue point : 3°. ſi elle a aſſez de ſanté pour porter le poids des Obſervances Régulieres, (article néanmoins ſur lequel la tendreſſe d'une mere pourroit quelquefois lui faire illuſion) : 4°. ſi la Regle s'obſerve au moins dans les points eſſentiels, & ſurtout ſi le vœu de pauvreté eſt en vigueur ; car on peut aſſurer qu'on ſe corrige plus aiſément dans le monde des vices les plus ſéduiſans, qu'on ne ſe corrige dans un Ordre relâché des défauts ſubſtantiels qu'un long uſage y a confirmés.

XII. Quand après cet examen & de juſtes épreuves, les parens voient de leurs propres yeux, & plus encore par les yeux d'un ſage Directeur, que leur fille a toutes les marques d'une bonne vocation, fût-elle unique, il n'y a plus à balancer. C'eſt un Iſaac plein de vertu, de douceur, d'agrémens, dont il faut faire le ſacrifice. L'Arbitre ſouverain a droit de ſe choiſir ſes victimes ; & ce n'eſt point à la Créature à lui demander raiſon de ſa conduite. Votre fille eût été une des bienheureuſes du

par le déſeſpoir. Et j'oſe bien ajoûter que c'eſt à cette tyrannie qu'un grand nombre de bonnes familles doivent leur ruine & leur décadence. Souvent ce fils à qui l'on en a ſacrifié tant d'autres, eſt moiſſonné dès ſa premiere campagne, ou périt dans un duel. Si ſon éducation le deſtine à un autre emploi, il n'y a aucun ſuccès. Le brillant mariage qu'on a voulu lui procurer, porte l'empreinte de la malédiction. Le ſang de ſon frere & de ſa ſœur, qui meurent dans leur priſon involontaire, éleve contre lui une voix auſſi forte que celle du ſang d'Abel. La débauche lui enleve une partie de ſes grands biens : de juſtes ou d'injuſtes procès lui enlevent le reſte. S'il les conſerve, il a la douleur de voir qu'à ſa mort ils doivent paſſer, ou en des mains étrangeres, ou à des parens éloignés, parcequ'il n'a point eu, ou qu'il ne lui reſte pas un ſeul héritier. Heureux donc les époux qui regardent avec un œil de complaiſance une longue ſuite d'enfans rangés autour de leur table, comme un plant de jeunes oliviers (*a*), & qui, bien

(*a*) Filii tui ſicut novellæ olivarum in circuitu menſæ tuæ. *Pſ.* 127.

perſuadés qu'il y a un Dieu qui nourrit les oiſeaux, ne mettent leur confiance qu'en lui, & s'en rapportent à ſa Providence pour leur deſtination. Malheureux ceux qui par ambition, ou par cupidité, les conſacrent à un genre de vie pour lequel Dieu ne les avoit pas faits. Excommuniés par l'Egliſe, auſſi-bien que ceux qui dans le Cloître, ou hors du Cloître, ſe prêtent à leur indigne manœuvre (*a*), que peuvent-ils eſpérer dans ce monde; que n'ont-ils pas à craindre dans l'autre?

XIV. A la lueur de ces principes il eſt aiſé d'appercevoir que les peres & les meres doivent uſer de beaucoup de précaution, quand il s'agit de marier leurs enfans. S'il eſt vrai d'un côté qu'ils doivent écarter les indignes alliances, dont la ſeule paſſion donne l'idée, qui déshonorent une famille, & ne laiſſent après elles qu'un long & cuiſant repentir; il n'eſt pas moins vrai d'un autre côté, que comme l'a remarqué un ſavant Pape, les mariages forcés ont des ſuites funeſtes, &

(*a*) Voyez le Concile de Trente, *Seſſ.* 25. *cap.* 16. *De Regularibus*, &c.

qu'ainſi le goût de ceux qui penſent à s'y engager, doit être compté pour quelque choſe, quand il n'a rien de déraiſonnable. Un joug qu'on ne porte que par déférence, commence par n'être pas bien doux; ſi la vertu ne s'en mêle, il continue par être inſupportable; il finit par le mépris & l'averſion. Mais j'aurois tort de vouloir faire ſur ce point des leçons aux perſonnes du monde, & peut-être plus tort encore de m'imaginer qu'elles pourront leur être ſalutaires. Le bien eſt le grand reſſort qui fait tout mouvoir. *Qu'aura-t-il? Que donnera-t-elle?* Voilà la premiere & preſque la derniere queſtion. Si la vertu vient après, ce n'eſt guères que pour la forme. On eſt toujours cenſé en avoir plus qu'il n'en faut, quand on eſt riche dès-à-préſent, & qu'on eſpere l'être encore davantage dans la ſuite.

Un pere judicieux ſuivra des maximes bien différentes. En voici une qui dit beaucoup de choſes en peu de mots, & qui pareroit à bien des inconvéniens, ſi elle étoit moins inconnue dans la pratique: *Donnez votre fille à un homme véritablement ſage; & vous*

*aurez fait une grande affaire* (*a*). Ils feront leur conſolation mutuelle & la vôtre. Ils béniront Dieu, & Dieu les bénira. Et quand même par des revers imprévus il mettroit leur vertu à l'épreuve, comme il eſt en droit de le faire, ils ſauroient dans leur décadence dire avec Tobie : Il eſt vrai que *nous ſommes pauvres ; mais nous ſerons toujours fort riches, tant que nous craindrons Dieu* (*b*).

XV. Outre les défauts dont j'ai parlé, les peres & les meres en ont encore un autre à craindre ; c'eſt celui des prédilections. On ſait par l'expérience, autant que par l'Hiſtoire ſainte (*c*), combien les ſuites en ſont funeſtes. *Jacob aimoit Joſeph plus que tous ſes autres enfans, parcequ'il l'avoit eu étant déja vieux.* Ce fut pour lui témoigner cette affection ſpéciale, qu'il lui fit faire *une robe de diverſes couleurs.* Quel fut l'effet de cette prédilec-

(*a*) Trade filiam, & grande opus feceris, & homini ſenſato da illam. *Eccli.* 7. *v.* 27.

(*b*) Pauperem quidem vitam gerimus, ſed multa bona habebimus, ſi timuerimus Deum, & receſſerimus ab omni peccato. *Tobiæ*, 4. *v.* 23.

(*c*) Voyez *le chap.* 37. *de la Geneſe.*

tion ? L'Ecriture nous l'apprend : *Ses freres voyant qu'il étoit le plus aimé de tous, le prirent en averſion ; ils ne pouvoient lui dire une parole de douceur.* On ſait le reſte ; c'eſt-à-dire, qu'ils voulurent le faire périr dans une citerne, qu'ils le vendirent à des Marchands Iſmaélites, & qu'ils virent apparemment ſans beaucoup d'émotion couler les larmes d'un pere infortuné, qu'ils conduiſoient à pas lents dans le tombeau. Voilà ce que peut produire la prédilection, lors même qu'elle paroît juſte & bien fondée ; mais il s'en faut bien qu'on puiſſe toujours la regarder comme telle. Une mere aime moins une de ſes filles que l'autre, parcequ'elle n'eſt pas ſi bien faite, qu'elle a moins d'eſprit, qu'elle ſemble faire tout de mauvaiſe grace. Mais eſt-ce elle qui s'eſt faite ? Dépend-il d'elle d'avoir plus de génie qu'il n'a plu à l'Auteur de la nature de lui en donner ? Et ſi elle n'eſt pas en faute de ce côté-là, pourquoi la traitez-vous comme ſi elle étoit coupable ? Pourquoi ajoutez-vous une nouvelle humiliation à celle dont elle eſt déja ſurchargée ? Mais, *dites-vous*, elle fait tout ſans grace, ſans air d'affec-

tion; au lieu que sa sœur vole au premier coup d'œil, & que la plus légere insinuation est un ordre pour elle. Mais, *dis-je à mon tour*, n'est-il pas vrai que vous ne lui commandez jamais rien que d'un ton dur & plein d'aigreur? que la crainte que vous lui avez inspirée, la trouble, l'interdit, la déconcerte? Que si malgré cela, elle réussit quelquefois, vous l'en félicitez comme d'un miracle, c'est-à-dire d'une maniere insultante? En vous examinant devant Dieu sur tous ces chefs, vous reconnoîtrez indubitablement, 1°. que si la nature a contribué de quelque chose aux défauts de vos enfans, vous avez beaucoup contribué à les augmenter; 2°. que votre indisposition habituelle vous fait trouver des monstres, où il n'y a que des imperfections assez communes, quelquefois même des vertus, qui vous incommodent, parceque vous y trouvez une censure de vos vices; 3°. que quand ces défauts seroient en effet aussi considérables, qu'ils le paroissent à votre imagination, ce n'est point en abrutissant une jeune personne, qu'on la corrige; mais en lui parlant, sans se rebuter, sageſſe, douceur

& raiſon. Joignez-y beaucoup de vigilance, mais toujours ſans gêne & ſans affectation. La Marquiſe de Fabert, dit un Auteur judicieux, ne perdit jamais de vue M^lles ſes Filles : elles étoient toujours de ſes promenades, de ſes voyages, de ſes plaiſirs. Elles étoient témoins de ſes actions, comme elle vouloit l'être de leur conduite (*a*).

XVI. C'eſt à plus forte raiſon la conduite qu'il vous faudra garder, ſi par une ſecrete, mais terrible diſpoſition de la Providence, vous avez ſur vos vieux jours la douleur de voir vos enfans, déja maîtres d'eux-mêmes, quitter la voie ſainte que vous leur aviez montrée, & dans laquelle vous vous flattiez de les-voir conſtamment marcher. Il eſt vrai que c'eſt-là une des plus affligeantes épreuves que le Ciel puiſſe préparer à des parens vertueux; & que dans les occaſions une mere percée de douleur, s'écrieroit volontiers avec les femmes de Jeruſalem : *Heureuſes celles qui ont toujours été ſtériles ! Heureuſes celles dont le ſein n'a point porté d'enfans, & qui n'en ont*

(*a*) Vie de Fabert, Tom. 2, *p.* 193. *Se trouve chez Herissant, rue S. Jacques.*

*point allaités* (*a*)! Mais enfin comme un pere & une mere ne ceſſent jamais de l'être, & que la nature a des droits impreſcriptibles, il faut que malgré le mépris & les rebuts qu'un fils dénaturé leur épargnera moins qu'à des étrangers, ils agiſſent par eux-mêmes & par d'autres, qu'ils s'agitent, qu'ils ſe tourmentent, qu'ils mettent en mouvement & les Saints qui ſont dans le Ciel, & ceux qui ſont encore ſur la terre, pour obtenir ſa converſion. C'eſt le fruit de leurs entrailles, c'eſt la moitié d'eux-mêmes qu'il faut ſauver. De ſimples plaintes, des reproches timides, que la tendreſſe, ſous laquelle ils ſont foiblement enveloppés, adoucit, ne leur ſuffiſent pas. Ils ne peuvent, ils ne doivent ſe raſſurer, que quand ils auront tenté juſqu'à l'impoſſible.

Pour leur faire ſentir le poids & le dégré de cette obligation, il me ſuffira de leur rappeller l'hiſtoire du grand Prêtre Héli. J'oſerois bien dire qu'on doit trembler ſur le ſalut de tout pere

(*a*) Beatæ ſteriles & ventres qui non genuerunt, & ubera quæ non lactaverunt! *Luc.* 23, *v.* 29.

de famille qui ne tremble pas en la liſant. A la premiere inſpection du Texte ſacré, on trouve dans cet ancien Sacrificateur tous les traits d'un homme de bien, d'un homme qui n'eſt à plaindre, que parceque Dieu lui a donné des enfans. Il apprend leurs excès; il ne ſe contente pas d'en gémir; il les reprend en des termes ſi forts, qu'ils embarraſſent encore aujourd'hui les Théologiens. Dieu le menace par l'organe du jeune Samuel; il n'ouvre, ce ſemble, la bouche que pour bénir la main qui veut le frapper. Pendant une bataille meurtriere, il ne tremble que pour l'Arche du Seigneur. Réveillé par des hurlemens confus qui annoncent la ſanglante défaite d'Iſraël, il ſe poſſéde aſſez à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans pour en entendre le cruel récit. Il apprend, ſans émotion marquée, la triſte mort de ſes deux fils. Mais à peine lui eut-on annoncé la priſe de la ſainte Arche, qu'il tombe à la renverſe, & meurt, moins de ſa chute, que de l'excès de ſa douleur. Or le ſalut de cet Héli, dont tout le crime fut d'avoir été trop mou dans ſes réprimandes, eſt un problême auſſi effrayant, que

que difficile à réſoudre. Et ce qui ſurprend, c'eſt que parmi les Peres de l'Egliſe il a moins de défenſeurs que Salomon, dont le ſort eſt d'ailleurs ſi incertain. Je laiſſe à la piété le ſoin de tirer de juſtes conſéquences de ce rigoureux principe. Une nouvelle Monique en conclura encore une fois; 1°. qu'elle doit beaucoup prier par elle-même & par ſes vertueux amis; 2°. que c'eſt pour elle, comme pour les Paſteurs, qu'il a été écrit: *Récriez-vous* contre l'iniquité. *Faites ſans ceſſe retentir votre voix. Preſſez à temps, à contre-temps, dans l'occaſion, hors de l'occaſion; reprenez* avec force, *ſuppliez* avec inſtance, *menacez ſans vous laſſer jamais* (*a*). Vous n'oſeriez refuſer du pain à ce malheureux fils, s'il avoit fait de ſon bien l'indigne uſage que fit du ſien l'Enfant prodigue dans les jours de ſon égarement: pourriez-vous ſans vous perdre vous-même, ne lui pas tendre la main, quand il eſt ſur le point de ſe perdre pour l'éternité?

(*a*) Clama, ne ceſſes, quaſi tuba exalta vocem tuam, &c. *Iſaïe*, 58. Inſta opportunè, importunè argue, obſerva, increpa in omni patientiâ. *II. Timoth.* 4, *v.* 2.

*Priere d'une Mere pour ſes Enfans.*

QUE de devoirs, ô mon Dieu ! & étoit-ce pour moi un avantage de devenir Mere (*a*) à des conditions ſi difficiles à remplir ! Mais quoi, Seigneur, oſerois-je me plaindre de vos bienfaits, ou me défier de vos miſéricordes ? Non, mon Sauveur, vous m'avez donné des enfans ; il ſemble même que juſqu'ici vous les avez prévenus de vos bénédictions. Conſervez-les dans votre amour. Préſervez-les de l'air contagieux du monde. Garantiſſez-les des piéges & de la malignité de l'homme ennemi. Donnez-moi l'onction qui m'eſt néceſſaire pour leur inſpirer la plus haute vertu, & cette force pleine de ſageſſe dont j'aurai beſoin pour les ramener à la voie, ſi jamais ils viennent à s'en écarter. Vous ſavez, mon Dieu, combien ils me ſont chers : cependant j'aimerois mieux les voir mourir à mes yeux, que de les voir mou-

(*a*) Si ſic mihi futurum erat, quid neceſſe fuit concipere ? *Rebecca*, *Geneſ.* 25, *v.* 22.

rir aux vôtres par la perte de l'innocence.(*a*). Que je n'aie jamais pour eux d'autre tendreſſe que celle que me preſcrit votre ſainte Loi. Ils ſont à vous, je vous les offre.... Mon cœur frémit en le diſant, il le dit néanmoins avec une humble ſoumiſſion : Je vous en fais le ſacrifice, diſpoſez-en comme d'autant de victimes qui vous appartiennent. Je ne ſouhaite que de connoître la route par où je dois les faire aller à vous. Tout état me ſera bon, pourvu qu'il ſoit de votre choix; & duſſai-je leur dire ſur la terre un éternel adieu, je ne balancerai pas, dès que je connoîtrai votre ſainte & adorable volonté.

Vierge pure, Vierge puiſſante, qui êtes la Mere commune des Fideles, daignez être la mienne, & celle de toute ma famille. Obtenez à la mere & aux enfans de mener une vie pure, & de ne s'éloigner jamais de ce ſentier de juſtice qui mene ſûrement à la vie ; afin que réunis un jour à Jeſus-Chriſt votre Fils, nous ſoyons tous partici-

(*a*) Ce ſont les ſentimens & à peu près les paroles de Blanche de Caſtille, Mere de ſaint Louis.

pans de cette joie ſainte qu'il a préparée dans le Ciel à ceux qui le ſervent fidelement ſur la terre.

## *AUTRE PRIERE.*

VOUS m'avez exaucée, Seigneur, mais c'étoit dans votre juſtice, & non dans votre miſéricorde. Vous m'avez donné une longue ſuite d'enfans; & ces enfans deſirés avec tant d'ardeur, par des motifs où peut-être vous n'entriez point aſſez, ſont devenus le ſujet de ma douleur, & de mes plus vives alarmes. Une mort prématurée m'a enlevé ceux qui me donnoient les plus flatteuſes eſpérances: & je ne trouve dans ceux qui me reſtent, qu'une branche malheureuſe qui ne porte que des fruits empoiſonnés. Je les ai élevés avec ſoin: je n'ai rien négligé pour les établir avec honneur; & ils ne récompenſent mes peines que par un mépris marqué (*a*). Je le leur pardon-

(*a*) Filios enutrivi & exaltavi; ipſi autem ſpreverunt me. *Iſaïe*, 1, 2.

nerois, ce mépris injuſte, ſi je ne le partageois avec vous, ô mon Dieu; mais il y a long-temps que vous en êtes le premier objet. Je leur ſerois moins odieuſe, ſi je ne m'efforçois ſans ceſſe de les rappeller à vous. Le peu de bien que vous avez daigné mettre en moi, eſt la matiere éternelle de leurs invectives. Ils ne peuvent me pardonner, ni la pénitence que je voudrois faire pour eux, ni les larmes que je répands pour les rappeller à vous (*a*). Levez-vous, Seigneur, ſortez d'un aſſoupiſſement qui m'eſt ſi funeſte (*b*). Frappez quelqu'un de ces grands coups qui ébranlent le faîte orgueilleux des montagnes (*c*). Il m'en coûtera pour voir mes enfans humiliés; mais je bénirai avec une de vos plus fideles ſervantes (*d*) la main qui n'humiliera que pour convertir. Je ſacrifierai volontiers à leur ſalut, & leur fortune & la

(*a*) Poſui veſtimentum meum cilicium, & factus ſum illis in parabolam. *Pſ.* 68, *v.* 12.

(*b*) Exurge, quare obdormis, Domine? *Pſ.* 43, *v.* 23.

(*c*) Tangit montes & fumigant. *Pſ.* 103, *v.* 32.

(*d*) La vertueuſe Madame Fouquet de Belle-Iſle; on a rapporté ſes paroles, *Ch.* 2, *n.* 12.

mienne. Sauvez-les donc, Dieu de bonté, & ſauvez-moi avec eux. Sauvez les fils & la mere par quelque voie que ce puiſſe être. » Sauvez-nous par » de continuelles afflictions, par le fer » & par le feu, par la honte & par » l'ignominie, par la plus triſte de tou- » tes les vies, par la plus cruelle & la » plus lente de toutes les morts. Enfin, » ſauvez-nous à quelque prix que ce » ſoit. Je ne refuſe ni peine ni douleur, » pourvu que je ſois ſoutenue de vo- » tre grace en ce monde, & couron- » née de votre gloire en l'autre. Ainſi » ſoit-il (*a*). «

## §. III.

### *Devoirs envers les Domeſtiques.*

I. IL y a peu de devoirs plus ſouvent & plus ſolemnellement recommandés dans l'Ecriture, que ceux qui concernent les Domeſtiques. L'Eſprit-Saint,

(*a*) La fin de cette priere eſt de M. de Courville, Colonel d'Infanterie, qui fut bleſſé à mort devant le Château d'Aiora en 1707, & fut trouvé couvert d'un cilice.

qui a dicté les Livres ſacrés, y revient dans une infinité d'occaſions. Job, qui ne ſe conſoloit dans ſes malheurs que par la vue des graces que Dieu lui avoit faites, ſe raſſuroit en partie ſur ce qu'il avoit écouté contre ſa propre perſonne la voix de ceux qui étoient à ſon ſervice. Car enfin, diſoit-il (*a*), *Si j'ai mépriſé d'entrer en jugement avec mon ſerviteur ou ma ſervante, quand ils ſe plaignoient de moi, que ferai-je quand Dieu ſe levera pour me juger?* Ces paroles un peu méditées ont quelque choſe de terrible; mais rien n'eſt plus effrayant que cette maxime du grand Apôtre, maxime ſi rebattue, mais ſi peu approfondie (*a*): *Si quelqu'un n'a pas ſoin des ſiens, & particulierement de ceux de ſa maiſon*, tels que ſont les Enfans & les Domeſtiques, *il a renoncé à la foi, & il eſt pire qu'un infidele.* Pour développer cette penſée, nous

(*a*) Si contempſi ſubire judicium cum ſervo meo & ancillâ meâ, cùm diceptarent adversùm me; quid enim faciam cùm ſurrexerit ad judicandum Deus: & cùm quæſierit, quid reſpondebo illi? *Job.* 31, *v.* 13 & 14.

(*b*) Si quis autem ſuorum, & maximè domeſticorum, curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior. *I. Timoth.* 5, *v.* 8.

allons parcourir les principaux devoirs du Maître, rélativement à ceux qui le ſervent. Comme l'on ne peut guères indiquer ces devoirs, ſans indiquer les raiſons qui obligent à les remplir, les devoirs & les motifs des devoirs vont faire la matiere de cet article. Quoique mon plan ne me permette pas de la traiter avec étendue, j'eſpere la traiter ſolidement; parceque je ne parlerai guères que d'après les premieres notions de la lumiere naturelle, & les principes de l'Ecriture.

II. Je dis donc en premier lieu, qu'un Maître doit aimer ceux qui ſont à ſon ſervice; & redoubler pour eux d'affection, quand ils lui ſont fideles. En aimant ſon Domeſtique comme il s'aime lui-même, *comme ſa propre ame*; en le traitant, non comme un mercénaire étranger, mais comme *ſon propre frere*, il ne fera rien que ce que lui ordonne le grand, le premier Maître, & de ceux qui ſervent, & de ceux qui ſont ſervis (*a*). C'eſt en ce ſens

(*a*) Si eſt tibi ſervus fidelis, ſit tibi quaſi anima tua, & quaſi fratrem ſic tracta eum. *Eccli.* 33. v. 30.

que saint Paul, dans cette admirable Lettre qu'Erasme, aussi bon juge en ce genre, que fautif en bien d'autres, regardoit comme un chef-d'œuvre d'éloquence, écrivoit à Philemon, de ne regarder plus désormais Onésime comme son esclave, mais comme son très-cher frere en Jesus-Christ : *Jam non ut servum, sed pro servo carissimum fratrem.* Et c'est en ce sens aussi que la Religion, sans changer les conditions, en régle les devoirs, & les sanctifie en même temps qu'elle les adoucit.

III. Mais on peut dire que cet adoucissement est en grande partie fondé sur les Loix mêmes de la nature. Entre vous & cet homme qui est à vos gages, tout est parfaitement égal du côté de l'humanité. Le Maître & le Domestique naissent, vivent, meurent tous deux de la même maniere. Ce sang illustre, ce sang noble si vanté, qui coule dans vos veines, n'est qu'une belle chimere : il couleroit dans les veines d'un monstre, si votre mere en étoit accouchée. *Il n'est pas d'un autre couleur que celui de vos esclaves. Vous ne différez d'eux que par un être civil ;* être si foible, si inconstant, qu'on a vu cent

fois *le Serviteur devenir Maître, & le Maître devenir Serviteur* (*a*). Vos ayeux rangés en cercle, ſouvent même en cercle d'une forte petite circonférence, vous en fourniroient la preuve. Sans remonter au Déluge, ni quelquefois juſqu'à un ſiécle & demi, que ne verriez-vous pas? & que ne verront point dans vos enfans ceux qui viendront, après vous? Au reſte, cette viciſſitude eſt dans l'ordre de la Providence. Il falloit de telles révolutions pour *tempérer l'orgueil des uns, & encourager les autres* (*b*).

IV. Je n'examine point, quoiqu'on m'ait invité à le faire, ſi un Domeſtique eſt plus obligé à ſon Maître, qu'un Maître ne l'eſt à ſon Domeſtique. Un homme d'eſprit juge en faveur du dernier, & ſoutient qu'un grand Seigneur & ſa femme ſeroient bien plus embarraſſés, s'ils ſe trouvoient ſans Domeſtiques, qu'un grand nombre de Domeſtiques, s'ils ne trouvoient aucun Seigneur qui voulût les recevoir. Sans

(*a*) Devoirs de la Vie Domeſtique, *ch. 9, p. 113, & ſuiv.*
(*b*) *Ibid. pag. 115.*

entrer dans cette diſcuſſion, qui n'eſt que ſpéculative, & qui pourroit devenir odieuſe, je me contente de dire que chaque état doit beaucoup à l'état auquel il eſt relatif, & j'en conclus, en revenant à mon principe, que ſi un Serviteur eſt obligé d'aimer ſon Maître, un Maître doit auſſi aimer ſon Serviteur. Au fond, ils ſont tous deux Domeſtiques d'un Maître ſupérieur; ils ont tous deux une ame rachetée du ſang précieux de Jeſus-Chriſt; ils ſont tous deux appellés à la même récompenſe: & sûrement le Serviteur ne ſera pas toujours le plus mal partagé. *Si la vraie grandeur conſiſte à reſſembler à l'Homme-Dieu, un Maître véritablement Chrétien doit ſe conſidérer devant le Seigneur comme étant le moindre de ſa maiſon; puiſqu'il eſt le plus éloigné de la pauvreté & de l'humilité que Jeſus-Chriſt a priſes pour ſon partage* (*a*). De-là cette Sentence de l'Apôtre ſaint Jacques, Sentence qui d'abord reſſemble à un paradoxe: *Que celui qui eſt dans un état de baſſeſſe, ſe glorifie de ſon élévation, & le riche de*

(*a*) Devoirs des Maîtres, par M. l'Abbé Fleury, *pag.* 2.

*ſon abaiſſement* (*a*). Au reſte, il ne faut pas croire que des ſentimens ſi chrétiens ne ſoient bons qu'à des hommes d'une naiſſance aſſez ordinaire. Ceux qui ſavent penſer, les ont dans le ſein même de la gloire & de l'élévation. Le grand Turenne » avoit horreur des » maximes monſtrueuſes que les Grands » ſe ſont faites pour autoriſer le mé» pris qu'ils font des autres hommes, » & l'empire tyrannique qu'ils exercent » ſur eux; comme ſi la naiſſance, les » dignités ou les biens donnoient d'au» tres avantages ſolides, que celui de » pouvoir faire plus de bien. En fai» ſant reſpecter les diſtinctions établies » pour conſerver *l'ordre civil*, il n'ou» blioit jamais que ſelon la *loi naturelle* » les hommes ne ſont réellement diſ» tingués que par la vertu & le mé» rite « (*b*).

(*a*) Glorietur autem frater humilis in exaltatione ſuâ; dives autem in humilitate ſuâ. *Jac.* 1, *v.* 9. Le ſecond membre de ce paſſage eſt très-difficile. Les uns y ſous-entendent *glorietur*; les autres *humilietur*, *confundatur*; comme *I. Timoth.* 4, *v.* 3. *Prohibentium nubere*, *abſtinere à cibis*, où il faut ſous-entendre un ſecond membre, *jubentium abſtinere à cibis.*

(*b*) Vie de Turenne, par M. de Ramſay, *liv.* 6, *à la fin.*

Le ſage & vertueux Cardinal de Luxembourg (*a*) étoit bien convaincu de ces dernieres maximes, lui qui malgré le ménagement qu'il eut toujours pour ſes Domeſtiques, craignit encore, lorſqu'il fut prêt de paroître devant Dieu, de leur avoir manqué; & leur demanda humblement pardon des fautes qu'il avoit pu commettre à leur égard. Il eſt vrai que c'étoit un Saint; mais eſt-il dans le Chriſtianiſme un Maître qui ne doive pas faire tous ſes efforts pour le devenir?

---

(*a*) Voici ce que dit de ce Bienheureux Cardinal un Hiſtorien récent. » Etant près de mourir, il fit appeller ſes Domeſtiques, & fit lire » devant eux ſon Teſtament, par lequel il les récompenſoit ſelon leurs ſervices. Après leur avoir » demandé s'ils étoient contens de ce qu'il leur » laiſſoit, il ajouta : Dites-moi, je vous prie, ſi » vous me pardonnez ſincérement les peines que » j'ai pu vous donner. N'ai-je pas oublié à votre » égard ce précepte du Sage, qui nous ordonne » d'aimer un Domeſtique fidele comme nous aimerions un frere? Il n'eſt que trop ordinaire à » ceux qui ſont élevés au-deſſus des autres, » de croire que leurs Domeſtiques ſont trop heureux de les ſervir, & de trouver dans leur maiſon un emploi qui les mette à l'abri de l'indigence. Notre orgueil compte juſqu'aux moindres graces que nous leur faiſons; & la moindre faute de leur part nous fait oublier tous » leurs ſervices. Nous ne faiſons preſque jamais » réflexion que le cœur des hommes ne s'attache guères par un médiocre ſalaire; & que la » Religion de Jeſus-Chriſt nous ordonne de re-

faites avec toute l'exactitude poſſible. Mais dans toutes ces perquiſitions il ne vous eſt pas même venu dans l'eſprit de demander s'il craignoit Dieu, ou même s'il croyoit en lui. Depuis trois ou quatre ans qu'il eſt à vous, vous lui avez montré comment il devoit s'y prendre pour bien faire : vous l'avez repris, vous l'avez loué par hazard, & jamais vous ne lui avez parlé de ſa religion. Vous ne ſçavez encore ni s'il ſçait prier Dieu, ni s'il le prie en effet; s'il a oublié les élémens de la Foi, ou s'il les a jamais bien appris ; s'il lit de bons Livres, ou s'il en lit de mauvais: peut-être même ne ſçavez-vous pas s'il remplit à Pâque la loi que l'Egliſe impoſe alors à tous ſes Enfans. Pourvu que vous ſoyez ſervi, tout va bien. Paroles libres ; liaiſons ſuſpectes ; danſes de village, ſource féconde de déréglemens, affliction des vrais Paſteurs, & profanation des jours les plus ſaints ; tout cela n'eſt qu'un jeu à vos yeux. Mais ne vous y trompez pas. C'eſt à vous, comme au berger de votre petit troupeau, que le Paſteur univerſel s'en prendra de la perte de la brebis qu'il vous avoit confiée. Elle périra ; mais je

vous ferai rendre compte de ſon ſang, dit le Seigneur. *Sanguinem verò ejus de manu tuâ requiram.* Ezech. III, 20.

Changez de conduite, puiſqu'il en eſt encore temps. Humiliez-vous du paſſé, & ſoyez plus ſage à l'avenir. S'il n'y a perſonne dans votre maiſon qui puiſſe bien inſtruire vos Domeſtiques, donnez-leur un Maître pour quelque temps, ou envoyez-les au Catéchiſme avec les autres; menez-les vous-même au Sermon, ne dédaignez pas de leur demander ce qu'ils en ont retenu, & de rectifier leurs idées, qui ſouvent ſont peu juſtes, & bien confuſes. Prêtez-leur ſucceſſivement les Livres que vous croirez leur devoir être plus utiles, comme le Catéchiſme Hiſtorique, l'Introduction de S. François de Sales, l'Imitation & la Vie de Jeſus-Chriſt, le Nouveau Teſtament, les Vies des Peres du Déſert (*a*); ayez ſoin qu'il y en ait toujours quelques-uns dans l'anti-chambre, parceque les ſurvenans mêmes en profitent. Au lieu de leur donner à titre de récompenſe quelques piéces d'argent, dont ils font quelquefois un aſſez mauvais uſage, faites-leur préſent

(*a*) Fleury, Devoirs des Maîtres, *pag.* 27.

des *Inſtructions pour les Domeſtiques*, qui n'ont été faites que pour eux, & au moyen deſquelles Dieu ſera fidelement ſervi ſans préjudice du Maître, & le Maître ſans préjudice de Dieu (*a*).

VII. Comme le bon exemple eſt la premiere & la plus forte inſtruction qu'un Maître puiſſe donner à ceux qui le ſervent, il ne peut être trop attentif à ne rien dire, à ne rien faire, qui puiſſe leur être un ſujet de chute. Il ſe comportera donc devant eux comme il doit ſe comporter devant ſes propres enfans. Ainſi, il laiſſera à la plus vile canaille les paroles obſcènes, les froides équivoques, les geſtes indécens. Il reprendra, parcequ'il le faut, & quand il le faut; mais toujours en homme qui ſe poſſede, jamais avec emportement. Il tâchera de corriger un ſerviteur qui s'écarte du droit chemin. » S'il eſt in-» corrigible, il faut le chaſſer; c'eſt le » plus dangereux venin qu'on puiſſe » avoir dans une maiſon: un méchant » Domeſtique peut gâter toute une fa-

(*a*) Ce petit Livre ſe trouve chez les Libraires qui vendent celui-ci. La quatrieme édition eſt plus ample que les autres.

» mille (*a*) « *Ambulans in viâ immaculatâ, hic miki miniſtrabat* (*b*) : C'étoit la maxime du Roi Prophete ; ce doit être la vôtre.

Ce que je dis des Maîtres par rapport au bon exemple, regarde peut-être encore plus les Maîtreſſes. Elles peuvent être douces, modérées, circonſpectes dans leurs paroles, & faire un mal infini par l'indécence de leur attitude. La familiarité avec laquelle chacun vit avec ſoi-même, les empêche de faire réflexion ſur la maniere dont elles ſe préſentent dans leur négligé. Celles-mêmes qui ont de la religion, & qui aimeroient mieux mourir que de faire offenſer Dieu, s'y méprennent. Une comparaiſon tacite qu'elles font d'elles-mêmes avec ce tas effréné de femmes ſans vertu, qui arborent l'immodeſtie & le ſcandale ; cette comparaiſon, qui au fond ne prouve qu'un moindre mal, les raſſure : & la leçon qu'un fidele & chari-

(*a*) Devoirs de la Vie Domeſt. *Ch.* 9, *p.* 102.

(*b*) » Je n'ai choiſi pour me ſervir, que ceux » dont la conduite étoit irréprochable. J'ai éloi» gné de ma maiſon les eſprits fiers & ſuperbes. Le » fourbe & le médiſant n'ont point fait fortune » chez moi. « *Pſeaume* 100, *v.* 8 *&* 9.

table ami oseroit leur faire sur ce point, ne leur paroît qu'un travers de scrupuleux. Le fait est pourtant que, jeunes, elles occasionnent une infinité de mauvaises pensées ; & que, vieilles, elles se font moquer d'elles : souvent même *elles font horreur* à leurs meilleures amies. Je ne parle qu'après avoir entendu. Une Dame solidement Chrétienne, & qui, comme Job, *craindra toutes ses actions* (a), sera plus précautionnée. Jamais elle ne paroîtra devant ses femmes même, que dans la plus sévere modestie. Elle sçait qu'en prenant ce parti elle ne peut déplaire à Dieu. Elle sçait aussi qu'en ne le prenant pas, il se pourroit faire qu'elle lui déplût : il ne lui en faut pas davantage : la timide vertu n'est point discoureuse : prête à se sacrifier toute entiere au Seigneur, refuseroit-elle de lui sacrifier une légere négligence, ou une petite commodité ?

VIII. Mais si les Maîtres qui ne donnent pas bon exemple à leurs Domestiques, sont si coupables ; si ceux

(a) Verebar omnia opera mea. *Job.* 9, v. 24.

qui leur en donnent de mauvais, le ſont encore plus, que dire de ceux qui les font complices de leurs déſordres, qui vont juſqu'à les ſolliciter au crime, & qui ſont aſſez malheureux pour les y précipiter ? Une jeune perſonne ſagement élevée dans la maiſon paternelle, & réduite à ſervir par un de ces coups ſubits qui changent l'ordre d'une honnête famille, entre dans une maiſon dont on lui a dit du bien. Elle croit y trouver un pere; elle n'y trouve qu'un ſcélérat, qui par des préſens toujours plus chers aux yeux de l'indigence, entame ſon cœur, l'affoiblit peu à peu, le met dans cet état violent où, ſelon l'expreſſion de S. Jerôme, il faut tous les jours vaincre ou périr; la ſéduit enfin, & lui fait une plaie qui n'eſt que trop ſouvent le principe d'une infinité d'autres. Mari infidele, pere ſcandaleux, opprobre de ſa famille, corrupteur de l'innocence; un mauvais Maître eſt tout. Son propre malheur lui ſuffiſoit bien : falloit-il qu'il cauſât le malheur de tant d'autres ? Mais ſortons d'un ſujet qui demande des larmes plutôt que des paroles. Tous les devoirs des Maîtres ne ſont pas encore

épuiſés : ils doivent la nourriture à ceux qui les ſervent ; ils leur doivent le ſalaire dont ils ſont convenus ; ils leur doivent une juſte occupation (*a*). Je ne dis qu'un mot de chacune de ces trois dernieres obligations, elles s'annoncent d'elles-mêmes.

IX. Le Maître doit la nourriture à ſes Domeſtiques. S'ils en manquent, qu'ils n'en aient point aſſez, ou qu'ils ne l'aient pas bonne, ils murmureront (*b*), ils ſeront incapables de travail, & capables de toutes ſortes de crimes. La femme forte, dans l'Ecriture, prévient leurs plaintes. *Elle ſe leve avant le jour pour leur diſtribuer les alimens dont ils ont beſoin* (*c*). Elle y joint les vêtemens ; mais elle ne les donne que *contre la rigueur du froid*, & non pour l'oſtentation & la magnificence.

La nourriture des Domeſtiques doit

---

(*a*) Panis, & diſciplina, ſeu correctio, & opus ſervo. *Eccli.* 33, *v.* 25.

(*b*) Si non fuerint ſaturati, murmurabunt. *Pſ.* 58, *v.* 16.

(*c*) De nocte ſurrexit, deditque prædam domeſticis ſuis, & cibaria ancillis ſuis.... Non timebit domui ſuæ à frigoribus nivis : omnes enim Domeſtici ejus veſtiti ſunt duplicibus. *Prov.* 31, *v.* 15, 21.

être bonne & abondante ; mais il faudroit, ce qui est difficile dans les Maisons somptueuses, en retrancher toute délicatesse. La plupart ayant été élevés pauvrement, ne gardent point de mesures dans l'abondance, & tombent bientôt malades. Les délices des grandes Maisons les rendent insolens, & leur font ensuite trouver bien rude la vie frugale des Artisans. *Celui qui accoutume dès la jeunesse son serviteur à une nourriture délicate, le trouvera rébelle.* Le Saint-Esprit en a averti (*a*), & l'expérience le confirme. Ces réflexions sont d'un Auteur qui étoit plus à portée qu'un autre d'en faire de judicieuses (*b*). Il ajoute, & j'ajoute volontiers avec lui, qu'en Carême on doit avoir un soin particulier que les Domestiques soient bien nourris, pour leur ôter tout prétexte de se dispenser du jeûne ; & que par la même raison le Maître doit s'assujettir à dîner à une heure convenable.

X. Si un Maître doit nourrir ses Do-

(*a*) Qui delicatè à pueritiâ nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem. *Prov.* 29, *v.* 21.
(*b*) Fleury, Devoirs des Maîtres, *pag.* 14 & 15.

meſtiques, il doit les payer exactement. Les traiter mal, les renvoyer même, parcequ'ils oſent demander leurs gages à la fin de l'année, c'eſt une conduite où il n'y a ni raiſon ni équité. Le Maître de la vigne paya dès le ſoir même les Ouvriers qui avoient travaillé pour lui (*a*), quoiqu'il les eût moins pris par beſoin, que par compaſſion pour eux. Cette loi de juſtice fut en vigueur dès les premiers temps. *Le ſalaire de ceux qui vous ont ſervi, ne demeurera pas chez vous juſqu'au lendemain*, dit le ſage Légiſlateur des Hébreux (*b*). Que dire donc de ces Maîtres iniques, qui différent des années entieres à payer un malheureux qu'ils ont congédié, qui le font revenir cinquante fois, qui ſous de faux ou de frivoles prétextes lui retranchent une partie de ſes appointemens; qui profitent de ſon preſſant beſoin pour ne lui en donner que de très-foibles? Ce n'eſt point à l'homme à parler ici: le Saint-Eſprit s'en eſt chargé, & il l'a fait de la maniere la

(*a*) Cùm ſerò factum eſſet, &c. *Matth.* 20, *v.* 8.

(*b*) Non morabitur opus mercenarii tui apud te uſque manè. *Lev.* 19.

plus

plus énergique. Riches Mondains, dit-il par l'organe d'un Apôtre (*a*) : *Voici que le ſalaire dû aux Ouvriers qui ont moiſſonné vos campagnes, & dont vous les avez fruſtrés, éleve ſa voix ; & les cris qu'ils pouſſent ſont parvenus aux oreilles du Dieu des Armées.* Si ce nom, qui eſt le plus terrible de tous ceux que Dieu ſe donne à lui-même, ne vous réveille pas, je n'en connois point qui puiſſe mettre fin à votre aſſoupiſſement. Mais hélas ! un ſommeil dont on ne ſort point, conduit à la mort.

Au reſte, quoiqu'un Maître ne doive point à la rigueur de ſalaire à ſon Domeſtique, tandis que la maladie le met hors d'état d'agir ; il ne convient cependant pas qu'en ce cas-là même il le traite avec trop de ſéverité. Il conviendroit encore moins qu'il n'en fît prendre aucun ſoin, ou qu'il s'en défît tout d'abord, comme d'un paquet de rebut : il y auroit dans cette maniere d'agir un caractere viſible d'inhumanité. *Le Juſte a pitié de ſes che-*

(*a*) Ecce merces operariorum qui meſſuerunt regiones veſtras, quæ fraudata eſt à vobis, clamat ; & clamor eorum in aures Domini Sabaoth introivit. *Jacob.* 5, *v.* 4.

*vaux : il n'appartient qu'aux impies d'avoir les entrailles aſſez cruelles pour n'avoir pas même pitié de leurs ſemblables* (*a*).

X. Enfin un Maître doit occuper ſes Domeſtiques ; & il a là-deſſus deux excès à éviter ; l'un, de les charger trop ; l'autre, de ne les charger point aſſez.

Il ne faut abuſer ni de l'aſcendant qu'on a ſur les Serviteurs, ni de leur activité naturelle. Il y a des Maîtres qui ménagent moins leurs valets que leurs chevaux, parcequ'ils achetent ceux-ci, & que les autres ne leur coûtent rien. Cet homme que vous traitez ſi durement, eſt à Dieu avant que d'être à vous. *Les enfans d'Iſraël*, qui vous ſervent, *ſont mes enfans*, dit le Seigneur (*b*), & je ne vous les ai pas donnés *pour les opprimer*. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'eſt que quand ce malheureux que vous avez épuiſé, eſt abſolument hors de combat, il ne trouve très-ſouvent dans votre maiſon, ni aſyle, ni reconnoiſſance.

---

(*a*) *Novit juſtus jumentorum ſuorum animas : viſcera autem impiorum crudelia*, non noverunt animas hominum. *Prov.* 12. *v.* 10.

(*b*) Mei enim ſervi ſunt.... Fratres veſtros filios Iſrael nè opprimatis per potentiam. *Levit.* 25. *v.* 25, 46, *&c.*

Mais s'il ne faut pas faire gémir un pauvre Domeſtique ſous le poids du travail, il ne faut pas non plus le laiſſer déſœuvré. C'eſt préciſément par rapport à ceux qui ſont en ſervice, qu'il a été dit dans les Livres ſaints, que l'*oiſiveté enſeigne beaucoup de mal* (*a*). La ſeule perte du temps en ſeroit un très-conſidérable; mais les Domeſtiques oiſifs ne s'en tiennent pas-là. A quelque heure du jour que vous entriez dans une antichambre, vous ne les trouverez occupés que du jeu, de diſcours au moins très-libres, de médiſances, dont leurs Maitres paſſés ou préſens ſont fort ſouvent le premier objet. C'eſt à vous, qui devez un jour répondre d'eux, à prévenir cette mauvaiſe habitude, ou à la rompre, s'ils l'avoient déja contractée. On voit dans les plus grandes Maiſons, quand elles ſont bien réglées, des Laquais dont les uns brodent, ou ſe font des bas, les autres ſe forment la main, & apprennent à bien écrire, quelques-uns copient des Livres ou des

(*a*) Mitte illum (*ſervum*) in operationem, nè vacet, multam enim malitiam docuit otioſitas: in operâ conſtitue eum, &c. *Eccli.* 33, *v.* 28 *& ſeq.*

Mémoires. Il eſt vrai que ce travail eſt ſouvent interrompu, parce qu'il faut ſuivre le Maître, aller où il envoie, annoncer ceux qui ſe préſentent pour le voir; mais enfin, c'eſt toujours un travail, & il eſt au moins sûr que ceux qui le font, emploient leur temps du mieux qu'il eſt poſſible. Or, ce qui ſe pratique chez un grand Seigneur, peut bien ſe pratiquer chez vous. Quand même dans un canton vous ſeriez le premier à en introduire la coutume, les vrais ſages ne pourroient que vous en féliciter; & sûrement la Religion, qui eſt plus ſage que perſonne, ne vous déſavoueroit pas.

## *PRIERE.*

JE le dis une ſeconde fois, ô mon Dieu, que d'obligations, & qu'elles ſont ſérieuſes, puiſqu'il y va de mon ſalut éternel, & du ſalut de ceux que vous m'avez confiés! Mais hélas! Seigneur, ces devoirs ſi importans, m'en ſuis-je bien acquitté juſqu'ici? Les ai-je bien connus? Il s'en faut de beaucoup. Tout occupé de moi dans mon Do-

meſtique, je n'ai point remonté juſqu'à vous. J'ai ſemblé croire que vous deviez être content, quand je l'étois moi-même. A peine ai je penſé que ceux qui me ſervoient, étoient vos enfans; qu'ils portoient votre image ſur le front; qu'ils avoient avec votre Fils, pauvre & humilié, des traits de reſſemblance que je n'ai pas; que vous leur prépariez dans le Ciel une demeure éternelle. Mon orgueil n'a preſqu'apperçu en eux qu'une troupe d'eſclaves liés pour exécuter mes ordres, & trop heureux d'en être chargés. Vous m'ouvrez aujourd'hui les yeux, ô mon Sauveur: auſſi vais-je changer de conduite. Vous ſerez déſormais le premier, ou plutôt l'unique Maître de la maiſon. Chacun y fera ſa partie, & ne la fera que dans la vue de vous plaire.

Je tâcherai de n'y donner que de bons exemples. Je veillerai ſur les mœurs. Je corrigerai dans un eſprit de douceur. Je ne ſouffrirai chez moi ni *l'orgueilleux qui s'oublie, ni le médiſant qui trahit en ſecret* (a), *ni celui dont le cœur paroîtra*

(a) Detrahentem ſecretò proximo ſuo, hunc perſequebar.... Non habitabit in medio domûs meæ qui facit ſuperbiam, &c. *Pſalm.* 100, *v.* 6 & 9.

*corrompu.* Soutenez-moi, Dieu ſaint, dans un projet que je ne forme que pour votre gloire. Eſprits Céleſtes qui veillez à la garde de ceux que je vais commencer à regarder comme mes freres, uniſſez-vous à celui qui veille à la mienne. Obtenez au Maître & à tous les ſiens les ſentimens d'amour, de ſupport, de patience, qui les doivent animer; afin que s'il y a ſur la terre quelque différence entre Vital & Agricole (*a*), il n'y en ait aucune dans ce Séjour heureux où tous vos Elus ne ſont qu'un en Jeſus-Chriſt, à qui eſt l'honneur, l'empire & la gloire dans les ſiécles des ſiécles.

## §. IV.

### *Devoirs envers la Société.*

I. NOUS l'avons dit, & perſonne n'en doute, l'homme eſt né pour la

(*a*) Saint Vital fut martyriſé avec ſaint Agricole ſon Maître à Boulogne en Italie vers l'an 304. *Martyri Agricolæ Vitalis ſervus fuit ante, nunc conſors & collega martyrii*, dit ſaint Ambroiſe, *Tr. de exhortatione ad virginitatem, cap.* 1. *n.* 2. Leur Fête ſe célebre à Paris le 27 Nov. & ailleurs le 4.

Société; quand ſon inclination ne l'y porteroit pas, ſes beſoins lui en feroient une loi. L'exemple de cet illuſtre Solitaire dont ſaint Jerôme nous a tranſmis l'hiſtoire, eſt preſque unique, & dès-là il ne peut tirer à conſéquence. Et que fût devenu Paul dans ſon antre, ſi le Ciel n'avoit fait venir un miracle journalier au ſecours de ſon indigence?

Mais en ſuppoſant l'homme né pour la ſociété, il faut néceſſairement lui ſuppoſer des devoirs qui en réſultent. Or je crois pouvoir avancer que ces devoirs ne ſont ni les moins étendus, ni les plus aiſés qu'il ait à remplir. Il eſt vrai qu'il y a des Sociétés libres: mais il eſt vrai auſſi qu'il y en a que la nature ou les circonſtances ont rendues comme inévitables. On a des parens, & on ne ſe les choiſit pas. Une famille eſt de tout temps liée à une autre: quelquefois elle l'a ſenſiblement obligée. On établit ſur ſa protection une partie de ſes eſpérances. Son nom ſeul eſt une ombre formidable à l'ennemi, ſous les coups duquel il y a long-temps qu'on auroit ſuccombé. Il n'y auroit donc ni juſtice, ni décence à rompre

avec elle. Cependant il ſe peut faire que cette maiſon ſi chere, cette famille ſi impoſante, ait peu de religion ; qu'on n'y débite volontiers que des nouvelles & des maximes capables d'affoiblir la Foi ; que l'équivoque, la médiſance, la calomnie s'y faſſent entendre à la faveur d'un tour heureux, d'une expreſſion vive, de ces agrémens qui jouent preſqu'à coup ſûr, & portent par-tout la contagion. Que peut faire dans des occaſions auſſi critiques une perſonne qui voudroit bien être à Dieu ? Et comment pourra-t-elle trouver le ſecret de plaire à deux Maîtres, dont les vues ſont ſi différentes & les intérêts ſi oppoſés ? Tâchons de donner là-deſſus quelques régles auſſi préciſes que ſolides.

II. L'Eſprit-Saint, qui nous apprend à ne pas donner notre confiance au premier venu (*a*), nous apprend ailleurs à ne nous pas lier avec toute ſorte de perſonnes. Tantôt il nous dit que celui qui fréquente un orgueilleux, prend inſenſiblement ſon ton & ſes

(*a*) Non omni homini cor tuum manifeſtes. *Eccli.* 8, *v.* 22.

manieres (*a*). Tantôt il nous avertit que les mauvais entretiens altérent la pureté des mœurs, & les corrompent abſolument. L'expérience de tous les temps ne vient que trop à l'appui de ces maximes capitales. Pour peu que vous ayez vu le monde, il eſt difficile que vous n'ayez trouvé ſur votre chemin cent exemples capables de vous en perſuader. Un jeune homme naît avec les plus heureuſes inclinations : doux, ſage, laborieux, il s'occupe utilement dans un âge où une infinité d'autres ne s'occupent qu'à la bagatelle. Dès qu'il paroît dans le monde, la voix publique le deſtine aux plus beaux emplois. Chaque pere le propoſe pour modéle à ſon fils : & ſi les meres d'aujourd'hui l'étoient aſſez pour alaiter leurs enfans, on béniroit le ſein qui l'a nourri. En peu de mois, & ſouvent en peu de jours, cet édifice qui paroiſſoit ſi ſolidement établi, s'écroule de toute part. Des manieres vives & impétueuſes ſuccédent à la douceur ; des airs libres, à la ſageſſe ; un ſtyle déciſif &

(*a*) Qui communicaverit ſuperbo, induet ſuperbiam. *Eccli.* 13, *v.* 1.

tranchant, à la modeſtie; l'oiſiveté mere de tous les vices, à une juſte application. Celle-ci tout au plus ſe termine à quelques lectures frivoles, & ſouvent dangereuſes.

Les gens de bien ſont ſurpris d'une chute auſſi affligeante qu'imprévue. Une nombreuſe famille en gémit, un pere déja vieux, & qui voit ſes plus douces eſpérances triſtement moiſſonnées, en eſt au déſeſpoir. Il cherche la cauſe d'une révolution ſi ſubite. Elle eſt moins loin qu'il ne penſe, cette cauſe funeſte. Un voiſin contagieux qui a pris la place d'un homme de bien, & dont il ne s'eſt point aſſez défié : une nouvelle connoiſſance qu'a faite ſon fils : un jeune homme de ſon âge, plein de l'eſprit du monde & de la corruption qui en eſt inſéparable, qu'il a eu le malheur de rencontrer, & qui lui a prêché un évangile ſéducteur; voilà le principe de ſa chute, & peut-être de ſa réprobation. Vous aurez beau lui faire des leçons touchantes, lui rappeller ſa premiere innocence, & l'eſtime univerſelle qu'elle lui avoit procurée; le faux ami que l'enfer lui a ménagé, renverſera le moment d'après.

tout votre ouvrage. Il répandra un air de ridicule sur vos plus sages avertissemens : il ira jusqu'à rendre votre personne odieuse. Ce fils, autrefois si tendre, si respectueux, ne trouvera plus en vous qu'un censeur importun, & peut-être même qu'un Vieillard en délire. Tels ont été dans tous les temps, & tels seront toujours les effets des mauvaises Sociétés. Hélas ! ce fonds d'iniquité qui régne dans les malheureux enfans d'Adam, ne suffit que trop pour les perdre. Faut-il qu'ils y ajoutent la contagion du mauvais exemple ! & oublieront-ils toujours qu'il ne faut qu'un peu de levain pour gâter, pour corrompre la masse toute entiere (*a*) !

III. C'est aux Chefs de Famille à prévenir, à écarter autant qu'il est en eux un malheur qui en produit tant d'autres. Comme les Domestiques sont presque toujours la premiere compagnie qu'aient les enfans, & qu'une fille de condition passe nécessairement une grande partie de sa jeunesse avec les

(*a*) Nescitis quia modicum fermentum totam massam corrumpit. *I. Cor.* 5, *v.* 6.

femmes qui la ſervent, il eſt de la derniere importance de n'en point avoir dont les mœurs puiſſent être ſuſpectes. Une Gouvernante libre, mondaine, emportée, peu fidele aux Devoirs de la Religion, fera paſſer tous ſes ſentimens dans le cœur tendre de ſon Eleve. Elle arrachera d'une main ce qu'une mere ſolide & vertueuſe tâchera de planter de l'autre: & ſouvent par une tendreſſe affectée elle lui dérobera ce fonds, cette intimité de confiance qu'un enfant bien né doit à ceux dont il a reçu la vie. Que votre premiere attention ſoit donc de n'avoir que de bons Domeſtiques. Malgré l'iniquité des temps vous en trouverez, ſi vous les cherchez bien, & plus encore ſi vous les demandez à Dieu comme il faut. Au moins ſi vous êtes trompé, ne permettra-t-il pas que vous le ſoyez pour long-temps.

IV. A l'égard des Sociétés extérieures que forme quelquefois le beſoin, & aſſez ſouvent le voiſinage, ne vous y livrez qu'avec meſure: prenez-les à l'eſſai. Retranchez ſans miſéricorde toutes celles dont la Religion ne ſeroit pas la baſe. Ne comptez pour rien ni

l'agrément de la converſation, ni la reſſource des conſeils, ni même l'offre du crédit. Ce que l'on paye aux dépens de la vertu, eſt toujours trop chérement payé. Au reſte, vous ne ſerez pas long-temps à connoître le terrein; pour peu que vous prenniez la peine de l'étudier. Une maiſon vertueuſe s'annonce dès l'entrée. Les Domeſtiques qui ſe modélent volontiers ſur ceux qu'ils ſervent, s'y préſentent avec un air de bonté & de modeſtie. Les appartemens n'offrent à l'œil timide ni ſtatues ni peintures indécentes. La candeur & l'ingénuité y ſont ce que font ailleurs les grandes & vaines démonſtrations. La médiſance en eſt entierement bannie. Le jeu y eſt quelquefois délaſſement, jamais une occupation. Les Pauvres ſe ſentent du gain, mais ils ne ſe ſentent point de la perte.

Formez de telles liaiſons, & vous ne vous en repentirez point; une Société de cette trempe vous tiendra lieu de mille. Elle ſera pour vous une ſource de paix, pour vos enfans un modele de vertus, pour vos voiſins un ſujet d'édification. Si par hazard la jalouſie en murmure, ou que le liber-

tinage en badine, laiſſez-lui cette petite conſolation; c'eſt une grace que je vous ai déja demandée: elle vous coûtera peu. D'ailleurs en gardant avec tout le monde les régles de la bienſéance; en rendant dans l'occaſion à l'indifférent, & même à l'ennemi, tous les ſervices que preſcrit la charité Chrétienne, vous déſarmerez peu-à-peu la malignité. Si elle vous refuſe ſon cœur, elle ne pourra long-temps vous refuſer ſon eſtime. Après tout, en perdant l'un & l'autre, vous perdrez bien peu.

V. Les Sociétés naturelles, je veux dire celles que forme le ſang, la réconnoiſſance, l'aſſujettiſſement, vous donneront plus d'embarras. Il eſt difficile de s'en affranchir, & plus difficile encore de n'en ſentir aucune impreſſion. La priere, la grace qui la ſuit: en un mot, une ſage Philoſophie vous garantira du danger. Commencez d'abord par gémir devant Dieu de la néceſſité où vous êtes de vous trouver dans ces cercles maudits, où ſon nom ſeroit inconnu, ſi on ne le prononçoit pour le blaſphémer. Demandez-lui une étincelle de cet eſprit de ſageſſe qui aſſiſte à ſon Trône. Que vos enfans

plus aiſés à ſéduire, ne vous y accompagnent point. S'ils y paroiſſent une fois par an, que ce ſoit avec la rapidité des éclairs. Si vous vous ſentez aſſez de force pour faire une leçon ſalutaire, oſez-la faire, mais toujours avec cet air de douceur, de tendreſſe, de timidité, qui annonce qu'un avis vous coûte plus à donner, qu'il ne vous coûteroit à recevoir. Si on change de ſtyle, vous aurez gagné votre frere (*a*). Si au lieu de baiſſer le ton, l'iniquité éleve ſa voix, & plus encore, ſi vous ſentez que votre cœur pourroit enfin s'entamer, fuyez ces rivages funeſtes, où une vertu mal affermie pourroit faire naufrage : *Exite de medio eorum, & ſeparamini* (*b*). Il eſt vrai que vous pourez perdre ce que le monde appelle un bon ami. Il eſt vrai encore que votre fortune en ſouffrira, & qu'on ne manquera pas de dire qu'une dévotion mal-entendue, ou quelque nouveau Directeur, vous ont renverſé la tête. Mais rappellez-vous alors deux maxi-

(*a*) Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. *Matth.* 18, *v.* 15.
(*b*) *Jerem.* 31, *v.* 9. *II. Cor.* 6, *v.* 17.

mes qui ne paſſeront jamais : l'une, que ſi votre œil droit devenoit pour vous une occaſion de chute & de ſcandale, il faudroit ſans délai l'arracher, & le jetter bien loin de vous : l'autre, que la conquête de tout l'Univers ne vous ſerviroit de rien, ſi vous aviez le malheur de perdre votre ame. A la lueur de ces deux vérités capitales vous pourrez plus tout ſeul contre le monde entier, que le monde armé de toutes ſes fureurs ne pourra contre vous.

## PRIERE.

QU'IL eſt bien vrai, Seigneur, que le chemin qui conduit à la vie, eſt étroit ! Vous m'invitez tendrement à être à vous : il me ſemble que je le veux de tout mon cœur. Mais à peine ai-je mis la main à l'œuvre, que je ſens les difficultés naître ſous mes pas. Ma propre foibleſſe, mes paſſions, la plupart des créatures qui m'environnent, ne travaillent qu'à vous dérober à mes yeux. Le monde me prêche un Evangile tout différent du vôtre. Juſqu'ici je n'ai que trop écouté ſes le-

çons perfides. De faux amis m'ont enchanté : leur commerce assidu m'a paru plein de douceur. J'ai pensé avec complaisance qu'ils étoient à moi, & je n'ai point pensé qu'ils n'étoient pas à vous. J'ai pris leurs sentimens avec la plus déplorable facilité. Avec eux j'ai tout appris, excepté la vertu & votre amour. Je commence à ouvrir les yeux. Affermissez mes pas chancelans. Je veux, quoi qu'il m'en coûte, briser ma chaîne. Funestes liaisons, dangereuses sociétés, je vous renonce pour toujours. A l'exemple du Roi Prophete, je déclarerai la guerre à celui qui déchire la réputation du Prochain (*a*). Je ne m'assierai point à la table de ces hommes dont l'esprit est rempli d'orgueil, & le cœur de desirs insatiables. Je n'admettrai à mon service que des personnes accoutumées à marcher dans la pureté de vos voies (*b*). Je sens, ô mon Dieu, toutes les conséquences de ce nouveau plan de vie. Le monde ne me le par-

(*a*) Detrahentem secretò proximo suo, hunc persequebar. *Ps.* 70, *v.* 13.

(*b*) Ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat. *Ps.* 100, *v.* 6.

donnera pas : Je vais devenir le ſujet de ſon impitoyable cenſure (*a*). Que m'importe, après tout, qu'il ſoit pour ou contre moi, pourvu que vous daigniez être dans mes intérêts (*b*) ! Non, je ne deſire plus, ni le jour de l'homme (*c*), ni ſes trompeurs applaudiſſemens. Eloignez-vous de moi pour toujours, amis vendus à l'iniquité (*d*) : laiſſez-moi méditer en paix la loi du grand Maître, qui déſormais ſera le ſeul dont j'ambitionne les ſuffrages : un jour paſſé devant lui, ou dans la compagnie de quelqu'un de ſes fideles Serviteurs, dont le monde n'eſt pas digne (*e*), ſera plus conſolant pour moi que des années entieres paſſées ſous la tente orgueilleuſe des pécheurs (*f*). Ne voir que vous, ô mon Dieu, ne voir que

(*a*) Factus ſum illis in parabolam. *Pſ.* 108, *v.* 25.

(*b*) Si Deus pro nobis, quis contra nos ? *Rom.* 8, *v.* 31.

(*c*) Diem hominis non deſideravi. *Jerem.* 17, *v.* 16.

(*d*) Declinate à me, maligni, & ſcrutabor mandata Dei mei. *Pſ.* 118.

(*e*) Quibus dignus non erat mundus. *Hebr.* 11, *v.* 38.

(*f*) Melior eſt dies una in atriis tuis ſuper millia. *Pſalm.* 83.

ceux qui vous aiment, ou du moins ne voir vos ennemis que pour les rapprocher de vous, voilà mon partage. Faites-moi la grace d'y être inviolablement attaché.

## §. V.

### *Devoirs envers les Vaſſaux.*

LE deſir d'être utile aux principaux états qui compoſent la Société, m'engage à parcourir les obligations des Seigneurs envers leurs Vaſſaux, & ſurtout envers les pauvres Payſans, qu'ils traitent quelquefois avec une dureté qui approche beaucoup de la tyrannie. Je le ferai d'une maniere très-ſuccinte : un volume entier ne ſuffiroit pas pour le faire avec une juſte étendue. Au reſte, les avis que je vais donner aux Grands du ſiécle, ne ſont le fruit ni de l'amertume, ni de l'intempérante critique. C'eſt au nom de l'Egliſe, & par ſes ordres (*a*), que je leur parle.

(*a*) Admonendi ſunt à Sacerdotibus Domini ſubditorum, ut circa ſuos piè & miſericorditer agant.

Serois-je assez malheureux pour tomber dans leur disgrace, en obéissant à la Mere commune de tous les Fideles ?

I. Un Seigneur doit d'abord se bien persuader, que Dieu ne l'a mis à la tête d'une partie de son peuple, que pour lui donner bon exemple. Il n'est point d'homme à qui Dieu n'ait donné des loix relatives à son Prochain (*a*). Mais ces loix salutaires lient plus fortement les chefs du troupeau. Le Curé répondra du Seigneur & du reste de la Paroisse. Le Seigneur répondra en second de ceux qui lui sont soumis. Il est maître, il est pere, il est juge par le ministere de ceux à qui il confie son autorité. Chacun de ces titres lui impose des devoirs. Qu'ils sont étendus, mais qu'ils sont peu médités !

II. Que dire, par exemple, de ces Seigneurs qui, au moyen d'une Cha-

---

nec eos quâlibet injustâ occasione condemnent, nec vi opprimant, nec ipsorum substantiolas injustè tollant, nec ipsa debita quæ à Subditis reddenda sunt, impiè ac crudeliter exigantur. *Concil. Turon. an.* 813; *Can.* 49.

(*a*) Mandavit illis unicuique *Deus* de proximo suo. *Eccli.* 17. *v.* 12.

pelle très-ſouvent obtenue ſur un faux expoſé, n'aſſiſtent à la Meſſe de Paroiſſe qu'aux quatre ou cinq principales Fêtes de l'année, où il ne leur eſt pas permis de l'entendre chez eux; & qui regardent comme accordée à tout leur domeſtique une diſpenſe qui n'eſt donnée qu'à leur perſonne, & à ceux dont le ſervice leur eſt abſolument néceſſaire (*a*)?

Que dire de ceux qui, obligés d'aſſiſter à la Paroiſſe, commencent autant qu'il eſt poſſible, par déranger les heures du Service public; n'entrent dans la Maiſon de Dieu qu'avec un attirail de vanité & d'immodeſtie; s'occupent de toute autre choſe que du redoutable Sacrifice, & ne fléchiſſent qu'avec peine le genou dans le temps de l'Elévation, c'eſt-à-dire, dans un temps où les Puiſſances des Cieux ſont ſaiſies de reſpect, & vont juſqu'au tremblement?

Que dire de ces Maîtres qui voient d'un œil plus que tranquille leurs valets animer d'une voix lubrique, ou du ſon de leurs inſtrumens, ces danſes de village qui ſont la ſource, au moins ſe-

(*a*) Voyez ci-deſſus le Chap. 2, n. 7.

crette, d'une infinité de déſordres; & qui traitent de ridicule, ou d'homme à morale outrée, le ſage Paſteur qui gémit de voir des gens obligés à bannir le mal, faire plus de ravage dans ſa Paroiſſe pendant un ou deux mois de vacances, qu'il n'a pu faire de bien dans le cours d'une année entiere?

Mais que dire donc de ces Maîtres infames, dont la maiſon eſt le ſéjour de la volupté & du ſcandale? De ces hommes qui, par eux-mêmes, ou par des enfans auſſi corrompus qu'eux, ne travaillent qu'à ſéduire l'innocence; & qui ne ſoulageroient jamais la miſere, ſi l'aumône ne leur ſervoit à porter dans une famille déſolée le crime & l'opprobre qui en eſt toujours la récompenſe? Que de réflexions à faire ici! je les laiſſe à la piété & à la douleur. La matiere que je vais entamer, eſt bien propre à toucher l'une & à exciter l'autre. Mais je ne ferai qu'établir des principes. Ce ſera à ceux qui ont des yeux, à tirer les conſéquences.

III. Un Seigneur Haut-Juſticier doit établir de bons Juges, veiller ſur leur conduite, ne ſouffrir ni qu'ils accablent par de mortels délais des Par-

ties incapables de les ſoutenir ; ni qu'ils jugent aux poids de l'or & de la faveur, ni qu'ils permettent au brigandage, à la concuſſion, à la filouterie, de s'établir ſur ſes Terres. On ne peut trop tôt chaſſer d'un village ces troupes d'aventuriers qui ſe donnent pour des gens à ſecrets admirables, ou pour des diſeurs de bonne aventure. Leur moindre crime eſt d'attrapper l'argent de ceux qui les croient, qui jouent avec eux, ou qui ſe laiſſent duper par leurs chimériques prédictions. Un Seigneur qui les ſouffre, quand il a droit de les chaſſer, ſe rend par ſa tolérance coupable du tort qu'ils font à ſes Vaſſaux (*a*). Il n'eſt pas moins coupable des concuſſions ou des autres injuſtices que commet ſon Ballif, quand il ne les arrête pas. Comme il eſt beaucoup plus maître de le dépoſer, quand il l'a placé à titre gratuit, il eſt à ſouhaiter qu'il n'en place jamais aucun à titre onéreux. Un mauvais Juge ſe

(*a*) *Voyez* l'Ordonnance d'Orléans, art. 104, où Charles IX. veut que les Officiers de Juſtice commandent à tous ces Vagabonds de ſortir du Royaume en deux mois, ſous peine des Galeres.

venge ſur le Public de ce qu'il lui en a coûté pour obtenir ſon Emploi. Un Seigneur doit cependant bien ſe donner de garde de déférer ſans examen aux plaintes qu'on lui fait de ſes Officiers, & plus encore de les deſtituer ſans preuve, ou ſans raiſon ſuffiſante. Toute dépoſition eſt une infamie ; & dès-lors elle préexige une cauſe conſidérable ; mais au moins faut-il voir cette cauſe où elle eſt, & ne la point diſſimuler.

IV. Un Seigneur ne peut exiger d'autres corvées que celles qui lui ſont dûes. Il ne peut ni les vendre, ni les appliquer à d'autres. Il ne peut de ſa propre autorité les convertir en argent : quoiqu'il puiſſe faire condamner ſes Tenanciers à lui en payer l'eſtimation, lorſqu'ayant été avertis d'y ſatisfaire, ils ont manqué d'obéir. Enfin, il ne peut exiger l'année ſuivante celles qu'il n'a pas demandées en leur temps. En les accumulant, on ruineroit un pauvre Villageois : pour faire le bien de ſon Seigneur, il ſeroit obligé d'abandonner le ſien ; & alors comment nourrir ſa femme & ſes enfans ? comment payer les impôts dont il eſt ſurchargé ?

V. C'eſt

V. C'est sur-tout dans l'imposition des tailles qu'un Seigneur doit être en garde contre lui-même. La cupidité le porte naturellement à affermer ses terres le plus haut qu'il lui est possible ; pour cela il veut que ses Fermiers soient ménagés, & que des Collecteurs, qui dépendent de lui en tout sens, repartissent sur la veuve & sur l'orphelin la portion qu'un riche Laboureur auroit dû porter. Ce manége inique a souvent été condamné par les Loix (*a*); & malgré cela il subsiste toujours. Que doit-on en penser? Le voici en trois mots, d'après un judicieux Théologien. 1°. Les Fermiers du Seigneur, s'ils ont profité du surplus qu'ils devoient payer; ou le Seigneur lui-même, s'il en a profité, en leur louant ses terres à un plus haut prix, à cause de la diminution qu'il leur procuroit, sont tenus en premier lieu à réparer cette injustice, en restituant à ceux qui ont été lésés, à proportion du dommage qu'ils en ont souffert. 2°. Le même Seigneur

(*a*) Même Ordonnance, art. 125. *Voyez* Pontas, *au mot* Seigneur de Paroisse, *Cas* 8.

y eſt tenu en ſecond lieu, comme promoteur de l'iniquité qui a été commiſe. 3°. Les Collecteurs y ſont obligés, au défaut du Seigneur, ou de ſes Fermiers, & cette obligation eſt ſolidaire entr'eux, quand ils ont tous conſenti à la prévarication. J'ajoute qu'il eſt défendu aux Seigneurs, non-ſeulement de faire aſſeoir la taille chez eux, mais encore de s'en mêler, de quelque maniere que ce ſoit.

VI. Une injuſtice qui n'eſt ni moins criante, ni moins rare, c'eſt la multiplication exceſſive du gibier, & la liberté qu'on ſe donne de le chaſſer dans tous les temps. On voit de malheureux Villages dont les extrémités ſont auſſi ravagées que ſi la grêle y avoit paſſé. Il faut, pour garantir une partie de ſon terrein, qu'un pauvre Payſan, après avoir porté le poids du jour & du travail, faſſe la ſentinelle pendant la nuit. Ce qu'il a ménagé avec des ſoins infinis pendant une grande partie de l'année, eſt dévaſté dans un jour par une partie de Chaſſe auſſi contraire aux loix (*a*), qu'à l'humanité. Maîtres & va-

(*a*) Il eſt défendu de chaſſer ſur les terres en

lets, hommes & chevaux, tout fond ſur ſon champ & ſur ſa vigne; encore faut-il qu'il diſſimule ſa douleur. La plus légere plainte ſeroit un crime qu'on ne lui pardonneroit pas. Un Maître plus Roi dans ſa terre, que le Roi ne l'eſt & ne le veut être dans ſes Etats, lui apprendroit efficacement que, s'il eſt permis de gémir en ſecret de ſa tyrannie, il n'eſt pas permis d'en murmurer. Malheur à lui, ſi après avoir oſé parler un peu haut, il oſe tuer un miſérable lapin. Ce criminel attentat pourroit le conduire aux galeres, ou le forcer à s'expatrier. On demande quelquefois pourquoi à la fin des ſiécles il y aura un Jugement général : c'eſt afin que tant d'horreurs ſoient publiées à la vue des Nations, & qu'il paroiſſe avec combien de juſtice les Puiſſans de ce monde ſeront puiſſamment tourmentés (*a*).

---

ſemencées depuis le premier jour de Mars juſques après la dépouille, à peine de tous dommages & intérêts. Ordonnances d'Orléans, art. 108 & 119; de Blois, article 185, de 1669, article 14. Mais comment un Payſan demandera-t-il des dédommagemens, lui qui ſouvent languit de miſere pour n'oſer pas demander, ou pour ne pouvoir obtenir ſon ſalaire?

(*a*) Potentes autem potenter tormenta patientur. *Sap. 6, v. 7.*

VII. Une autre injuſtice des Seigneurs, ſeroit de s'approprier inſenſiblement les Communes, c'eſt-à-dire, ces portions de Bois, ou de Prairies, qui appartiennent à toute la Paroiſſe. Il eſt vrai que ſelon nos Juriſconſultes, les Seigneurs peuvent ſe faire aſſigner une partie des Pâturages communs, quand ils vont au-delà de cinquante arpens (*a*); mais quand cette eſpece de partage eſt fait, il faut s'y tenir inviolablement, & ſe ſouvenir de l'anathême prononcé contre ceux qui ne penſent qu'à étendre leurs poſſeſſions, comme s'ils vouloient que toute la terre ne fût que pour eux (*b*). Si la paſſion d'élargir ſon terrein eſt un crime, quand elle n'a d'autre principe que celui de la cupidité, que doit-on en penſer quand elle n'eſt qu'injuſtice & uſurpation?

VIII. Une faute très-commune parmi les Seigneurs, c'eſt d'exiger leurs droits avec trop de rigueur. Il eſt vrai

(*a*) C'eſt ordinairement le tiers: voyez le Dictionnaire des Arrêts, verb. *Communes & Dommages.*

(*b*) Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis, uſque ad terminum loci: numquid habitabitis vos ſoli in medio terræ? *Iſaiæ*, 5, v. 8.

que d'ordinaire ils ne le ſont pas en perſonne, mais ils le font par le miniſtere de leurs impitoyables Officiers, & cela revient au même. On accable de frais un homme déjà accablé de ſa miſere & de ſon indigence: on ſaiſit chez lui ce que le Collecteur n'avoit pas emporté: on le met au déſeſpoir, & on eſt tranquille, parce qu'on ne lui demande que ce qu'il doit. Les cinquante deniers que le Serviteur de l'Evangile exigea avec tant de dureté, lui étoient auſſi dûs (*a*); on ſçait comment il fut traité. Ne perdez jamais de vue deux principes importans: l'un, que vous devez infiniment plus à Dieu, que ne vous doivent tous vos Vaſſaux; l'autre, que quiconque juge ſon frere ſans miſéricorde, ſera lui-même indubitablement jugé ſans miſéricorde (*b*). Je ſçais qu'ayant bien des dépenſes à faire, (& Dieu veuille qu'il n'y en ait point qui ſoient pour vous la matiere d'un grand compte) je ſçais, dis-je, que vous ne pouvez ſacrifier tous vos droits: mais vous pou-

(*a*) *Matth.* 18, *v.* 28 *& ſeq.*
(*b*) Judicium enim ſine miſericordiâ illi qui non fecit miſericordiam. *Jac.* 2, *v.* 13.

vez au moins diſtinguer le vieillard ou l'imbécille, qui ne peuvent preſque gagner leur vie, du fainéant qui ne veut pas ſe gêner, & de l'ivrogne qui dévore dans un jour le produit de toute une ſemaine. Vous pouvez, & vous devez ne pas traiter la veuve chargée d'enfans, comme un homme vigoureux qui ſe ruine par imprudence, ou par défaut d'économie.

IX. Comme un Seigneur viole les loix de la charité en preſſant avec trop de rigidité ſes débiteurs, il viole les loix de la juſtice en forçant ſes Vaſſaux à lui vendre leur petit terrein, pour quarrer le ſien. Quelque bonnes que ſoient les conditions que vous lui faites, il peut vous dire, comme Naboth, qu'il ne veut pas ſe défaire de l'héritage de ſes peres (*a*). Il eſt vrai qu'il n'y a point aujourd'hui de loi poſitive qui le lui défende: mais il eſt vrai auſſi qu'il ne peut guères s'y prêter, ſans ſe faire un tort aſſez conſidérable. Ce petit champ, cet arpent de vigne qui vous tourmente, le fait vivre en partie. C'eſt une dot pour ſa fille, ou une reſſource

(*a*) Voyez le Livre III. des Rois, chap. 21.

pour ſa vieilleſſe. Il eſt vrai, au moins je veux-bien le ſuppoſer, que vous lui payez ce petit coin de terre beaucoup plus qu'il ne vaut. Mais ce petit coin de terre a une exiſtence fixe, & votre argent paſſera bientôt. Ce Payſan qui n'entend rien dans le commerce, ne l'y placera pas : il ne trouvera pas dans le lieu de fonds équivalent au ſien, dont il puiſſe faire l'acquiſition ; & ainſi il eſt ſûr que l'eſpece de violence que vous lui faites, ſoit par vos menaces, ſoit par vos ſollicitations importunes, lui cauſe un grand préjudice.

X. On a connu un riche Seigneur qui y alloit plus finement. Comme il comptoit ſur une longue vie, en quoi il ne s'eſt pas trompé, il laiſſoit paſſer vingt-neuf ans ſans demander aucun arrérage des rentes qui lui étoient dues. Au bout de ce terme il parloit ; & comme de pauvres gens qui auroient eu bien de la peine à payer dix ou douze francs par an, n'avoient pas dans toute leur maiſon la valeur de trente ou quarante piſtoles qu'on leur demandoit, il s'emparoit de leur petit fonds. Ce pieux artifice, qu'il regarda toujours comme un chef-d'œuvre de ſageſſe, lui réuſſit ſi

bien, qu'il eſt mort poſſeſſeur de preſque toutes les terres de ſa Paroiſſe : mais enfin il eſt mort ; & plaiſe au Ciel que ſa cruelle & funeſte indulgence ne lui ait point été imputée au Tribunal du ſouverain Juge. Il eſt, dit le Saint-Eſprit (*a*), une voie qui paroît droite à l'homme, mais dont le terme aboutit à la mort, & à cette ſeconde mort dont on ne revient jamais. Mais laiſſons le jugement à celui qui ſe l'eſt réſervé. Contentons-nous de dire qu'il n'eſt pas de Seigneurs plus bénis des peuples pendant leur vie, plus tendrement pleurés après leur mort, que ceux qui les traitent avec de juſtes & ſages ménagemens. Il ſeroit à ſouhaiter qu'aucun d'eux n'oubliât qu'un Gouverneur d'Egypte ayant augmenté l'impoſition annuelle, pour faire ſa cour à Tibere, ce Prince, qui dans ſes premieres années penſoit, ou du moins parloit bien, lui répondit que *ſon intention étoit qu'on tondît ſes brebis, & non qu'on les écorchât* (*b*).

(*a*) Eſt via quæ videtur homini juſta : noviſſima autem ejus deducunt ad mortem. *Prov.* 14, *v.* 12. Infernus & mors... hæc eſt mors ſecunda. *Apoc.* 20, *v.* 14.

(*b*) Rollin, Hiſtoire ancienne, *Tom.* 1, *pag.* 105.

Que de Fermiers ou d'Intendans dont les actions baiſſeroient, ſi cette maxime étoit bien pratiquée!

## *PRIERE.*

C'EST vous, mon Dieu, qui êtes le ſeul Seigneur, comme c'eſt vous qui êtes le ſeul Saint. Le peu d'autorité que j'ai dans un angle de la terre, eſt une émanation de la vôtre. Vous ne me l'avez donnée que pour votre gloire, pour mon ſalut, & pour le ſalut de ceux que vous m'avez ſoumis. Ne permettez pas que j'en abuſe jamais. Si je ne ſuis pas aſſez parfait pour ſervir de modele, faites au moins que je ne ſois point aſſez corrompu pour devenir ſcandaleux, uſurpateur ou tyran. Je l'eſpere de votre miſéricorde: j'en attends même quelque choſe de plus, & je vous le demande avec inſtance. Je ne ſouhaite ni de grands biens, ni d'étendre mes poſſeſſions. Une fortune plus brillante ne ſerviroit qu'à augmenter mon compte. Ce que je ſouhaite, ô mon Dieu, c'eſt d'être le vengeur de la veuve & de l'orphelin, le pere des pau-

vres, le conſolateur de tous ceux qui n'en ont point. Ce que je ſouhaite, c'eſt de pouvoir dire, avec le ſaint homme Job (*a*), que ma terre ne crie point contre moi, & que je n'ai jamais affligé ceux qui la cultivoient. Quel bonheur pour moi, ſi dans ce temps où l'irréligion triomphe, & où le démon de l'inquiétude ſouffle la guerre dans tous les cœurs, je pouvois voir la paix & la vérité régner dans mes terres (*b*)! Mais quel excès de joie, ſi ſanctifié aujourd'hui par les prieres de mon peuple, je puis un jour régner avec lui dans le ſéjour de votre gloire, & vous y louer de concert dans les ſiécles des ſiécles! C'eſt à ce point unique que je borne mon ambition. C'eſt cette grace que je vous conjure de m'accorder par les entrailles de la miſéricorde de ce Fils que vous engendrez avant l'aſtre du jour, & qui me jugera comme j'aurai jugé mes freres.

---

(*a*) Adversùm me terra mea non clamat, nec animam Agricolarum ejus afflixi. *Job.* 31.

(*b*) Dixit Ezechias ad Iſaiam: Bonus ſermo Domini... fit pax & veritas in diebus meis. *Reg. IV*, 20, *v.* 19.

## §. VI.

### *Devoirs envers les Pauvres.*

I. QUE ſont devenus ces temps heureux où l'on ſe faiſoit un devoir de prévenir les beſoins de l'Etranger & du Pauvre : où Abraham & Loth l'attendoient le ſoir, pour l'introduire dans leur maiſon, lui laver les pieds, & le délaſſer par un repas honnête des fatigues du voyage? Le Chriſtianiſme dans ſes beaux jours pouſſa encore plus loin l'attention & la charité. La ville d'Oxirinque, dans la baſſe Thébaïde, étoit peut-être moins fameuſe par ſes vingt mille Vierges & ſes dix mille Solitaires, qui nuit & jour faiſoient retentir l'air de leurs ſacrés cantiques, qu'elle ne l'étoit par ſon immenſe libéralité. Il y avoit par ordre du Magiſtrat à chacune de ſes portes, des ſentinelles pour découvrir les Voyageurs & les Pauvres : & c'étoit à qui s'en ſaiſiroit le premier pour exercer envers eux l'hoſpitalité (*a*). Ces ſiécles ſi doux & ſi glorieux pour

(*a*) Fleury, Tom. 5, pag. 25 & 26.

l'Egliſe, ſe ſont évanouis pour toujours. On peut déplorer leur perte ; on ne peut ſagement penſer à les rétablir. Ce n'eſt pas une ſainte profuſion envers les Pauvres qu'il faut annoncer aujourd'hui ; c'eſt l'exceſſive dureté qu'on a pour eux, qu'il faut combattre ; & on ſe croit heureux, quand on peut l'amollir. Une infinité d'Orateurs Chrétiens l'ont tenté avec toute l'énergie de leur ſtyle, & preſque tous ſe ſont bornés à l'aumône. J'oſe propoſer à ceux qui courront un jour la même carriere, un plan plus étendu. Je leur offre mes foibles idées. Si, comme il y a beaucoup d'apparence, elles ſont au-deſſous d'eux, peut-être qu'elles pourront ſervir au ſimple Fidele.

II. Je dis donc qu'un Chrétien, comme tel, en quelque état qu'il ſoit, doit beaucoup aux Pauvres. Je dis de plus que la plupart ne leur rendent preſque rien, ou qu'ils le font d'une maniere ſi imparfaite, qu'ils en perdent preſque tout le mérite.

Oui, en quelque rang que la Providence vous ait placés, vous devez beaucoup aux Pauvres. Vous êtes obli-

gés de les aimer, de les reſpecter, de les ſoulager; de les aimer, parcequ'ils ſont vos freres; de les reſpecter, parcequ'ils ſont l'image de Jeſus-Chriſt; de les ſoulager, parceque vous avez beſoin d'eux.

III. Ne vous y trompez pas: ces hommes faſes, hideux, défigurés; ces hommes qui ont à peine l'apparence de l'humanité; diſons mieux: ces malheureux, qui ſans avoir jamais été auſſi criminels que l'Enfant prodigue, ſouhaiteroient avec ardeur dans un coin de votre maiſon la place & la nourriture que vous donnez à vos chiens: ces vieillards infirmes, languiſſans, qui, couverts de haillons, gémiſſent encore plus ſous le poids de la miſere que ſous celui des années; ces Lazares infortunés remplis d'ulceres: tous ces hommes d'affliction & de douleur ont le même Pere que vous; leur origine eſt auſſi noble que la vôtre. Comme vous ils ont une ame faite à l'image de Dieu. Toute la différence entre vous & eux, c'eſt que placés par l'indigence même à l'abri des grands crimes, ils n'ont pu, comme vous, la déshonorer par le luxe, la molleſſe, & ces vanités criantes

dont vous êtes ſans ceſſe enivrés. Toute la différence encore, c'eſt que moins aveuglés par leurs paſſions, ils ont ſouvent un eſprit plus ſolide que le vôtre, un jugement plus mûr, une pénétration plus vive. Souvent on les a vu ſe cultiver eux-mêmes, ſe faire jour au travers des ténebres de leur naiſſance, de la groſſiereté de leur éducation; & démontrer par des preuves inconteſtables qu'ils ont en partage la véritable nobleſſe, qui conſiſte dans les ſentimens & dans la vertu.

Et ne m'alléguez pas une tradition faſtueuſe d'Ancêtres, ſouvent imaginaire, & toujours incapable de rien conclure en votre faveur. S'ils ne vous ont tranſmis avec le ſang que leurs qualités perſonnelles, quel amas d'opprobre & de confuſion! Parmi eux que de gens ſans religion, ſans foi, ſans probité! Ouvrez-vous pour un moment, vaſtes abîmes qui les renfermez; montrez-nous-les tels qu'ils furent trouvés au dernier moment: & nous y verrons des hommes qui n'ont continué leur famille que par l'infidélité; qui n'ont multiplié leurs biens que par la violence, l'uſurpation, les contrats uſuraires; qui

ne ſe ſont fait un nom ſur la terre que comme les Alexandre & les Antiochus, c'eſt-à-dire en répandant de toutes parts le ſang innocent, en immolant à leur cruelle ambition ceux qui n'ont pas cru devoir s'y ſacrifier les premiers.

Les Pauvres dont je voudrois aujourd'hui plaider la cauſe, & venger les intérêts, auroient grand tort d'entrer en lice pour vous diſputer ces frivoles, ces funeſtes avantages : ils ſont vos freres d'une maniere plus pure & plus noble ; ils ſont, comme vous, l'ouvrage de Dieu : comme vous ils ont part à tous les reſſorts de la nature, à tous les myſteres de la grace. Ils entrent comme vous dans tous les deſſeins de la Providence ; comme vous, & ſouvent plus que vous, ils exécutent dans le temps ce qu'elle a réſolu de plus grand dans l'éternité. Ce ne ſont ni les Céſars, ni les Armées Romaines, qui ont planté une nouvelle Religion ſur les débris de l'ancienne ; ce ſont des hommes pauvres, nuds, affligés, vêtus de peaux de bêtes, ſouvent réduits à chercher une retraite dans les cavernes, à errer dans les ſolitudes (*a*) : ce

(*a*) Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis,

ſont ces hommes que le monde, auſſi mauvais juge que vous, regarda comme foibles & inſenſés (*a*); en un mot, c'eſt une poignée de gens ſans bien, ſans fortune, ſans crédit humain, qui ont renverſé & l'Idolâtrie, & le trône de ceux qui la protégeoient. Et ſi l'on a vu les Grands du ſiécle, comme les Ambroiſe & beaucoup d'autres, s'aſſocier à leur miniſtere, & réuſſir comme eux, c'eſt parcequ'ils ont ſçu ſe rendre pauvres comme leur Maître, & s'approprier par un dénuement volontaire les bénédictions qui ſemblent n'être dues qu'à la pauvreté. Il eſt donc vrai que Dieu l'aime : jugez-vous des choſes & de leur prix plus ſainement que lui ? & ne péchez-vous pas contre les premiers principes, quand vous n'avez que de l'indifférence, peut-être même que de l'horreur & du mépris, pour ceux qui ſont ſi particulierement l'objet de l'amour & de la complaiſance d'un Juge ſi ſage & ſi éclairé ?

---

egentes, anguſtiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus, &c. *Hebr.* 11. *v.* 37, *& ſeq.*

(*a*) Quæ ſtulta ſunt mundi ... & infirma mundi elegit Deus. *I. Cor.* 26.

Aimez-les donc désormais ; mais en les aimant, comptez bien que vous ne payerez qu'une partie de vos dettes. Quoi qu'en dise votre amour-propre, outre la tendresse, vous leur devez encore un respect sincere & une profonde vénération. Pourquoi ? Parcequ'ils sont l'image de Jesus-Christ, & qu'en les laissant sur la terre, il les a en quelque sorte mis en sa place pour le représenter.

IV. Ils sont les images de Jesus-Christ. Ce divin Sauveur a vécu sur la terre comme ils vivent aujourd'hui. Il a eu pour mere une femme sans biens, sans autorité, sans appui. Il est vrai que celui qui passoit pour être son pere, comptoit parmi ses Ancêtres un grand nombre de Princes & de Rois ; mais son état présent étoit si opposé à leur grandeur passée, qu'en examinant les choses d'une maniere humaine, le rang sublime dont il étoit déchu ne pouvoit être pour lui qu'un sujet de douleur, & des plus ameres réflexions. C'est sur ces maximes d'anéantissement & de pauvreté qu'a roulé toute la carriere de l'Homme-Dieu : sa vie a été parfaitement conforme à sa naissance. S'il n'eut

en celle-ci qu'une étable pour lui ſervir d'aſyle, il n'eut pas même en celle-là une pierre pour repoſer ſa tête. Riches du ſiécle, vous n'avez pas l'avantage de lui reſſembler en ce point. Ce n'eſt qu'aux nuds, aux indigens, qu'il eſt donné d'être la vive expreſſion du Verbe fait chair. Et c'eſt ſans doute par cette raiſon que les premiers Fideles, pour copier de plus près le divin Modele qui leur étoit propoſé du haut de la montagne, vendoient leurs biens & poſſeſſions pour ſuivre nuds la croix nue de Jeſus-Chriſt. C'eſt par cette raiſon encore, que dans des temps où la foi n'étoit plus ſi animée, on vit les Antoine renoncer à tout ce qui eût pu les attacher à la terre; les Arſene préférer à la Cour des Empereurs l'indigence du déſert, & l'horreur de la ſolitude; les François d'Aſſiſe devenir pauvres & inſenſés pour l'amour de celui qui fut traité comme tel dans la Cour d'Hérode, & qui mépriſa conſtamment & les richeſſes, & ceux qui en étoient idolâtres. Ils ſavoient, ces hommes dont le monde n'étoit pas digne, que la premiere leçon que fit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples, commença par

l'éloge des Pauvres d'esprit, c'est-à-dire de ceux qui ne possédent rien, & ne veulent rien posséder ; ou qui au moins usent de leur fortune comme s'ils n'en avoient point. Ils savoient que le centuple est particulierement promis à ceux qui renoncent à tout sans réserve & sans exception. Ils savoient, par l'exemple de ce jeune homme dont parle l'Evangile, que suivre le Sauveur, & avoir de grands biens, ce sont deux choses presqu'incompatibles. Ils savoient enfin que S. Pierre ne demanda pas à Jesus-Christ la résurrection du premier des Martyrs, mais qu'il lui demanda & qu'il en obtint la résurrection de Tabithe, parcequ'elle se faisoit pauvre pour être la mere des Pauvres.

V. Il est vrai que les Rois, les Souverains, & ceux qui ont en main la balance de la Justice, sont des images de la Divinité. Leur puissance est un écoulement & comme une portion de la grandeur du premier des Maîtres : mais il faut avouer que l'éclat qui les environne, l'élévation du Trône sur lequel ils sont assis, les gardes effrayantes qui les précedent, sont moins l'expression du Dieu des miséricordes, que de

ce Dieu terrible qui renverſe les cédres, & du bout du doigt réduit les montagnes en pouſſiere (*a*). Ce n'eſt qu'à ceux que Dieu a fait pauvres, qu'il appartient de repréſenter l'Homme-Dieu par des caracteres plus doux, plus aſſortis à notre foibleſſe, plus propres à inſpirer la confiance. C'eſt pour l'animer, cette confiance, pour lui donner un aliment éternel, qu'il a voulu que les Pauvres tinſſent ſa place. Souverainement heureux par ſa propre eſſence; incapable d'avoir beſoin de nos biens, autant que nous ſommes indignes de nous approcher de lui, il daigne s'humaniſer avec nous, ſe rendre maniable; nous permettre de le viſiter, de le conſoler, de le ſecourir, dans la perſonne du captif, de l'étranger, de l'indigent. L'auriez-vous pu croire, s'il ne vous en eût averti? Ecoutez-le donc. C'eſt lui qui vous dit dans l'Evangile, que quiconque donnera un verre d'eau froide au plus petit de ſes Diſciples, ne perdra point ſa récompenſe; parceque,

(*a*) Vox Domini confringentis cedros. *Pſ.* 28, *v.* 5. Qui tangit montes, & fumigant. *Pſ.* 103, *v.* 32.

ajoute-t-il, celui qui vous reçoit, me reçoit, & que c'est à moi-même qu'il rend les services qu'il s'efforce de vous rendre (*a*). On diroit qu'il ne connoît d'autre vertu que celle de la compassion & de la miséricorde : c'est à elles seules qu'il semble se devoir borner un jour ; lorsqu'il rendra à chacun selon ses œuvres. *Venez*, leur dira-t-il, *vous que mon Pere a bénis : Possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du Monde ; car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire : je ne savois où loger, & vous m'avez donné une retraite chez vous : je n'avois point d'habit, & vous m'en avez fourni.* Il semble que les autres biens qu'un Chrétien a pu faire, ne sont comptés pour rien. Jesus-Christ ne dit pas, ainsi que l'a remarqué S. Augustin (*b*) : Venez dans mon

(*a*) Quicumque dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantùm in nomine Discipuli, amen, dico vobis, non perdet mercedem suam. *Mat.* 10. Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Ibid.* 25, *v.* 40.

(*b*) Non dicit : Venite, percipite regnum : castè enim vixistis, nulli fraudem fecistis, neminem pauperem oppressistis... Non dixit hæc, sed percipite regnum, quia esurivi... Quantùm hoc excellit, quando cætera tacuit. *Aug. Serm. nunc.* 60, *de Temp.*

Royaume, car vous avez vécu dans une exacte continence; vous n'avez trompé perſonne; vous n'avez point opprimé les Pauvres: tout ſon jugement ſe termine à la charité exercée envers les miſérables. Et de quel prix ne doit pas être une vertu qui fait oublier toutes les autres? Venez, regnez avec moi, parce que j'ai été dans le beſoin, & que vous m'avez nourri. C'eſt, ajoute le ſaint Docteur dont je tâche de rendre l'idée, comme ſi le Fils de Dieu diſoit: Si je vous examinois à la rigueur; ſi je peſois dans une balance ſévere toutes vos œuvres, il ne ſeroit point difficile d'y trouver de quoi vous condamner: entrez cependant dans le Séjour de ma gloire; car vous m'avez ſervi en la perſonne de ceux que je m'étois ſubſtitués. Ce n'eſt donc pas parceque vous n'avez point péché, que je vous ouvre le Ciel; c'eſt parceque vous avez racheté vos péchés par l'aumône, que je veux bien vous y admettre.

VI. Après des autorités ſi préciſes, il ſeroit inutile de montrer par un long détail de preuves, que l'aumône eſt un de vos principaux devoirs à l'égard du Pauvre. Mais il ne ſera peut-être pas

inutile de vous avertir que l'aumône corporelle n'eſt jamais plus ſalutaire à celui qui la reçoit, que quand on a la charité d'y joindre l'aumône ſpirituelle. Je ne vous dirai pas de faire de grands ſermons à ce malheureux qui vous tend la main ; vous me répondriez, bien ou mal-à-propos, que cela ne convient ni à votre état, ni à votre ſexe. Mais ne puis-je pas, ſans manquer à la bienſéance, vous exhorter à lui dire un mot de conſolation, à l'engager à ſouffrir avec patience ſa croix, & les humiliations qui y ſont attachées ; à lui demander s'il connoît bien ce Jeſus par le nom duquel il tâche de vous fléchir ; & même aller ſouvent, s'il ſçait ce que c'eſt que Dieu ? Tout cela ſe peut faire en moins d'une minute, & dans cette minute vous pouvez faire un très-grand bien. Les Pauvres, peu accoutumés à ces manieres charitables, y ſont ſenſibles. L'aumône dont elles ſont accompagnées y donne une nouvelle efficacité : l'onction de la grace qui s'y joint, leur fait porter ſon fruit. Et quand elles ſeroient ſtériles pour une terre trop hériſſée d'épines, elles ſeroient toujours très-fécondes pour celui qui a voulu la défricher.

VII. Reprenez, je vous prie, ces principes : rapprochez-les de ceux que vous avez cent fois entendus sur une matiere si rebatue, & demandez-vous de bonne foi si jusqu'à présent vous les avez bien suivis. Votre conscience vous rend-elle ce consolant témoignage, que vous avez aimé les Pauvres comme vos freres, & que vous avez respecté en eux Jesus-Christ dont ils tiennent la place ? Vous est-il jamais arrivé d'aller les déterrer dans ces sombres réduits où la misere les tient enchaînés ? Avez-vous prévenu leurs besoins ? Avez-vous même pensé à vous en informer ? Vous êtes-vous au moins fait un devoir de soulager ceux qui se présentoient à vous ? Ce devoir important, l'avez-vous rempli avec cette effusion de cœur, cette joie sainte qui plaît tant à Dieu (*a*) ? Combien de fois toute votre libéralité s'est-elle réduite à ces paroles : *Allez en paix ; Dieu vous bénisse* ? Paroles qui dans la bouche d'un Riche impitoyable sont une insulte à la mi-

(*a*) Hilarem enim datorem diligit Deus. *II. Cor. 9, v. 7.*

sere,

fere; & qui, ſi vous n'y prenez garde, pourroient bien vous valoir un jour ce foudroyant anathême : *Allez, Maudits, au feu éternel.* Ce n'étoit pas à moi qu'il falloit renvoyer le Pauvre pour le bénir ; c'étoit à vous à le bénir, en ſoulageant, pour l'amour de moi, ſes beſoins & ſon indigence.

## PRIERE.

NE permettez pas, ô mon Dieu, que je vous entende jamais prononcer contre moi ces terribles paroles. Donnez-moi ces entrailles de miſéricorde qui ſont le caractere de vos Elus (*a*). Apprenez-moi à racheter mes péchés par une ſainte & généreuſe compaſſion. Que je n'oublie jamais qu'il n'y a point d'indulgence dans l'autre vie pour ceux qui n'en ont point eu pendant celle-ci. Y penſois-je bien, quand j'ai tant de fois rebuté la veuve chargée d'enfans, & l'orphelin abandonné ? Je craignois d'être trompé par de faux beſoins ; je n'au-

(*a*) Induite vos, ſicut electi Dei, ſancti & dilecti, viſcera miſericordiæ. *Coloſſ.* 3, *v.* 12.

rois dû craindre que de manquer à des beſoins véritables : celui qui par une feinte pauvreté m'auroit dérobé une aumône, n'auroit pu m'en dérober le mérite : ſon ingratitude même n'auroit pas dû me toucher, puiſque je ſçavois que vous vous étiez chargé de la reconnoiſſance. Je vais, Seigneur, changer de conduite. A l'exemple d'un de vos plus fideles Serviteurs (*a*), ſi j'ai beaucoup, je donnerai beaucoup ; ſi j'ai peu, je donnerai peu ; &, ſi ce peu même paſſe mes forces, & que je ſois réduit, comme le premier de vos Apôtres (*b*), à dire que je n'ai ni or, ni argent, je tâcherai au moins de conſoler & de rappeller à vous ceux que le murmure & l'impatience pourroient en écarter. Je ferai plus : avec le ſecours de votre grace, ô mon Dieu, je chérirai la pauvreté & les pauvres : je les honorerai

(*a*) Quomodò potueris, ità eſto miſericors. Si multùm tibi fuerit, abundanter tribue ; ſi exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri ſtude. *Tobiæ* 4, *v.* 8 & 9. C'eſt ſur ce principe que Dom Barthelemi des Martyrs diſoit, qu'un Chrétien doit être avare pour lui, libéral pour ſes amis, & prodigue pour les Pauvres.

(*b*) Argentum & aurum non eſt mihi, &c. *Act.* 3, *v.* 6.

comme les membres de votre Fils unique. Je ne les verrai jamais ſans me rappeller ce Dieu Sauveur, qui pour mon amour eſt né dans une crêche, & eſt mort ſur une croix dans la nudité & dans l'ignominie. Heureux, ſi en réparant ainſi ma dureté paſſée, je puis au jour de votre Jugement trouver des protecteurs & des amis fideles, qui me reçoivent dans vos tabernacles éternels (*a*)!

## §. VII.

### *Devoirs envers les Ennemis.*

C'Est ici, ſans contredit, une des plus importantes & des plus pénibles matieres de la Morale Chrétienne; mais elle eſt ſi ſouvent & ſi profondément traitée, ſoit dans la Chaire, ſoit dans une infinité de Livres de piété, que je ne pourrois que l'affoiblir. Je me contenterai donc de rappeller au Lecteur un petit nombre de maximes qu'il n'i-

(*a*) Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis; ut, cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. *Luc.* 16, *v.* 9.

gnore pas quant au fonds, mais qu'il ne perd que trop ſouvent de vue dans les occaſions critiques, où il ſeroit fort à ſouhaiter qu'il les eût devant les yeux.

I. Il y a un précepte formel d'aimer ceux qui nous haïſſent le plus : & ce précepte ne ſe remplit pas par le ſeul mouvement du cœur, mais par des ſervices réels, par la priere, & par de profonds gémiſſemens devant Dieu. *Aimez vos ennemis*, dit le Sauveur (*a*) : *Faites du bien à ceux qui n'ont que de l'averſion pour vous. Béniſſez ceux qui vous maudiſſent. Priez pour ceux qui vous calomnient. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment ; ſi vous ne faites du bien qu'à ceux dont vous en recevez, quel gré vous en aura-t-on ? quelle récompenſe pourrez-vous en eſpérer ? Les pécheurs en font autant ;* & ils ne laiſſent pas pour cela d'être de très-grands pécheurs.

II. Ce précepte eſt dur à la nature ; mais il n'eſt pas impoſſible. Il eſt dur à la nature ; & malheureuſement je n'ai pas beſoin de vous le prouver. Il s'agit d'aimer un homme qui n'a payé vos

(*a*) Diligite inimicos veſtros, &c. *Luc.* 6, *v.* 27.

bienfaits que d'ingratitude ; qui vous décrie efficacement dans l'esprit de vos meilleurs amis ; qui a fait échouer vos plus solides espérances ; qui par d'injustes procès, & une maniere encore plus injuste de les gagner, trouble le repos de vos dernieres années : encore une fois, cela est dur à la nature. Mais, disent deux des plus grands Docteurs qu'ait jamais eus l'Eglise, dès que cela est commandé, cela ne peut être impossible (*a*). Et c'est en effet ce qu'ont pratiqué dans tous les temps les vrais amis de Dieu, & ceux mêmes qui à raison de l'atrocité des injures qu'ils avoient reçues, ou du souverain pouvoir dont ils étoient armés, avoient plus de moyens de ne le pas pratiquer. C'est ainsi, pour couler rapidement sur une matiere aussi féconde, c'est ainsi que Joseph pardonna pleinement & généreusement à ses freres, qu'il les combla de bienfaits, & qu'il les rassura de la maniere la plus touchante contre la crainte de son ressentiment. C'est ainsi

(*a*) Sciendum est Christum impossibilia non jubere, sed perfecta, quæ David fecit in Saul & Absalon. *Aug. Serm.* 58 *de Temp.* Voyez aussi saint Jérôme, *Lib. in Matth.*

que David diſſimula le double outrage que lui fit Seméi dans les jours de ſon affliction; qu'il fit tous ſes efforts pour ménager la vie d'un fils perfide, qui n'en vouloit pas moins à ſes jours qu'à ſa couronne; qu'il épargna Saül dans le temps même où ce malheureux Prince le chaſſoit de montagne en montagne, comme un oiſeau éperdu qui ne ſait plus où trouver d'aſyle; & qu'enfin après ſa mort il donna des louanges ſolides à ceux qui lui avoient rendu les devoirs de la ſépulture, & exerça *la miſéricorde de Dieu* ſur les reſtes de ſon infortunée maiſon (*a*). C'eſt ainſi encore que Job, dans l'excès de ſa douleur, prenoit le Ciel à témoin qu'il n'avoit jamais ſouhaité de mal à ſon ennemi, & qu'il ne s'étoit point réjoui de celui qui lui étoit arrivé (*b*).

Mais c'eſt à la nouvelle loi, à la loi d'amour, qu'il appartenoit de donner

---

(*a*) Numquid ſupereſt aliquis de domo Saul, ut faciam cum eo miſericordiam, *non humanam, quæ facilè exhauritur, ſed* Dei. *II. Reg.* 9.

(*b*) Si lætatus ſum ad ruinam ejus qui me oderat, & gaviſus ſum quòd inveniſſet eos malum. Non enim dedi ad peccandum guttur meum, ut expetorem maledicens animam ejus. *Job.* 31.

& des leçons puiſſantes, & des exemples touchans d'une charité ſans bornes envers les plus implacables ennemis. Le premier des Martyrs tout prêt à expirer ſous une grêle de pierres, ramaſſe toutes ſes forces en faveur de ſes plus mortels ennemis : il s'étoit tenu debout en priant pour lui-même ; il ſe met à genoux afin de prier pour ſes bourreaux. Sa charité lui rend la voix : *Seigneur*, s'écrie-t-il, *ne leur imputez pas ce péché.* C'eſt par-là qu'au jugement de Saint Auguſtin, il obtient la converſion de Saul, & par elle, la converſion d'une partie de l'Univers. Or ce qu'a fait Etienne, c'eſt ce qu'ont fait ces légions innombrables (*a*) de Martyrs qui l'ont ſuivi. Formés à l'école du grand Apôtre, ils ſavoient qu'il faut prier pour les Princes & pour leurs Miniſtres. Formés

(*a*) Henri Doduel, Profeſſeur à Oxford, & mort en 1711, ſoutient dans ſes Diſſertations ſur ſaint Cyprien, qu'il n'y a eu qu'un petit nombre de Martyrs. Dom Thierry Ruinard l'a ſolidement réfuté ſur ce point. Le ſavant Papebrok en compte cent ſoixante-ſix mille ſous le ſeul Dioclétien. La ville de Lyon en compte 19700 qui ſouffrirent la mort avec ſaint Irenée ſous l'Empire de Sévere. L'*Apologie de Louis XIV. & de ſon Conſeil* en compte quatorze millions des deux ſexes, & de tout âge, *pag.* 311.

à l'Ecole de Jesus-Christ, ils savoient qu'il n'est point de priere plus efficace que celle qu'on offre avec son sang pour le salut de ses ennemis. Ainsi, quand on vous propose l'exemple de ce saint Evêque de Spolette (a), qui en levant vers le ciel ses deux bras tout sanglans, demande grace pour le bourreau qui venoit de lui couper les mains, c'est afin que par un seul vous puissiez juger de tous les autres : & celui qui a dit le premier que les Martyrs ont ouvert autant de bouches pour leurs persécuteurs qu'ils en avoient reçu de blessures, n'a rien dit qui ne fût dans l'exacte vérité. Il est donc vrai que l'amour des plus mortels ennemis, quelque pénible qu'il soit à la nature, est très-possible à la grace. Aussi le Christianisme, dont l'amour des ennemis fait le plus bel apanage, nous en a-t-il fourni des exemples admirables dans tous les siécles. Villa, Reine, ou plutôt usurpatrice d'Italie, digne épouse de l'indigne Bérenger, avoit traité de la plus cruelle ma-

(a) S. Sabin. Quelques-uns le font Evêque d'Assise. Il souffrit sous Dioclétien.

rière la vertueuſe Adélaïde (*a*), que le ſort des armes avoit miſe entre ſes mains. Le Ciel, qui ſe déclare enfin pour l'innocence, permit que par un revers de fortune elle fut miſe à ſon tour entre les mains d'Adélaïde, qu'Othon ſon mari laiſſa maîtreſſe de ſa deſtinée. *Je n'ai fait qu'une faute en ma vie*, lui dit Villa en fureur, *c'eſt d'avoir différé de vous faire mourir lorſque vous étiez en ma puiſſance. Et moi*, reprit tranquillement Adélaïde, *je ferai du moins en ma vie une belle action; c'eſt de vous rendre la vie & la liberté. Retournez à votre époux.* C'eſt ainſi que ſe vengent les vrais Chrétiens. Qu'importe que la nature ſouffre, pourvu que la croix de Jeſus-Chriſt triomphe?

III. Mais quand ce précepte ſeroit encore plus difficile à remplir, il ne ſeroit pas moins vrai que vous ne pouvez vous en diſpenſer. Pourquoi? C'eſt que la gloire de la Religion, votre propre ſalut, & aſſez ſouvent le ſalut de vo-

(*a*) L'Impératrice ſainte Adélaïde naquit en 925, & mourut le 16 Décembre 999. Elle étoit fille de Rodolphe, Roi de Bourgogne, & de Berthe, fille de Burchard, Duc de Suéve.

tre ennemi dépendent de ſon exécution.

Oui, la gloire de notre Religion ſainte, j'oſerai le dire, celle de Jeſus-Chriſt même, qui en eſt l'Auteur, eſt comme attachée à l'amour des ennemis. Si ce grand Légiſlateur s'eſt jetté aux pieds d'un perfide qui alloit le trahir; s'il les a lavés, c'étoit afin de donner à ſes Diſciples un exemple qui fût ſuivi juſqu'à la conſommation des ſiécles (*a*), & qui prouvât juſqu'à la fin des temps qu'il n'y avoit de véritable Loi que la ſienne; parcequ'il n'y avoit que la ſienne qui fût eſſentiellement & univerſellement une Loi de charité & d'amour. Pere ſaint, diſoit-il la veille de ſa Paſſion, je vous prie que ceux qui croiront en moi, ne ſoient qu'un entr'eux; afin que le monde ne puiſſe douter que c'eſt vous qui m'avez envoyé; & qu'il reconnoiſſe qu'une Religion où regne tant de charité, ne peut être que l'ouvrage d'un Dieu (*b*). C'eſt

(*a*) Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ità & vos faciatis. *Joan.* 13, *v.* 15.

(*b*) Rogo te, Pater, ut omnes unum ſint... Ut credat mundus quia tu me miſiſti. *Joan.* 17. *v.* 21.

en effet ce grand miracle de la nouvelle Alliance, qui a porté le dernier coup à l'Idolâtrie. La réſurrection des morts n'eût peut-être été à ſes yeux qu'un preſtige, ou tout au plus un phénomène embarraſſant, ſi, par impoſſible, elle eût été opérée par des hommes qui euſſent rendu le mal pour le mal, & injure pour injure.

Que ſi les intérêts de la Religion ne vous touchent point aſſez, ſoyez du moins ſenſibles aux vôtres. Si vous refuſez à un Dieu mourant la derniere grace qu'il vous ait demandée pour vos freres, ne lui refuſez pas celle qu'il vous a demandée pour vous-même. Vous n'avez qu'une ame; ayez pitié d'elle. C'en eſt fait de votre ſalut, ſi vous ne pardonnez pas, ou ſi le pardon que vous accordez ne coule pas du fond du cœur (*a*). Vous ſerez meſuré comme vous aurez meſuré les autres; & vous n'aurez point à vous plaindre: c'eſt vous-même qui chaque jour le demandez à Dieu dans la priere qu'il vous

(*a*) Sic & Pater meus cœleſtis faciet vobis, ſi non remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris. *Matth.* 18, v, 35.

a enſeignée, & qui vous eſt la plus familiere. *Seigneur*, lui dites-vous, *remettez-moi les dettes que j'ai contractées à votre égard, comme je remets à mes débiteurs celles qu'ils ont contractées envers moi.* Quel Arrêt! & faut-il que vous ſoyez le premier à le porter contre vous? Enfans des hommes, juſqu'à quand aurez-vous le cœur appeſanti? Juſqu'à quand, pleins d'intelligence quand il s'agit des frivoles intérêts du ſiécle, n'aurez-vous pas le ſens commun quand il s'agit de cet unique néceſſaire dont la perte ne peut ſe réparer? Vous devez à Dieu dix mille talens; il s'offre à vous les remettre; pourvu que vous remettiez à un pauvre Voiſin cent deniers dont il vous eſt redevable. C'eſt un Pere, c'eſt un Juge, c'eſt un Dieu qui vous propoſe l'échange, qui vous preſſe, qui vous conjure de l'accepter. Vous le refuſez avec toute la fureur d'un frénétique. Vous voulez perdre votre ennemi: je ne ſais ſi vous réuſſirez; ce que je ſais, à n'en pouvoir douter, c'eſt que vous êtes déja perdu. Ah! changez de conduite, puiſqu'il en eſt encore temps. Déteſtez le paſſé, & réformez-vous pour l'avenir.

Ce ſera le moyen de ſauver votre ame, & de guérir celle de votre frere, qui n'a peut-être que trop fidélement ſuivi par rapport à vous la régle que vous ſuiviez par rapport à lui.

Si votre ennemi a faim, dit l'Apôtre (*a*), donnez-lui à manger : s'il a ſoif, donnez-lui à boire ; car en agiſſant ainſi vous lui entaſſerez ſur la tête des charbons ardens. Vos prieres pour lui, jointes à vos bons offices, le ramèneront peu-à-peu à des ſentimens plus juſtes ; il rougira de ſes premiers excès, & le regret qu'il en aura, ſera pour vous une vengeance d'autant plus douce, qu'elle ne pourra produire que des fruits de paix & de bénédiction.

Que ſi toujours livré à ſon reſſentiment, votre charité n'allume ſur ſa tête que des charbons de colere, & qu'il continue à vous en donner des preuves, *ne vous laiſſez pas vaincre par le mal*, mais redoublez d'attention, & *tâchez de vaincre le mal par le bien* (*b*).

---

(*a*) Si eſurierit inimicus tuus, ciba illum, &c. *Rom.* 12, *v.* 20.

(*b*) Noli vinci à malo, ſed vince in bono malum. *Ibid.* 21.

Il eſt des dons qui ne s'accordent qu'à la perſévérance : & quand la vôtre lui ſeroit inutile à cauſe de ſon infléxibilité, elle vous ſeroit toujours très-avantageuſe, à raiſon de votre ardente charité; il perdroit ſa couronne comme Saprice, & vous la joindriez à la vôtre comme Nicephore (*a*).

IV. J'entends votre réplique. Tout cela, me dites-vous, eſt fort beau dans la ſpéculation; mais vous ne ſavez pas à qui j'ai affaire. C'eſt un eſprit dur & intraitable, un cœur hautain & orgueilleux; une ame profondément ingrate, qui a abuſé de ma plus intime confiance, & m'a joué le tour le plus noir. Elle m'a rendu la fable de mes

(*a*) Tout le monde ſait que le Prêtre Saprice, après avoir été long-temps ami de Nicephore, en vint juſqu'à une entiere rupture avec lui; que ce dernier touché de ce que dit l'Apôtre S. Jean, que *celui qui hait ſon frere, eſt homicide*, fit les derniers efforts pour ſe reconcilier avec ſon ennemi; qu'il ſe jetta pluſieurs fois à ſes pieds dans le temps qu'on le conduiſoit au ſupplice, ſous l'Empire de Valérien; qu'il ne put fléchir ce cœur ulceré; que Saprice étant ſur l'échaffaud, renia la Foi, & dit qu'il étoit prêt de ſacrifier aux Dieux : que Nicéphore ſaiſi d'horreur à la vue de cette apoſtaſie, déclara qu'il étoit Chrétien, & reçut la Couronne qu'un ennemi irréconciliable n'étoit pas digne de recevoir. *Voyez les Actes des Martyrs, de Dom Thierry Ruinard.*

amis ; elle m'a indignement ſupplanté chez eux ; je ne puis que trop dire avec un Roi affligé : *Pro eo ut diligerent me, detrahebant mihi* (*a*) ; & vous voulez encore que je l'aime, elle qui n'a rien d'aimable ?

Elle n'a rien d'aimable ! & Dieu l'a aimée de toute éternité. Elle n'a rien d'aimable, & Jeſus-Chriſt a verſé tout ſon ſang pour ſon amour. Elle n'a rien d'aimable ; & peut-être, hélas ! eſt-elle deſtinée à obtenir dans le ciel par ſa pénitence & par ſes larmes une couronne éclatante, pendant que vous en ſerez exclus par votre exceſſive ſenſibilité. Elle n'a rien d'aimable ; & peut-être qu'il y a dans ſa conduite par rapport à vous plus d'imprudence que de mauvaiſe volonté ; peut-être que, comme il n'arrive que trop ſouvent, on vous a exagéré les choſes pour vous détacher d'elle ; peut-être que tout ſon malheur, comme celui de David à l'égard de Saül, eſt d'avoir reçu un éloge qu'elle n'avoit point brigué, & que vo-

(*a*) Au lieu de m'aimer, ils s'occupoient à médire de moi. *Pſeaume* 108, *v.* 4.

tre cœur jaloux ne croyoit dû qu'à lui seul. Après tout, si vous êtes bien sûr de ce qu'on vous en a dit, on n'exige pas de vous que vous en fassiez votre Conseil, ni que vous lui donniez une confiance dont elle s'est rendue indigne; mais on demande; & on est en droit de demander que votre cœur désavoue ces aigreurs funestes qu'il a trop long-temps nourries; que dans l'occasion vous ne vous échappiez pas sur son compte; que vous la défendiez autant qu'il se peut, quand elle est bien ou mal attaquée; que vous vous réjouissiez de son bien, que vous vous affligiez de ses peines; que vous lui tendiez la main quand elle aura fait un faux pas; que vous lui rendiez tous les bons offices qu'a droit d'attendre de vous une personne qui a l'honneur d'être membre du corps dont vous faites partie. En un mot, on vous permettra de dire avec un saint Roi: *Sauvez-moi, Seigneur, & me délivrez de la main de ceux qui me persécutent;* mais à condition que, comme lui, vous ajouterez avec sincérité: Si jamais j'ai rendu à mes ennemis le mal pour le mal, je consens, mon Dieu, & je le mérite bien, d'être

la victime de leur fureur, & de tomber sous leurs coups : *Decidam meritò ab inimicis meis inanis.* Voilà la priere du Roi David ; osez la faire avec lui, si vous n'avez rien à vous reprocher.

V. Mais ne vous y trompez pas : l'amour des ennemis, pour être tel que Dieu l'exige, suppose une affection sincere, un support véritable, un soulagement effectif dans ses besoins.

1°. Une affection sincere. Rien de plus commun dans ce monde que ce langage d'illusion : *Je ne lui veux point de mal. Jamais on ne m'entendra dire un mot contre lui. Qu'il soit aussi mesuré sur mon chapitre comme je le suis sur le sien, & tout ira comme il faut.* C'est quelque chose ; mais ce quelque chose ne suffit pas : il n'y a là au fonds qu'une négation de mal ; il y a même un froid positif, & ce froid est incompatible avec le feu de la charité. Il vous faut un amour intime, un amour de cœur, un amour effectif ; parcequ'il vous faut ce même amour que Dieu vous a commandé ; ce même amour que Jesus-Christ a eu pour vous dans le temps que vous étiez ses ennemis ; cet amour profond dont il vous a donné l'exemple, & par lui-mê-

me, & par ſes Saints. Sondez, s'il eſt poſſible, avec tous les Elus, la largeur, la longueur, la hauteur, & la profondeur de ſa charité pour les pécheurs : prenez bien toutes les dimenſions de ſon cœur ; & on vous permettra d'exclure du vôtre ceux que vous trouverez avoir été exclus du ſien.

2°. Un vrai ſupport doit être le ſecond caractere de l'amour que vous devez avoir pour vos ennemis. On peut ſe prévenir, ſe faire des civilités, s'accabler de démonſtrations d'amitié, ſans en avoir la plus foible étincelle ; quelquefois même, & trop ſouvent, avec une indifférence très-décidée. Mais ſupporter ceux qui nous offenſent, reſter muets comme le Roi Prophete (*a*), & ne rien répliquer à ceux qui nous outragent ; publier ce qu'ils ont de bon, dans le temps qu'ils étudient avec inquiétude & qu'ils répandent avec feu ce que nous avons de mauvais, c'eſt-là un caractere de charité qui n'a rien d'équivoque. Or c'eſt celle-là même que Dieu exige de vous ; une charité

(*a*) Factus ſum ſicut homo... non habens in ore ſuo redargutiones. *Pſalm.* 37, *v.* 15.

qui *ſouffre tout*, qui *ſupporte tout ;* & qui peu-à-peu, avec l'aide de la grace, en vient juſqu'à ſe plaindre au Seigneur de ce qu'il a trop d'égard à ſa foibleſſe, & qu'il ne la traite point avec aſſez de rigueur.

3°. Enfin, l'amour des ennemis, s'il eſt véritablement chrétien, demande qu'on ſe faſſe un devoir de les ſoulager dans leurs beſoins. La vraie charité, diſoit le grand Saint qui en fut l'Apôtre (*a*), ne conſiſte point en paroles, mais dans les œuvres & dans la réalité : elle n'eſt véritable qu'autant qu'elle eſt effective. Telle fut celle de l'Homme-Dieu pendant le cours de ſa vie mortelle. Il ne trouva pour ainſi dire que des ennemis ſur ſa route. Il vint en ſon propre héritage, & les ſiens ne le reçurent pas. Il fut perpétuellement en butte à l'envie la plus déſeſpérée, aux calomnies les plus violentes. Errant, fugitif, ſans domicile, ainſi que l'avoient prédit ſes Prophetes (*b*), il ne

(*a*) Filioli mei, non diligamus verbo neque linguâ, ſed opere & veritate. *I. Joan.* 3, *v.* 18.

(*b*) Expectatio Iſrael Salvator ejus ... Quare quaſi colonus futurus es in terrâ... Veluti vir vagus, &c. *Jerem.* 14. *v.* 8 *&* 9.

ſervit preſque que des ingrats ; cependant il les ſervit juſqu'au dernier moment. Chacun de ſes pas fut marqué par des bienfaits (*a*) : inſtructions, miracles éclatans, prieres continuées pendant la nuit, il n'omit rien de ce qu'inſpire la plus ardente charité. Sur la croix il réunit en faveur d'un peuple furieux ſes forces expirantes ; & le grand cri, ce cri qui le fit regarder par le Centenier comme le Fils de Dieu, fut un cri d'amour & de miſéricorde. Voilà le modele que vous offre le Calvaire : où en ſeriez-vous, s'il ne vous l'avoit pas fourni ? Où en ſerez-vous, ſi vous refuſez de l'imiter ?

Je vais plus loin ; je veux que votre charité pour le plus ardent de vos ennemis lui ſurvive, qu'elle le ſuive au-delà du tombeau ; que vous ménagiez ſa réputation après ſa mort autant & plus que vous n'avez fait pendant ſa vie. Ce mot cruel ; *Tous les égards ſont dûs à ceux avec qui nous vivons, & nous ne devons rien aux autres que la vérité. . . . Nous ne faiſons d'anatomie que des*

(*a*) Pertranſiit benefaciendo. *Act.* 10. *v.* 38.

*morts*(a). Ce mot peut être digne d'un Philoſophe moderne, mais il ne peut être digne d'un Chrétien.

## *PRIERE.*

QUE votre Religion eſt ſainte, ô mon Dieu! Qu'elle eſt ſupérieure aux ſentimens humains ! Qu'elle ſe ſuffit ſeule pour prouver ſa divinité ! Avant que de l'avoir étudiée, je me faiſois un ſecret plaiſir de la chute ou des embarras de mon ennemi : je diſtillois ſur ſa conduite le fiel & l'amertume ; je ne voyois en lui que ſes défauts, & mon amour-propre bleſſé les exagéroit à mes yeux. Il eſt vrai, Seigneur, que je ne faiſois que lui rendre le change, & qu'il m'a fait une bleſſure dont je ne guérirai jamais. Hélas ! qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon des outrages que je vous ai faits ? & où en ſerois-je aujourd'hui, ſi vous m'aviez traité comme j'ai traité mon frere ? Ah ! mon adorable Sauveur, tous mes reſſenti-

(a) Réflexions ſur la Critique, par M. de la Motte, *pag.* 22, *édit.* 2.

mens vont expirer aux pieds de votre croix. C'eſt pour mon amour ; c'eſt pour m'obtenir miſéricorde, que vous y avez été attaché : c'eſt pour moi que vous y avez pouſſé vers le ciel ces tendres accens ſi dignes d'être exaucés. Le dernier cri que vous y avez jetté, en conjurant votre Pere de pardonner à ſes ennemis & aux vôtres, me conjuroit de pardonner aux miens : je le fais de tout mon cœur, ô aimable Jeſus. Mon affection la plus tendre, mes prieres, ma fortune, tout ſera déſormais à mes plus implacables perſécuteurs. Heureux, ſi, comme vous avez donné votre ſang pour moi, je pouvois donner le mien pour eux ! en le répandant pour eux, je ſerois ſûr de le répandre pour vous.

## SECONDE PARTIE.

*Des obſtacles qui empêchent un Chrétien de remplir ſes devoirs.*

IL n'y a qu'une voie qui conduit au terme ; il y en a une infinité qui en détournent : ce ſeroit donc vouloir l'impoſſible, que de vouloir les détailler toutes. Je vais me borner à quelques-unes des principales, & je ne ferai preſque que les parcourir.

### Premier Obstacle.

*Le peu de Foi.*

I. LE nom ſeul de Chrétiens & de Fideles, que nous avons le bonheur de porter, prouve aſſez combien l'eſprit de foi nous eſt néceſſaire. Comme on n'agit en homme qu'autant qu'on ſuit les lumieres de la raiſon, on n'agit en fidele, qu'autant qu'on eſt attentif à ſuivre les impreſſions de la foi. De-là

vient que le juſte, & un homme qui vit de la foi, ſont des termes ſynonimes chez le grand Apôtre: *Juſtus autem meus ex fide vivit.* Mais pourquoi donc l'eſprit de foi nous eſt-il ſi abſolument néceſſaire? c'eſt qu'il ſanctifie toutes nos actions; c'eſt qu'il nous fortifie contre les attaques de l'ennemi; c'eſt enfin qu'il eſt pour nous une reſſource aſſurée, ſoit dans ce tiſſu de peines qui ſont inſéparables de la vie, & qui ne nous portent pas toujours à Dieu, ſoit dans la proſpérité, qui ne nous le fait que trop ſouvent oublier.

II. L'eſprit de la foi ſanctifie toutes nos actions. Sans ce principe ſalutaire aucune d'elles ne peut plaire à Dieu (*a*). Les plus belles, les plus éclatantes, ou ne ſont que de l'or réprouvé; ou, réduites à la récompenſe momentanée du temps, elles ſont infructueuſes pour l'éternité. Avec la foi au contraire, on donne un verre d'eau au nom de Jeſus-Chriſt, & à la faveur de ce nom précieux il trouve grace devant Dieu. C'eſt pour cela que S. Paul nous avertit

(*a*) Sine fide impoſſibile eſt placere Deo. *Heb.* XI. v. 6.

que

que les actions les plus naturelles, comme celles de boire & de manger (*a*), peuvent, & doivent être pour nous la matiere d'un mérite abondant. Mettez ſur la même ligne deux perſonnes qui du matin au ſoir ſe copient exactement dans toutes leurs démarches, mais dont l'une n'en fait pas une ſeule qu'elle ne vivifie par la foi, l'autre ne fait rien que d'une maniere toute humaine : vous ne verrez à l'extérieur aucune différence entr'elles ; & il y en aura cependant une ſi prodigieuſe devant Dieu, que ſi ce jour même il les appelloit toutes deux en jugement, il donneroit à l'une la récompenſe d'Abel, tandis que l'autre pourroit bien ne recevoir que celle du malheureux Caïn : *Fide plurimam Hoſtiam Abel quàm Caïn obtulit Deo* (*b*).

III. Mais l'eſprit de foi, j'entends d'une foi vive & animée, ne ſe borne pas à ſanctifier nos actions ordinaires ; il nous porte à tout entreprendre pour la gloire de Dieu. Nous avons l'eſprit

(*a*) Sive ergo manducatis, ſive bibitis, ſive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. *I. Cor.* 10. *v.* 31.

(*b*) C'eſt par la foi qu'Abel offrit de plus excellentes Victimes que Caïn. *Heb. v.* 11. 4.

de foi, disoit l'Apôtre, c'est pour cela que nous parlons avec confiance (*a*). Nous parlons dans les Synagogues, où la croix de Jesus-Christ est un scandale; nous parlons devant les Sages d'Athenes, à qui cette même croix est un objet de dérision & de mépris : nous parlons à la Cour du plus scélérat des Empereurs, dans le palais de Néron même : & si nous ne brisons pas toutes ses idoles, au moins lui enlevons-nous les plus chéries (*b*). Tel est le premier effet de l'esprit de foi : il divinise nos plus petites actions, il nous rend capables des plus grandes : mais comme l'ennemi se plaît à venir à la traverse, qu'il s'efforce d'arrêter notre marche, & plus encore de nous faire prendre une route directement opposée à celle qu'un Chrétien doit suivre, la foi, qui veille à tout, nous fortifie contre ses attaques, & en fait la matiere de nos plus glorieux triomphes.

IV. Vous avez, dit le Prince des

---

(*a*) Habentes eumdem Spiritum fidei. . . & nos credimus, propter quod & loquimur. 2. *Cor.* 4, *v.* 13.

(*b*) Voyez saint Chrysostôme, dans son apolo-

Apôtres (*a*), un ennemi implacable, qui, comme un lion rugissant, tourne sans cesse de tous côtés pour saisir l'endroit défectueux, & vous dévorer. Altéré du sang humain, il ne cherche qu'à répandre le vôtre, & rendre inutile celui que le Dieu Sauveur a répandu pour vous. Il n'est point sur la terre de puissance qu'on puisse comparer à la sienne. Ses victoires passées enflent son courage ; ses défaites ne ralentissent point sa noire activité. Il a toujours à ses ordres une légion d'Esprits qui ne lui cédent ni en adresse, ni en fureur : il donne au vice les couleurs de la vertu, & il ternit la vertu, en mettant à sa suite l'orgueil & la vaine complaisance. Il cache ses piéges sur toutes vos voies ; & celle même qui vous conduit à l'Autel, en est parsemée. Le monde est d'intelligence avec lui, & votre propre cœur est d'intelligence avec le monde. Au milieu de tant d'écueils, qui pourra vous garantir du naufrage ? La foi sera votre Ange tutelaire : *Resistite fortes*

---

gie de la Vie Monastique, liv. 1. où il parle de la Courtisane que saint Paul détacha de Néron.

(*a*) I. Petri, *cap.* 5, *v.* 8.

*in fide.* Job donné en ſpectacle à l'Univers, pour ſa patience plus encore que pour ſes malheurs, en eſt une preuve dont la mémoire ne s'effacera jamais. Qui le ſoutenoit dans cette ſuite de diſgraces ſi vives, ſi contiguës, ſi humiliantes, ſi propres à enfanter le murmure, l'impatience, le déſeſpoir? L'idée d'un Rédempteur, que ſa foi lui mettoit devant les yeux, & l'eſpérance de la bienheureuſe réſurrection, qui doit couronner la patience & les larmes (*a*). Qui a fait triompher les Saints, & des Tyrans, & de toute la rage de l'enfer dont ces Tyrans étoient les Miniſtres? Nous pouvons dire avec l'Apôtre, que c'eſt la foi: *Per fidem vicerunt regna.* Etoit-ce dans leur intrépidité naturelle, ou dans une étude profonde de la Philoſophie, que les Agathe, les Blandine, les Agnès, & tant d'illuſtres Vierges, avoient puiſé cette force qui leur fit préférer aux plus flatteuſes promeſſes les plus cuiſantes douleurs? Etoit-ce par une pure inſenſibilité que l'ancien Joſeph tenoit ferme dans la plus

(*a*) Scio quia Redemptor meus vivit, &c. *Job.* 19, 25.

dangereuſe tentation qui fut jamais ? que les Machabées inſultoient à un Roi impie, qui par des tourmens inouis préludoit à ceux que l'impure Babylone inventa dans les jours de ſa fureur? que l'illuſtre S. Laurent étoit plus tranquille ſur un lit de feu, que le Tyran qui repaiſſoit ſes yeux du ſpectacle de l'y voir attaché ? Non ſans doute : la Philoſophie & la Nature auroient ſuccombé ſous des coups ſi violens : l'eſprit de la foi fut l'unique bouclier dont ſe couvrirent ces Héros Chrétiens. Ce fut par ſon mouvement que chacun d'eux dit de ſoi ce que diſoit dans ſa Lettre aux Romains un des plus généreux Martyrs qu'ait jamais eu l'Egliſe (*a*) : » Que le feu, les croix, & tous » les tourmens du démon fondent ſur » moi ; que les lions ne m'épargnent » pas ; que mes os ſoient briſés, mes » membres écartelés, tout mon corps » moulu, pourvu que je jouiſſe de Je» ſus-Chriſt, mon Dieu, mon Sauveur, » le tendre objet de ma foi & de mon » eſpérance «.

(*a*) S. Ignace, Evêque d'Antioche, martyriſé en 107 ; ou, ſelon Pagi, en 117.

V. C'eſt ainſi que l'eſprit de foi nous ſoutient dans les plus rudes combats, & qu'il nous fortifie contre les plus violentes attaques; & de-là il ſuit par une conſéquence néceſſaire, qu'il eſt pour nous d'une reſſource infinie dans toutes les ſituations où il plaît à la Providence de nous mettre. Toute la vie eſt ſemée d'inégalités: les beaux jours ſont remplacés par des jours mauvais; & ceux-ci ſont ſi dominans, qu'il n'y a preſque perſonne qui ſur la fin de ſa carriere ne puiſſe dire, comme Jacob: *Dies mei parvi, & mali* (*a*). Voulez-vous, dans cette variété, être toujours le même, toujours également attaché à Dieu? Faites venir à votre ſecours l'eſprit de foi. Ou il vous conſolera dans les occaſions les plus pénibles, ou il rectifiera celles qui pourroient amollir votre vertu. Malgré tous vos efforts & les plus ſages meſures, vous ne réuſſiſſez pas toujours; vos plus ſaintes entrepriſes échouent; il ſemble que vous gâtiez une affaire dès que vous vous en

(*a*) Mes jours comparés à ceux de mes Peres ont été peu nombreux, & bien traverſés. *Gen.* 47, *v.* 9.

mêlez : vos amis vous manquent dans l'occasion : tout périt, tout fond entre vos mains. Invoquez l'Esprit de foi, & vous direz : Soyez béni, Seigneur, du mauvais succès. Plein d'orgueil comme je suis, j'aurois mis le bon sur mon compte, & je me serois trop flatté : *Bonum mihi quia humiliasti me* (*a*). Il vous arrivera une violente épreuve, ou dans vos biens ; & vous direz comme Job : *Le Seigneur me l'avoit donné, il me l'a ôté ; que son nom soit béni :* ou dans votre réputation, & vous vous écrierez avec le saint Archidiacre d'Evreux : *O la bonne Croix ! Que vous ai-je fait, ô mon Dieu, pour me traiter comme vous traitez vos favoris, comme vous avez traité votre Fils unique, l'objet éternel de vos complaisances ?* ou dans quelqu'un de votre famille, & vous vous rappellerez les sentimens de cette femme vraiment forte, qui ne vit dans le cruel supplice de ses fils, que des traits signalés de grace & de miséricorde (*b*).

(*a*) Il m'est bon que vous m'ayez humilié. *Ps.* 118, *v.* 71.

(*b*) Voyez le second Livre des Machabées, *ch.* 7.

Mais cet eſprit de foi ſi fécond, ſi néceſſaire, où le trouve-t-on aujourd'hui ? Vous l'avez reçu dans le Baptême avec la grace juſtifiante & les vertus infuſes ; le Sacrement de Confirmation a dû l'augmenter : votre premiere Communion & celles qui l'ont ſuivie lui ont donné une nouvelle ardeur. Rappellez-vous ces jours heureux, où dans un tranſport formé ſur une conviction intime, vous croyiez pouvoir dire avec S. Paul, qu'il n'y avoit ni maux préſens, ni maux futurs, ni vie, ni mort, ni créature quelconque, qui pût vous ſéparer de l'amour de Jeſus-Chriſt, & de la foi de ſon Evangile qui en eſt la baſe. Jours de ſalut & de paix, momens fortunés, où j'étois à Dieu, & où j'éprouvois viſiblement que Dieu étoit à moi, qu'êtes-vous devenus ? Quel ſombre voile vous a dérobés ? A qui puis-je imputer une perte ſi funeſte, & qui a déjà été pour moi la ſource de tant d'autres ?

VI. C'eſt vous-même, mon Frere, c'eſt vous qui êtes la cauſe de vos malheurs. Vous avez fait préciſément tout ce qui étoit néceſſaire pour couper le germe de la foi. Que faut-il pour en

venir-là ? Un desir immodéré de tout savoir, une lecture assidue des plus mauvais Livres, un grand commerce avec des gens qui ont peu de religion, ou qui n'en ont point du tout : voilà ce qui altére tous les jours la foi dans une infinité de personnes. L'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre, dit le Saint-Esprit. Sans principes, & souvent avec un génie qui, quoi qu'en pense l'amour-propre, n'a qu'une sphere très-bornée, on parcourt avec avidité cette multitude de brochures que l'impiété enfante tous les jours, & dont le style audacieux tient lieu de démonstrations. Un tour neuf, une expression vive, un trait aussi plein de sel que de malignité, paroissent bientôt une preuve aussi décisive que les miracles du Fils de Dieu, & le sang d'un million de Martyrs. Peu à peu on se demande s'il est bien vrai que l'homme ait une ame : si au moins cette ame est spirituelle, si Dieu l'a faite pour lui ; s'il se soucie qu'on fasse bien ou mal ; s'il met de la différence entre la mere qui chérit son enfant, & celle qui à la Chine l'expose dans un Bois pour s'en délivrer. Insensiblement on va jusqu'à

ſe demander s'il eſt bien sûr qu'il y ait un Dieu ; ſi ce Monde, qui au premier coup d'œil paroît ſi magnifique, ſi ſagement ordonné, n'eſt point la production fortuite d'une multitude d'atômes. Ces idées, qui révoltent d'abord, faſtueuſement confirmées par un Philoſophe du temps, prennent faveur ; les paſſions, qui y trouvent leur compte, les accréditent : on les nourrit dans la ſanté, elles dorment de l'inquiétude dans la maladie. La vue d'un terme qui pourroit bien avoir des ſuites, trouble & alarme, la conſcience jette les hauts cris : tour-à-tour on les écoute, & on les mépriſe. La mort s'avance, elle ſurprend dans l'indéciſion ; & des déchiremens du temps, elle précipite dans le ſéjour de ce vers rongeur qui dévore pendant l'éternité.

VII. Voulez-vous éviter ce malheur, conſervez le tréſor de la foi avec toutes les précautions poſſibles : fermez vos oreilles à la voix de l'Enchanteur qui veut vous ſéduire : laiſſez l'orgueilleux Philoſophe s'évanouir, ſe perdre dans ſes penſées. Fuyez ſon approche comme vous fuiriez celle du baſilic. Que les Livres Saints ſoient,

sous la conduite d'un sage Directeur, vos chastes délices. Le monde fecond en épithetes injurieuses, pourra bien vous prodiguer celles de petit génie, d'esprit minutieux; au moins est-il sûr que vous n'y ferez pas une grande figure: mais souvenez-vous que le monde & sa figure passent, & qu'il viendra un jour où ces grands Arbitres de l'estime & de la réputation, reconnoîtront enfin, en se chargeant eux-mêmes des plus cruels reproches, qu'ils ignoroient jusqu'aux premiers élémens du vrai; & que ceux qu'ils oserent traiter d'insensés, avoient seuls en partage la véritable sagesse. *Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam. . . . Ergò erravimus à viâ veritatis; & justitiæ lumen non luxit nobis, & sol intelligentiæ non est ortus nobis.* Sap. 4, v. 5.

## PRIERE.

JE connois, Seigneur, tout le prix de la Foi; augmentez la mienne. Je trouve dans ses respectables ténebres une lumiere infiniment plus sûre que

celle de ma foible raiſon. Je vois d'ailleurs la prodigieuſe différence qui eſt entre vos vrais Fideles, & ces prétendus Sages que vous avez abandonnés à l'eſprit d'erreur ou d'incrédulité. Ne permettez donc pas, ô mon Dieu, qu'un tréſor ſi précieux m'échappe jamais. Conſervez-le dans un Royaume qui pendant tant de ſiécles s'eſt fait gloire de le poſſéder : établiſſez ſon empire dans le cœur de ces nations qui ne vous connoiſſent point ; mais ne l'enlevez pas à un Peuple qui de jour en jour ſemble s'en rendre indigne. O vous qui auriez pardonné à une ville infame, ſi vous y aviez trouvé dix juſtes, jettez les yeux ſur ce reſte de fideles Iſraélites qui prêts à tout ſouffrir, plutôt qu'à fléchir le genou devant l'Idole du menſonge, vous ſervent en eſprit & en vérité. Faites, mon aimable Sauveur, que je ſois de leur bienheureux nombre, & que je ne connoiſſe jamais d'autre Philoſophie que celle de votre Croix ; afin que dans ce ſéjour lumineux, où le voile qui couvre vos Myſteres ſera déchiré, je mérite de voir face à face ce que je ne vois

aujourd'hui qu'en énigme, & à travers les nuages de la Foi (*a*).

## IIe. OBSTACLE.

### *L'Oubli de Dieu.*

I. DU peu de foi naît l'oubli de Dieu; & de l'oubli de Dieu, les plus funeſtes déſordres. Cent fois ce Peuple que le Seigneur s'étoit ſi ſpécialement conſacré, & qu'il avoit par la plus gratuite miſéricorde préféré au reſte de l'Univers; cent fois ce Peuple ſi chéri s'eſt livré aux plus monſtrueux déréglemens. Il a porté la fureur juſqu'à rendre à des Veaux d'or le culte qui n'eſt dû qu'à la Divinité, juſqu'à trembler devant l'ouvrage de ſes mains, juſqu'à regarder un ſtupide animal comme le Dieu puiſſant qui l'avoit délivré de l'Egypte (*b*). Vou-

(*a*) Videmus nunc per ſpeculum in ænigmate. I. *Cor.* 13, *v.* 12.

(*b*) Fecit vitulum conflatilem, dixeruntque: Hi Dii tui, Iſrael, qui te eduxerunt de terrâ Ægypti. *Exod.* 32, *v.* 4, & *III. Reg. cap.* 12.

lez-vous ſavoir la cauſe d'une chute ſi honteuſe, & d'une infinité d'autres qui l'ont ſuivie, ou précédée? L'Ecriture vous l'apprend dans tous les endroits où elle reproche à la Maiſon d'Iſraël ſes excès & ſes prévarications. Tout ſe réduit à l'oubli de Dieu, comme à une ſource funeſte qui diſtille le poiſon & la mort. *Ils ont oublié le Seigneur*, dit le Texte ſacré. *Ils ont oublié leur Créateur. Ils ne ſe ſont ſouvenus ni de lui, ni de ſes bienfaits* (*a*). Mais qu'en eſt-il arrivé? Nous l'avons déja dit : Dieu les a oublié à ſon tour; ou plutôt, il s'eſt ſouvenu d'eux dans ſa juſte fureur. Il les a abandonnés aux deſirs de leur cœur, à un ſens réprouvé. Aſſez éclairés pour prêcher la vérité & la juſtice, tant qu'ils ont été légitimement aſſis ſur la Chaire de Moyſe, ils ont ſemblé ſe faire un devoir de violer la Loi dans tous ſes points. Exacts à bien enſeigner les autres, ils ne ſurent jamais s'enſeigner eux-mêmes (*b*). Ils coururent

(*a*) Oblita ſunt Dei tui, *Judic.* 3, *v.* 7. Obliti es Domini creatoris tui. *Deut.* 32, *v.* 18. Obliti ſunt benefactorum ejus. *Pſalm.* 77, *v.* 11, &c.

(*b*) Qui ergo alium doces, te ipſum non doces, &c. *Rom.* 2, *v.* 21.

après les Prophetes de menſonge, ils perſécuterent conſtamment ceux que Dieu leur envoya (*a*). Et du temps de Jeſus-Chriſt ils méritoient déja que le ſang de tous les Juſtes, depuis Abel juſqu'à Zacharie, qu'ils avoient maſſacré entre le Temple & l'Autel, leur fût imputé (*b*). Et que ne mérita donc pas cette Nation adultere, lorſque quelque temps après elle mit le comble à ſes horreurs, en faiſant mourir par le plus ignominieux des ſupplices l'Auteur de la vie (*c*), ſon Dieu, ſon Réparateur! Hélas! l'Univers entier eſt inſtruit de la terrible vengeance que tant de forfaits ont enfin fait tomber ſur elle. Bannie honteuſement, chaſſée de ſon héritage, fugitive, éparſe dans toutes les parties de la terre, elle eſt odieuſe à ceux-mêmes qui la ſouffrent; & cependant elle eſt toujours ſoufferte, parcequ'il faut que dans le temps même qu'elle regarde Jeſus-Chriſt comme un ſéducteur, elle

(*a*) Sicut patres veſtri, ità & vos. Quem Prophetarum non ſunt perſecuti patres veſtri? &c. *Act.* 7, *v.* 51 *&* 52.
(*b*) *Luc.* 11, *v.* 50.
(*c*) Autorem vitæ interfeciſtis. *Act.* 3.

prouve par le ſpectacle toujours ſubſiſtant de ſes propres malheurs, la vérité des Prophéties qui les lui avoient annoncés. Voilà ce que produit inſenſiblement l'oubli de Dieu. Mais, je le dis avec douleur, cet oubli, germe fécond de tant de maux, eſt plus condamnable dans les Chrétiens, & n'y eſt pas moins commun.

II. Que l'oubli de Dieu ſoit plus condamnable dans un Chrétien, qu'il ne le fut dans les Iſraélites, c'eſt une de ces vérités que perſonne de ceux qui connoiſſent les prérogatives de la nouvelle Alliance, ne peuvent révoquer en doute. Il eſt vrai que la Maiſon de Jacob fut ſingulierement favoriſée; que le Seigneur, en lui manifeſtant ſes oracles & ſa juſtice, fit pour elle ce qu'il ne fit point pour les autres Nations (*a*); qu'elle étoit Dépoſitaire de cette Arche ſainte où il repoſoit au milieu des Chérubins, & où Dagon tombant à ſes pieds, conſtatoit ſa propre foibleſſe. J'y ajouterai, ſi l'on veut, que dans les jours de

(*a*) Non fecit taliter omni nationi, &c. *Pſalm.* 147, *v.* 20.

ſa gloire elle eut un Temple célebre dans tout l'Univers, reſpecté de l'idolâtrie même, & chargé plus d'une fois des dons qu'y envoyoient à l'envi les plus fameux Conquérans (*a*).

Mais enfin qu'eſt-ce que tout cela, quand on le compare aux richeſſes immenſes, aux tréſors ſans nombre, que l'Evangile a apportés ſur la terre aux hommes de bonne volonté? Dans la Loi de Moyſe vous ne trouverez que des ombres, des figures, de foibles & inutiles élémens (*b*). La plus belle partie du culte extérieur ſe réduit à l'encens, aux pains de propoſition, au ſang des Boucs & des Taureaux. Une ſeule de nos Egliſes vous donne plus que ne vous auroient donné mille Temples auſſi magnifiques que celui de Salomon. Ce toit pauvre & ruſtique que vous appercevez dans les campagnes, renferme celui en qui réſide ſubſtantiellement la plénitude de la Divinité. Il

(*a*) Fiebat ut & ipſi Reges & Principes locum ſummo honore dignum ducerent, & templum maximis muneribus illuſtrarent. *II. Mach.* 3, *v.* 2.

(*b*) Infirma & egena elementa. *Galat.* 4, *v.* 9.

n'y porte point cette empreinte de terreur qui pourroit écarter de ſon Sanctuaire. De foibles apparences ſervent de voile à ſa grandeur. Nuit & jour il eſt prêt à recevoir vos hommages, & à vous inonder de ſes bienfaits. Les graces y coulent de ſes Sacremens, comme elles coulerent autrefois de ſes plaies. Des millions de Fideles l'ont éprouvé dans tous les ſiécles. C'eſt-là que les Martyrs puiſerent cet eſprit de force & d'intrépidité qui déconcerta les Nérons & les Domitiens. C'eſt-là que les Confeſſeurs reçurent une plénitude de lumiere, un redoublement de zele. C'eſt-là que les Vierges chaſtes trouverent des larmes dont la foibleſſe fut plus forte que l'Enfer & tous ſes tourmens. Mais ſi vous avez jamais été ſincerement à Dieu, ne puis-je pas dire d'après votre conſcience, que c'eſt-là que vous prites autrefois ces religieux ſentimens qui firent tant d'honneur à votre jeuneſſe; ces armes qui vous garantirent des coups que l'ennemi vouloit porter à votre innocence; ces tendres mouvemens qui vous faiſoient avouer qu'il eſt doux de craindre le Seigneur, en-

core plus doux de l'aimer, & de s'attacher inviolablement à lui ?

Que conclure de tous ces principes ? Une seule chose : c'eſt que comme le Juif, qui a oublié Dieu, ſera au grand jour du Seigneur plus rigoureuſement traité que Tyr & Sidon ; le Chrétien qui l'oublie, ſera dans ce même jour plus ſévérement puni que le Juif. C'eſt qu'en effet l'ingratitude croît en raiſon des bienfaits ; & que celui à qui on a beaucoup donné, doit plus que celui qui a beaucoup moins reçu (*a*).

III. Mais cet oubli ſi injurieux à Dieu, ſi dangereux pour l'homme, eſt-il rare parmi les Chrétiens ? En eſt-il beaucoup qui puiſſent dire, ou, comme Abraham, qu'ils ſe tiennent en la préſence du Dieu vivant ; ou, comme David, qu'ils ont toujours le Seigneur devant les yeux ; ou, comme Job, qu'ils tremblent dans toutes leurs actions, parcequ'ils ne perdent point de vue cette main ſévere qui doit les peſer toutes dans la balance

(*a*) Cui commendaverunt multùm, plus petent ab eo. *Luc.* 12, *v.* 48.

de ſa juſtice (*a*)? Non, la vérité & la ſyndereſe interdiſent à la plupart de ceux qui ſe diſent Fideles, un aveu auſſi conſolant; & ceux mêmes qui oſent encore ne pas rougir de l'Evangile, ne pourroient le faire ſans trahir leur conſcience. Aujourd'hui, comme du temps de Jérémie, il eſt vrai que toute la terre eſt dans le déſordre & la confuſion, parcequ'il n'y a perſonne qui ait le cœur attentif à Dieu. N'en cherchons la preuve, ni dans cette multitude indéciſe de demi-Philoſophes, qui ne ſavent preſque s'ils ont encore la Foi, ou s'ils ne l'ont plus; ni dans ce tas énorme de gens de toute condition & de tout ſexe, qui ne connoiſſent d'autres ſentiers que ceux de la médiſance, de l'avarice, de la perfidie, ſouvent & trop ſouvent de la plus odieuſe impudicité. Bornons-nous à l'examen de ceux qui paſſent pour gens de bien dans le monde, & qu'on y propoſe

(*a*) Dominus . . . in cujus conſpectu ambulo — in cujus conſpectu ambulaverunt patres mei. *Gen.* 24, *v.* 40, *& cap.* 48, *v.* 15. Providebam Dominum in conſpectu meo ſemper. *Pſalm.* 15, *v.* 8. Verebar omnia opera mea, &c. *Job.* 9, *v.* 28.

quelquefois comme des modeles d'exactitude. Mais cet examen, nous l'avons déja fait (*a*). Et ſi nous avons trouvé tant de vuide dans des jours qu'un œil peu ſcrupuleux trouve aſſez pleins, quel affreux vuide n'y trouvera pas cet œil pénétrant à qui rien ne peut échapper? Pour me renfermer dans un ſeul exemple, que dira ce Juge éclairé d'une mere qui, pour marier une fille unique, la fait chaque jour parer pendant pluſieurs heures avec des ſoins infinis; lui prête tous les moyens de plaire, dont elle-même s'eſt autrefois ſervie; la produit dans tous les cercles, ſans penſer aux bleſſures qu'elle peut faire & recevoir; la mene à tous les bals, quelquefois même aux Spectacles, dans une attitude où la modeſtie a toujours quelque choſe à perdre? De bonne foi, ce circuit d'actions, plus qu'étrangeres à la vertu, eſt-il bien propre à rappeller à Dieu? Oſeroit-on même prononcer ſon nom dans de ſemblables compagnies? Et quand il n'y auroit en

(*a*) *Part.* I, *Ch.* I.

cela que la perte d'un temps, dont toutes les minutes devoient vous ſervir pour l'éternité, ne ſeroit-ce pas une perte aſſez conſidérable ?

Changez de conduite, puiſque vous le pouvez encore. Marchez, & marchez ſans ceſſe en la préſence de Dieu, & vous ſerez parfait (*b*). Penſez à vos dernieres fins, & cette penſée ſalutaire vous garantira des piéges de l'ennemi. Souvenez-vous que tout eſt nud & découvert aux yeux du Seigneur. Oſeriez-vous faire devant lui ce que vous n'oſeriez faire devant la derniere des créatures ? Que dis-je, oſeriez-vous faire ? Ha ! vous l'avez fait mille fois. Grand Dieu ! que d'horreurs ſecretes ! Que de noirs projets ! Que d'infames penſées ! Que de libertés criminelles ! La douleur m'arrête. Je vous livre à votre conſcience. Interrogez-la ſérieuſement, & bientôt vous vous livrerez à de triſtes, mais ſalutaires réflexions.

---

(*a*) Ambula coram me, & eſto perfectus. *Gen.* 17, *v.* 1.

## PRIERE.

QUE j'ai de reproches à me faire, ô mon Dieu ! Que j'ai de ſujets de m'humilier, de m'anéantir devant vous ! Hélas ! il n'eſt que trop vrai que dans ces momens d'ivreſſe & de délire, où je me livrois aux deſirs corrompus de mon cœur, je n'ai penſé ni à votre préſence, ni à votre juſtice. Mais, Seigneur, depuis le jour où j'ai pleuré mes premiers excès, combien de fois ai-je eu le malheur de vous oublier ! A peine m'avez-vous été préſent dans le temps même que je ſemblois vous conſacrer. La frivolité du ſiécle, ſes bagatelles, l'idée de ſes bienſéances, vous ont preſque toujours dérobé la meilleure partie de moi-même. Faites, Pere des miſéricordes, que je marche déſormais par une route oppoſée à celle que j'ai juſqu'ici trop fidelement ſuivie. Je me le propoſe aujourd'hui plus ſérieuſement que jamais. A l'exemple de ce Roi qui fut ſi pleinement ſelon votre cœur, je veux vous avoir devant les yeux autant qu'il me ſera

poſſible. Je vous conſulterai dans mes deſſeins. J'étudierai dans toutes mes actions le grand modele que m'a donné votre Fils unique. Je rapporterai tout à votre gloire. Je me rappellerai votre divine préſence, au moins à toutes les heures du jour. Je profiterai de mes inſomnies mêmes pour vous offrir mon cœur, & pour invoquer votre Nom. C'eſt en vous que j'ai l'être, le mouvement & la vie : c'eſt pour vous que je veux vivre : c'eſt pour vous & en vous que je veux mourir.

## IIIe. OBSTACLE.

### *La perte du Temps.*

I. IL n'eſt point de bien plus précieux que le temps. C'eſt un don de la pure libéralité de Dieu, ſans lequel tous les autres ſont inutiles. C'eſt, comme nous l'avons déjà dit, d'après un grand Saint, c'eſt une grace qui dans un ſens vaut autant que Dieu même, parcequ'elle peut nous valoir la poſſeſſion de Dieu (*a*). C'eſt une faveur

(*a*) Tempus tantùm valet quantùm Deus, quia qui

qui passe, & qui passe avec la plus prodigieuse rapidité. Le temps est court, dit l'Apôtre (*a*). Oui, poursuit saint Augustin, le temps est court, & bien court. Il est vrai que pendant que nos années s'écoulent, elles nous paroissent longues, & souvent ennuyeuses (*b*). Mais au fond la vie la plus longue n'est qu'un point, qu'une foible vapeur qui après avoir paru un instant, se dissipe, & s'évanouit pour toujours (*c*). Voulez-vous vous en convaincre? Interrogez ces hommes décrépits qui annoncent leur âge par leurs cheveux blancs, & par leur démarche chancelante. Ils ont été jeunes comme vous, & peut-être ne vieillirez-vous pas comme eux. Demandez-leur ce que sont devenues leurs premieres années, & celles qui les ont suivies; à quoi se sont termi-

---

tempore benè consumpto comparatur Deus. *S. Bernardinus.*

(*a*) Hoc itaque dico, Fratres: tempus breve est; reliquum est ut ... qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. *I. Cor.* 7, *v.* 29 *&* 31.

(*b*) Modicum hoc longum nobis videtur, quoniam adhuc agitur: cùm finitum fuerit, tunc sentiemus quàm modicum fuerit. *Aug. Tract.* 101 *in Joan. n.* 6.

(*c*) Vapor est ad modicum parens, & deinceps exterminabitur. *Jac.* 4, *v.* 15.

nés leurs veilles & les grands mouvemens qu'ils ſe ſont donnés ? ce qui leur reſte de leur joie & de leurs plaiſirs. Vous n'en trouverez pas un ſeul qui ne vous réponde, comme fit Jacob à Pharaon, que tous ſes jours n'ont été qu'un pélerinage momentané ; qu'ils ont été en très-petit nombre, & que ce petit nombre a été traverſé d'une innombrable multitude de peines & d'inquiétudes : *Dies peregrinationis meæ ... parvi & mali.* Geneſ. 47, v. 9.

Mais, ſans aller ſi loin, interrogez-vous vous-même. Demandez-vous ſérieuſement ce que ſont devenus ces jours d'enfance qui vous paroiſſoient ſi longs, ſur-tout quand vous les paſſiez dans la contrainte : ces jours de College & d'étude, dont vous croyiez ne jamais voir la fin : ces jours de maladie & de langueur, dont les momens vous duroient des heures, & les heures des ſemaines ou des mois : ces jours d'eſpérance pour le ſuccès d'une affaire, & de deſir pour l'accompliſſement d'une promeſſe, que vous comptiez avec tant d'impatience. Tout cela eſt actuellement moins que rien par rapport à vous : & il viendra un jour

où vous direz de ce qui n'eſt pas encore, ce que vous dites aujourd'hui de ce qui n'eſt déja plus.

II. Pour évaluer à leur juſte prix les conſéquences qui réſultent de ces maximes, deſcendons vous & moi pendant notre vie dans les enfers, pour n'y pas deſcendre après notre mort. C'eſt-là que nous apprendrons & la valeur du temps, & les reproches cruels que ſe font ſans ceſſe, mais toujours en pure perte, ceux qui ont eu le malheur d'en abuſer. Je l'apperçois ce réprouvé à travers de l'affreuſe nuit qui le ſépare de la terre des vivans. » Qu'» êtes-vous devenus, *s'écrie-t-il dans des* » *tranſports de rage qui ne finiront ja-* » *mais*, qu'êtes-vous devenus, jours de » ſalut, temps favorable dont je n'ai » pas connu le prix? Un ſeul de vos inſ» tans pouvoit alors racheter ceux que » j'avois perdus. Une ſeule de vos mi» nutes pouvoit me procurer la gloire » pour laquelle j'avois été créé. Que » ma ſituation eſt changée! Aujour» d'hui une éternité de regrets, une » éternité de rugiſſemens & de pleurs, » ne peut me valoir ce que m'auroit » alors valu le plus court, le plus ra» pide de vos momens.

» Dieu terrible, Dieu foudroyant,
» je ſuis donc condamné à ne ſentir
» jamais l'effet d'une miſéricorde que
» j'ai mépriſée, lorſque vous me ſol-
» licitiez à en profiter! Pendant que je
» vivois ſur la terre, tout abandonné
» que j'étois à mes vanités & à mes paſ-
» ſions, je ſentois toujours que vous
» étiez encore un peu le Dieu de mon
» cœur. Je me réjouiſſois de trouver
» au-dedans de moi-même une étincelle
» de Foi qui me rappelloit à vous. Je
» n'ai jamais été ni Athée, ni déter-
» miné à mourir dans votre diſgrace.
» Je me flattois de rentrer un jour dans
» votre empire. J'aimois ceux qui mar-
» choient ſous vos loix. J'étois atten-
» dri en les voyant vous demander
» avec larmes mon retour & ma con-
» verſion. Je gémiſſois ſous le poids de
» mes chaînes. Je cherchois l'occaſion
» de les briſer, & elle ne me paroiſſoit
» pas éloignée. J'en étois-là quand la
» mort m'a ſurpris, & m'a fait compren-
» dre qu'on peut tout, quand on a du
» tems, & qu'on ne peut plus rien, quand
» on n'en a plus. Ah! ſi vous m'accor-
» diez un ſeul de ces jours que j'ai ſi in-
» dignement proſtitués, je donnerois à

» l'Univers épouvanté le ſpectacle d'une » pénitence plus rude encore, s'il étoit » poſſible, que celle que je fais ici. » Mais non, c'en eſt fait, l'Ange ex- » terminateur l'a juré. Celui qui vit » dans tous les ſiécles y a engagé ſa » parole, & il n'y a plus ni temps » ni eſpérance d'en pouvoir obte- » nir (*a*).

Après de ſi triſtes, de ſi cruelles réflexions, je ne me crois pas obligé d'en ſuggerer d'autres à mon Lecteur. Sa piété & une juſte frayeur lui en fourniront de plus vives que celles qu'il pourroit trouver dans mes foibles paroles. L'Eſprit-Saint lui apprendra à gémir des ignorances de ſa jeuneſſe, & à remercier le Dieu de toute conſolation, qui en le ménageant préférablement à un nombre infini d'autres, a peut-être renverſé l'ordre, & traité le bois ſec avec moins de ſévérité que le bois verd.

III. En effet, pour peu que nous examinions notre conduite & nos allûres, il nous ſera aiſé d'appercevoir avec

(*a*) Juravit per viventem in ſecula, quia tempus non erit amplius. *Apoc.* 10, *v.* 10.

un ancien Philoſophe, que nous avons employé une grande partie de notre vie à ne rien faire, toute ou preſque toute à faire autre choſe que ce qui devoit nous occuper (*a*). Pour vous en convaincre, faites une revue auſſi exacte d'une de vos journées, que vous la feriez de celle d'un voiſin qui ne ſeroit pas de vos amis. Tout bien peſé, qu'y trouveriez-vous ? Une vie qui n'a d'autre régle que le caprice, la paſſion, l'inquiétude : une vie dont les momens les plus innocens ſont ceux que vous avez donnés à l'oiſiveté, à la bagatelle, aux plus ridicules amuſemens : une vie où le temps que la bienſéance vous forçoit quelquefois de conſacrer à Dieu, eſt celui où vous l'avez plus cruellement inſulté : une vie dont la bonne chere, les compagnies dangereuſes, des liaiſons plus que ſuſpectes, beaucoup de retour ſur les actions du Prochain, point ou très-peu ſur les vôtres, font le grand & le principal exercice, une vie enfin

(*a*) Magna pars temporis elabitur nihil agentibus; maxima, malè agentibus; tota, aliud agentibus. *Seneque.*

dont toute l'occupation eſt de ne s'occuper à rien, ou de ne s'occuper qu'au mal. Tel eſt l'emploi que la plupart des Chrétiens font du temps ; & de ceux-même qui ne ſont pas encore confirmés dans le mal, il y en aura peu qui n'apperçoivent d'abord que j'ai beaucoup moins dit que je n'aurois pu dire. Cependant tout le temps de cette vie, toutes ſes heures, tous ſes inſtans vous étoient donnés pour l'éternité. Et c'étoit l'acheter bien peu, que de l'acheter par un travail qui dure & qui coûte ſi peu ; ou plutôt qui ne coûte rien à ceux qui aiment véritablement Dieu, parceque l'amour de ce grand Maître bannit la peine, ou qu'il la rend délicieuſe.

IV. Que faire pour réparer ce déſordre ? S. Paul vous l'a appris par ces paroles : *Marchez avec précaution, & rachetez le temps, parceque les jours ſont mauvais* (*a*). Marchez avec précaution : vous pouriez encore trouver en votre chemin les obſtacles qui ont été ſi ſou-

(*a*) Videte quomodò cautè ambuletis ... redimentes tempus, quoniam dies mali ſunt. *Epheſ.* 5, *v.* 15 *&* 16.

vent funeſtes à votre vertu : c'eſt à vous de les éviter avec ſoin. Marchez avec précaution : dès que le Monde vous verra quitter ſes drapeaux pour arborer ceux de la Vérité, il ne négligera rien pour reſſerrer les nœuds qui vous uniſſoient à lui. Careſſes trompeuſes, larmes ſéductrices, piéges couverts du voile de l'amitié ; trahiſons, s'il le faut, perfidies ; tout ſera mis en uſage pour vous tirer de la voie du ſalut. Marchez avec précaution, & ſoyez le premier objet de votre vigilance. Votre plus formidable ennemi eſt celui que vous portez dans votre ſein : défiez-vous-en juſqu'au dernier ſoupir.

Rachetez le temps : voyageur infortuné, vous n'avez qu'un certain nombre de jours pour arriver au terme. Juſqu'ici vous vous êtes tranquillement arrêté en chemin. Que dis-je ? arrêté ; vous avez de gaieté de cœur pris une route directement oppoſée à celle qui vous étoit preſcrite. Tous vos pas devoient tendre du côté de Sion, vous les avez précipités du côté de Babylone. Encore une fois, rachetez le temps ; doublez le pas : on ferme la porte à une heure marquée ; & quand une fois elle

ſera arrivée cette heure fatale, fuſſiez-vous auſſi vierges que ces inſenſées dont parle l'Evangile ; euſſiez-vous, par impoſſible, trouvé le ſecret de mettre de l'huile dans vos lampes, vous aurez beau demander à grands cris qu'on vous ouvre, on ne vous répondra que par un anathême ſolemnel, & la ſalle du feſtin vous ſera fermée pour toujours. Le comble du malheur, c'eſt qu'entr'elle & les ténebres extérieures il n'y a point de milieu ; & que celles-ci ſont l'éternel & déplorable partage de quiconque a mérité de n'avoir point de place en celle-là.

---

## PRIERE.

JE vous le demande une ſeconde fois, ô mon Dieu, & je ne ceſſerai point de vous le demander. Ne permettez pas que je l'entende jamais, cet Arrêt terrible, qui me banniroit pour toujours de votre préſence, de ce ſéjour de paix & de gloire que vous avez préparé à vos Elus. Je connois aujourd'hui le prix du temps ; je déteſte l'indigne abus que j'ai eu le malheur d'en

faire : je me propoſe, avec le ſecours de votre grace, de changer de conduite. Hélas ! le moment que vous me donnez encore, eſt peut-être le dernier effort d'une miſéricorde prête à expirer. Venez à mon ſecours, ô mon Dieu, mais hâtez-vous ; je crois déjà entendre ces cris confus qui dans l'enfer demandent ou une goutte d'eau, ou une minute de temps, & ne peuvent les obtenir. Vous daignez me l'accorder : j'en profite dès ce moment, en vous conjurant de former en moi ce cœur humilié, & briſé par la douleur, que vous n'avez jamais mépriſé. Ah ! ſi jamais il rentre pleinement ſous votre empire, ne tardez pas à couper le fil de mes jours : l'expérience de ma foibleſſe paſſée me fait trembler pour l'avenir. Quel malheur pour moi, ſi au lieu de racheter le temps, j'allois encore m'en ſervir pour vous offenſer ! *De meâ miſerâ vitâ ſume, obſecro, reſiduum annorum meorum : pro iis verò quos vivendo perdidi, quia perditè vixi, cor contritum & humiliatum nè deſpicias.* S. Bernard. Serm. 20 in Cantic.

## IVe. OBSTACLE.

### L'Orgueil & ſes ſuites.

SI mon plan me permettoit une expoſition détaillée de tous les déſordres qui nous font manquer à nos devoirs, je fronderois ici bien des abus ſur leſquels il eſt rare qu'on faſſe beaucoup de réflexions. Un Auteur dont l'Ouvrage a dû être eſtimé (*a*), me fourniroit une voie auſſi courte qu'aiſée d'en retrancher, ou au moins d'en faire connoître un grand nombre. J'indiquerai plutôt que je ne ſuivrai ſa méthode. Il réduit les principales ſources de la corruption des mœurs aux huit ſuivantes : les mauvais Livres, les Repréſentations dangereuſes, les Spectacles, le Luxe, l'Amour des richeſſes, les Jeux, & l'Uſure. Nous y en avons joint trois autres dans les Articles précédens; &

(*a*) Ce Livre eſt intitulé : Extraits des Ouvrages de pluſieurs Peres de l'Egliſe & Auteurs modernes ſur différens points de Morale. *Paris, chez Jacques-Etienne*, 1713.

dans une matiere que nos infidélités ont rendue ſi vaſte, il ne ſeroit pas difficile d'y en ajouter de nouvelles. Je me contente de dire un mot de chacune de celles que ce pieux Ecrivain a parcourues.

I. Les mauvais Livres; je veux dire ceux qui attaquent la Religion ou les mœurs, tels que ſont la plûpart des anciens Poëtes quand ils n'ont pas été corrigés, les Comédies, les Romans, une infinité de Contes en vers ou en proſe, ſont un des plus funeſtes poiſons qu'on puiſſe préſenter, ſurtout à la jeuneſſe. Ovide, moins ſuſpect qu'un autre ſur cet article, l'a lui-même reconnu; & la vérité qui ſe fait jour, malgré les répugnances, l'a forcé à ſe faire ſon procès (*a*). *Ne vous y trompez pas*, diſoit l'Apôtre, & remarquez bien qu'il le diſoit d'après un ancien Poëte; *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs* (*b*). Or quels entretiens plus à

(*a*) Eloquar invitus, teneros nè tange Poëtas.
Submoveo doctes impius ipſe meas.

(*b*) Nolite ſeduci: corrumpunt bonos mores colloquia mala. *I. Cor.* 15, *v.* 33. S. Jérôme remarque que cette Sentence eſt tirée de Ménandre, Poëte Grec.

craindre que ceux qui ſe font par la lecture des Livres dangereux ? La voix fait des impreſſions, mais ces impreſſions paſſent ſouvent avec elle. Il n'en eſt pas ainſi d'un Livre : on le prend quand on veut ; on le lit de ſens raſſis, & avec un eſprit tranquille ; on a tout le loiſir de s'arrêter ſur les endroits qui plaiſent, d'y réfléchir, d'en goûter le poiſon. On emploie d'ordinaire à ſa lecture le moment où l'eſprit eſt le moins ſur ſes gardes, où le cœur eſt plus ouvert aux objets des paſſions, plus facile à enivrer, plus ſuſceptible de ce qui flatte ſes penchans, plus capable d'en recevoir qu'il ne connoiſſoit pas, ou dont le germe n'étoit point encore développé. Faut-il après cela être ſurpris de voir tant de jeunes perſonnes qui faiſoient un honneur infini à leur Sexe & à la Religion, devenir en peu de mois, & quelquefois dans une ſemaine, ſi différentes d'elles-mêmes, qu'on ne les reconnoît plus ? Sainte Thereſe, malgré le goût qu'elle avoit pour la vertu, commençoit à l'éprouver cette triſte & déplorable révolution. Eh ! que ſeroit-elle devenue, ſi à la lecture des Romans qui l'enchan-

voient, elle n'eût fait ſuccéder celle des Lettres de S. Jérôme, & des Confeſſions de S. Auguſtin, qui la rappellerent à Dieu?

II. Par Repréſentations dangereuſes, l'Auteur dont je ne donne qu'une eſquiſſe, entend les Tableaux, les Eſtampes, les Figures qui repréſentent les objets d'une maniere contraire à la modeſtie & à la pudeur. Ces Ouvrages ſont des Livres toujours ouverts, toujours expoſés à la vue des Savans & des Ignorans; par conſéquent toujours propres à faire entrer la mort par les yeux, ainſi que parle l'Ecriture. Et c'eſt en effet ce qu'ils ſont, & ce qu'ils peuvent faire à toutes les heures du jour. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'à l'aide d'un ciſeau léger, ou d'un pinceau délicat, les objets même qui devroient porter à la vertu, ou inſpirer la piété, portent à des ſentimens tout-à-fait contraires. Une femme qui pendant ſa vie fut un modele de ſageſſe, & qui déteſta plus l'infame nudité, qu'Eſther les ornemens de ſa gloire, paſſe à la Poſtérité ſous l'attitude de Venus. Souvent même des Vierges pures, qui, pour marcher juſqu'à la fin à la ſuite de

l'Agneau, ont préféré les plus cruels tourmens aux plus glorieuſes alliances, n'offrent au Spectateur que des traits pleins de molleſſe & d'indécence. Heureuſes encore, ſi on ne leur prête point ceux de quelques-unes de ces Idoles du temps, qui doivent leur réprobation éternelle à leurs malheureux attraits, & à l'uſage criminel qu'elles en ont fait. Qu'on diſe tant qu'on voudra, qu'un œil ſavant ne cherche dans ces Ouvrages que la touche, le coloris, la force, les graces de l'expreſſion: tous ces grands termes ne nous en impoſeront pas. Nous dirons ſans crainte qu'une infinité de gens y cherchent de quoi nourrir leurs paſſions; & que tous les péchés dont ils y trouvent la ſource, ſont ſur le compte & de l'Ouvrier qui les a faits, & du Maître qui les expoſe.

III. Il ſeroit inutile de s'étendre ici ſur les Spectacles, les Comédies, les Opéras. Il n'y a preſque pas un Orateur Chrétien qui n'ait traité cette matiere avec toute la chaleur dont elle eſt ſuſceptible. Les Gens du monde, des Princes même ſe ſont unis aux Miniſtres ſacrés pour en faire connoître le danger. Paroles, geſtes, chants,

licencieuſes attitudes des Actrices, tout y inſpire la ſéduction ; & on ne peut y compter ſur la Grace, qui ſeule pourroit l'arrêter. Ce n'eſt pas dans ces lieux impurs que coule le ſang de Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt pas-là qu'on invoque ſon nom quand on ſe ſent ébranlé.

IV. L'amour des richeſſes, cette ſoif immodérée de l'argent, qui fait & l'occupation & le ſupplice de la plupart des hommes, eſt un des obſtacles qui les éloigne le plus du ſalut & des moyens d'y parvenir. L'Ecriture n'a ménagé aucun vice ; mais elle ſemble avoir redoublé ſes anathêmes contre les richeſſes & ceux qui les aiment. *Il n'y a rien de plus injuſte que d'aimer l'argent*, dit l'Eccléſiaſtique (*a*). Celui qui eſt infecté de cette maladie, eſt *prêt à vendre ſon ame* ; & tous les jours il vend ſa foi, ſon honneur, ſa conſcience. *L'or*, dit-il ailleurs (*b*), *eſt un ſujet de chute à ceux qui lui ſacrifient. Malheur à quiconque le pourſuit avec ardeur : il y périra comme un*

(*a*) Nihil iniquius quàm amare pecuniam. Hic enim & animam ſuam venalem habet. *Eccli.* 10, *v.* 10.

(*b*) Lignum offenſionis eſt aurum ſacrificantium : Væ illis qui ſectantur illud ; & omnis imprudens deperiet in illo. *Ibid.* 31, *v.* 7.

*insensé. Où sont les Princes des Nations*, disoit un Prophete (*a*)? Que sont devenus les Grands de la terre, qui commandoient avec empire, & qui *mettoient leur confiance dans leurs immenses trésors? ils ont disparu.* La main de Dieu les a exterminés, & *ils ont été précipités dans les Enfers.* Oui, disoit S. Paul, (*b*), *Ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation, dans les piéges du démon, dans une foule de desirs également frivoles & nuisibles, qui plongent les hommes dans un abîme de malheurs & dans la damnation.* Il est donc vrai, comme le dit le même Apôtre, que la convoitise, ou la passion pour le bien, est la racine de toutes sortes de maux; & qu'après avoir détruit la charité, elle peut aller jusqu'à anéantir la foi. » Pleurez donc, » Riches, jettez les hauts cris, faites » des hurlemens à la vue des malheurs

(*a*) Ubi sunt Principes gentium ... Qui argentum thesaurisant & aurum... exterminati sunt, & ad inferos descenderunt, & alii loco eorum surrexerunt. *Baruch.* 3, *v.* 16 *& seq.*

(*b*) Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem & in laqueum Diaboli, & desideria multa inutilia & nociva, &c. *I. Timoth.* 6, *v.* 9. Radix enim omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt à fide. *Ibid. v.* 10.

» qui vont fondre ſur vous. Votre or,
» & votre argent qui s'eſt rouillé, ſera
» comme un feu qui conſumera vos
» chairs. Vous avez vêcu dans la bonne
» chere, vous avez nourri vos cœurs
» dans la volupté ; chaque jour a été
» pour vous un jour de ſacrifice, où
» vous avez immolé à votre ſenſualité
» & la graiſſe des victimes, & le ſang
» du Pauvre que vous n'avez pas raſſa-
» ſié (*a*)«. Ces expreſſions de l'Apôtre S. Jacques ſont terribles : mais j'oſerai le dire, elles le ſont encore moins que l'anathême éternel dont le Fils de Dieu a chargé & les Riches & leurs richeſſes. Ecoutez-le une bonne fois, & tremblez. *Malheur à vous qui avez de grands biens:* vous avez vos aiſes dans ce monde, mais vos joïes ſeront bientôt changées en amertumes : il n'y a qu'un miracle, & un grand miracle, qui puiſſe changer votre ſort. Car enfin, *Il eſt plus difficile à un Riche d'entrer dans le Royaume des Cieux, qu'à un chameau de paſſer par*

(*a*) C'eſt le double ſens que d'habiles Interpretes donnent aux dernieres paroles de ce verſet : *Epulati eſtis ſuper terram, & in luxuriis enutriſtis corda veſtra, in die occiſionis.* Jac. 5., *v.* 5.

*trou d'une aiguille* (*a*). Il eſt vrai que ce qui eſt impoſſible aux hommes, eſt poſſible à la grace ; mais les Riches ſont-ils bien exacts à la demander ? &, quand elle ſe préſente à eux, ſont-ils bien dociles à ſes leçons ?

V. Je ne dirai rien de l'uſure, péché énorme, qui, honteux de ſon propre nom, en emprunte d'étrangers (*b*) pour ſe faire illuſion : péché très-commun parmi les Gens d'affaires, les Négocians, ſouvent même la Nobleſſe ; péché ſur lequel on a coutume de s'étourdir ſoi-même, ou de ſe laiſſer étourdir par de faux Docteurs : péché par conſéquent qu'on ne répare preſque jamais. Une matiere ſi étendue, ſi obſcurcie par les détours ſans nombre de l'artifice & de la mauvaiſe foi, demanderoit un ou pluſieurs volumes ; mais ces volumes ſont déjà faits (*c*) :

(*a*) Væ vobis divitibus, quia habetis conſolationem veſtram. *Luc.* 6, *v.* 24. Facilius eſt camelum per foramen acûs tranſire, quàm divitem intrare in regnum cœlorum. *Matth.* 19, *v.* 24.

(*b*) Tels ſont ceux de Billets de Commerce, de reconnoiſſance, de trois Contrats, &c.

(*c*) Les Savans peuvent lire ſur cette matiere le beau Traité de M. Guiet, Docteur de Sorbone & Chanoine de Luçon, *de Uſura & Fœnore*. Les autres peuvent lire, 1°. *Le faux Dépôt*, ou *Refuta-*

J'aime mieux y renvoyer, que d'en affoiblir les preuves. Ainſi, je me contente de dire avec l'Ecriture : Heureux celui qui n'a point donné ſon argent à uſure (*a*) ! Malheureux celui qui ne doit ſon ample fortune qu'à des intérêts exigés ſans aucun des motifs qui peuvent les juſtifier ! Qu'il me ſoit permis de lui demander encore une fois ce qu'il deviendroit, ſi dans ce moment il entendoit ces foudroyantes paroles (*b*) : *Inſenſé, cette nuit même on va te redemander ton ame ; & ce que tu as amaſſé* avec tant de peine, que deviendra-t-il ? *en quelles mains va-t-il paſſer ?* Qu'il eſt donc vrai, ô mon Dieu, que *le Juſte eſt plus heureux avec le peu qu'il poſſede, que ne l'eſt le Pécheur avec ſes immenſes tréſors* (*c*) ! *J'ai vu* ce Riche

---

*tion de quelques erreurs populaires touchant l'uſure*, à Lyon & à Rouen ; 2°. *La Refutation de la pratique des Billets entre les Négocians*, à Paris ; 3°. *Les Conférences de Paris ſur l'Uſure.*

(*a*) Qui pecuniam ſuam non dedit ad uſuram, &c. *Pſalm.* 14, *v.* 5.

(*b*) Stulte, hâc nocte animam tuam repetunt à te ; quæ autem paraſti, cujus erunt ? *Luc.* 12, *v.* 20.

(*c*) Melius eſt modicum juſto ſuper divitias peccatorum multas ... Vidi impium ſuperexaltatum & elevatum ſicut cedros Libani : & tranſivi, & ecce non erat. *Pſalm.* 35, *v.* 17, 37 & 38.

*impie au faîte de la grandeur, & élevé auſſi haut que les Cédres du Liban ; je n'ai fait que paſſer, & il n'étoit déjà plus.*

VI. La morale de l'Evangile n'exclut pas un juſte délaſſement : l'arc toujours tendu perdroit bientôt ſon reſſort & ſa force. Le jeu peut être une récréation innocente ; mais pour cela, il faut 1°. qu'il ne ſoit point défendu par les loix (*a*) : 2°. qu'il ne devienne point une occupation : 3°. que les Pauvres ne ſe ſentent jamais de la perte : 4°. que par conſéquent cette perte ſoit toujours médiocre. Or, de bonne foi, les Joueurs, & ſurtout ceux qui le ſont de profeſſion, ou qui ne jouent que par cupidité, ſe renferment-ils dans des bornes ſi juſtes ? Pour en juger ſainement, entrez dans un de ces lieux où la Nation joueuſe a coutume de ſe raſſembler tous les jours : vous y verrez la paſſion ſur preſque tous les viſages ; le chagrin amer ſur ceux mêmes qui ſont plus faits à diſſimuler : bientôt

(*a*) Les Jeux de Dés, du Hoca, de la Baſſette, du Pharaon & du Lanſquenet, ont été nommément défendus par pluſieurs Arrêts du Parlement de Paris : le dernier eſt du vingt-deux Février 1710.

après les cris, l'emportement, à la vûe d'une mauvaiſe carte; le blaſphême enfin, & la fureur. La nuit ne terminera pas le combat: il n'y aura que l'épuiſement ſeul qui poutra le finir, ſous promeſſe de recommencer. Et telle qui tomberoit en foibleſſe, ſi elle avoit paſſé une demi-heure aux pieds du Fils de Dieu dans ſon temple, trouvera toujours aſſez de force pour fournir, quelquefois même dans un âge avancé, pendant des mois entiers, cette indigne & fatigante carriere. Je ſupprime le retour à la maiſon, où dès l'entrée on décharge ſur valets & ſervantes la rage d'avoir perdu dans une ſéance le revenu d'une année. Je ſupprime encore & le chagrin cuiſant qu'a une femme de voir ſon bien fondre entre ſes mains, & ces noirs artifices qu'elle emploie quelquefois pour extorquer de l'argent d'un mari que ſa tendreſſe aveugle. Le monde ne les ignore pas, ces détours ſi contraires à la probité, puiſque nous les ſçavons, quoiqu'heureuſement exclus de ſon commerce: mais ce qu'il ne ſait point aſſez dans la pratique, c'eſt qu'un Joueur bien moins paſſionné que celui dont je viens de crayonner le por-

trait, ne remplit ni ce qu'il doit à Dieu, ni ce qu'il doit au Prochain, ni ce qu'il ſe doit à lui-même.

VII. L'orgueil, pere de tous les vices, produit les mêmes effets. Un orgueilleux, haï de Dieu, déteſté des hommes, eſt comme incapable de tout bien. Jaloux de primer, de l'emporter ſur ceux qui lui font ombrage, ou au moins d'en approcher, s'il ne peut les atteindre, il ſe livre au luxe & aux dépenſes ſuperflues; & dès-là il devient dur à l'égard de ſes Vaſſaux, impitoyable à l'égard des Pauvres. Jaloux des grandes manieres qui n'étoient pas faites pour lui, il prend tous les airs du monde le plus frivole & le moins attentif; & dès-là il ne ſait plus ni édifier ſa famille, ni veiller ſur ſes enfans, ni regarder ſes domeſtiques comme un dépôt dont il doit répondre. Jaloux de concourir avec les autres, ſoit en mérite, ſoit en réputation, il s'efforce de diminuer leur eſtime pour accréditer la ſienne: & dès-là il devient ennemi ſecret, ou public; & jamais il ne le peut être qu'au préjudice des bonnes régles, & des maximes capitales de l'Evangile. Reprenons ces

idées : pour faire ſentir combien elles ſont juſtes, il ne faut ni pénibles recherches, ni longues diſſertations.

VIII. Un homme a hérité de ſes peres un bien honnête, & il pourroit vivre comme eux dans toute la décence de ſon état, payer libéralement le petit nombre de Domeſtiques dont il a beſoin ; trouver du ſuperflu, ſoit pour prêter à celui dont les affaires ſont dérangées, ſoit pour donner gratuitement à celui qui eſt hors d'état de lui rendre. C'eſt à la faveur de ce commerce que Dieu bénit toujours, qu'en naiſſant il a trouvé dans la maiſon paternelle un patrimoine commode, que ſon pere n'avoit pas reçu du ſien. Ce ſage pere lui a fait avant ſa mort, quelquefois même en mourant, de ſalutaires leçons ſur les avantages d'une juſte médiocrité ; & lui a recommandé cent fois de ne prendre jamais un vol trop élevé. Tant qu'il s'en eſt tenu là, tout lui a réuſſi ; & le nouvel Iſaac a vu s'accomplir dans ſa perſonne, & dans ſes biens, toutes les promeſſes qui avoient été faites à Abraham. Mais qu'eſt-il arrivé ? L'eſprit d'orgueil s'eſt enfin emparé de ſon cœur : ſans penſer

à la différence que mettoient entre lui & ſon voiſin la naiſſance & la fortune, il a voulu marcher de pair avec lui, ou même l'effacer : appartemens, meubles, jardins, tout a été mis ſur le grand ton : la femme, quoiqu'aſſez peu chérie, a été parée comme une Déeſſe, & les enfans à proportion : la table a été délicieuſement ſervie ; on a voulu y avoir le Duc, le Comte, & le Marquis, qui ſouvent ont été indignés de l'excès de la profuſion, & de la ſotiſe qui étoit le principe de l'un & de l'autre. Pour fournir à tant de ſuperfluités, il a fallu prendre à crédit chez le Marchand, payer de ſimples paroles l'Ouvrier, le menacer, & lui dire des injures, quand il a oſé ſe plaindre ; vexer le Colon, pour en tirer de l'argent ; congédier le Pauvre avec brutalité.

Ce tiſſu de fauſſes démarches n'étoit propre qu'à irriter Dieu contre vous. J'ajouterai volontiers, quoique hors de mon ſujet, qu'il n'étoit propre qu'à vous expoſer au mépris du Public. Il eſt ſouvent injuſte dans ſes jugemens, mais il ne l'eſt pas toujours. Non, quoi que vous affectiez d'en dire, il ne ſe plaint, ni de ce que le Ciel, prodi-

gue en votre faveur, vous a donné, comme à l'ancien Joſeph, une intelligence ſupérieure; ni de ce que par des ſervices rendus à la Patrie dans des occaſions eſſentielles, vous avez mérité l'attention du Prince, & ſa reconnoiſſance; ni de ce que vos enfans ont reçu une plus belle éducation que n'avoit été la vôtre. Ce qui l'irrite; ce qui fournit une ample matiere à ſa cenſure, c'eſt que vous avez trop rapidement paſſé d'une extrémité à l'autre. Une Maiſon commode vous auroit ſuffi; il vous a fallu un Palais, où un Prince ſe ſeroit cru magnifiquement logé. La plus rafinée ſenſualité a trouvé dans vos repas ce qu'elle n'auroit oſé ni prétendre, ni imaginer. Pour y fournir avec une profuſion variée à l'infini, vous avez mis à contribution les richeſſes de la terre, & celles de l'océan. Environné d'une Cour, qui venoit moins pour adorer l'Idole, que pour s'engraiſſer du Sacrifice qu'elle s'offroit à elle-même, vous vous êtes cru le plus heureux, le plus eſtimé des Mortels. Du fond d'un ſuperbe Equipage vous n'avez jetté à droit & à gauche qu'un air riant & inſultant de protection.

Vous avez rayé du Catalogue de vos parens ceux que la Fortune avoit effacés de la liſte de ſes favoris. Le monde s'eſt récrié. Chacun a fait une ſévere anatomie de vos démarches; c'eſt-à-dire de celles que vous faiſiez, & de celles que vous auriez dû faire. Vos amis de table n'ont pas été les derniers à prendre parti contre vous, & un poiſon lent va infecter vos dernieres années. Par une humilité bien entendue, vous vous ſeriez concilié l'amitié de Dieu & des hommes: par un orgueil déplacé vous avez également déplu & au ciel & à la terre.

IX. Ce premier mal eſt ſans doute très-conſidérable; mais ce n'eſt pas le ſeul que produiſe l'orgueil. Si, comme il arrive preſque toujours à ceux qui veulent faire une grande figure dans le monde, il vous en faut prendre le ton & les manieres frivoles, vous ne remplirez pas même vos plus preſſans devoirs. A l'égard de votre famille, femme, enfans, domeſtiques, tout ſera abandonné à ſa propre diſcrétion; c'eſt-à-dire, ordinairement à ſon goût & à ſes caprices. Seroit-il donc du bel air pour un homme qui

ne penſe que d'après ceux qui ne penſent point, d'entrer dans des détails auſſi minutieux? Non ſans doute; de longues ſéances au Caffé, une ſuite de viſites qui ſe ſuccédent, ſans autre but que celui d'en faire & d'en recevoir; une multitude de lettres au moins très-inutiles; la promenade & les nouvelles à la ville, la chaſſe & les courſes à la campagne; des lectures toujours frivoles, ſouvent pernicieuſes; voilà ce qui fait la digne & ſérieuſe occupation de ce qu'on appelle *un galant homme*. Que le ménage ſoit en déſordre; que, ſelon le vieux proverbe, l'Epouſe tire de ſon côté, pendant que le Mari tire du ſien; que de jeunes filles ſoient très-mal élevées; que les garçons ſoient peu veillés par leur Maître, parceque le Maître n'eſt point veillé lui-même; que les domeſtiques vivent ſans inſtruction, ſans pratique de religion, ſans ombre de vertu; qu'ils vivent même dans un déſordre aſſez public, c'eſt aux yeux d'un homme du bel air, c'eſt-à-dire aux yeux d'un homme qui n'eſt plus Chrétien que de nom, la plus petite choſe du monde. Dieu l'avoit fait chef de Fa-

mille pour en ſanctifier tous les membres; il ne ſe croit lui chef de Famille, que pour prendre toutes ſes aiſes; c'eſt-à-dire, pour ſe perdre, & pour perdre les autres. Voilà ce que fait le genre d'orgueil que je voudrois combattre ici. Il ne connoît ni juſtice, ni vraie tendreſſe, ni devoirs. Que ne pourrois-je pas ajouter? & que n'ajouteront pas pour ſuppléer à mon ſilence, ceux qui connoiſſent le monde mieux que je ne dois le connoître? Que d'inclinations criminelles, que d'infidélités dans le mariage, que de jeux ruineux, que de débauches continuées, aux dépens du repos & de la ſanté, pendant une partie des nuits; & tout cela moins par goût, que pour figurer dignement dans quelqu'une de ces maudites aſſociations où la mode a répandu un air gracieux ſur ces différens excès!

X. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que quand une fois l'eſprit de frivolité s'eſt emparé d'un homme, il n'en revient preſque jamais. Et ce qui eſt vrai de l'homme, l'eſt encore plus des femmes, qui gâtées par l'adulation dès l'enfance, & éloignées par état des occupations ſérieuſes, ont un penchant plus

décidé pour la bagatelle. Il ne leur arrivera que trop aiſément d'oublier les ſages conſeils d'une Mere ſolide, ou d'une Gouvernante vertueuſe : mais ſi elles ont le malheur de tomber en des mains qui ne les forment qu'à la futilité, il eſt fort à craindre qu'elles n'en portent le goût juſques dans le tombeau. Dans une ſaiſon flétrie par les années, leur plus ſérieuſe étude ſera de rajeunir leur viſage. Pour peu qu'il leur reſte encore quelques traces de leur ancienne légéreté, & ſur-tout une bonne table, on leur perſuadera, & elles ſe perſuaderont encore plus volontiers, qu'elles ne vieilliſſent point. On les verra à l'âge de cinquante ans & plus, auſſi déſœuvrées pour le bien, auſſi curieuſes, auſſi coureuſes, auſſi vaines, auſſi parées, & par conſéquent auſſi peu vertueuſes, qu'elles l'étoient au printemps de leurs jours. Ainſi elles oublieront, autant que jamais, ce qu'elles doivent à Dieu, & plus que jamais ce qu'elles ſe doivent à elles-mêmes. Jezabel n'étoit plus jeune, quand elle fut jettée par les fenêtres, foulée aux pieds des chevaux, & mangée des chiens : cependant elle venoit

encore de mettre en usage les artifices de son sexe, le fard, l'élégante coëffure, les ornemens de tête. Je sais qu'indépendamment du meurtre de Naboth, elle s'étoit rendue coupable de mille horreurs, & qu'elle avoit profondément outragé le Dieu d'Israël, en substituant à son culte le culte impie de Baal & des autres Divinités Phéniciennes. Mais après tout, la différence de cette malheureuse Princesse aux femmes frivoles de nos jours, n'est pas si grande qu'elle le semble au premier coup d'œil. Celle-là érigeoit des Autels à ses Dieux: celles-ci s'en érigent à elles-mêmes.

XI. Il y a un dernier genre d'orgueil qui n'est pas moins inalliable avec la charité qu'on doit au Prochain, & l'accomplissement des devoirs qui le concernent: c'est celui qui naît de *la jalousie de métier*, & de la concurrence en mérite.

Un homme a de la douceur, de la politesse. Il paroît connoître les égards. Le Public qui ne voit que l'écorce, le croit incapable de manquer aux Bienséances: il se croit tel lui-même. Ces belles qualités se soutiennent, tant

qu'il n'a point de rivaux ; & ſes amis vantent encore plus ſon bon cœur, qu'ils ne vantent ſon eſprit & ſes talens. Par malheur, il s'éleve ſur l'horiſon un nouveau ſoleil, qui attire tous les yeux. On met d'abord en parallele les deux compétiteurs ; voilà une premiere plaie : peu-à-peu on ſe décide pour le nouveau venu ; en voilà une ſeconde. Que ce jugement vienne des vrais connoiſſeurs, ou de gens qui ſont très-peu capables d'apprécier le mérite, c'eſt à peu près la même choſe pour un cœur offenſé. Il étoit en poſſeſſion de régner ſeul ; l'ombre d'un concurrent le trouble, le déſeſpere. Saül bat les Philiſtins, David tue Goliath. Les femmes de ſa nation vont au-devant de lui avec des inſtrumens de muſique pour célebrer ſa victoire, ſans penſer ni pouvoir penſer aux conſéquences. Elles s'aviſent de dire dans une premiere émotion de joie, que Saül en a défait mille, & David dix fois autant. A ce ſeul mot tout eſt perdu. Ce n'étoit pourtant qu'une chanſon de filles : n'importe ; Saül n'en reviendra jamais (*a*). Il tâchera à la premiere

(*a*) Non rectis ergo oculis Saul aſpiciebat David à die illâ, & deinceps. *I. Reg.* 18, *v.* 9.

occaſion de percer de ſa lance le cœur de David. Il ne lui propoſera le mariage d'une de ſes filles, que pour le faire périr par le glaive de l'ennemi. Il ne pardonnera pas à ſon fils la juſte eſtime qu'il fait de ce jeune & vertueux Guerrier. Il fera paſſer au fil de l'épée le Grand-Prêtre Achimelech, & plus de quatre-vingts autres Miniſtres du Seigneur, pour avoir nourri ce Héros fugitif & ſa troupe dans le temps de ſon plus grand beſoin. En un mot il le pourſuivra de poſte en poſte, juſqu'à ce que le Ciel, las de tant de crimes, le faſſe enfin tomber ſous les coups de ces mêmes ennemis, que David lui auroit immolés, s'il avoit pu ſe réſoudre à lui pardonner ſon courage & ſa vertu.

L'orgueil & la jalouſie n'auront point entre de ſimples Particuliers d'auſſi funeſtes effets. Mais les maux, ſans l'être au ſuprême dégré, ne laiſſent pas d'être devant Dieu de véritables maux. C'en eſt toujours un grand aux yeux de l'équité, que celui de décréditer un homme, parcequ'il nous vaut bien, ou qu'il nous paſſe: d'exagérer ce qu'il y a de foible chez lui, pour faire ou-

blier ce qu'il y a de bon; de répandre, à l'aide d'une mauvaise intention qu'on lui prête, une image ſombre ou douteuſe ſur ſes meilleures actions. Ce n'eſt pas là remplir, c'eſt violer toute juſtice.

XII. Mais perſonne n'a peut-être plus à veiller ſur ſoi en ce genre, que les Gens de Lettres, & ceux qui ſont en Procès. Les démêlés littéraires ne ſont point rares parmi les Savans: mais il eſt rare d'en trouver qui n'y paſſent pas, & de beaucoup, les bornes d'une juſte & ſage modération. Il faut preſque parcourir un ſiécle entier pour rencontrer un Ramſay & un Mabillon, un Lamy & un Tillemont (*a*). La plupart des autres emportent la piece. Ils ne connoiſſent ni égards, ni ménagemens. De l'Ouvrage, qu'ils eſtiment quelquefois en ſecret, ils paſſent à l'Auteur qu'ils haïſſent. Ils font une monſtrueuſe diſſection de ſa vie & de

(*a*) Dans la Diſpute de M. l'Abbé de la Trappe avec Dom Mabillon, il s'agiſſoit des Etudes monaſtiques. Dans la Diſpute entre le P. Lamy & M. de Tillemont, il fut principalement queſtion de ſavoir ſi J. C. avoit fait la Pâque légale la veille de ſa Paſſion.

ſes mœurs. Ils étudient avec avidité, & ils ſont revivre avec un acharnement mortel, de vieilles hiſtoires, dont le temps avoit effacé le ſouvenir. Enfin ils ne ſont contens, que quand ils ont immolé leur malheureux Antagoniſte aux riſées du Public, & qu'ils comptent que ſon nom ſera *ſifflé* & *perſifflé de nos derniers neveux.* S'il me falloit prouver par les faits tout ce que j'avance ici, la choſe ſeroit bientôt faite. Un ſimple abregé de *la Chronique ſcandaleuſe des Savans* (*a*) me fourniroit une démonſtration complette. Mais cette hiſtoire, qui eſt à ſa place dans des Mémoires de Littérature, ſeroit hors d'œuvre dans un Livre de piété. Ce n'eſt qu'avec peine que j'ajoute d'après l'Auteur, que *la haine, l'inimitié, la jalouſie, bouleverſent l'entendement, anéantiſſent la grandeur du génie, & font d'une infinité de Savans les gens les plus mépriſables qu'il y ait au monde.*

XIII. Ce que font ces démêlés Littéraires, les Procès le font encore plus efficacement; & ils ne le font

(*a*) Voyez les Mémoires de M. l'Abbé d'Artigny, *Tom. 2, art. xlj. p.* 154 & 254.

jamais mieux que quand c'eſt l'orgueil qui les inſpire. Un homme piqué au vif dans une matiere où l'amour-propre ſe joint à l'intérêt, ne connoît plus ni les régles du Chriſtianiſme, ni les droits de la Nature. Le Domeſtique diffame ſon Maître, la femme ſon mari, le fils ou la fille ceux dont ils ont reçu la vie. Toute preuve, celle même qui eſt la plus étrangere à la conteſtation, paroît admirable, pourvu qu'elle puiſſe dénigrer ceux à qui l'on en veut. Un *Factum* où la médiſance voilée d'un ton dolent, ſemble ne s'exhaler que parcequ'elle y eſt forcée par la néceſſité d'une juſte défenſe; ce Factum odieux que la haine a conçu, & que la paſſion a dicté d'un bout à l'autre, court la Ville & les Provinces: il partage les eſprits, il diviſe les cœurs; il ſcandaliſe les gens de bien; il réjouit le libertin, & ne le réjouit jamais plus que quand il décrédite la vertu & ceux qui ſemblent en faire profeſſion.

Mais faut-il donc, pour n'avoir point de procès, ſacrifier ſon bien à quiconque voudra l'envahir? Je ne vous dis pas cela: S. Paul, qui entendoit l'Evangile auſſi-bien que perſonne, n'a

jamais défendu aux Chrétiens de recourir à d'autres Chrétiens pour terminer leurs différens. Et l'iniquité, quelquefois même le partage des sentimens, a obligé les Saints à recourir à l'oracle des Magistrats. Mais il faut alors, quoiqu'il en coûte à la nature & à la cupidité, suivre d'un pas ferme la route que nous ont tracée ces amis de Dieu. Voici celle qu'a constamment suivie un Saint que plusieurs personnes avec qui j'ai vêcu dans ma jeunesse, avoient bien connu.

Jamais homme ne fût plus ennemi des procès que S. Vincent de Paul. Dieu a cependant permis qu'il en ait eu, parcequ'il vouloit faire de lui un modele pour tous les états, & que celui des Plaideurs a besoin de grands exemples. Sa conduite dans ces occasions toujours critiques, étoit admirable. Quand il voyoit les Juges, c'étoit bien moins pour leur recommander sa Cause, que pour les prier de n'avoir égard qu'à la justice. Il sollicitoit également pour le Demandeur & pour le Défendeur. Il exposoit & faisoit valoir les raisons de son adverse Partie, aussi-bien & peut-être mieux qu'elle

n'eût fait elle-même. Les Habitans de Valpuiſeau ayant à toute force voulu plaider contre lui au ſujet d'une petite Ferme qu'il faiſoit valoir par ſes mains, il ne les recevoit pas moins bien quand ils venoient à Paris, que s'ils lui euſſent été aſſociés en Cauſe. Il les logeoit, les faiſoit manger à côté de lui au Réfectoire, & leur donnoit de l'argent pour leur voyage. Lorſque le Procès fut ſur le point d'être jugé, il leur en fit donner avis, afin que s'ils avoient quelque choſe de nouveau à produire, ils puſſent le faire à temps. Ils ſe rendirent d'abord chez lui comme chez un Protecteur déclaré : il les conduiſit lui-même chez le Rapporteur. Malgré tous ces bons offices ils furent condamnés : mais le Saint paya les frais du Procès. Le ſoir même il leur donna à ſouper, les logea, & ne les renvoya le lendemain, qu'après leur avoir fourni de quoi s'en retourner. Quand lui ou les ſiens avoient perdu un Procès, il étoit, ce ſemble, plus tranquille que s'il l'eût gagné. *Vive la Juſtice, Monſieur*, écrivoit-il à un de ſes Prêtres qui venoit d'en perdre un très-important : *Il faut croire qu'elle ſe trouve dans la*

*perte du bien qui vient de vous être enlevé. Le même Dieu qui vous l'avoit donné, vous l'a ôté : que ſon ſaint nom ſoit béni. Le bien eſt mal, quand il eſt où Dieu ne le veut pas, &c.*

On me dira que des ſentimens ſi nobles, ſi chrétiens, ſont bien rares : je ſaiſis cet aveu, & j'en conclus qu'il regne donc dans le monde un eſprit d'orgueil qui eſt inalliable avec l'accompliſſement des devoirs les plus ſacrés : c'eſt ce que je voulois établir ; & plût à Dieu que je l'euſſe moins bien prouvé ! Faſſe le Ciel que la priere ſuivante devienne un remede efficace contre un auſſi grand mal !

---

## *PRIERE.*

JE le reconnois devant vous, ô mon Dieu : c'eſt l'orgueil qui a été juſqu'ici la ſource de la plupart de mes déréglements. J'ai vivement ſenti toutes les plaies que la mauvaiſe volonté, ſouvent même le défaut d'attention, ont fait à mon amour-propre. Peu content d'une juſte médiocrité, j'ai voulu prendre l'eſſor. Je n'ai pu pardonner à mon

voiſin les talens que vous lui aviez donnés. Son ſilence, ſa vertu même, m'ont offenſé. Que m'en eſt-il revenu ? du trouble, de l'inquiétude, un mépris affecté, la noire médiſance, ou quelque choſe de pis. Ah ! Seigneur, je renonce aujourd'hui à toutes ces miſeres : j'ai recours à vous pour en apprendre à être doux & humble de cœur. Il n'y a que votre grace qui puiſſe me réformer dans un point auſſi contraire à mes inclinations. La ſeule idée de me retrécir, de me faire petit, & le plus petit des hommes ; cette idée ſi familiere à tous vos Elus, me révolte & me déconcerte. O vous qui d'un clin d'œil abaiſſez l'orgueil des montagnes, daignez anéantir le mien. Que je devienne l'objet du mépris de ceux qui paroiſſoient m'eſtimer ; que je voie diſparoître ces prétendus amis qui m'environnoient : que ceux mêmes en faveur de qui je me ſuis épuiſé, me tournent le dos. Tout me ſera bon, pourvu que je puiſſe exprimer fidellement l'image de ce Dieu Sauveur, qui pour mon amour s'eſt humilié juſqu'à mourir, & à mourir ſur la croix. Dans l'état le plus triſte je m'écrierai de grand

cœur avec un Roi pénitent : Il m'eſt bon, Seigneur, il m'eſt ſalutaire d'avoir paſſé par l'épreuve des humiliations. L'ennemi qui m'écraſoit s'eſt réjoui de ma chute : je m'en réjouis avec lui. Il s'eſt regardé comme la cauſe de mon abaiſſement ; je ne le regarde que comme l'inſtrument de vos miſéricordes, qui, en me purifiant par une confuſion paſſagere, me mettront à couvert de la confuſion éternelle, que j'ai ſi ſouvent méritée. *Priuſquam humiliarer, ego deliqui. . . . Bonum mihi quia humiliaſti me.* Pſalm. 118, verſ. 67 & 71.

## TROISIEME PARTIE.

### *Moyens de bien remplir ſes Devoirs.*

QUOIQU'EN parcourant, l'un après l'autre, les principaux devoirs des Gens du monde, j'aie eu ſoin de leur propoſer des moyens ſûrs de les bien remplir, je crois qu'il ne ſera pas inutile d'en reprendre quelques-uns, & d'en propoſer de nouveaux; tant parcequ'il peut y en avoir dont on n'ait point aſſez ſenti la conſéquence, que parcequ'étant tous réunis ſous un ſeul point de vue, ils pourront faire plus d'impreſſion. Il eſt vrai qu'il eſt fâcheux de ſe répéter: mais il eſt encore plus fâcheux de n'être pas bien entendu, faute de répétition.

### PREMIER MOYEN.

#### *Se choiſir un bon Directeur.*

*CHOISISSEZ-VOUS un Guide fidele, qui vous accompagne dans votre marche.* Ce fut le ſage conſeil que donna

le vieux Tobie (*a*) à un fils unique qui méritoit toute sa tendresse : & tout le monde sait que le pere & le fils s'en trouverent bien. *Ne faites rien*, dit l'Ecriture (*b*), *sans avoir auparavant consulté* une personne éclairée ; *c'est le moyen d'éviter de fâcheux retours*, & bien de mauvaises démarches.

Ces maximes, qui sont vraies pour les personnes qui ont le plus de lumiere & d'expérience, le sont encore plus pour le commun des Fideles. La plupart ont si vîte oublié les saintes leçons qu'ils avoient reçues dans leur enfance : ils sont si exposés, soit à la contagion du mauvais exemple, soit aux pernicieux conseils de ceux qui les environnent, que s'ils ne sont aidés & soutenus par un homme vertueux, éclairé, & plein de zèle pour leur bien, ils font presqu'autant de chutes comme de pas. Ainsi la premiere chose qu'ils doivent faire, c'est de se choisir un bon & sage Directeur. Mais pour cela, il ne faut pas s'adresser au premier venu, ni encore moins à ceux qui sont en répu-

(*a*) Tob. 5. (*b*) Eccli. 32, v. 24.

tation d'être trop indulgens, & de paſſer tout à la légère. Si un aveugle en conduit un autre, il eſt impoſſible, dit Jeſus-Chriſt, qu'ils ne tombent tous deux dans la foſſe. Il vous faut donc un homme qui, comme Juge, ſache peſer vos fautes, vous découvrir celles qui ſont mortelles, ou ſuſpectes de l'être, en arrêter l'habitude par de ſages délais & par des épreuves proportionnées : un homme qui, comme Médecin, verſe ſur vos plaies de l'huile ou du vin, ſelon leur nature; qui, ſans ſe laiſſer fléchir par vos cris, applique le fer & le feu à celles qu'on ne peut guérir autrement; qui perce juſqu'au vif l'ulcere qu'une compaſſion mal entendue rendroit incurable : un homme qui prenant à votre égard la double qualité d'ami ſincere & de paſteur tendre, puiſſe par de ſalutaires & judicieux conſeils vous affermir dans le bien quand vous chancelez, vous découvrir les piéges qu'une main criminelle tend à votre vertu pour la ſurprendre, vous tirer au plutôt du précipice quand vous avez eu le malheur d'y tomber.

Mais, nous dit-on quelquefois, cet

homme de bien, cet homme eſſentiel, où le trouverai-je, & comment le pourai-je connoître ? car enfin on ne peut nier qu'en matiere de Direction, comme dans la plupart des autres, il n'y ait du choix ; & que, s'il ſe trouve de bons Paſteurs, il ne ſe trouve auſſi des Mercenaires, quelquefois même des loups, qui ſous la peau de brebis font dans la bergerie un dégât effroyable.

A cela je n'ai preſque d'autre réponſe à vous faire, que celle de notre divin Maître: *Cherchez, & vous trouverez ; frappez à la porte, & on vous ouvrira ; demandez* avec ferveur & avec perſévérance, & *vous ne manquerez pas d'obtenir.* Dès qu'un bon & prudent Confeſſeur vous eſt néceſſaire, la Providence vous l'accordera, ſi vous avez recours à elle ſelon les loix qu'elle a établies. Au moins y ſuppléeroit-elle par un redoublement de grace & de lumiere, ſi vous vous trouviez dans quelqu'un de ces malheureux Pays qui ont mérité que Dieu leur donne des Paſteurs dans ſa colere. Une humble & fervente priere peut tout, & obtient tout : Dieu y a engagé ſa parole, & il eſt fidele dans ſes promeſſes.

Après tout, quelque petit que vous ſuppoſiez le nombre des Diſpenſateurs fideles, il eſt ſûr qu'il y en a. Les Campagnes les plus ſtériles en ont, ou dans leur enceinte ou dans leur voiſinage: les Villes en ont encore plus; & il eſt rare que ceux qui en vont chercher ailleurs, n'y aillent que par un principe de vertu. Pour diſtinguer le bon de celui qui ne l'eſt pas, Jeſus-Chriſt vous a donné une regle; c'eſt de juger de l'arbre par ſes fruits. Les moins équivoques ſont un grand amour pour l'Egliſe, une profonde humilité, l'un & l'autre ſoutenus d'un zèle conſtant pour le ſalut & pour le ſoulagement des Pauvres. Le Diable a dans ſon bercail des martyrs & des vierges; mais ces martyrs & ces vierges ſont pleins d'orgueil, d'amour pour eux-mêmes, de mépris pour les autres.

Quand une fois vous aurez trouvé un bon Directeur, donnez-lui toute votre confiance. Ouvrez-vous à lui ſans réſerve, je ne dis pas ſur vos péchés, cela s'entend, & n'eſt pas de mon plan; mais ſur les difficultés que vous avez dans votre état. Si vous avez la conſcience timorée, il s'en préſentera aſſez

d'autres capables de vous donner de l'exercice ; & cet exercice redoublera, ſi Dieu juge à propos de vous conduire à lui par la voie du trouble & des ſcrupules. Que votre premier ſoin dans vos doutes ſoit, comme celui des enfans d'Iſraël, de recourir au Prophete, & d'apprendre de lui la Loi & les obligations qu'elle vous impoſe. Ne différez pas, ſi vous pouvez ne pas différer. Telle maladie que l'on guériroit aiſément aujourd'hui, ſera incurable huit jours après. En propoſant votre doute, dites également ce qui eſt à charge & à décharge. Dans le tribunal de la Pénitence on ne doit ni ſe calomnier, ni faire mal-à-propos ſon apologie. Il faut y parler vrai autant qu'on le peut. Quand on l'a fait, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion & d'une parfaite obéiſſance. Il en coûte quelquefois, & ſurtout quand il faut ſacrifier une vie douce & de grandes eſpérances ; mais un ſage Confeſſeur vous fera bien ſentir que des pertes de cette nature ſont un véritable gain. *Celui qui hait ſon ame, la ſauvera*, dit Jeſus-Chriſt : mais pour la haïr dans le ſens de l'Evangile, il faut

dans le concours des deux Maîtres qu'on ne peut ſervir à la fois, préférer les intérêts de Dieu à ſes propres intérêts, & l'amour du premier Maître à l'amour du monde, & toutes ſes vanités.

A ces avis, les gens qui ont de l'expérience en joignent deux autres : le premier, que les perſonnes du ſexe ne doivent guères parler à leur Directeur que dans le Confeſſionnal : le ſecond, que lorſqu'une affaire qui demande une certaine diſcuſſion, les oblige de conférer hors de l'Egliſe avec celui qui a ſoin de leur conſcience, elles doivent s'arranger ſi bien, que tout ſoit fini dans un fort petit nombre d'entretiens. En général, une fille ſouvent aſſez jeune & d'une condition médiocre, eſt plus expoſée à la cenſure qu'une femme que ſon âge & ſa naiſſance mettent à l'abri du ſoupçon. Lorſqu'après un certain temps il revient de nouvelles difficultés, on retourne au conſeil, mais toujours avec les mêmes précautions.

*PRIERE.*

## *PRIERE.*

VOUS l'avez dit, Seigneur; on ne peut aller à votre Pere, que par vous; & on n'arrive à vous qui êtes la vérité & la vie, que par la voie de vos Miniſtres. Il faut que Corneille s'adreſſe à ſaint Pierre, & que Paul, quoique déja converti, ſe laiſſe conduire par Ananie. Ces exemples ne m'étoient pas néceſſaires pour ſentir combien j'ai beſoin du ſecours d'une main étrangere, pour réuſſir dans l'affaire de mon ſalut. Trop habile, peut-être trop attentif, quand il s'agit du ſoin de mon corps ou de mes intérêts (a), *je ſuis comme un enfant, quand il s'agit de marcher dans vos ſentiers.* Mais puiſque vous m'avez averti qu'il y a des Guides aveugles, des Prophetes qui annoncent la paix, lorſqu'il n'y a point de paix; des Directeurs, dont les uns ſemblent ignorer le chemin étroit qui conduit à votre Royaume; les autres lient ſur de foibles épaules

(a) *III. Reg.* 3.

des fardeaux qu'on ne peut porter, & qu'ils ne portent pas eux-mêmes, daignez m'en donner un qui ſoit ſelon votre cœur ; qui ſonde mes plaies avec bonté, mais ſans trop d'indulgence ; qui compatiſſe à ma foibleſſe, mais ſans trahir les intérêts de votre juſtice ; qui ſoit pere, mais qui n'oublie point qu'il eſt juge ; un enfin qui ne cherche que vous, & qui ne penſe qu'à me conduire à vous. Quand une fois je l'aurai trouvé, faites-moi la grace de ne le quitter jamais, de l'écouter comme je vous écouterois, de lui obéir comme je vous obérois à vous-même.

## II^e. MOYEN.

*N'omettre jamais ſes exercices de piété ; fréquenter les Sacremens, &c.*

CE que j'ai dit dans l'article précédent convient à tous les Chrétiens ; il en eſt de même de ce que je dirai dans ce ſecond article, & dans la plupart de ceux qui viendront après. Un homme du monde, comme tout autre,

& tout autre comme un homme du monde, doit tâcher de ſanctifier, chaque jour, toutes ſes actions. Si, comme nous l'avons déja remarqué, l'Apôtre ſaint Paul n'en excepte pas celles qui ſont les plus animales, comme le boire & le manger, il n'y a pas d'apparence qu'il en ait excepté les autres. Du reſte cette Loi, au moyen de laquelle un Chrétien acquiert ſans ceſſe de nouveaux mérites, eſt avec le ſecours de la grace auſſi aiſée à remplir, qu'elle eſt conſolante dans ſon exécution. Soyez fidele à faire & à bien faire vos prieres du ſoir & du matin. Offrez, dès votre réveil, au Seigneur, vos penſées, votre travail, vos peines; & renouvellez cette offrande pluſieurs fois dans le cours de la journée. Ne manquez jamais d'entendre la ſainte Meſſe, quand votre emploi vous le permettra. Fréquentez les Sacremens autant qu'il vous ſera poſſible, & comptez qu'avec cela vous ferez face à l'ennemi, & qu'à la porte du jugement vous ſoutiendrez ſans être confondu les accuſations qu'il formera contre vous (*a*).

(*a*) *Pſalm.* 126.

Je commence par les prieres du matin. C'eſt la moindre choſe, que vous rendiez à Dieu de très-humbles actions de graces de vous avoir conſervé pendant une nuit, qui a été la derniere pour un très-grand nombre d'autres. C'eſt encore bien peu de choſe que vous le conjuriez de ne pas permettre que vous ayez le malheur de l'offenſer pendant le cours de la journée, & que vous vous efforciez d'obtenir de lui la grace de ne rien faire qui ne ſe rapporte à ſa gloire.

Mais quelqu'aiſées que ſoient ces pratiques, comment vous en acquittez-vous? N'eſt-il pas vrai que le démon de la pareſſe a preſque toujours les prémices de votre journée; & que ce n'eſt guères qu'à lui que vous faites le ſacrifice du matin? N'eſt-il pas vrai que votre priere ſe réduit ordinairement à quelque formule que vous ne récitez que par routine; que vous la faites ſouvent dans une poſture bien peu reſpectueuſe; que votre eſprit bat la campagne, tandis que votre langue articule des paroles? N'eſt-il pas vrai même qu'il vous arrive quelquefois de l'omettre en tout ou en partie?

Mais ſi cela eſt ainſi, comme il n'y a que trop d'apparence, ſur quel fondement penſez-vous que Dieu s'unira à vous pour combattre vos ennemis? Reſiſterez-vous à la tentation, lorſque vous ne l'aurez pas intimement prié de vous en garantir? Quand même il ne ſe préſenteroit aucune occaſion de chute, ne ſeroit-il pas bien fâcheux pour vous d'avoir perdu une journée, que vous pouviez rendre méritoire; & à qui vous n'avez tout au plus donné qu'une bonté de Payen ou de Philoſophe?

Ce n'eſt pas ainſi que ſe comportent ceux qui, comme le Roi Prophete, ouvrent la bouche pour attirer l'eſprit qui vivifie (*a*). Ils prennent ſur leur ſommeil, mais jamais ſur le temps de la priere. Ils la font dans cette attitude de reſpect & de tremblement où l'Ecriture nous repréſente les Cherubins devant la ſouveraine Majeſté. L'Eſprit-Saint qui les anime, produit en eux des gémiſſemens qu'on ne peut exprimer (*b*). Ils prévoient les occa-

(*a*) Os meum aperui, & attraxi ſpiritum. *Pſ.* 118. *v.* 131.

(*b*) Ipſe Spiritus poſtulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. *Rom.* 8, *v.* 26.

ſions où ils ont coutume de tomber. Ils font un ferme propos de les éviter, ou du moins d'y réſiſter. Ils ont ſoin de le renouveller pluſieurs fois par jour, & ſur-tout dans le temps où l'heure du combat s'avance. Ils s'offrent de nouveau à Jeſus-Chriſt, au moins avant de rien entreprendre de conſidérable. Si une occupation imprévue ne leur a pas permis de donner à leur ame ſa nourriture ordinaire, ils font après coup pour elle ce que font pour leur corps ceux qui n'ont pû ſe trouver à la table commune; c'eſt-à-dire, qu'ils ſaiſiſſent le premier moment libre pour réparer leur perte.

Tout cela, me direz-vous, eſt fort bon pour des gens qui ſont maîtres d'eux-mêmes & de leurs actions; mais non pour un homme qui étant engagé dans le monde, a mille choſes à faire, qui eſt interrompu à tous les momens, & qui eſt quelquefois ſi accablé du matin au ſoir, qu'il n'a pas le temps de reſpirer.

Je ſoutiens moi que cela eſt bon pour un homme du monde comme pour un autre. Lui eſt-il donc ſi difficile de faire ſes prieres avec attention

& piété ; de demander à Dieu qu'il daigne le ſoutenir dans les peines qui ſont attachées à ſon état ; de lui dire vingt fois & plus dans le cours de la journée ? *Mon Dieu, je vous donne mon cœur, je vous offre en eſprit de pénitence l'action que je vas faire, ou que je fais actuellement. Je renonce à tout deſir de plaire aux hommes, je ne veux travailler que pour votre amour.* Ce langage, ou tout autre équivalent, (car ici il ne s'agit pas des termes, & le Saint-Eſprit vous en fournira de plus énergiques,) ce langage qui eſt celui du cœur, peut ſe tenir par un Militaire, comme étoit Corneille ; par un homme chargé des Finances, comme l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie ; par un Vigneron ou un Laboureur, qui vaquent à leurs travaux ordinaires. Une preuve de cela, c'eſt que pendant ces différentes opérations ils trouvent bien le temps de murmurer, de chanter de longues & mauvaiſes chanſons, de s'agacer les uns les autres, & quelquefois les paſſans. Sera-t-il donc toujours vrai, ô mon Dieu, que rien n'eſt difficile, quand il s'agit des intérêts du démon votre ennemi, & que tout

devient impraticable, quand il s'agit des intérêts de votre gloire, & de notre ſanctification !

J'ai toujours ſouhaité qu'un homme du monde, & ſur-tout un Chef de famille, entendît la Meſſe auſſi ſouvent qu'il le peut faire ; parceque cet auguſte Sacrifice, où s'immole la Victime qui efface les péchés du monde, eſt une ſource de bénédictions pour ceux qui y aſſiſtent comme il faut. J'aurois volontiers donné une ſeconde fois des Exercices propres à inſpirer les ſentimens qu'un Chrétien doit concevoir pendant cette ſainte action. Je m'en abſtiens, parceque rien n'eſt plus commun dans les Livres de piété : Dieu veuille que rien ne ſoit mieux exécuté !

Un des plus sûrs moyens que vous ayez de vous ſoutenir dans la vertu, ou d'y entrer, c'eſt la fréquentation des Sacremens. Je ne puis rien vous dire de l'Euchariſtie, ſi ce n'eſt qu'il eſt fort à ſouhaiter que vous viviez de maniere à vous en approcher ſouvent. Mais pour juger ſi vous le devez faire, vous n'avez d'autre parti à prendre que celui d'une pleine & entiere ſoumiſſion

à la volonté de votre Directeur. Dès qu'il eſt ſage, vertueux, éclairé, il ſe donnera bien de garde, ou de vous admettre, lorſque vos diſpoſitions ſont encore douteuſes; ou de vous éloigner, lorſque vous pouvez vous approcher avec fruit; ou enfin de vous regarder comme aſſez fort pour digérer tous les jours la nourriture des Anges, parceque vous pouvez la digérer de temps en temps.

Il ne s'agit donc ici que du Sacrement de la Pénitence; & je puis bien aſſurer que ſon fréquent uſage ne peut que vous être fort ſalutaire: car outre que vous n'avez point d'autre moyen pour recouvrer l'amitié de Dieu, quand vous avez eu le malheur de la perdre, il eſt sûr qu'un mot d'avis que vous recevrez dans le ſacré Tribunal, fera plus d'impreſſion ſur vous, qu'un long diſcours que vous entendriez ailleurs; parceque Dieu qui a attaché une bénédiction particuliere aux opérations de ſes Miniſtres, y en a encore attaché une plus grande, lorſqu'elles ſe rapportent aux Sacremens, comme ayant voulu qu'ils fuſſent pour nous les plus sûrs canaux de ſa grace. Recourez donc

avec confiance à cette piſcine ſalutaire, ſoit que vous viviez dans la paix & dans la juſtice, parceque ces deux vertus y prendront un nouveau degré de force; ſoit que le monde ou la chair élevent dans votre cœur un nuage qui en trouble la ſérénité, parceque la douceur & l'onction de ſes eaux vous rendront le calme, & vous affermiront contre la tentation qui vous trouble; ſoit que vous ayez eu le malheur de faire une ou pluſieurs chûtes mortelles, parceque l'Ange du Seigneur qui s'y trouve toujours, vous tendra la main, qu'il vous aidera à vous relever, que peu à peu il affermira vos pas, & qu'enfin il vous fera entrer dans les ſentiers de la vérité & de la juſtice. Il y a encore aujourd'hui dans le monde une infinité de perſonnes qui ſe ſont arrêtées ſur le bord du précipice, où la ſéduction les entraînoit, parcequ'elles ſe ſont hâtées de recourir à celui qui dirigeoit leur conſcience; & qu'à la lueur de ſes avis elles ont connu le piége qu'on leur tendoit. Il y en a un nombre prodigieux d'autres, qui après avoir été pour les Anges un ſpectacle d'horreur, leur ont donné, en vertu d'une

bonne Confeſſion, cette joie ſainte qu'ils reſſentent toujours à la vue d'un pécheur ſincérement converti. Auſſi remarquez bien que, lorſque le démon, ou ſes ſuppôts, veulent vous perdre, la premiere choſe qu'ils font, c'eſt de vous éloigner de la Confeſſion; ſoit en répandant un air de ridicule ſur ceux qui la fréquentent, ſoit en vous la faiſant différer.

Je n'oublierai jamais que deux hommes qui étoient en marche pour aller ſe confeſſer, en ayant été détournés, l'un par ſa femme, quoique pieuſe; l'autre par deux ou trois Libertins, qui ne pouvoient ſouffrir ſa vertu, ils furent enlevés le même jour; le premier ſubitement dans un jardin public, où il n'eut que le temps de dire: *Mon Dieu, ayez pitié de moi;* le ſecond, qui juſques-là avoit été un modele de vertu, après s'être plongé dans le vin & dans la plus noire débauche, où il fut ſurpris & aſſaſſiné. Au reſte, c'eſt ici qu'on peut dire avec l'Ecriture (*a*), que les jugemens de Dieu ſont un

(*a*) Judicia tua abyſſus multa. *Pſ.* 35, *v.* 7.

abîme impénétrable ; car les deux Scélérats à qui cet infortuné jeune homme doit ſa damnation éternelle, furent ſi frappés de ce déplorable & funeſte accident, qu'ils entrerent dans un Ordre très-rigoureux, pour s'y dévouer à la pénitence & aux larmes. Malheureuſement il n'y a ni larmes ni pénitence qui rappellent de la ſeconde mort ceux que le ſouverain Juge y a précipités. Je reviens à mon ſujet.

Vous ne devez point être ſurpris ſi quelquefois on vous refuſe l'abſolution. Vous ſeriez aſſurément bien à plaindre, ſi vous tombiez dans les mains de gens qui dès le premier jour la donneroient à tout le monde. Le Prêtre eſt établi pour lier, comme il eſt établi pour délier ; il ne fait ni l'un ni l'autre comme il faut, que quand il ſuit les régles qui lui ont été preſcrites. La premiere doit être, de juger de l'arbre, non par les fleurs, qu'un même jour voit quelquefois naître & tomber, mais par les fruits qui ſe ſoutiennent. S'il ſuit une autre méthode, il ſe lie lui-même, & il ne vous délie pas. La paix qu'il vous donne, lui eſt pernicieuſe, & elle ne vous ſert de

rien (*a*). En voulez-vous une preuve ſenſible ? cherchez-la dans vous-même. Il n'eſt pas que vous n'ayez trouvé de ces Directeurs indulgens, à qui il en coûte moins pour abſoudre le pécheur, qu'il n'en coûte au pécheur pour offenſer Dieu. Qu'en eſt-il arrivé ? Vous n'avez pas tardé à reconnoître que vos plaies n'étoient point fermées ; que vous aviez pris pour une vraie ſanté ce qui n'en avoit que les apparences ; que pour bien faire, il falloit revenir ſur vos pas ; & chercher dans une main plus inciſive & plus tranchante, un ſecours qu'une fauſſe compaſſion ne vous avoit pas procuré. Ces principes, qui ont lieu dans tous les péchés d'habitude, ſont encore plus vrais en matiere de haine invétérée, de détention du bien d'autrui, & ſur-tout d'impureté ; parceque ce dernier vice eſt celui de tous qui eſt le plus adhérent. Réglez-vous ſur ces maximes, & vous tomberez d'accord qu'on reçoit toujours aſſez tôt l'abſolution, quand on la reçoit bien. Un Miniſtre qui connoît tout le prix de la réconciliation, & le droit

(*a*) *S. Cyprien.*

qu'y donnent des larmes ſinceres, ne vous la différera pas. *Comme un Confeſſeur fait ſans doute une très-grande faute, quand il donne mal-à-propos l'abſolution, il en fait une très-grande auſſi, quand il la différe trop, & ſans de grandes raiſons, qu'il doit toujours faire connoître à ſon Pénitent* (a). Ce ſont les termes d'un homme qui ne peut être ſuſpect.

En finiſſant cet article du bon uſage des Sacremens, je ne puis m'empêcher de dire un mot du reſpect que l'on doit avoir pour ceux qui les adminiſtrent. Je ſais qu'il s'en trouve qui ſe dégradent eux-mêmes par de baſſes complaiſances, & plus encore par des mœurs qui ne ſont point aſſez régulieres. Mais fuſſent-ils auſſi vicieux que les enfans d'Héli, auſſi paſſionnés contre vous que le premier Roi d'Iſraël le fut contre David, dès que ce ſont les Oints du Seigneur, vous leur devez de reſpectueux égards. Le grand Conſtantin diſoit de lui, que s'il avoit ſurpris un Evêque en adultere, il l'auroit couvert de ſa pourpre pour dérober

(a) La-Borde, *Confer.* 3. *pag.* 95.

ſon crime aux yeux de ſes Sujets. On ſait d'ailleurs juſqu'où ce Prince, ſi digne de régner, porta toujours l'attention pour les Miniſtres des Autels. Eſt-ce-là la régle que ſuit, je ne dis pas la plus récente Nobleſſe, je dis la plus commune Bourgeoiſie? Le nom du Curé, & celui du dernier Domeſtique, s'y prononcent du même ton. Si l'on n'en parle pas avec un mépris marqué, au moins n'en parle-t-on jamais de maniere à lui concilier l'eſtime de l'Etranger, & la confiance du Paroiſſien. Souvent on lui fait un crime de ſa vertu. On ne lui pardonne ni ſes Prônes, quoique ſolides, parcequ'on voudroit n'en point entendre; ni ſon exactitude à célebrer aux heures marquées, parcequ'elles ne conviennent pas à la molleſſe d'une femme qui ne connoît d'autres régles que celles de ſon indolence; ni la fermeté avec laquelle il s'éleve contre ces Danſes de jour, & ces *Veillées* nocturnes, qui ſont la ſource d'une infinité de déſordres. Pour plaire à un Seigneur, qui quelquefois n'a ni conſcience ni religion, il faudroit preſque qu'il devînt ſemblable à lui. Sans cela il paſſera ſes

jours dans le trouble & dans l'amertume. Tous ſes droits lui ſeront conteſtés l'un après l'autre, & il ne lui reſtera d'autre parti à prendre que celui de la retraite ou des Procès. Quelle conduite pendant la vie ! mais quel jugement après la mort !

---

## *PRIERE.*

MON parti eſt pris, je veux être à vous, ô mon Dieu. Mais je ſens que pour y réuſſir, il faut marcher dans les ſentiers de la vertu, & que je ne m'y ſoutiendrai jamais, ſi je ne ſuis fidele à tous mes exercices de piété. Donnez-moi, Seigneur, de les faire de maniere à trouver grace devant vous. Répandez ſur moi cet eſprit de priere & de gémiſſemens, qui ſelon vos Prophetes doit être l'apanage de la nouvelle Jéruſalem, que vous avez enfantée ſur la Croix. Je ne me contenterai point de vous adreſſer mes vœux le matin & le ſoir : je veux au moins d'heure en heure vous offrir mon cœur, & vous prier de bénir mes actions. Je mettrai à profit juſqu'à mes inſomnies, & j'en profiterai

pour m'occuper de votre amour. Je n'entrerai dans votre Temple qu'avec une religieuſe frayeur. Je recueillerai tous mes eſprits pour vous offrir avec le Prêtre la Victime qui ſeule peut réconcilier la terre avec les Cieux. Je n'oublirai point que la premiere fois qu'elle fut immolée ſur le Calvaire, le ſoleil retira ſa lumiere, que la terre fut ébranlée juſques dans ſes fondemens, & que les morts ſortirent de leurs tombeaux. Je tâcherai de participer au ſacrifice de votre Fils le plus ſouvent qu'il me ſera poſſible. Je le ferai en eſprit, quand je ne pourrai le faire en réalité. J'honorerai tous vos Miniſtres, préciſément parcequ'ils ont l'honneur d'être vos Miniſtres. Une de mes premieres attentions ſera de ne point vieillir dans le péché, parce que ce ſeroit demeurer dans un état qui vous déplaît infiniment. J'aurai donc recours à la piſcine que vous avez préparée à ma langueur. Vous m'arroſerez avec l'hyſſope, & je deviendrai plus blanc que la neige. Dieu de miſéricorde, Dieu Saint, & le ſeul Saint, c'eſt toute la grace que je vous demande, avec celle d'y perſévérer juſqu'à la fin.

## III^e. MOYEN.

*Se défier beaucoup de ſoi-même.*

POUR ſe ſauver, il faut être humble : on n'eſt véritablement humble, que quand on connoît bien ſa miſere, & dès qu'on la connoît, il eſt impoſſible de ne pas ſe défier de ſoi-même. Il y a cependant quelque choſe de plus encore : Vous êtes très-foible ; voilà votre premier mal. Mais en outre vous avez un ennemi très-fort ; voilà le ſecond.

Vous êtes très-foible : ſi vous étiez aſſez aveugle pour en douter, il me ſuffiroit de vous dire que vous êtes enfant d'Adam, & qu'aux foibleſſes que vous avez héritées de lui, vous en avez joint un grand nombre d'autres.

Comme deſcendu d'Adam, c'eſt-à-dire d'un pere que ſa révolte a perdu & toute ſa poſtérité avec lui, vous n'êtes qu'un malheureux tiſſu d'ignorance, d'aveuglement, de paſſions de toute eſpece. Vos ſens dès la premiere

enfance ſe précipitent vers le mal; & ce qui vous reſte de liberté, vous ne l'employez preſque que contre Dieu. A peine a-t-on vu dans votre plus tendre jeuneſſe quelque étincelle de la grace qui vous a régénéré par le Baptême. Votre eſprit ne s'eſt ouvert, votre raiſon ne s'eſt développée, que pour violer la loi. Vous avez ſuivi ſans peine les plus mauvais exemples. Vous les avez vous-même donnés avec la plus étrange facilité. Si quelquefois à la lueur d'un rayon de lumiere vous avez rougi de vos égaremens, bientôt après vous avez rougi de ce commencement de converſion; &, comme un animal immonde, vous vous êtes de nouveau replongé dans la fange qui avoit paru vous faire horreur (*a*). Voilà ce que vous avez été : mais n'eſt-ce pas encore ce que vous êtes? Vos plaies ſont-elles bien fermées? ou plutôt ne reſſemblez-vous pas à ce voyageur infortuné, qui bleſſé ſur le chemin de Jéricho, n'avoit plus qu'un ſouffle de vie quand il fut rencontré

(*a*) Canis reverſus ad ſuum vomitum, & ſus lota in volutabro. *II. Pet.* 2, *v.* 22.

par le bon Samaritain ? Plût à Dieu que je puſſe vous rendre le même ſervice que ce dernier rendit à l'autre ! C'en ſera toujours un de vous faire connoître une bonne fois que vous êtes la foibleſſe même, & qu'il ne faut qu'un regard, qu'une parole, qu'un ſoupir pour vous abattre.

Je me trompe, il en faut encore moins : votre plus cruel, votre plus dangereux ennemi, c'eſt vous-même; & cet ennemi vous le portez par-tout. Nuit & jour il eſt à vos côtés : il s'unit à vos ſens, il conſpire avec vos paſſions pour vous perdre. Vous cedez à ſes artifices, preſque ſans vous en appercevoir. Un peu de bonne volonté vous fait croire que vous n'avez rien à craindre. Dans une prétendue abondance de biens vous vous croyez incapable d'être ébranlé (*a*). Dieu qui maudit celui qui met ſa confiance dans un bras de chair, ſe retire, & à peine a-t-il détourné ſon viſage, que vous retombez comme auparavant, ſouvent même d'une maniere encore plus humiliante.

(*a*) Dixi in abundantia bonorum meorum : Non movebor, &c. *Pſ.* 26.

Pour vous guérir de cette confiance préſomptueuſe, jettez un coup d'œil ſur vos chûtes paſſées. Euſſent-elles juſqu'ici été aſſez légeres, ne vous raſſurez pas, elles peuvent devenir plus conſidérables. Les déſerts de la Thébaïde ont vu avec effroi tomber des Solitaires que les perſécutions des Tyrans n'avoient point ébranlés : mais ce qui perce le cœur, ce qui confond, c'eſt qu'on a vu des Martyrs de Jeſus-Chriſt, qui la veille du jour où ils devoient être couronnés, ont cédé à une malheureuſe paſſion, après avoir publiquement bravé l'enfer & ſes plus rigoureux tourmens. Je le répéte : Tremblez, foibles roſeaux ; les cédres du Liban ont été renverſés. Le ſouffle du ſerpent a empoiſonné Eve dans le Paradis terreſtre. Un coup d'œil a fait tomber David. La voix d'une malheureuſe Servante a ébranlé la colonne de l'Egliſe. Saint Paul, ce vaſe d'élection, cet Apôtre éprouvé par la nudité, par la faim, par les priſons, craint néanmoins d'être réprouvé. Qui déſormais pourra compter ſur ſes propres forces ? Fuſſiez-vous aſſez préſomptueux pour vous croire incapable de

tous les déſordres ; au moins y en aura-t-il toujours quelques-uns qui juſqu'au dernier moment vous donneront de l'inquiétude.

Ce ſera la pureté qui coûtera aux uns : ce ſera l'amour ſincere d'un ennemi qui coûtera aux autres. Il y en aura quelquefois même parmi ceux qui font profeſſion d'être à Dieu, qui auront une peine infinie à ne pas décrier certaines perſonnes dont la conduite eſt moins exacte. On ne les nommera pas, mais dans une converſation vive & animée on les déſignera ſi bien, qu'il ſeroit difficile de s'y méprendre. Laiſſez-là votre Prochain pour ce qu'il eſt ; ſa fermeté dans le bien ou ſes chutes ne regardent que ſon Maître (*a*) : ce n'eſt qu'à lui qu'il appartient de le condamner ou de l'abſoudre. Quand on eſt bien occupé de ſes miſeres, dit un pieux Auteur, on ne s'amuſe point à éplucher les miſeres d'autrui. On craint d'appercevoir une paille dans l'œil de ſon frere, & de ne pas appercevoir la poutre dont on eſt ſoi-même aveuglé.

(*a*) Tu quis es qui judicas alienum ſervum? Domino ſuo ſtat aut cadit. *Rom.* 14, *v.* 4.

Que conclure de ces grandes & terribles vérités? Une ſeule choſe, mais qui influera ſur tout le cours de vos actions; c'eſt que vous ne devez jamais vous expoſer; c'eſt que votre foibleſſe doit plus vous faire trembler, que toutes les puiſſances de l'Enfer; c'eſt par conſéquent que vous ne pouvez dire trop ſouvent à Dieu : Sauvez-moi, Seigneur, je vas périr; je péris déja, ſi vous ne me tendez la main. Venez, Seigneur Jeſus. Hâtez-vous de me ſecourir : venez, & ne tardez pas. Toute ma ſûreté eſt de craindre vos jugemens & ma foibleſſe.

## *PRIERE.*

OUI, mon Dieu, je réclamerai ſans ceſſe votre ſecours, & déſormais vous ſerez le ſeul en qui je mette ma confiance. Oſerois-je encore m'appuyer ſur mes forces prétendues, après avoir ſi ſouvent fait la plus triſte, la plus cruelle expérience de ma foibleſſe? Hélas! je ne me ſuis perdu, que parceque je ne me défiois point aſſez de l'implacable ennemi que je porte dans

mon ſein. Je me ſuis apprivoiſé avec lui, il m'a ſéduit, il a triomphé de moi; & à quels excès ne m'a-t-il pas conduit? Arrêtez, Seigneur, le cours du torrent qui m'entraîne. C'en eſt fait de moi, ſi vous ne venez à mon aide. Vous ſeriez-vous donc retiré pour toujours? Un pere oublie-t-il ſon enfant? & s'il en venoit juſques-là, oublieriez-vous votre ouvrage, après l'avoir ſi ſolemnellement aſſuré (*a*) qu'il eſt gravé dans vos mains avec des caracteres ineffaçables? Non, mon Dieu, vous ne m'aviez pas abſolument rejetté. Vous n'attendiez, pour revenir à moi, que le moment où l'aveu de mon impuiſſance me rappelleroit à vous. Je le fais cet humble aveu avec toute la ſincérité poſſible, & je ne le retracterai jamais. Faites donc en moi ce que je ne puis faire que par vous. Vous êtes doublement mon Dieu; ſoyez mon refuge & mon libérateur. C'eſt en vous ſeul que j'eſpere: ne permettez pas que mon eſpérance ſoit confondue.

(*a*) Numquid obliviſci poteſt mulier infantem ſuum, ut non miſereatur filio uteri ſui? Et ſi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviſcar tui. Ecce in manibus meis deſcripſi te. *Iſaïæ*, *c.* 49. *v.* 15 & 16.

## IVe. MOYEN.

*Fuir l'oiſiveté, éviter les mauvaiſes compagnies, ſortir au plutôt d'un lieu où l'on court riſque de ſon ſalut.*

JE ne dis qu'un mot ſur chacun de ces trois articles, parceque le peu que j'en ai dit dans la premiere Partie ſuffit à tout eſprit raiſonnable.

Je commence par l'oiſiveté : l'Ecriture nous dit qu'elle eſt la mere & la maîtreſſe de tous les vices (*a*). Les Payens eux-mêmes l'ont reconnu, & l'expérience de tous les temps l'a démontré. Le cœur de l'homme n'eſt pas fait de maniere à ſe tenir en équilibre entre le bien & le mal : il faut qu'il ſe porte à l'un des deux. Dès qu'il ne fait rien, il s'écarte du but pour lequel il a été créé ; il entre dans la condition du Serviteur inutile. On ſait la triſte & funeſte récompenſe de celui qui manqua de faire valoir le talent de ſon

(*a*) Multam enim malitiam docuit otioſitas. *Eccli.* 33, *v.* 29.

Maître. Que dire donc de celui qui le diſſipe ? c'eſt ce que fera toujours celui qui ne fuit pas la pareſſe.

Mais quand, par impoſſible, vous pourriez trouver le ſecret d'être oiſif, ſans faire d'ailleurs aucun mal, ne ſeriez-vous pas bien à plaindre de perdre un temps auſſi précieux que l'eſt celui de la vie préſente? Elle eſt bien courte cette vie; elle paſſe avec la plus grande rapidité. Chaque moment nous conduit au terme, & entre ce terme & nous il n'y a qu'un point qui nous échappe. Il ne tient qu'à vous, avec le ſecours de la grace, de mettre à profit toutes les parties du jour qui vous reſte. Chacune d'elles peut vous valoir un tréſor de mérite, & même l'éternité toute entiere: & vous ne penſez ni au temps, ni à l'éternité. Hélas! ſi un Damné avoit une ſeule de vos minutes, quel uſage n'en feroit-il pas? Mais nous vous l'avons déjà dit, & vous n'aviez pas beſoin de nos leçons pour l'apprendre, cette minute, il ne l'obtiendra jamais. Profitez de ſon malheur, vous qui ne ſavez aujourd'hui que faire du temps. Ne perdez pas des heures que vous voudriez un jour racheter par des lar-

mes éternelles, & que tous les cris de l'enfer ne pourront vous procurer.

Ce ſeroit faire tort à votre piété, que de joindre, pour faire impreſſion ſur vous, les motifs temporels aux motifs de l'éternité. Il ne faut pas être Philoſophe pour ſavoir qu'un homme qui s'habitue à ne rien faire, eſt auſſi mépriſé qu'il mérite de l'être. Ce ne ſera ſûrement pas lui dont un pere ſage recherchera l'alliance. Il n'apprendroit à ſes enfans que ce qu'il ſait, l'inutilité; la pareſſe, & tous les déſordres dont elle eſt la ſource. Lui-même ſur la fin de ſes jours n'aura ſouvent d'autre reſſource que celle du fermier dont il eſt parlé dans l'Evangile: c'eſt-à-dire, qu'il faudra ou ſe tirer d'affaire par des voies injuſtes, ou ſe réſoudre à une honteuſe mendicité. Allez de bonne heure à la fourmi, le Saint-Eſprit vous y renvoie. Sans Maître qui lui donne des leçons, elle fait pendant l'été ſes proviſions pour l'arriere-ſaiſon. Mais avez-vous beſoin de ſon exemple, vous qui avez appris du Sage que l'homme eſt né pour le travail, comme les oiſeaux ſont nés pour voler? Celui qui ne travaille pas, dit S. Paul, eſt indigne de

vivre. Il vit cependant, & ſouvent mieux que celui qui travaille beaucoup. Mais, mon Dieu, eſt-ce bien vivre, que de ne pas vivre pour vous?

Une ſeconde attention que vous devez avoir, c'eſt de fuir avec ſoin les mauvaiſes compagnies. Vous trouverez des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ont de l'enjouement, qui ont beaucoup lu, qui ont le talent de divertir les autres. Dès qu'une fois ils ſont corrompus, & que leurs diſcours ſentent l'irréligion, la médiſance, &c. évitez-les comme on fait le baſilic. Leur langue eſt une fléche aiguë, qui bleſſe & donne la mort. Ne vous y trompez pas, dit l'Ecriture (*a*) : *Celui qui touchera de la poix, ſe gâtera les mains, & celui qui fréquentera un orgueilleux, deviendra orgueilleux comme lui.* Il en eſt ainſi de tous les autres défauts, & ſurtout du crime de l'impureté. Rien de plus ſenſé que ce vieux proverbe: *Dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.* On voit tous les jours de jeunes gens bien nés, qui ſe livrent à toutes ſortes de débor-

(*a*) Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea, &c. *Eccli.* 13. *v.* 1.

demens ; &, ce qui eſt plus affligeant, qui ne s'y livrent qu'après avoir paſſé pluſieurs années dans une exacte vertu. Demandez-leur par quelle fatalité ils ſont aujourd'hui ſi différents d'eux-mêmes : preſque tous vous répondront qu'ils ont eu le malheur de vivre avec des gens qui ne leur donnoient que de mauvais exemples, & qui ne leur tenoient que de mauvais diſcours. Si vous interrogiez ceux qui expient leurs brigandages par une mort honteuſe ; il y en a peu qui ne vous avouaſſent ingénument que c'eſt la mauvaiſe compagnie qui les a perdus. Fuyez donc ces hommes pernicieux, je vous en conjure au nom de Dieu. Je conviens qu'il vous en coûtera un peu. Ils ne vous épargneront pas dans les commencemens. Ils vous traiteront de ſauvage, de miſantrope, &c. Ne répondez à ces diſcours inſenſés que par un profond mépris ; ou plutôt n'y répondez que par beaucoup de charité & de patience. Votre conduite, ſi elle ſe ſoutient bien, déſarmera la calomnie ; & peut-être aurez-vous la conſolation de gagner votre frere. S'il veut périr, c'eſt

ſon affaire : la vôtre eſt de vous ſauver à quelque prix que ce puiſſe être.

C'eſt par cette même raiſon que, ſi le beſoin de vous former aux ſciences, d'apprendre le commerce, de rétablir votre ſanté, vous oblige de quitter la maiſon paternelle, pour vivre dans une autre où vous couriez riſque de perdre votre ame, vous devez en ſortir au plutôt. Je mets au nombre de ces maiſons pernicieuſes, celles où vous ne trouvez que de mauvais exemples, où vous êtes ſollicités au mal, où vous ne pouvez remplir vos devoirs de Chrétien, ſoit parcequ'on ne vous y donne pas le temps d'aſſiſter aux Inſtructions publiques, ſoit parce que la vertu y eſt odieuſe, & qu'elle y ſouffre une partie des contradictions que le juſte Loth eſſuyoit tous les jours au milieu d'une Nation perverſe & vendue à l'iniquité. Dans ces occaſions, ne comptez pour rien ni les progrès que vous pouvez faire, ni les complaiſances qu'on a pour vous, ni les grands avantages que vous avez lieu d'en attendre. Tout ce qui peut vous ſéparer de Dieu, ne doit être à vos yeux, comme aux yeux de

S. Paul, que de la boue & de l'ordure. Faudra-t-il vous répéter encore une fois, que la conquête du monde entier ne peut payer ni votre ame, ni le moindre degré de gloire que vous auriez le malheur de perdre ? Accoutumez-vous de bonne heure à dompter l'eſprit d'orgueil & d'intérêt, & vous trouverez aiſé ce qui aujourd'hui vous paroît preſque impoſſible.

---

## *PRIERE.*

JE ne ſuis pas le ſeul, ô mon Dieu ; que vous ayez condamné au travail : c'eſt un arrêt que vous avez porté contre tous les enfans d'Adam. J'y ſouſcris volontiers comme à une Loi où la juſtice ſe trouve réunie à la miſéricorde. Je n'ai que trop reconnu que rien ne m'eſt plus dangereux que l'oiſiveté. Jamais, Seigneur, je n'ai été moins à vous, que quand j'ai eu plus le loiſir d'être à moi & à mes paſſions. Dès que j'ai ceſſé de matter mon corps, je l'ai trouvé rebelle. Pour le réduire, il faut qu'à l'exemple du Roi Prophete j'en faſſe une bête de charge. J'oſe vous

prendre à témoin, que déſormais je le traiterai avec tant de rigueur (*a*), que bien loin de trouver le temps de ſe révolter, il ne trouvera qu'avec peine celui de reſpirer. Hélas! j'en avois déjà pris la réſolution; de faux amis, des ſéducteurs m'ont empêché de la ſuivre. Séparez-moi, mon Dieu, au moins de corps & d'eſprit, d'une nation qui n'eſt pas ſainte. Eloignez-moi de ces hommes injuſtes & trompeurs qui ne cherchent qu'à m'éloigner de vous. Que leur compagnie m'a été funeſte! Que de déchet en moi depuis que j'ai eu le malheur de les fréquenter! Je trouvois leurs diſcours plus coulants que l'huile; & je ne m'appercevois pas que leurs paroles étoient autant de traits qui portoient à mon cœur les plus mortelles atteintes. J'y renonce pour toujours. Que je devienne l'objet de leurs railleries & de leurs ſatyres, peu m'importe; pourvu que vous ſoyez dans le temps, & après le temps, la portion de mon héritage. Faveur, conſidération, fortune, je vous dis un adieu éternel. Dès que vous pouvez me

(*a*) *Saint Baſile.*

ſéparer de mon Sauveur, vous n'êtes pour moi que de l'abſynthe. C'eſt à Dieu que je veux m'attacher; c'eſt en lui que je veux mettre toutes mes eſpérances.

## Ve. MOYEN.

*Une tendre dévotion à Jeſus-Chriſt, à la ſainte Vierge, à ſaint Joſeph, à l'Ange Gardien, au Saint dont on porte le nom.*

JE ne dirai que fort peu de choſes ſur ces différens articles, parcequ'il eſt très-aiſé de les ſaiſir. Je commence par le dernier.

L'Egliſe, dans les cérémonies du Baptême, nous donne un Saint pour Patron, c'eſt-à-dire pour Protecteur & pour Modele. Elle veut deux choſes: l'une, que nous tâchions de l'imiter; l'autre, que dans nos beſoins nous aions recours à lui, afin qu'il ait lui-même recours à Dieu pour nous. Peut-être qu'on trouveroit des Chrétiens qui n'y ont jamais penſé durant toute leur vie. Un jour dans l'année on ſe pare plus qu'à l'ordinaire; on ſe couronne

de fleurs, on s'en envoie mutuellement, on ſe ſouhaite la bonne Fête : c'eſt à ces bagatelles que ſe termine tout l'honneur que l'on rend au Saint dont on porte le nom. C'eſt trop peu dire ; ſouvent, pour ſuivre la mode, & *payer ſa Fête*, on la déshonore par des excès de toutes eſpeces. Ainſi le Démon eſt le ſeul qui gagne : il n'y a que la Religion qui perd. On eſt à plaindre quand on néglige les moyens de ſe ſanctifier ; qu'eſt-on donc quand on les change en moyens de perdition ?

Ce que je dis du ſaint Patron, il faut le dire du ſaint Ange qui veille à notre garde. Il n'en eſt pas un parmi nous que ce fidele Guide n'ai garanti d'un grand nombre de dangers. C'eſt lui qui par la vertu de Dieu nous donne les lumieres dont nous avons beſoin ; qui fait monter ſur l'autel du Très-haut l'encens de nos prieres ; qui en offre pour nous quand nous ſommes aſſez ſtupides pour nous oublier nous-mêmes ; qui pleure amérement nos chutes quand nous en faiſons quelques-unes malgré ſes ſaintes inſpirations ; qui nous obtient les moyens de nous relever, & qui veille à ce que nous ne

ſoyons pas ſurpris par le ſommeil de la mort : c'eſt lui enfin qui oublie ſa dignité & ſa grandeur, pour ſervir des malheureux comme nous ſommes ; & qui fait pour la derniere des créatures, ce qu'un Roi, qui n'eſt qu'un homme, ne feroit pas pour le premier de ſes Sujets. Avec tout cela, c'eſt lui à qui nous penſons très-peu, que nous n'invoquons que fort rarement, que nous n'avons peut-être jamais remercié au ſortir d'un danger où nous devions perdre la vie. Mais hélas ! c'eſt lui ſous les yeux duquel nous avons fait mille abominations, que nous n'aurions oſé faire ſous les yeux du dernier des hommes. Je ne demanderai pas s'il y a encore de la Foi ſur la terre ; je demanderai s'il y a encore de la reconnoiſſance ; s'il y a même du ſentiment & de la raiſon.

Changeons de conduite, puiſqu'il en eſt encore temps. Bien loin de contriſter jamais par l'irrégularité de nos mœurs les ſaints amis que la Providence nous a ménagés, honorons-les par une conduite pure ; faiſons-nous une habitude de les invoquer ; ne les perdons point de vue. Mais afin de

multiplier les Interceſſeurs, joignons-y & Marie & ſon ſaint Epoux.

A l'égard de Marie, il n'y a qu'un cœur antichrétien qui puiſſe avoir de l'indifférence pour elle. Je ſuis fâché que les bornes que me preſcrit la nature de ce petit Ouvrage, ne me permettent pas de prouver avec une juſte étendue qu'elle eſt, 1°. la plus noble, la plus excellente, la plus ſublime des créatures; 2°. la plus tendre des Meres, la plus ſenſible à nos beſoins, la plus capable de les ſoulager; 3°. le plus grand, le plus beau, le plus parfait modele que vous puiſſiez vous propoſer. Mais avec un peu de réflexion il n'y aura rien dans ce magnifique éloge, que vous ne trouviez encore trop foible. Quoi de plus ſublime, de plus excellent, qu'une créature qui eſt immédiatement au-deſſous de Dieu; qui même, en un ſens, a une certaine autorité ſur lui, puiſqu'elle eſt ſa Mere, & qu'à ce titre il lui a été réellement ſoumis (*a*)? Quoi de plus propre à ſoulager nos beſoins, qu'une Mere qui partage avec ſon Fils toute la tendreſſe

(*a*) Et erat ſubditus illis. *Luc.* 2, *v.* 51.

qu'il a pour les Pécheurs ; qui met ſa gloire à briſer nos liens ; qui, dans ce ſein où le Verbe s'eſt fait homme par miſéricorde, trouve des armes contre ſa juſtice ; qui cent fois a ſuſpendu la foudre prête de tomber ſur nous ; & qui l'auroit détournée, ſi notre inflexibilité dans le mal ne l'eût arrachée des mains de la Mere & du Fils ? Mais quel modele plus beau, plus touchant, plus accompli, que celui que vous fournit cette incomparable Vierge ! Etudiez-la ; vous trouverez en elle l'humilité la plus profonde, la pureté la plus ſévere, le ſilence le plus exact, le zèle le plus vif pour ceux à qui elle peut être utile, la ſoumiſſion la plus parfaite aux ordres les plus rigoureux de la Providence, & une fermeté qui, ſur le Calvaire, étonna le Juif & le Romain, le Citoyen & l'Etranger.

Ce grand éloge fait en partie celui de S. Joſeph. Comme l'Ecriture a tout dit de Marie, en la nommant Mere de Jeſus, elle a tout dit de Joſeph en le nommant époux de Marie, & pere du Verbe incarné. Et de quelles graces n'a pas dû être inondé un homme qui les puiſoit dans la ſource, & qui y pui-

ſoit à tout moment ; un homme qui avoit ſans ceſſe devant les yeux les deux plus beaux modeles qui aient jamais été ; un homme qui, après avoir mille fois tenu le Sauveur du monde entre ſes bras, mérita de mourir entre les bras du Sauveur du monde! Mais ce qui doit plus animer votre confiance, c'eſt que Saint Joſeph partage avec Jeſus & Marie les ſentimens de bonté qu'ils ont l'un & l'autre pour les enfans d'Eve ; c'eſt qu'il a à proportion autant de crédit ſur Marie, que Marie en a ſur Jeſus ; c'eſt que pleinement inſtruit des deſſeins du Fils & de la Mere, il ne ſouhaite rien plus que de faire valoir ce crédit en notre faveur. Allons donc à lui dans nos beſoins, comme les Habitans d'Egypte alloient au premier Joſeph dans leur indigence. Avoir un Interceſſeur auſſi zélé que puiſſant, & le négliger, c'eſt une inſenſibilité qu'on ne peut définir.

Mais toutes ces dévotions doivent ſe rapporter à Jeſus-Chriſt, l'Auteur & le Conſommateur de notre foi. Si nous recourons aux Saints, ce n'eſt point pour nous y arrêter ; c'eſt afin qu'ils nous conduiſent à l'Homme-Dieu ſe-

lon les Loix qu'il a établies. Quelque grands qu'aient été les Martyrs, dit S. Auguſtin, il n'y en a aucun qu'on puiſſe mettre en parallele avec le Chef des Martyrs. Il eſt la ſource, ils ne ſont que les ruiſſeaux, & d'eux à lui la diſtance ſera toujours de la Créature au Créateur, & par conſéquent infinie. Il eſt vrai qu'un homme qui a eu le malheur d'offenſer le Roi, n'oſe aller à lui en droiture, & qu'il a beſoin de Médiateurs ; mais enfin, il faut que le Prince ſigne la grace : &, après tout, c'eſt lui qu'il faut fléchir. Suivez la même route : aimez les Saints ; honorez-les, ſurtout en imitant leurs vertus ; mais que le Fils de Dieu ſoit le grand objet de votre religion, & que toute votre piété ſe réuniſſe en lui comme dans ſon centre. Si l'éclat de ſa gloire vous éblouit, ſi ſa qualité de Juge vous intimide, conſidérez-le ſous des rapports plus doux. Jettez les yeux ſur ſon berceau, vous le trouverez enfant, & le plus aimable, le plus tendre des enfans. Il n'en fallut pas davantage pour faire une vive & profonde impreſſion ſur le cœur des Mages & des Bergers. Ce qui fut ſuffiſant pour eux, ne doit-il

pas l'être pour vous ? Si la Creche d'un enfant ne vous touche point assez, la foi vous offrira de nouvelles ressources. Passez de Bethléem au Calvaire : contemplez-y encore une fois cette tête couronnée & percée d'épines ; ce front majestueux déshonoré par les plus indignes traitemens : ces beaux yeux qui s'éteignent dans le sang & dans les larmes ; ces mains & ces pieds percés de cloux ; ce côté ouvert par vos crimes, & pour votre amour. Ce spectacle, qui fendit les rochers, ne vous ébranleroit-il point ? J'ai, comme le grand Apôtre (*a*), de meilleurs sentimens de vous. Mais il n'y a qu'un vrai & solide amour qui puisse les porter, ces sentimens, aussi loin qu'ils doivent aller. Et cet amour, pour qui l'aurez-vous, si vous ne l'avez pas pour un Dieu qui en a tant eu pour vous ?

---

(*a*) Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora & viciniora saluti, *Hebr.* 6, *v.* 9.

## *PRIERE.*

JE ne puis, Seigneur, vous remercier de vos graces, ſans me reprocher l'abus que j'en ai fait. Vous m'avez environné d'un rempart capable de me mettre à couvert des inſultes de l'ennemi : vous m'avez donné de ſaints, de puiſſans, de zélés Protecteurs. Mais hélas! quel honneur leur ai-je rendu? Me ſuis-je ſouvent occupé d'eux? les ai-je invoqués dans mes beſoins? Il eſt vrai que j'ai moins oublié votre ſainte Mere, parce que chaque jour elle revient dans mes prieres. Mais à quoi s'eſt terminée ma prétendue dévotion pour elle? ai-je fait mon capital d'imiter ſa pureté, ſon invincible patience, ſa parfaite ſoumiſſion à toutes vos volontés? Comptois-je donc que pour lui plaire il ſuffiſoit de prononcer ſon nom, moi qui avois appris de vous qu'on peut prononcer le vôtre (*a*), & n'être

(*a*) Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. *Matth.* 7, *v.* 21.

pas exaucé ? Je veux, avec le ſecours de votre grace que j'implore humblement, changer de conduite. Mais vous ſerez, ô mon Sauveur, le principal objet de ma priere & de mon imitation. Trop foible encore pour vous ſuivre juſques dans le ſein de la Divinité, je vous ſuivrai dans tous les myſteres de votre vie mortelle : vos travaux, votre paſſion, vos triomphes, m'occuperont tour à tour. Je n'oublierai pas votre enfance, dont le ſilence & les larmes me ſont de ſi grandes leçons, & me donnent tant d'eſpérances. Béniſſez cette réſolution, Divin Enfant, qui êtes né pour mon amour. Enfant chéri des Cieux ; Enfant, qui êtes le deſir des Collines éternelles ; Enfant, qui dans votre berceau pouſſez de tendres ſoupirs ; Enfant, qui êtes le ſalut des enfans, & qui ne ſauvez que ceux qui ſavent ſe rendre ſemblables à eux ; Enfant devant qui le ſceptre des Rois n'eſt pas plus que la houlette des Bergers : adorable Enfant, ayez compaſſion de ma miſere ; ſauvez-moi dans le temps, afin de me ſauver pour toujours dans l'éternité. Ainſi ſoit-il.

✱

## VI^e. MOYEN.

### *La Retraite annuelle.*

EN parlant des Exercices de piété qu'un bon Chrétien ne doit jamais omettre, je n'ai rien dit de la Retraite annuelle. Je crois en devoir dire un mot en finiſſant ce petit Ouvrage.

Je puis d'abord établir ſon utilité ſur les grands biens que je lui ai vu produire une infinité de fois, puiſque rien n'eſt plus déciſif que l'expérience, ſurtout quand elle eſt journaliere. Il eſt sûr que ce ſaint Exercice peut encore faire ſur vous ce qu'il a fait ſur tant d'autres. On y a vu de jeunes libertins renoncer pour toujours aux voies licencieuſes de la chair & du ſang; des Vieillards, dont la converſion paroiſſoit déſeſpérée, repaſſer dans l'amertume d'une vive douleur les ignorances de leur jeuneſſe, & les écarts doublement monſtrueux d'un âge plus avancé; des Femmes plus mondaines que la Péchereſſe de l'Evangile, faire un divorce éclatant avec le ſiécle, qui juſ-

ques-là les avoit enchantées ; & ſe diſpoſer par la pratique des plus humiliantes vertus à cet effrayant paſſage, qui du temps mene en moins d'une minute à l'éternité. Que ſeroient devenues toutes ces différentes perſonnes ſans une bonne Retraite ? On peut en juger par la triſte deſtinée de celles à qui elles reſſembloient : c'eſt-à-dire, qu'elles ſeroient vraiſemblablement aujourd'hui ce que ſont une infinité d'autres, qui, faute de cette grace précieuſe, n'ont jamais ouvert les yeux ſur le malheur de leur état ; & qui après avoir plus ou moins vécu dans le déſordre, ont fini leur carriere, ou dans une impénitence abſolue, ou dans une fauſſe pénitence.

Mais ce n'eſt pas ſeulement à ceux qui ont paſſé une bonne partie de leurs jours dans le déréglement, c'eſt à ceux-mêmes qui font profeſſion de vertu, qu'une bonne Retraite eſt très-avantageuſe. Perſonne ne ſembloit moins avoir beſoin de retraite, que les Apôtres du Fils de Dieu. Placés à l'ombre de ſes ailes, nourris de ſes inſtructions, animés par ſon exemple, inondés de ſes graces, ils portoient, ce ſemble,

dans leur cœur un germe de vie que rien ne pouvoit étouffer. Cependant leur divin Maître les invite à la solitude (*a*) ; il les sépare de la foule pour les faire rentrer plus intimement en eux-mêmes ; il veut qu'ils apprennent à se réjouir, non de l'empire qu'il leur avoit donné sur les démons, mais de ce que leurs noms se trouvent écrits dans le Livre de vie.

C'est sur ce principe que des Saints de la plus éminente vertu, malgré les grandes & pénibles occupations dont ils étoient accablés le jour & la nuit, ne manquoient jamais de faire chaque année une Retraite, & souvent plus d'une. Ce fut la pratique constante des Xavier, des Charles Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paul. Ce dernier a même enchéri sur tous les autres. Non-seulement il la faisoit avec la plus inviolable exactitude, mais il ouvrit gratuitement sa maison à tous ceux qui vouloient la faire. Prêtres, Solitaires, Magistrats, Artisans, Villageois, tout y étoit bien

(*a*) Venite seorsùm in desertum locum. *Marc.* 6, v. 31.

venu ; & pendant les vingt-cinq dernieres années de ſa vie, il en reçut près de vingt mille. Malgré la dureté des temps, ſa charité ſubſiſte encore dans le même lieu où il l'a établie. Faites-en l'eſſai, & vous ne tarderez pas à en être édifiés. Il eſt vrai que l'on ne vous y offrira ni lits délicieux, ni table ſomptueuſe, mais vous y ſerez encore mieux qu'aucun de ſes Enfans. On vous y recevra moins comme des Etrangers, que comme les Maîtres de la maiſon. Vous y trouverez tous les égards de la Charité. On s'y fera un honneur de vous rendre les ſervices les plus bas. On ne vous demandera pour ſalaire que beaucoup de zele pour votre ſalut, & un peu d'affection pour ceux qui ſacrifient leurs perſonnes & leurs biens au deſir de vous ſanctifier. Les perſonnes du ſexe ont des reſſources à-peu-près ſemblables. Les Filles de Madame de Miramion, & beaucoup d'autres, s'y prêtent de la meilleure grace du monde.

Que ſi vous vivez dans un lieu qui ne vous offre pas de ſemblables reſſources, & que vos affaires ne vous permettent pas de vous y tranſporter ;

faites-vous une fois par an, & plus ſouvent, ſi vous le pouvez, une ſolitude dans votre propre maiſon. Vivez-y pendant quatre ou cinq jours comme le Paſſereau iſolé, dont parle le Roi Prophete (*a*). Choiſiſſez ces jours précieux où l'Egliſe, toute en larmes pleure la mort de ſon Epoux. Les Offices de l'Egliſe vous occuperont une partie du temps. Vous donnerez le reſte tantôt à de pieuſes lectures, & aux réflexions qui doivent les accompagner; tantôt à l'examen de votre conſcience. La grace travaillera avec vous, & vous offrira des ſecours à-peu-près ſemblables à ceux qu'on trouve dans les maiſons de Retraite. Dieu bénit le travail de ſes Miniſtres, en donnant à leur voix ce ton de force qui ébranle (*b*); mais il y ſupplée, quand on eſt hors d'état de recourir à eux.

Je ne vous diſſimulerai pas que les premiers momens vous coûteront. Outre que l'ennemi du ſalut mettra tout

(*a*) Factus ſum ſicut paſſer ſolitarius in tecto. *Pſalm.* 101, *v.* 8.

(*a*) Dabit voci ſuæ vocem virtutis. *Pſalm.* 67. *v.* 34.

en uſage pour vous dégoûter d'un exercice qui ne tend qu'à vous ſéparer de lui, & à vous rapprocher de Dieu, la nature effrayée jettera les plus hauts cris. Elle n'aime ni une profonde ſolitude, ni un ſilence auſtere, ni moins encore qu'on rentre en ſoi-même, quand on n'y trouve que des miſeres, des ſujets de confuſion, & des traits marqués de ce ſtyle plein d'amertume (*a*), que Dieu emploie contre ceux qui l'ont outragé.

Mais pour peu que vous vous roidiſſiez contre ces premiers mouvemens, comptez ſur une pleine victoire: bientôt vos yeux vous fourniront des larmes plus douces que les faux plaiſirs qui vous ont enivrés. Une pleine reconciliation avec votre Juge répandra ſur vous un fleuve de paix (*b*). Bientôt après vous recueillerez dans la joie ce que vous aurez ſemé dans les pleurs; & cette premiere joie ſera le préſude d'une autre, que perſonne ne pourra

(*a*) Scribis contra me amaritudines, &c. *Job.* 13, *v.* 26.

(*b*) Declinabo ſuper eam (*Jeruſalem*) quaſi fluvium pacis. *Iſaïæ*, 66. *v.* 12.

vous

vous enlever. Sur-tout choisissez-vous un Directeur éclairé. Un aveugle ne serviroit qu'à vous faire tomber dans la fosse. Le moins qu'il pourroit faire, ce seroit de ralentir votre marche, & de vous arrêter à mi-chemin. Pourquoi invité aux premieres places du Royaume des Cieux, vous contenteriez-vous des dernieres?

Je finis par vous répéter deux avis que j'ai donnés ailleurs. Le premier, est d'étudier profondément la passion qui vous domine, & la pente vicieuse qui vous fait le plus souvent tomber. Rendez-vous maître de Goliath, & vous le serez bientôt de toute l'armée des Philistins. Coupez l'arbre par la racine, & ses branches, qui ne produisoient que des fruits de mort, seront bientôt desséchées. Il y a des passions si frappantes, que l'aveuglement même ne peut se les dissimuler : tel le vice si commun, si funeste de l'impureté. Il en est d'autres qui s'enveloppent sous des dehors si spécieux, qu'on est presque tenté de les ériger en vertus. On est dur envers les Pauvres, & on ne se croit point avare; parce qu'on prévoit des besoins, des établissemens à fai-

re, &c. On aime la médiſance, on s'y livre, & on ſe flatte de n'y pas tomber, ſous prétexte qu'on ne dit rien qui ne ſoit connu, ou qui ne doive l'être : & ainſi du reſte. Rentrez bien en vous-même ; & vous regarderez comme très-oppoſées à la Charité bien des choſes qui juſqu'ici vous ont paru ou indifférentes, ou même néceſſaires. Je déterrerai mes ennemis, diſoit le Roi Prophete, je les pourſuivrai juſqu'au centre de la terre, & je ne ceſſerai de les combattre, que quand je les aurai anéantis : *Perſequar inimicos meos, & non convertar donec deficiant.* Pſalm. 17, v. 41.

Le ſecond avis que j'ai à vous donner pour bien profiter de votre Retraite, & cet avis n'eſt pas moins utile à ceux qui ont déja fait du progrès dans la vertu, qu'à ceux qui juſqu'ici ne l'ont point connue, c'eſt de prendre des réſolutions détaillées & relatives à vos beſoins ; de n'en prendre point trop ; de les relire de temps en temps ; de vous demander alors ſi vous avez été fidele à les mettre en pratique ; de rendre graces à Dieu de votre fidélité, qui ne peut être que l'ouvrage de ſes mains ; & de gémir de votre infidélité,

qui ne peut être que l'ouvrage des vôtres.

Pour bien exécuter ce dernier point, il faudroit faire chaque mois une Retraite d'un jour, y joindre une revue des fautes qu'on a eu le malheur de commettre depuis la dernière; prendre de nouvelles résolutions, ou plutôt confirmer celles qu'on avoit déja prises; prier avec ferveur, & sur-tout ne point se décourager. Nous avons affaire à un Maître qui connoît la foiblesse du limon dont nous sommes pétris; & dont la plus petite miséricorde l'emporte infiniment sur la plus grande de nos miseres: *Hoc fac, & vives.* Profitez de ces leçons, & de celles qui sont renfermées dans le cours de ce petit Ouvrage. Mais n'oubliez pas devant Dieu le très-grand pécheur qui ose vous le présenter. Il prie chaque jour pour vous; daignez au moins quelquefois prier pour lui.

---

## PRIERE.

JE trouve du temps pour tout, ô mon Dieu; j'en trouve pour mes affaires,

pour mes amis, pour mes plaiſirs, quelquefois même pour les plus criminels. Vous êtes le ſeul pour qui je n'en trouve point, le ſeul qui n'entrez point dans mon plan. Je ne puis cependant me diſſimuler que mon ame ne ſoit d'un tout autre prix que ma fortune temporelle. Celle-ci paſſera comme un ſonge, celle-là doit ſubſiſter pendant tous les ſiécles. En faut-il davantage pour me déterminer à vous donner, ô mon Sauveur, ou plutôt à me donner à moi-même quelques-uns de ces momens que j'ai ſi ſouvent & ſi volontiers donnés aux ennemis de mon ſalut! Je vais avec le ſecours de votre grace changer de conduite. Malgré Pharaon & toutes ſes fureurs, je ſortirai de l'Egypte pendant trois jours. Je me retirerai dans le Déſert; & j'y ſacrifierai au Seigneur, non des Victimes temporelles, pour leſquelles il n'a que du dégoût, mais ma volonté, mon cœur, mes penchans, mes plus fortes inclinations. J'y repaſſerai dans l'excès d'une juſte douleur ces années malheureuſes où je n'ai point vécu pour lui. J'y prendrai une vive & forte réſolution de me conſacrer inviolablement à ſon ſer-

vice. Je la cimenterai de ſon Sang précieux, après m'être rendu digne d'y participer. Je la renouvellerai de temps en temps dans le lieu même où elle m'aura été inſpirée. Qu'importe que la nature crie, ou que le monde murmure ! Ce n'eſt ni le monde, ni la nature qui doivent me juger. Ce n'eſt qu'en combattant l'un & l'autre que je puis faire mon ſalut. *Viam trium dierum pergemus in ſolitudinem ; & ſacrificabimus Domino Deo noſtro.* Exod. 8, v. 27.

*FIN.*

---

## *APPROBATION.*

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, *Traité des Devoirs des Gens du Monde, & ſurtout des Chefs de Famille*, par M. COLLET, Prêtre de la Congrégation de la Miſſion, & Docteur en Théologie ; ce Livre m'a paru excellent & inſtructif. A Paris, ce 14 Juin 1763. P. GERMAIN.

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé *Jean-Thomas Hériſſant*, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Devoirs des Gens du Monde, & ſurtout des Chefs de Famille. Géographie Moderne, par M. l'Abbé de la Croix. Diſcours Eccléſiaſtiques, & autres Ouvrages de M. l'Abbé de Fleury. Traité de l'Education des Filles, par M. de Fénelon ;* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni

d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement, ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits & Imprimés qui auront ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DE LAMOIGNON, Chancelier de France, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur FEYDEAU DE BROU; le tout à peine de